EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE ANGLAISE

Ce serait mal profiter de l'occasion qui nous est offerte de comparer les différentes écoles de peinture et de sculpture que de nous en tenir à l'examen des œuvres exposées au palais des beaux-arts. C'est là sans doute la partie principale de notre tâche; toutefois l'examen le plus impartial ne contenterait qu'à demi la curiosité des esprits studieux. Il me semble indispensable de consulter l'histoire des différentes écoles avant de prononcer nos conclusions. La route à parcourir sera plus longue, mais le lecteur, après cette rapide excursion dans le domaine du passé, comprendra mieux ce que nous aurons à dire des tableaux et des statues. Quand il s'agit d'une école unique, dont les œuvres capitales sont placées, depuis son origine jusqu'à nos jours, sous nos yeux, et que nous avons à juger les œuvres des vivans, nous pouvons, à la rigueur, nous passer du secours de l'histoire, car les maîtres les plus habiles de cette école sont là pour nous dispenser de tout retour vers le passé. Il nous suffit de rappeler leurs noms sous forme incidente pour éclairer pleinement notre pensée. Les conditions qui nous sont faites cette année nous obligent à changer de méthode. Cependant nous ne devons pas oublier que l'histoire n'est pour nous qu'un moyen d'argumentation et n'a droit

dans notre travail qu'à une place très modeste. Lui accorder un large espace serait méconnaître la nature du but qui nous est assigné : il ne faut pas confondre le moyen et le but.

Mais à quoi bon invoquer l'histoire à propos de l'exposition universelle des beaux-arts? J'entends déjà les impatiens transformer en intention pédante l'idée, très naturelle pourtant, d'interroger le passé pour expliquer le présent. Je ne m'arrêterai pas à ce reproche. Tous ceux en effet qui ont le goût et l'habitude de la réflexion n'ont pas besoin d'être édifiés sur l'utilité de l'histoire. Quant à ceux qui veulent tout apprendre en courant, c'est-à-dire tout savoir sans rien étudier, nous acceptons d'avance leur dépit comme la récompense prévue de notre sincérité. Nous avons la simplicité de croire que la connaissance du passé est nécessaire à l'intelligence du présent : c'est peut-être chez nous un signe de faiblesse, mais à coup sûr le pédantisme n'a rien à démêler avec cette croyance. Nous allons même jusqu'à penser que, pour tout esprit impartial, il n'y a dans un tel aveu qu'une preuve irrécusable de modestie. On aura beau faire et beau dire, c'est du côté des impatiens que se trouve l'orgueil, car ils prétendent deviner en quelques heures, souvent même en quelques minutes, ce qui nous semble mériter plusieurs jours et parfois plusieurs semaines d'investigations. Pour mettre l'orgueil de notre côté, il faudrait commencer par transformer en signe d'orgueil la défiance de soi-même; or le plus habile ne saurait opérer cette transformation. Interroger l'histoire de l'école allemande et de l'école anglaise pour expliquer les œuvres de Cornelius et de Landseer ne passera jamais, aux yeux des hommes de bon sens, pour un signe d'orgueil, pour une intention pédante. Cette accusation d'ailleurs, nous vînt-elle des quatre points cardinaux, ne réussirait pas à nous affliger. Si nous n'épargnons rien pour nous éclairer, si nous renonçons à rien deviner, nous attendons sans impatience que le temps nous donne raison, quand nous croyons tenir la vérité; la contradiction la plus obstinée ne nous décourage pas. Nous avons pris la route la plus longue, qui nous semblait la plus sûre pour atteindre le but désigné. Quand il s'agit de vulgariser ce que nous croyons vrai, un délai de quelques mois n'a rien qui nous effraie.

L'opinion généralement accréditée sur la nature et la mission des arts du dessin est une opinion que le bon sens réprouve, que la réflexion réduit à néant. La foule croit volontiers que la peinture et la statuaire doivent se proposer l'imitation, l'imitation littérale de la nature, comme le but suprême et définitif : au-delà de l'imitation, la foule n'aperçoit rien qui mérite son attention et sa sympathie. Il s'agit de ruiner cette erreur obstinée; or, pour la ruiner, l'histoire nous sera d'un secours très puissant. Je ne prétends pas af-

firmer, encore moins démontrer que toutes les écoles possèdent au même degré le sentiment et l'intelligence de l'idéal : l'histoire me démentirait trop facilement; mais je soutiens, l'histoire à la main, que la valeur d'une école en tout temps, en tout lieu, se mesure à l'intelligence, à l'expression de l'idéal. Envisagée sous ce rapport, l'exposition universelle des beaux-arts est une excellente occasion de remettre en lumière et en honneur les vrais principes, trop souvent méconnus par les praticiens aussi bien que par la foule. L'histoire à la main, nous trouverons sans peine que les maîtres les plus glorieux doivent la meilleure partie de leur renommée à leurs constans efforts pour s'élever au-dessus de l'imitation littérale. L'intelligence et l'expression de l'idéal varient selon les temps et les lieux; mais pour peu qu'on prenne la peine de pénétrer les vrais caractères des œuvres les plus célèbres, de celles mêmes où la foule ne découvre qu'une lutte engagée avec la nature, une lutte habilement soutenue, on ne tarde pas à comprendre que la foule se trompe. Depuis Raphaël jusqu'à Rembrandt, depuis Léonard de Vinci jusqu'à Rubens, il n'y a pas un peintre en possession d'une solide renommée qui n'ait rêvé, qui n'ait réalisé quelque chose de plus que l'imitation. La reproduction des formes et des lignes que nous offre la nature est, pour le peintre, un moyen de rendre sa pensée : lui commander de s'en tenir à cette reproduction, sans chercher à rien traduire, c'est le réduire tout simplement au rôle de machine. Les formes et les lignes sont une langue; or à quoi sert la connaissance d'une langue quand on n'a rien à exprimer? Pour ceux qui ne pensent pas, le vocabulaire le plus complet, le plus varié, n'est qu'un instrument inutile. Étudiez d'abord avec un soin assidu les lignes et les formes de la nature vivante ou inanimée, rien de mieux, rien de plus sage, puisque ces lignes et ces formes sont la langue de la peinture et de la statuaire; mais quand vous voudrez parler cette langue, n'oubliez jamais d'avoir quelque chose à dire; autrement, vous ressemblerez aux enfans qui récitent des mots sans en comprendre le sens.

L'Italie est la grande institutrice de tous les hommes qui se vouent à la peinture, à la statuaire. C'est à Rome qu'ils se donnent rendez-vous. Il semblerait donc que l'étude de l'Italie suffit pour juger tous les peintres et tous les sculpteurs. Cependant la connaissance la plus complète de l'Italie et de tous les chefs-d'œuvre qu'elle renferme ne fournit pas tous les élémens d'un jugement équitable. A ne considérer que la peinture, l'Italie, malgré sa prodigieuse richesse, n'enseigne pas tout ce qu'il faut savoir. Dans l'heptarchie glorieuse qui domine cette forme de l'imagination, elle compte, il est vrai, pour cinq; mais enfin quiconque ne connaît que sur ouï-dire les deux princes qui ne

lui appartiennent pas est inhabile à discuter les questions soulevées par les œuvres modernes. Si Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien et Allegri doivent être interrogés les premiers lorsqu'il s'agit de la beauté, Rubens et Rembrandt ne peuvent être oubliés sans danger pour la cause de la vérité. Quoi qu'on puisse dire contre la pureté de leur goût, il faut absolument les compter si l'on veut échapper au reproche d'injustice. Ces deux maîtres puissans, inférieurs sans doute aux cinq premiers, car dans l'heptarchie la plus complète tous les princes ne sont pas égaux, ont trouvé moyen de nous émouvoir et de nous charmer sans imiter leurs illustres devanciers. Je dis sans imiter, je ne dis pas sans profiter de leurs leçons, car Rubens relève à la fois de Michel-Ange et de Titien, comme Rembrandt relève du Corrége, malgré la prodigieuse différence qui sépare le chef de l'école hollandaise du chef de l'école de Parme. Pour se prononcer avec équité sur le mérite des œuvres modernes, il est donc indispensable de connaître familièrement tous les membres de cette glorieuse heptarchie. C'est à cette condition seulement qu'on peut espérer, sinon d'avoir toujours raison, ce qui n'est donné à personne, au moins de réunir en sa faveur toutes les chances d'impartialité.

Au commencement du siècle présent, les idées que nous exposons ne jouissaient pas d'un grand crédit; à peine quelques voix osaient-elles les soutenir. Quiconque se hasardait à parler de Rubens et de Rembrandt sous le règne de Louis David passait volontiers pour un malappris, ou tout au moins pour un esprit paradoxal. Rubens et Rembrandt étaient traités avec le plus profond dédain par les maîtres et les élèves, qui prétendaient avoir le monopole du goût. Ces deux mauvais garnemens, qui s'étaient avisés d'avoir du talent et de la renommée en dehors de toutes les lois établies, ne méritaient pas même d'être discutés. Pour comprendre la beauté, pour l'exprimer sous une forme pure et harmonieuse, le premier devoir de tout esprit bien fait était de passer devant leurs œuvres sans les regarder, car la seule vue de ces œuvres hérétiques suffisait pour ébranler la foi, pour troubler la conscience. Aujourd'hui, chez nous du moins, la justice est plus facile. Rubens et Rembrandt sont amnistiés. S'ils ne sont pas encore considérés comme exempts de tout péché, si l'on ne consent pas encore à voir en eux des modèles sans danger, on ne dédaigne plus de les étudier. C'est un grand pas de fait, et le jour de la justice est venu pour eux.

En interrogeant tour à tour les sept princes de la peinture, on peut comprendre et apprécier sans partialité toutes les œuvres qui se produisent sur tous les points de l'Europe. Il ne faut pas seulement nous en réjouir dans l'intérêt de la vérité générale, mais il faut y voir aussi le symptôme d'une réaction excellente contre l'invasion de la

statuaire dans la peinture. Ce n'est jamais impunément que l'un des arts du dessin met le pied sur le domaine d'un art voisin. Peinture sculpturale et sculpture pittoresque sont tout simplement deux blasphèmes, deux hérésies, que le bon sens réprouve et que le goût condamne.

La tyrannie de Louis David, qui n'a pas été sans profit pour l'école française, puisqu'elle réagissait contre le goût déplorable du siècle dernier, contre Boucher, Vanloo et Watteau, avait, en se prolongeant, faussé le goût public et obscurci la notion vraie de la peinture. Elle avait substitué l'étude des statues antiques à l'étude de la nature vivante; elle n'admettait cette dernière étude qu'en la subordonnant à la première, et cette doctrine inflexible, que tous les élèves de David avaient embrassée avec une ardeur dévouée, donnait à la peinture un caractère constant de raideur dont cet art ne saurait s'accommoder. Maintenant les peintres comprennent que les statues antiques, excellentes à consulter sans doute pour le choix et l'harmonie des lignes, ne sauraient dispenser de l'étude assidue de la nature vivante, et que ce dernier élément d'information est le seul qui puisse donner à leurs compositions une vraie souplesse, un véritable intérêt. Or, si nous recherchons les causes de cette transformation dans le goût public et dans le goût des artistes, nous sommes amené à reconnaître que Rubens et Rembrandt peuvent en revendiquer la meilleure part. Tant que Rubens et Rembrandt ont été considérés comme des hérétiques, la notion de la peinture s'est trop souvent confondue avec la notion de la statuaire. La foule s'était habituée à croire qu'une loi unique régissait les deux arts, et par malheur les artistes partageaient l'opinion de la foule. Parmi les grands maîtres italiens, il y en avait au moins deux qui protestaient par leurs œuvres contre cette aberration, je veux dire Titien et Allegri; mais Léonard, Michel-Ange et Raphaël, mal étudiés et mal compris, semblaient donner gain de cause aux admirateurs exclusifs de la statuaire antique. Quoique *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine et *l'École d'Athènes* ne soient pas conçus d'après les données de la statuaire, l'amour fervent de ces maîtres illustres pour l'harmonie linéaire et pour la forme écrite donnait beau jeu aux esprits inattentifs et leur permettait de prendre les marbres antiques comme législateurs souverains dans la peinture aussi bien que dans la statuaire. Dès que Rubens et Rembrandt ont retrouvé le crédit légitime qui leur appartient, une telle erreur n'est plus permise, car le maître flamand et le maître hollandais, qui n'ignoraient pas l'antiquité, ont consulté la nature vivante avec une prédilection marquée. J'ai donc le droit d'affirmer que nous devons à l'intelligence de ces deux maîtres le redressement du goût public dans toutes les questions qui se rattachent à la notion vraie de la peinture.

Plusieurs raisons m'engagent à commencer l'examen de l'exposition universelle des beaux-arts par l'école anglaise. En premier lieu, quoique depuis la mort de David Wilkie elle n'ait pas encore retrouvé un maître aussi habile, aussi expressif, elle occupe en Europe une place considérable par les maîtres qui lui restent : il me suffit de nommer Landseer et Stanfield. En second lieu, sauf de très rares exceptions, elle ne paraît pas viser plus haut que l'imitation pure. Enfin elle n'a pour se soutenir que les encouragemens individuels; le gouvernement anglais ne fait rien pour les arts du dessin. Il y a dans chacun de ces trois faits un élément de discussion que nous ne devons pas négliger. Les argumens purement théoriques, si excellens qu'ils soient, ne valent jamais pour la foule une démonstration appuyée sur les faits. L'école anglaise peut donc nous servir à mettre en pleine évidence les principes que nous soutenons depuis longtemps. Nous aurions beau les exposer à plusieurs reprises avec une lucidité parfaite, nous ne réussirions pas à dissiper tous les doutes. Les questions qui se rattachent à l'intelligence, à l'expression de la beauté, sont d'une nature tellement délicate, qu'elles exigent une attention vigilante. Pour vulgariser les principes acceptés comme vrais par les maîtres les plus habiles, il importe d'abandonder parfois les régions purement théoriques et d'entrer dans le domaine de l'application.

L'école anglaise se trouve à propos devant nous pour établir l'insuffisance de l'imitation. L'importance de cette considération ne peut échapper à personne et justifie pleinement notre choix. L'absence de tout encouragement public, je veux dire de tout encouragement donné au nom de l'état, ne joue pas dans l'école anglaise un rôle moins sérieux que le génie national. La peinture et la statuaire peuvent-elles se passer de cette générosité collective qui s'exerce au nom de tous? L'école anglaise peut nous aider à résoudre cette question. On ne saurait dire sans étourderie ou sans ignorance que le génie poétique de la Grande-Bretagne soit inférieur au génie des autres nations de l'Europe; cependant elle n'a produit ni un peintre ni un statuaire qui se puisse comparer, pour la puissance et l'autorité, à ces trois grands poètes, à Shakspeare, à Milton, à Byron. Comment expliquer cette singularité? Par la nature du climat? La réponse ne serait pas satisfaisante. Il me semble qu'il faut en chercher la cause dans la constitution politique et religieuse de la société anglaise. Une nation qui a produit Shakspeare, Milton et Byron ne saurait demeurer indifférente aux arts du dessin, car la peinture et la statuaire sont unies à la poésie par une étroite parenté : elle aime donc la peinture et la statuaire. L'habileté qu'elle a montrée dans l'imitation de la nature vivante prouve assez clairement qu'elle pourrait faire mieux encore, si elle était placée pour

son développement esthétique dans les mêmes conditions que la France et l'Allemagne; mais deux choses lui manquent pour l'épanouissement complet de ses facultés dans le domaine de la statuaire et de la peinture : une religion poétique et l'intervention de l'état. Pour tous ceux en effet qui ont suivi le développement des arts du dessin, il est hors de doute que la foi catholique se prête mieux que la religion protestante à l'expression plastique de la beauté. Quant à l'intervention de l'état, elle me semble indispensable dans les grands travaux. Lors même que le goût deviendrait populaire dans toutes les classes de la nation, lors même qu'au goût du beau viendrait s'ajouter une prospérité générale, les encouragemens individuels ne pourraient jamais remplacer les encouragemens publics.

Toutes ces idées sont depuis longtemps familières aux hommes qui s'occupent des questions esthétiques; cependant je ne crois pas inutile de les rappeler. L'école anglaise n'est pas aujourd'hui ce qu'elle pourrait être, si elle ne devait pas se borner à travailler pour les particuliers. Possédât-elle un peintre de premier ordre, habile à concevoir, habile à exécuter les plus hardies, les plus grandes compositions, comment ce peintre arriverait-il à réaliser sa pensée? Et lors même qu'il trouverait dans son caractère assez d'énergie, dans son patrimoine assez de ressources pour accomplir son vœu le plus ardent, pour faire de son rêve une œuvre splendide, que deviendrait son œuvre? Par qui serait-elle acquise? On me répondra peut-être que les grandes fortunes ne manquent pas de l'autre côté de la Manche; mais, hélas! en Angleterre comme en France, les amateurs ont souvent plus de vanité que de lumières. Ils achètent volontiers sans marchander les tableaux dont la renommée est depuis longtemps consacrée, parfois même des copies qu'ils prennent pour des originaux. Quand il s'agit d'une œuvre nouvelle, ils se font prier ou subordonnent leur générosité à des convenances d'ameublement. D'ailleurs l'or ne suffit pas pour élargir le domaine de l'art : il achète ce qui est fait et ne suscite pas des pensées nouvelles, des pensées qui, pour se traduire, ont besoin d'un vaste espace. C'est à l'état seul que ce rôle appartient. Qu'il y ait en Angleterre quelques Mécènes aussi éclairés qu'opulens, je le veux bien; qu'ils unissent le discernement à la générosité, je consens à le croire : ils ne peuvent pourtant jouer le rôle de l'état. Turner est mort quatre fois millionnaire. Pour les hommes de notre temps, c'est là sans doute un terrible argument. Un peintre qui peut gagner par son travail une pareille somme devrait fermer la bouche à tous ceux qui se permettent d'affirmer l'insuffisance des encouragemens individuels. Cependant, si l'on veut prendre la peine de réfléchir pendant quelques instans, ce terrible argument change bientôt d'aspect. La question en effet n'est pas de savoir si les peintres peuvent s'enrichir en Angleterre, mais

si les encouragemens sont distribués de manière à élever, à maintenir le niveau des études, ou si au contraire les guinées prodiguées par centaines, par milliers, n'appauvrissent pas les facultés pittoresques en les condamnant à choisir un cadre trop étroit. Pour un homme de bonne foi, la réponse ne saurait être douteuse.

Depuis la mort de David Wilkie, le premier peintre de l'Angleterre est sans contredit Landseer. Je pense même que, sous le rapport du métier proprement dit, il est supérieur à Wilkie. L'opinion que j'exprime ici pourra paraître singulière à ceux qui n'ont jamais quitté la France et ne connaissent Wilkie que par la gravure; mais elle paraîtra toute naturelle et très légitime à tous ceux qui ont passé le détroit et comparé les œuvres de ce maître éminent aux planches de Raimbach. Wilkie comme Martin, et je n'entends faire ici aucune comparaison, gagnait beaucoup à la gravure. Je me souviens d'avoir vu à Londres, il y a vingt ans, à Somerset-House, une composition qui obtenait de nombreux applaudissemens et qui les méritait par la finesse et l'originalité des physionomies : *Christophe Colomb faisant l'expérience de l'œuf pour démontrer la légitimité de ses espérances*. Il y avait beaucoup à louer dans ce tableau; mais le maniement du pinceau accusait une certaine gaucherie qui ne se retrouve pas dans Landseer. C'est pourquoi ce dernier peintre me paraît supérieur à Wilkie.

Parmi les neuf tableaux que Landseer nous a envoyés cette année, les deux que je préfère sont *les Animaux à la forge* et *le Bélier à l'attache*. *Les Singes du Brésil* sont une charmante fantaisie, que Decamps ne dédaignerait pas; *Jack en faction, le Déjeuner, les Conducteurs de bestiaux dans les montagnes d'Écosse*, se recommandent par une vérité frappante, mais ne valent pas, à mon avis du moins, les deux compositions que je viens de nommer. Entre *le Bélier à l'attache* et *les Animaux à la forge*, si j'avais un choix à faire, je me déciderais pour *les Animaux à la forge*. La traduction française placée sur le cadre ne donne qu'une idée inexacte du sujet, qui s'appelle en anglais *le ferrement*, ou plus littéralement encore *la chaussure*. Le cheval est admirablement modelé, toutes les parties du corps sont rendues avec une étonnante vérité. Toutes les attaches musculaires sont accusées avec évidence, avec fermeté. Il y a pourtant dans cette œuvre, si séduisante d'ailleurs, une coquetterie de pinceau que je n'approuve pas entièrement. Je rends pleine justice au savoir de l'auteur, je reconnais volontiers qu'il possède à merveille l'anatomie du cheval; cependant, en fouillant dans mes souvenirs, je trouve le même sujet traité par Géricault, et, tout en admirant le talent de Landseer, la profondeur de son savoir et la finesse de son pinceau, je ne puis m'empêcher de préférer *le Maréchal ferrant* de Géricault aux *Animaux à la forge* du peintre anglais. Je sais tout ce qu'il y a

d'éclatant, parfois même de satiné dans la robe d'un cheval pur sang, et pourtant je trouve que Landseer a mis trop de coquetterie dans l'expression des jeux de la lumière; il s'est trop attaché aux reflets, et cette préoccupation nuit à la pureté de la forme. Les épaules et les hanches de son cheval sont des prodiges d'habileté : qui oserait le contester? mais l'intervalle compris entre les hanches et les aisselles n'est pas modelé assez simplement. Le désir d'accuser tous les jeux de la lumière de cette robe soyeuse donne au cheval de Landseer un aspect qui n'est pas précisément celui de la nature vivante. Rien de pareil chez Géricault : une franchise, une hardiesse que rien ne saurait surpasser. Ces réserves faites, je me hâte d'ajouter que *les Animaux à la forge* sont, à tout prendre, une excellente composition. Le maréchal ferrant ne vaut pas le cheval, je n'en disconviens pas; ses bras ne sont pas modelés avec assez de fermeté, et, pour un homme rompu à ce rude labeur, c'est un défaut dont nous devons tenir compte; néanmoins ce défaut n'est pas assez saillant pour altérer l'harmonie de la composition. Depuis que nous avons perdu Géricault, personne chez nous n'a rien fait qui se puisse comparer à l'œuvre de Landseer, dans la peinture du moins, car, dans la statuaire, Barye est l'égal de Géricault et par conséquent l'égal de Landseer.

Le Bélier à l'attache offrait des difficultés nombreuses, qui n'ont pas besoin d'être indiquées, que tous les peintres connaissent parfaitement. Ils savent tous en effet que l'expression de la forme est d'autant plus laborieuse, d'autant plus pénible, que l'enveloppe du modelé est plus épaisse. Eh bien! Landseer a triomphé magistralement de toutes ces difficultés. Il nous a donné un bélier plein d'énergie et de vérité. La richesse de la toison, qu'il a rendue à merveille, n'enlève rien à la précision de la forme, ce qui est, à mon avis, une victoire souveraine. L'imitation, par la couleur, d'un lion, d'un tigre, d'une panthère, d'un léopard ou d'un jaguar, n'est qu'un jeu, si on la compare à l'imitation d'un bélier, d'un ours ou d'un éléphant. Pourquoi? parce que le tigre et le lion ont une forme vivement accusée, parce que les attaches musculaires se traduisent avec évidence, grâce à la minceur du pelage. Pour le bélier, pour l'éléphant, pour l'ours, le problème à résoudre est bien autrement difficile; la toison, la peau, le poil enveloppe la forme. Pour l'exprimer nettement, il faut tricher, c'est-à-dire ne pas s'en tenir à l'imitation littérale de la nature. C'est ce que Landseer a parfaitement compris. Son *Bélier à l'attache* est fidèlement rendu et n'a pourtant rien de littéral. L'auteur exagère à dessein, avec une sagacité rare, tous les détails qui, copiés servilement, n'auraient pas assez d'évidence, et, grâce à cet ingénieux artifice, il rend le modèle dans toute sa vérité. C'est pour cette raison précisément que Landseer est un artiste éminent, un des

plus grands non-seulement de l'école anglaise, mais de notre âge. Il connaît la nécessité du sacrifice, la nécessité de l'exagération, deux conditions fondamentales de tous les arts d'imitation, auxquels l'imitation pure ne suffit pas malgré le nom qu'ils portent, et c'est parce qu'il tient compte de ces deux conditions qu'il s'élève au-dessus des peintres de son pays, et tient une si grande place dans l'art européen. Son *Belier à l'attache* révèle chez lui le sentiment de l'idéal. Landseer est vrai parce qu'il dédaigne la réalité prosaïque.

M. Mulready est un peintre à la mode, et je reconnais volontiers que ses compositions ne manquent pas d'un certain agrément, je conçois qu'elles plaisent par le tour ingénieux qu'il sait leur donner; mais l'exécution de ses figures n'est pas assez serrée pour contenter un regard attentif. *Le Frère et la Sœur*, *le Loup et l'Agneau* laissent trop à désirer sous le rapport de la précision. Le défaut que je signale dans ces deux toiles est plus frappant encore dans *les Baigneuses*. La jeune fille au premier plan est modelée d'une manière très incomplète. C'est un motif séduisant traité avec négligence. Le torse ni les membres ne révèlent une étude sérieuse de la nature. C'est un à peu près, et rien de plus. Pour tirer parti d'un tel sujet, il eût fallu regarder longtemps le modèle avant de le copier. M. Mulready s'est affranchi de cette condition. Il a cru qu'il suffisait de montrer une jeune fille nue pour attirer tous les regards et séduire tous les juges: il s'est trompé. Pour peindre le nu, il est nécessaire de posséder un savoir profond, et je ne pense pas que M. Mulready se soit jamais préoccupé de cette nécessité. Il se contente du choix des tons, et la majorité des spectateurs paraît s'en contenter comme lui. Il semble donc que le succès donne raison à M. Mulready; mais le succès obtenu par des moyens si faciles ne saurait être de longue durée. La mode, qui a pris l'auteur sous sa protection, ne tardera pas à l'abandonner, et je doute fort qu'il arrive jamais à conquérir une solide renommée. Cependant, si le savoir lui manque, son coup d'œil n'est pas dépourvu de justesse. Dans *le Loup et l'Agneau*, les deux têtes d'enfans ont une expression fine; dans la *Discussion sur les principes du docteur Whiston*, les deux graves interlocuteurs méritent le même éloge. De toutes les toiles que M. Mulready nous a envoyées, celle que je préfère est une *Vue de Blackheath*. Il y a dans ce paysage une fraîcheur, un éclat, une jeunesse qui révèlent chez l'auteur une aptitude singulière pour la peinture de paysage. Ce n'est pas une œuvre achevée, mais c'est du moins une œuvre charmante.

M. Mulready est donc un homme de talent, dont le plus grand tort est d'avoir pour lui-même trop d'indulgence et de se contenter trop facilement. Je ne sais pas quel a été son maître, mais il n'est pas malaisé de deviner que ce maître, quel que soit son nom, n'a pas dirigé assez sévèrement les études de son élève. Il ne lui a pas re-

commandé assez constamment le respect de la ligne et du contour. Aussi qu'est-il arrivé? M. Mulready, grâce aux dons heureux qu'il a reçus de la nature, est devenu populaire, ou plutôt la mode l'a traité comme un enfant gâté. On ne s'inquiète pas de savoir s'il a étudié sérieusement. Il plaît, il est adopté par les amateurs, et ceux qui s'avisent de discuter la valeur de ses œuvres passent, aux yeux de la foule, pour des esprits chagrins. Pour moi, si je rends pleine justice aux dons heureux de M. Mulready, je ne puis voir sans regret l'usage qu'il en fait. Il est évident qu'il ne tire pas de ses facultés le parti qu'il en pourrait tirer. Il travaille trop vite, et ses œuvres paraissent improvisées. Plus ingénieux qu'habile, plus adroit que savant, il ne s'attache qu'à plaire et dédaigne la réflexion. Puisqu'il a réussi, puisqu'il est applaudi, il peut se moquer de mes objections. Cependant le succès le plus éclatant ne change rien aux conditions de la vérité. M. Mulready ne fait pas tout ce qu'il pourrait faire, et la sympathie même que son talent m'inspire explique mes regrets.

Les paysages et les marines de Stanfield ont une grande importance dans l'école anglaise, et la renommée qu'il s'est acquise dans son pays sera, je crois, facilement ratifiée par les autres nations de l'Europe. *Les Troupes françaises passant à gué la Magra* se recommandent à l'attention par de solides qualités. Les terrains sont modelés avec fermeté, l'eau est vive et transparente. Les figures ne valent pas les terrains et sont rendues avec moins de soin; mais le fond est admirable. Il n'y a qu'un homme familiarisé depuis longtemps avec toutes les difficultés de son art qui puisse traiter un tel sujet avec tant de puissance et de splendeur. Les montagnes sont dessinées de main de maître. *Le Château d'Ischia, vu du môle*, me plaît moins que *le Passage de la Magra*. Ce n'est pas que j'y trouve moins d'habileté; mais il me semble qu'en peignant le ciel de cette composition, Stanfield a consulté l'Angleterre plutôt que l'Italie. Ce que je dis du ciel, je pourrais le dire avec une égale justesse des vagues qui occupent le premier plan; je ne reconnais là ni le ciel d'Ischia ni la couleur de la Méditerranée. Pour jouir librement de cette composition savante, il faut oublier le nom qu'elle porte. A cette condition, la toile de Stanfield n'obtiendrait que des éloges; mais dès qu'il s'agit d'Ischia, dès que le peintre veut nous montrer les flots de la Méditerranée, nous devons lui dire qu'il s'est trompé sur le choix des tons. Il est probable que ce tableau n'a pas été peint sur les lieux, et que le peintre, en le commençant, n'avait sous les yeux qu'un croquis à la mine de plomb. Si au lieu de ce croquis il eût rapporté une aquarelle rapidement ébauchée, il n'aurait pas donné à la Méditerranée la couleur de l'Océan. Il s'est fié à sa mémoire pour retrouver ce qu'il avait vu, et la mémoire a trompé son espérance. Le ciel et les flots qu'il avait devant lui ont troublé ses

souvenirs. C'est pourquoi, en croyant peindre l'Italie, il a peint son pays; mais s'il s'est trompé dans le choix des tons, il a fait preuve d'une grande habileté dans le dessin de l'architecture et dans la forme qu'il a su donner à l'écume des vagues. D'ailleurs la différence que j'indique entre la couleur de l'Océan et celle de la Méditerranée, bien que facile à constater, n'est pas familière à tous les spectateurs, et parmi ceux mêmes qui ont vu le ciel et les flots d'Ischia, il y en a beaucoup dont la mémoire n'est pas assez fidèle pour contredire le tableau qu'ils ont devant les yeux. Si j'insistais plus longtemps sur le reproche que j'ai adressé à Stanfield, ils m'accuseraient de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, et mon intention n'est pas d'exagérer la gravité de sa méprise. Tel qu'il est, malgré les réserves que j'ai cru devoir faire, son *Château d'Ischia* est à mes yeux un charmant tableau qui tiendrait glorieusement sa place dans les plus riches galeries. Je n'aurais pas discuté le choix des tons, si cette composition n'avait pas pour moi une grande valeur. Quand on a devant soi l'œuvre d'un maître habile, la meilleure manière de prouver l'état qu'on fait de lui, c'est de n'omettre aucun détail, c'est d'analyser son travail dans toutes ses parties. Stanfield occupe dans l'école anglaise un rang trop élevé pour qu'il soit permis de parler de lui en passant. Pour son pays et pour l'Europe, c'est un peintre amoureux de son art, qui a voyagé le crayon à la main, dont le regard est pénétrant, et dont la main docile traduit fidèlement la pensée. Je ne devais donc rien négliger pour légitimer l'opinion que j'exprimais.

M. Leslie jouit dans son pays d'une grande renommée, mais je crois fermement que hors de son pays il n'atteindra jamais à la popularité. Ce n'est pas qu'il manque de talent; il faudrait fermer les yeux pour ne pas reconnaître son habileté. Seulement il y a dans sa manière un excès de précision qui va souvent jusqu'à la sécheresse. Chacune de ses œuvres atteste une profonde réflexion, un grand amour de la vérité, et c'est là ce qui explique le succès qu'il obtient dans son pays, car les sujets qu'il choisit sont presque toujours des sujets nationaux. Il est donc facile à ses compatriotes d'apprécier la valeur de l'expression qu'il sait donner à ses personnages. Dans le reste de l'Europe, la nature même de ces sujets les rend plus difficiles à comprendre : on se préoccupe alors exclusivement de la peinture proprement dite, et je ne m'étonne pas qu'on se montre plus sévère. Il suffit de regarder pendant quelques instans les compositions envoyées à Paris par M. Leslie pour se rendre compte de cette diversité d'appréciation. Prenons *la Reine Victoria recevant le saint sacrement le jour de son couronnement;* pour nous, ce tableau est complétement dépourvu d'intérêt, car nous ne connaissons pas les personnages que l'auteur a groupés autour de la souveraine. Le

seul attrait qu'il puisse nous offrir est celui de la peinture. Or M. Leslie s'est médiocrement préoccupé du côté pittoresque; il s'est attaché avant tout à l'exactitude. A proprement parler, il a voulu dresser le procès-verbal de la cérémonie, et comme celui qui avait ordonné le programme de la fête songeait aux priviléges héraldiques bien plus qu'aux effets de couleur que pourrait offrir la réunion des costumes, il est tout simple que ce tableau nous laisse parfaitement indifférens. Quant aux Anglais, ils admirent la fidélité des portraits. Pour ceux d'entre eux qui ne connaissent pas les grandes écoles de l'Italie, de la Hollande et de la Belgique, M. Leslie est un maître accompli. Pour nous, qui n'avons pas assisté au couronnement de la reine, qui n'avons jamais vu aucun des acteurs, nous en sommes réduits à condamner formellement la sécheresse de la peinture. On aura beau nous vanter l'expression exacte des physionomies, nous aurons toujours le droit de demander pourquoi les groupes ne sont pas disposés plus heureusement, pourquoi l'ensemble de cette composition offre un aspect monotone.

Catherine et Petruchio, *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, *Sancho Pança et la duchesse*, nous offrent le talent de M. Leslie sous une forme plus heureuse que *le Couronnement de la reine*. Cependant la dernière de ces trois compositions ne saurait être acceptée comme une œuvre correcte, car la cuisse droite de la duchesse est d'une longueur démesurée, et la forme du genou et de la jambe n'est pas assez nettement accusée. La scène est bien comprise, et comme le génie de Cervantes est justement populaire dans toute l'Europe, chacun de nous peut estimer tout à son aise la vérité des personnages. Dans le tableau emprunté à Sterne, *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, la finesse des physionomies réduit presque au silence les objections que soulève encore la partie technique de l'exécution. C'est une peinture qui manque de largeur, mais tous ceux qui ont lu et relu *Tristram Shandy* retrouvent avec bonheur sur la toile de M. Leslie un des épisodes les plus ingénieux de ce livre singulier, qui, malgré la parenté bien évidente qui le rattache à Rabelais, est empreint pourtant d'une véritable originalité.

J'arrive à Eastlake, président de l'Académie royale de peinture, c'est-à-dire au représentant officiel de l'école anglaise. Pour justifier sans doute les fonctions qui lui sont confiées, sir C.-L. Eastlake a cru devoir traiter un sujet grec, *le Spartiate Isadas repoussant les Thébains*. C'est une œuvre insignifiante, qui ne fournit aucun élément de discussion. Ses *Pèlerins arrivant en vue de Rome* ont le défaut très grave de n'être ni beaux ni vrais à force de vouloir être jolis. Les pins qui les abritent sont dessinés avec coquetterie, comme les visages des pèlerins. Pour quiconque a vu la campagne romaine et contemplé à loisir les paysans qui viennent passer la nuit sur les

marches de Saint-Pierre ou de Sainte-Marie-Majeure, attendant la bénédiction du pape, il est évident que sir C.-L. Eastlake n'a pas rendu fidèlement le caractère des personnages qu'il a mis en scène. Ses pèlerins n'ont jamais sué sous le soleil, ils ne sont pas vêtus à la mode italienne, mais attifés pour l'Opéra-Comique. Ce tableau ne me rappelle pas ce que j'ai vu. Je ne veux pas discuter *François Carrare, seigneur de Padoue, échappant à la poursuite de Galeazzo Visconti, duc de Milan*. C'est une œuvre sans portée, faiblement conçue, exécutée plus faiblement encore. Qu'on la range à son gré parmi les morceaux historiques ou les morceaux de genre, on n'arrivera jamais à pouvoir la louer. *La Svegliarina*, acquise par le très honorable lord-maire, est considérée par les compatriotes de sir C. Eastlake comme un prodige d'élégance et de grâce. Je n'entends pas contester tout ce qu'il y a d'exquis dans le choix du sujet : une jeune mère éveillant son enfant par une douce mélodie séduit toujours les imaginations capables de compléter le poème inachevé qui leur est offert; mais pour un œil sévère, ce tableau n'a pas une grande valeur. Ni la mère ni l'enfant ne sont modelés avec assez de fermeté. Pour traiter un pareil sujet, ce n'était pas trop du savoir de Léonard, de l'élégance de Solario ou de la grâce ingénue de Luini. Sir C. Eastlake ne s'est pas même élevé jusqu'à l'école de Bologne; aussi j'ai peine à m'expliquer l'engouement de ses compatriotes pour *la Svegliarina*. Il est bon d'aimer son pays, mais il ne faut pas que cette sainte passion ferme les yeux aux défauts d'une telle œuvre. *La Svegliarina* remplace la vérité par l'afféterie. Le respect, le culte de la patrie ne changent rien au culte de la peinture; un dessin mou, un modelé incomplet, à quelque nation qu'ils appartiennent, seront toujours des défauts capables de gâter le plus charmant sujet.

Parmi les trois tableaux de M. Millais, il y en a deux que la discussion ne saurait atteindre, et dont l'exécution mignarde serait admirée comme un prodige de patience dans un pensionnat de jeunes filles : *le Retour de la Colombe à l'arche* et *l'Ordre d'élargissement*. Si ces deux compositions, au lieu d'être offertes à la curiosité publique, étaient proposées aux familles comme un spécimen des leçons données aux élèves, je pourrais, je devrais garder un silence complaisant; mais il s'agit d'œuvres soumises au jugement de la foule, et l'indulgence n'aurait pas d'excuse. La conception, il est vrai, ne manque pas de simplicité; quant à l'exécution, elle est d'une telle mollesse, qu'elle n'a rien à démêler avec la peinture proprement dite. Je ne vois guère que les ascendans ou les descendans de l'auteur qui puissent regarder avec intérêt *le Retour de la Colombe* et *l'Ordre d'élargissement*. L'*Ophélia* mérite une attention bienveillante, car si le choix des tons n'est pas heureux, si M. Millais, en retraçant une des scènes les plus touchantes de Shakspeare, a méconnu les

plus vulgaires conditions de son art, je veux dire les conditions qui régissent la juxtaposition des couleurs, en revanche il s'est préoccupé avec un soin scrupuleux de la nature du personnage. Aussi son *Ophélia*, bien qu'elle blesse les yeux par la crudité des tons, réussit pourtant à émouvoir le spectateur. Il y a dans cette toile, si imparfaite sous le rapport du métier, quelque chose de vraiment poétique, un caractère de mélancolie et de grâce qui reporte la pensée vers le créateur même du personnage, et cette louange, quand il s'agit de Shakspeare, est bien rarement méritée. Je regrette que M. Millais, en peignant *la Mort d'Ophélia*, n'ait pas compris la nécessité de donner à son héroïne une forme plus précise. Le corps, qui flotte sur l'eau au milieu des fleurs, n'offre pas des contours assez nettement arrêtés. En passant du domaine de la poésie pure dans le domaine de la peinture, Ophélia ne pouvait demeurer à l'état de rêve. M. Millais me dira peut-être qu'il a touché le but, puisqu'il reporte la pensée vers le plus grand poète de sa nation. La franchise même de mon aveu à cet égard me donne le droit de ne pas accepter un tel argument. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de gracieux et de touchant, d'ingénieux et de vrai dans la composition, je suis fondé à dire que ces qualités, si précieuses d'ailleurs, ne sont pas suffisantes. Nous aurions aimé à trouver dans Ophélia un beau corps, enveloppe d'une belle âme. Or la jeune fille qui flotte au milieu des fleurs ne saurait passer pour belle. C'est une forme ébauchée, ce n'est pas une forme achevée. A parler sans détour, ce n'est pas un tableau, c'est un projet de tableau. C'est pourquoi, tout en approuvant l'intention excellente de M. Millais, je l'invite à traduire désormais sa pensée dans une langue plus claire.

M. Paton a trouvé dans *le Songe d'une Nuit d'été* le sujet d'une composition charmante qui révèle chez lui une grande richesse d'imagination. Je suis très loin de recommander *la Querelle d'Oberon et de Titania* comme une œuvre accomplie; mais je ne puis méconnaître la puissance de fantaisie qui éclate dans toutes les parties de la toile. Depuis les deux personnages principaux jusqu'aux figures qui encadrent la scène, il n'y a pas un seul point dans le tableau où l'invention ne se montre sous la forme la plus élevée, la plus délicate. Le spectateur, en contemplant cette merveilleuse féerie, se sent emporté dans un monde idéal, dans le monde des songes, et oublie pendant quelques instans qu'il a devant lui une œuvre humaine. Lorsque arrive la réflexion, il est bien forcé de reconnaître les imperfections de la scène qu'il vient d'admirer. Il est trop facile en effet de prouver que dans *la Querelle d'Oberon et de Titania* le choix des tons n'est guère plus heureux que dans l'*Ophélia* de M. Millais. C'est le même dédain pour l'harmonie, la même ignorance des lois dont elle se compose. Volontaire ou involontaire, la faute est

grave, et nous devons la signaler; mais il y a dans M. Paton l'étoffe d'un artiste bien autrement doué que M. Millais. Pour concevoir la mort d'Ophélia, il n'est pas nécessaire de posséder une grande puissance d'imagination; le sentiment vrai de la poésie est une mise de fonds suffisante. Pour concevoir, pour représenter la querelle d'Oberon et de Titania, il faut avoir reçu en naissant des facultés plus qu'ordinaires. Aussi, quelques reproches qu'on puisse lui adresser, M. Paton a conquis dès à présent une place éminente parmi ses compatriotes. Il a rendu visible à tous les yeux, je dirais volontiers tangible à toutes les mains, un des rêves les plus charmans du génie anglais par excellence. A ne considérer que l'invention, il me semble difficile de s'associer à la pensée de Shakspeare d'une manière plus intime et plus sincère. Reste à étudier la peinture en elle-même, abstraction faite de l'invention. C'est là le côté vulnérable du tableau. M. Paton, qui conçoit si heureusement, qui sait rattacher à la pensée principale de son œuvre tant d'épisodes ingénieux, oublie trop les deux conditions fondamentales de toute peinture sérieuse : la pureté de la forme et l'harmonie des couleurs. On dirait qu'il n'a jamais vu, qu'il n'a jamais consulté les maîtres vénitiens; or, quand il s'agit de donner un corps à la fantaisie la plus délicate, les maîtres vénitiens veulent être interrogés. Personne peut-être n'a poussé plus loin qu'eux la richesse, la variété, l'harmonie des couleurs. Si Rubens et Rembrandt ont voix délibérative dans une telle question, leur autorité ne domine pas celle de Titien. Que M. Paton, doué d'une fantaisie si puissante, étudie assidument les maîtres de Venise, qu'il leur dérobe le secret de l'harmonie, et les peintres salueront en lui un des artistes les plus charmans de notre génération.

Je ne veux pas quitter la peinture anglaise sans parler de MM. Lee et Maclise, qui jouissent dans leur pays d'une renommée populaire. Je voudrais pouvoir m'associer au sentiment de leurs compatriotes; malheureusement, plus je regarde leurs ouvrages, et moins je comprends la sympathie qu'ils ont excitée. *Le Braconnier* de M. Lee, bien qu'il révèle une incontestable habileté dans le maniement du pinceau, ne saurait être accepté comme un paysage vrai. L'habileté même dont je parle semble abuser l'auteur et détourner ses yeux de l'objet qu'il veut imiter. Ses arbres nous offrent des masses qui ne sont pas mal conçues, mais ceux même qui sont le plus rapprochés de nous ne laissent apercevoir aucune feuille sous une forme individuelle et distincte. Or ce qui convient aux plans éloignés ne convient pas aux premiers plans. La conséquence de cette confusion n'était pas difficile à prévoir, et s'est pleinement réalisée. En effet, le paysage de M. Lee manque d'air et de profondeur. Quant au choix des tons, je n'entends pas le réprouver d'une manière absolue. Je suis prêt à reconnaître que les forêts, au printemps, se présentent à nous sous

cet aspect uniforme; mais je ne renonce pas au droit d'affirmer que le printemps en peinture ne doit être abordé qu'avec la plus grande réserve. L'uniformité de son aspect, que la brise et la lumière viennent parfois corriger, est un écueil dangereux pour les plus habiles. Les jeux de la brise et de la lumière, dont la nature dispose à son gré, faciles à saisir pour un œil attentif, se dérobent trop souvent au pinceau le plus rusé. M. Lee, pour ne s'être pas assez défié du danger que je signale, a fait un tableau monotone. Si, au lieu du printemps, il eût choisi l'automne, son habileté aux prises avec un sujet plus varié, fût peut-être sortie victorieuse de cette épreuve. Tel qu'il est, son *Braconnier*, curieux sujet d'étude pour ceux qui aiment à comparer la nature aux œuvres qui prétendent la rappeler, n'arrête pas les yeux de la foule, et je ne m'en étonne pas, car la forêt de M. Lee n'est qu'une image infidèle des forêts où nous aimons à respirer; ces masses de feuillage sont des masses immobiles que le vent n'a jamais agitées, et qui pèseraient sur notre poitrine comme une chape de plomb. Il m'est donc impossible de voir dans *le Braconnier* la justification de la renommée qui est échue à M. Lee.

En face de M. Maclise, je me trouve bien autrement embarrassé. Si le tableau de M. Lee n'est pas pour moi un paysage vrai dans le sens poétique du mot, ou dans le sens littéral et restreint de l'imitation, j'y reconnais du moins l'intelligence des grandes divisions qui jouent un si grand rôle dans le paysage; mais que dire de M. Maclise? Comment parler de lui sérieusement? comment croire qu'il n'a pas voulu se jouer du public? Pour traduire l'impression que j'ai reçue, je suis obligé de recourir à une comparaison vulgaire : *le Manoir du Baron* ressemble à un jeu de cartes éparpillé confusément par la main d'un enfant. Cette image est la seule qui rende l'aspect du tableau. D'après l'auteur, *le Manoir du Baron* nous offre « la fête de Noël au bon vieux temps. » Je ne veux pas discuter cette qualification bienveillante appliquée au moyen âge : les mérites du régime féodal ne sont pas une question de peinture; mais au bon vieux temps comme au temps présent, les créatures humaines avaient un corps un peu plus épais qu'une feuille de carton, et dans la fête de Noël de M. Maclise, je ne vois que des figures sans épaisseur placées toutes au même plan, et qui pourtant n'ont pas l'air de se gêner mutuellement. Sur quoi marchent-elles? Je n'en sais rien. Où vont-elles? Je ne le sais pas davantage. Ajoutez à ce défaut, déjà si grave, un choix de couleurs crues qu'on pourrait à peine tolérer dans le fond d'une assiette. Je me suis demandé comment M. Maclise avait pu concevoir cet étrange tableau, et la réflexion m'a démontré qu'il avait dû être conduit à cette aberration par l'étude des miniatures peintes sur vélin. Il ne s'est pas borné à les consulter comme docu-

mens, comme témoignages du passé; il a cru ne pouvoir mieux faire que de les copier. Eût-il réussi, sa peinture ne serait pas bonne, car les conditions de la miniature ne sont pas celles d'un tableau; mais il s'en faut de beaucoup que ces figures aient la naïveté des bonnes miniatures. Les images qui ornent les manuscrits sur vélin ne sont pas seulement naïves, elles nous charment encore par le choix harmonieux des couleurs. Rien de pareil dans la fête de Noël : l'harmonie et la naïveté sont rayées du programme de M. Maclise. J'aime à croire que nous ne devons pas chercher dans cette toile l'expression complète de son talent. S'il en était autrement, sa renommée serait une énigme dont je ne me chargerais pas de trouver le mot, ou plutôt ce serait un effet sans cause. Il n'est pas probable que ses compatriotes l'aient applaudi sans raison. S'il eût fait toute sa vie des œuvres telles que *le Manoir du Baron au bon vieux temps*, il serait demeuré parfaitement ignoré.

Je ne parlerais pas des *Vendanges dans le Médoc*, de M. Uwins, si je ne voyais dans le livret que cette composition appartient à la galerie nationale de Londres, et que l'auteur est membre de l'Académie royale. C'est une toile pleine de coquetterie et d'afféterie, où les gens du pays auront grand'peine à reconnaître ce qu'ils voient chaque année. La jeune vendangeuse qui occupe le centre du tableau sourit en montrant ses dents comme une habituée d'Almack, et n'a rien de commun avec les brunes villageoises qui portent la grappe à la cuvée. Pour peindre de telles figures, à quoi bon voyager? C'est vraiment du temps perdu. Puisque M. Uwins voulait transporter sur les coteaux du midi les visages frais et sourians des *keepsake* il n'avait pas besoin de se déranger.

L'Angleterre possède depuis quarante ans les plus beaux débris de l'art antique parvenus jusqu'à nous : les tympans, la frise et les métopes du Parthénon. Il semble donc qu'elle n'aurait qu'à consulter les trésors déposés au Musée britannique pour faire de rapides progrès dans la statuaire; mais malgré la présence de Phidias, qu'elle peut interroger chaque jour, elle ne paraît pas avoir jusqu'ici tiré grand profit de ses conseils. Elle compte des hommes habiles dans le maniement de l'ébauchoir et du ciseau, et pourtant la statuaire n'est chez elle qu'une plante de serre chaude; elle n'est pas entrée dans les mœurs, comme une forme naturelle et spontanée de l'imagination. La contemplation assidue de la *Cérès* et de la *Proserpine*, des *Parques* et du *Thésée*, c'est-à-dire des plus belles figures qui aient été créées par le génie humain, n'a pas éveillé dans l'âme des sculpteurs anglais l'amour de la beauté idéale. Quelques-uns, désespérant de toucher le but qu'ils s'étaient proposé s'ils demeuraient dans leur pays, se sont expatriés et demandent au ciel de l'Italie

l'inspiration qu'ils n'ont pu trouver sur les bords de la Tamise. Je ne veux pas dire que leur espérance ait été complétement déçue; cependant, s'ils ont quelquefois rencontré la grâce, ils n'ont pas encore atteint jusqu'à la grandeur. Après quinze ou vingt ans passés loin de leur pays, ils n'ont pas encore réussi à se faire Italiens par la pensée. Sur les bords du Tibre, ils gardent fidèlement toutes les habitudes prises avant le départ. Je reconnais volontiers tout ce qu'il y a de louable et de courageux dans les efforts tentés par les sculpteurs anglais pour dépayser leur intelligence, pour donner à leur imagination un accent méridional; mais l'estime que m'inspire une entreprise poursuivie avec tant de persévérance ne ferme pas mes yeux à la froideur qui domine dans la plupart de leurs compositions.

En ce qui touche la sculpture, il faut rendre pleine justice à l'aristocratie anglaise : elle supplée autant qu'il est en elle les encouragemens publics dont cette forme de l'art ne saurait se passer, elle paie généreusement les travaux accomplis dans cette voie difficile; mais elle a beau faire, elle a beau prodiguer les guinées, elle ne réussit pas à changer la nature des choses. Malgré sa générosité bien connue, la sculpture en Angleterre demeure fort au-dessous de la peinture. Pourquoi les compatriotes de Shakespeare comprennent-ils la couleur beaucoup mieux que la forme? Je n'essaierai pas de l'expliquer; je me borne à constater un fait qui frappe tous les yeux.

Malgré cette infériorité bien marquée dans la sculpture, l'Angleterre sollicite notre attention par quelques ouvrages d'un ordre élevé. Si elle n'a pas touché le but, ce n'est ni le courage ni le bon vouloir qui lui ont manqué. Parmi les sculpteurs anglais dépaysés, le premier qui s'offre à nous est M. Gibson. Tous ceux qui ont visité Rome savent qu'il n'a rien négligé pour se faire Italien. Ce qu'on ne peut lui contester du moins, c'est un sentiment de l'harmonie linéaire qui n'existe guère chez ses compatriotes. Le *Chasseur* qu'il nous a envoyé est une figure étudiée avec soin, dont les moindres morceaux ont été caressés; mais elle est plutôt gracieuse que virile, et, sous ce rapport, elle ne satisfait pas aux conditions du sujet. L'expression du visage ne manque pas de hardiesse; quant au torse, quant aux membres, ils n'ont rien de mâle, rien qui rappelle l'exercice de la chasse, l'image de la guerre. Pour tous ceux qui connaissent le *Méléagre*, placé au Vatican, il est évident que M. Gibson s'en est préoccupé en modelant sa figure, et, pour ma part, je suis loin de le blâmer. A mon avis, il a très bien fait de consulter le *Méléagre*. Ce que je lui reprocherais plutôt, ce serait de ne l'avoir pas étudié assez attentivement, car la poitrine du *Méléagre* est bien autrement virile, bien autrement puissante que la poitrine du *Chasseur* de M. Gibson; elle offre des masses musculaires hardiment divisées que

je ne retrouve pas dans l'œuvre du sculpteur anglais. Il y a d'ailleurs un autre défaut à signaler dans cette figure, qui révèle pourtant un ardent désir de bien faire. M. Gibson paraît avoir consulté les galeries du Vatican beaucoup plus souvent que la nature : aussi son *Chasseur* manque-t-il de force et de solidité. Les membres ne sont pas attachés comme ils devraient l'être. La cause de cette mollesse n'est pas difficile à deviner. Il n'est pas nécessaire de posséder une grande sagacité pour affirmer que l'auteur n'a pas fait un usage assez fréquent du modèle vivant. Cependant à Rome les beaux modèles ne manquent pas. Il y a parmi les Transtévérins de mâles figures dont la sculpture peut tirer un excellent parti. Les bergers qui gardent leurs troupeaux à cheval, la lance à la main, ne sont pas non plus à dédaigner. Pourquoi donc M. Gibson, après avoir consulté le *Méléagre*, n'a-t-il pas interrogé avec le même soin les Transtévérins et les bergers de la campagne romaine, si fièrement, si solidement campés sur leurs montures? On dirait qu'en modelant son *Chasseur*, il a reculé devant la virilité, devant l'expression mâle et sauvage, comme devant un danger; on dirait qu'en songeant à la galerie du comte d'Yarborough, il a cherché à traiter son sujet en homme bien élevé, habitué aux belles manières. Ce n'est peut-être là qu'une conjecture sans fondement; cependant il est bien difficile de ne pas s'y arrêter quand on pense aux modèles admirables que M. Gibson avait sous la main, et qu'il a négligés. Pour renoncer à de tels modèles, il a dû se donner à lui-même quelque raison puissante, étrangère aux conditions de son art. Il s'est dit peut-être : Mon *Chasseur* sera exposé aux regards des belles dames; il ne faut pas les effaroucher. Si c'est là ce qu'il s'est proposé, j'avouerai qu'il a trop bien réussi. Il a fait une figure élégante, mais son *Chasseur* n'a jamais lutté avec le sanglier.

MM. Bell, Durham, Macdowell et Spence peuvent servir à nous montrer au prix de quels efforts la sculpture s'acclimate en Angleterre. L'*Angélique* de M. Bell révèle assurément le sérieux désir d'imiter la nature; mais cette imitation laborieuse manque absolument d'élégance. Et puis, chose étrange pour un sculpteur, il semble que l'auteur ait reculé devant la nudité pure, qu'il ait craint d'effrayer les yeux en nous offrant la beauté sans voiles : une tresse de cheveux, ramenée sur le corps d'Angélique, paraît demander grâce pour la hardiesse du sujet. A parler franchement, c'est là une puérilité ridicule. La statuaire ne connaît pas, n'accepte pas ces timides ménagemens. La nudité traduite par le marbre n'a rien d'impudique. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les images de Vénus que la Grèce nous a laissées, et qui n'éveillent en nous que l'admiration; qu'on regarde au contraire la *Vénus* de Canova, placée au

palais Pitti, et l'on comprendra sans peine que la nudité pure est plus chaste que le corps à demi vêtu. *Le Destin du Génie*, de M. Durham, n'est qu'une conception banale, dont une exécution fine et savante pourrait seule racheter l'insignifiance. Malheureusement la figure entière est plutôt ébauchée que modelée. Ce qui me blesse dans cette composition, c'est qu'elle me rappelle *l'Esclave* de Michel-Ange, destiné au tombeau de Jules II, et que nous possédons au Louvre. Je ne veux parler, bien entendu, que de l'attitude de la figure. Si c'est là le *destin du génie*, il faut avouer qu'il est singulièrement représenté, car le *Génie* de M. Durham n'a pour lui ni la beauté du corps ni l'expression élevée du visage; c'est tout simplement un jeune homme dévalisé par des brigands, dépouillé de ses vêtemens, et lié au tronc d'un arbre par les malfaiteurs qui lui ont pris sa bourse. En admettant qu'un tel sujet convienne à la sculpture, et je suis loin de le penser, nous aurions le droit d'exiger une expression de souffrance et de résignation dont M. Durham ne semble pas s'être préoccupé.

L'*Ève* de M. Macdowell ne s'accorde guère avec le sujet indiqué par l'auteur, car, s'il faut en croire le livret, nous avons devant les yeux Ève hésitant à cueillir le fruit défendu; or la femme modelée par M. Macdowell ne signifie guère que l'ennui et la somnolence. Ève, le corps à demi renversé, semble chercher un point d'appui; quant à l'hésitation, je n'en vois pas trace sur son visage. Ajoutons, pour être complétement sincère, qu'elle n'est pas belle, et qu'elle rend la complicité d'Adam plus difficile à comprendre. Quand on se rappelle l'Ève peinte au Vatican par Raphaël, on se demande comment le statuaire anglais a pu se croire dispensé de douer la première pécheresse d'une beauté souveraine. Le témoignage de Milton suffisait d'ailleurs pour lui révéler les conditions d'un tel sujet. S'il faut dire toute ma pensée, de toutes les figures envoyées par les sculpteurs anglais, la plus naïve, la plus vraie, la plus spontanée comme conception et comme exécution est celle que M. Spence nous a donnée sous le nom de *Highland Mary*. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est du moins une jeune montagnarde dont le visage respire la candeur et dont les vêtemens sont bien ajustés. C'est de la sculpture de genre, j'en conviens; mais la figure entière se recommande par un accent de vérité que je ne retrouve ni dans l'*Angélique* de M. Bell, ni dans le *Génie* de M. Durham, ni dans l'*Ève* de M. Macdowell, ni même dans le *Chasseur* de M. Gibson.

Et maintenant que faut-il penser de l'état de l'école anglaise? Est-elle en progrès? est-elle en décadence? L'histoire va nous répondre. Personne aujourd'hui dans l'école anglaise, Landseer et Stanfield

exceptés, ne peut se comparer ni à Lawrence, ni à Wilkie, ni à Chantrey. Si nous remontons plus haut dans le passé, nous trouvons des hommes qui représentent avec une fidélité merveilleuse le génie anglais sous un double aspect : l'aspect majestueux et l'aspect satirique, Reynolds et Hogarth. Or on pourrait trouver dans Lawrence le continuateur de Reynolds, et dans Wilkie le continuateur d'Hogarth. Sans vouloir établir aucune comparaison entre ces quatre hommes, doués d'une incontestable originalité, il est permis du moins de les ranger dans la même famille. Les œuvres de l'école anglaise placées aujourd'hui sous nos yeux ne sont pas unies par une évidente parenté aux œuvres de Reynolds et d'Hogarth, de Lawrence et de Wilkie. Nous avons la peinture anecdotique, parfois ingénieuse ; mais que nous sommes loin du *Jour de Loyer,* du *Colin-Maillard* et de *l'École révoltée !* Nous avons des portraits, mais où retrouver l'équivalent de *Thomas Lambton?* Ni Lawrence ni Wilkie n'ont été remplacés. Le seul contemporain de ces deux artistes éminens qui garde encore son rang s'appelle Landseer; il n'a rien perdu de son savoir, rien perdu de son ardeur au travail. Il ne s'agit pas de décider si la peinture de portrait et la peinture anecdotique ont plus d'importance que la peinture d'animaux; il s'agit de comparer les œuvres de Landseer aux œuvres de ses compatriotes, et de voir s'il les domine. Or je ne crois pas qu'il y ait deux manières de répondre à cette question. Holbein et Mabuse, Rubens et Van-Dyck, les premiers instituteurs de l'école anglaise depuis Henri VIII jusqu'à Charles Ier, semblent aujourd'hui parfaitement oubliés. Il s'agit avant tout de trouver place dans les galeries particulières, et, pour atteindre ce but, l'école anglaise néglige aussi résolument les œuvres que les écrits de Reynolds, inspirés par l'étude des maîtres italiens. Quant à la sculpture, il est trop évident qu'elle n'atteint pas aujourd'hui à la hauteur de Chantrey, car s'il n'a pas toujours respecté l'harmonie linéaire, Chantrey savait du moins modeler avec fermeté, et la statue de James Watt, placée à Westminster-Abbey, révèle un savoir profond, dont je cherche en vain la trace parmi ses compatriotes. Il est donc permis d'affirmer que l'école anglaise n'est pas en progrès, et pour le prouver, je m'adresse à l'Angleterre elle-même. C'est à l'histoire de cette école que je demande la démonstration de ma pensée. Reynolds, Lawrence, Wilkie et Chantrey expliquent et justifient la sévérité de mon jugement.

GUSTAVE PLANCHE.

LÉGENDES D'ATTILA

TRADITIONS HONGROISES.

I. — MONUMENS TRADITIONNELS DES MAGYARS.

Il existe au milieu de nous une nation qui compte Attila parmi ses rois, et qui entoure d'un respect héréditaire ce nom ailleurs chargé de malédictions. Elle se prétend fille des Huns, et présente à l'Europe comme ses souvenirs domestiques des documens traditionnels où le nom du terrible conquérant est inscrit à chaque page. Ses plus vieilles chroniques, ses légendes nous parlent d'Attila comme d'un patron et d'un père; ses institutions mêmes essaient de remonter jusqu'à lui. Cette nation, on le devine assez, est la noble et infortunée nation magyare. Que faut-il penser de ses prétentions? Ce qu'elle nous donne pour la tradition immémoriale de sa race mérite-t-il à un degré quelconque l'attention de l'histoire, ou devons-nous le rejeter de prime-abord comme un mensonge de la vanité barbare ou une illusion de la piété filiale? Voilà la première question que j'ai dû me faire en abordant une étude longue et incertaine (1).

J'ai entendu dire plus d'une fois avec l'accent de l'incrédulité : « Peut-il y avoir des traditions hongroises sur Attila et sur les Huns? » J'étais tenté de répondre : « Serait-il possible qu'il n'y en eût pas? » Quoi! lorsque la France, l'Italie, l'Espagne, les pays germaniques et jusqu'à la Scandinavie ont rempli le moyen âge de leurs poèmes ou

(1) Cette étude termine la série sur les *Légendes d'Attila;* voyez les livraisons du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

de leurs légendes sur les Huns, la Hunnie seule n'aurait pas eu les siens! Héros pour le reste de l'Europe, Attila n'aurait rien été pour cette terre où il régna, où il mourut, et qui recouvre encore ses os! Sa renommée, partout si vivante, serait venue expirer précisément là! Un tel fait, on en conviendra, serait plus surprenant que la continuité du souvenir, et il faudrait le prouver pour qu'on y pût croire. Or c'est le contraire qui se démontre sans peine. Pour admettre l'existence possible de traditions conservées en Hongrie sur le premier empire hunnique et sur Attila, il suffit de réfléchir un peu à l'origine du peuple hongrois et aux circonstances qui accompagnèrent son établissement en Europe.

D'abord on ne saurait douter que les Hongrois, appelés *Hunnugars* par les Latins, *Ounougours* par les Grecs, ne fussent des Huns. Mélange de tribus ougouriennes et de tribus finno-hunniques, ils se montrent à nous en 650 près des sources du Jaïk, où il font le commerce des fourrures de martre avec la Perse et l'empire romain. Un siècle auparavant déjà, l'historien Priscus signalait entre le Bas-Volga et le Don des populations ounougoures que le progrès des invasions turkes poussa de plus en plus vers l'Occident. Au IXe siècle, le gros de la nation hunnugare campe entre le Don et le Dniéper, sous la vassalité des Khazars, maîtres de la Crimée à cette époque et dominateurs des contrées de la Caspienne jusqu'à l'Oxus. Vers l'an 888, les Patzinakes ou Petchenègues, débouchant de l'Asie centrale avec la violence d'une cataracte, fondent sur les Hunnugars et les rejettent au midi, vers les Carpathes et le Danube. Les Hunnugars forment alors avec l'Europe civilisée leurs premières relations, qui sont, on s'en doute bien, des relations de guerre. Bientôt un puissant renfort leur arrive. Une guerre civile ayant éclaté chez leurs maîtres, les Khazars ou Acatzires, d'origine hunnique comme eux, bien qu'affiliés à la domination turke, huit tribus du parti vaincu vont les rejoindre au pied des Carpathes. Hunnugars et Khazars se mêlent pour ne former qu'un même peuple, et leurs idiomes, voisins l'un de l'autre, se confondent aussi avec le temps. Au nombre des tribus khazares se trouvait celle des *Megers* ou *Moger* (*Magyars*, suivant l'orthographe hongroise actuelle); elle devient la tribu dominante et impose son nom à la communauté. Ainsi se sont constitués le peuple hongrois et la langue hongroise sur la limite de l'Europe et de l'Asie. Les nations latines continuèrent à désigner les nouveaux-venus par le nom d'Hunnugars, mais les Grecs les appelèrent Turks à cause des Khazars, qu'ils classaient parmi les Turks. Ces détails, extraits des papiers de la chancellerie byzantine par le savant empereur Constantin Porphyrogénète, presque contemporain des événemens, méritent au plus haut degré notre confiance.

Le nouveau peuple magyar ne reste pas longtemps dans les plaines de la Mer-Noire sans tenter la conquête des pays possédés autrefois par Attila, et un roi de Germanie, Arnulf, lui ouvre par vengeance les défilés des Carpathes. Ennemi de Sviatipolg ou Sventibold, qui venait de fonder le royaume slave de Moravie sur les débris de l'empire avar, Arnulf appelle à lui les Magyars, les excite à la destruction des Slaves, leur livre enfin l'entrée d'un pays qu'ils pouvaient presque réclamer comme leur patrimoine. Sous le duc Almus, ils occupent la Transylvanie et d'autres points élevés de la chaîne des Carpathes; sous le duc Arpad, fils d'Almus, ils descendent de la montagne dans la plaine et envahissent la Pannonie. Ces deux noms d'Almus et d'Arpad, ainsi que les faits auxquels ils se rattachent, sont également connus de la tradition et de l'histoire; seulement la tradition se tait sur le roi de Germanie Arnulf; elle donne pour unique mobile aux entreprises des Hongrois la revendication de l'ancien royaume d'Attila.

Possesseurs de toute la contrée située entre les Carpathes et la Drave, les Hongrois y trouvent des populations qui toutes conservent des souvenirs traditionnels d'Attila et des premiers Huns. Ce sont d'abord les restes des Avars, protégés par les successeurs de Charlemagne contre la férocité des Slaves, puis les Pannoniens et les Valakes ou Roumans. Les Avars possédaient sur les premiers temps de la domination hunnique en Europe la tradition directe, provenant des fils et des compagnons d'Attila; les Valakes et les Pannoniens, la tradition latine, mêlée à de nombreuses notions locales : ce furent deux sources d'information dont les Hongrois purent profiter. Peut-être aussi, comme ils le prétendent, apportaient-ils avec eux d'Asie, touchant Attila et sa famille, certains souvenirs domestiques particuliers à leur race : ce serait une troisième source de tradition. Enfin, si l'on en croit une opinion répandue en Hongrie dès le XIe siècle, les Magyars, à leur arrivée en Transylvanie, y trouvèrent une tribu qui parlait leur langue et se disait issue du peuple d'Attila, la tribu des Szekhely, en latin officiel *Siculi*. Sans m'expliquer sur cette prétention des Sicules, qui fournirait, si elle était vraie, une quatrième source à la tradition, je me bornerai à dire que l'histoire ne la repousse pas absolument; toutefois ne l'admettrait-on pas, qu'il resterait encore assez d'élémens d'une tradition hongroise possible. Ajoutons à cela les importations germaniques, françaises et italiennes, qui, pénétrant peu à peu dans la tradition hongroise, tantôt se sont incorporées heureusement avec elle, tantôt l'ont fait dévier de son sens primitif.

Bien évidemment l'existence de traditions hongroises sur Attila et sur les Huns n'a rien d'impossible; mais ces traditions existent-elles?

Les documens auxquels on donne ce nom remontent-ils à une époque éloignée de nous? ont-ils un caractère suffisant d'authenticité? Voilà la seconde question qui se présente à notre examen.

Entrés en 891 dans le pays qui porte leur nom, les Hongrois recevaient le christianisme vers 972, et dès le milieu du XIe siècle, des chroniques rédigées en latin commencèrent à fixer leurs souvenirs. Ils possédaient un mode de transmission populaire et certain dans la poésie chantée. La poésie semble avoir été d'institution publique chez les nations sorties des Huns. On a pu voir dans la vie d'Attila comment les jeunes filles qui marchèrent à sa rencontre aux portes de la bourgade royale, rangées par longues files, sous des voiles blancs, chantaient des hymnes composés à sa louange, et comment aussi, dans ce repas auquel assista Priscus, les chants des rapsodes, célébrant les actions des ancêtres, animèrent tellement les convives, que des larmes coulaient de tous les yeux. Ces chansons, transmises de génération en génération, formaient les annales du pays. Le même usage exista sans doute chez les Avars, quoique l'histoire ne nous le dise pas positivement; mais elle nous dit qu'il existait chez les Hongrois. Arpad avait avec lui des chanteurs quand il arriva sur le Danube. Tout le monde était poète chez les premiers Magyars, et tout le monde chantait ses propres vers ou ceux des autres en s'accompagnant d'une espèce de lyre ou guitare appelée *kobza* au moyen âge. Non-seulement on était poète et chantre des actions des autres, mais on se chantait fréquemment soi-même, on chantait ses aïeux, et chaque grande famille eut ses annales poétiques. Voici un trait de l'histoire de Hongrie qui ne laisse aucun doute à cet égard. Sous le gouvernement du duc Toxun, aïeul de saint Étienne, une armée magyare avait envahi le nord de la France; mais au passage du Rhin elle fut surprise et enveloppée par le duc de Saxe, qui la guettait. Chefs et soldats furent massacrés ou pendus à l'exception de sept que le duc renvoya, le nez et les oreilles coupées, en leur disant : « Allez montrer à vos Magyars ce qui les attend, s'ils reparaissent jamais chez nous. » Les sept mutilés reçurent mauvais accueil dans leur patrie, pour ne s'être pas fait tuer comme les autres. Séparés de leurs femmes et de leurs enfans et dépouillés de leurs biens par jugement de la communauté, ils furent condamnés à ne rien posséder le reste de leur vie, pas même des souliers pour garantir leurs pieds, pas même un toit pour s'abriter. Ils durent aller mendier de porte en porte leur pain de chaque jour : ils perdirent jusqu'à leurs noms; on ne les connut plus que sous celui de *Hétu-Magyar-Gyak,* les sept Magyars infâmes. A ce comble de misère, soit désespoir et besoin d'exciter la compassion, soit orgueil et désir de braver la honte, ils mirent en vers leurs propres aventures, qu'ils allèrent chanter de village en

village en tendant la main. Après leur mort, leurs enfans en firent autant, puis leurs petits-enfans, et la descendance des Hétu-Magyar-Gyak formait au XIe siècle une puissante corporation de jongleurs que saint Étienne supprima.

L'histoire de Hongrie est pleine de faits qui nous montrent le goût des Magyars pour la poésie nationale et la permanence d'une sorte d'histoire chantée. Ce goût triomphe de toutes les tentatives faites pour le déraciner. Il est général sous les ducs et rois de la dynastie d'Arpad. L'avénement de la maison française d'Anjou au trône de saint Étienne ne change rien à cet état des esprits, ou plutôt Louis Ier, le plus grand roi qu'ait eu la Hongrie et le plus national malgré son origine étrangère, se prend lui-même de passion pour ces chants traditionnels, qui étaient comme l'âme de sa patrie adoptive. Jean Hunyade, fondateur d'une dynastie indigène au XVe siècle, ne connaissait pas d'autre littérature, et Mathias Corvin, tout savant qu'il était, tout admirateur des poètes grecs et romains, avait en prédilection les vieilles poésies magyares : il ne se mettait jamais à table sans qu'il y eût dans la salle du repas des jongleurs armés de leur kobza. Un auteur contemporain de Mathias Corvin, maître Jean Turoczi, nous parle des chansons composées et chantées de son temps en l'honneur d'Étienne Konth, de la maison d'Herderwara. Il serait superflu, je pense, de relever dans les chroniques et dans les légendes des saints tous les passages prouvant la popularité de ce genre de transmission, au moins jusqu'au XVIe siècle.

La poésie nationale eut pourtant chez les Hongrois beaucoup d'ennemis, dont le premier et le plus redoutable fut le christianisme, qui la rencontrait en face de lui comme une gardienne vigilante de la vieille barbarie et un adversaire de toute nouveauté. Les chants magyars, historiques et guerriers, étaient, par leur nature même, saturés de paganisme; on y rapportait aux dieux les exploits et les conquêtes de la nation; on y parlait sans cesse d'*aldumas*, festins religieux où petits et grands, confondus à la même table, s'enivraient en mangeant de la chair de cheval consacrée par les prêtres; le mépris de l'étranger, la haine des croyances étrangères, respiraient dans la poésie d'un peuple qui était alors l'effroi de l'Europe. Aussi poètes, chanteurs et chansons furent-ils l'objet des anathèmes de l'église. Plusieurs conciles fulminèrent des menaces d'excommunication contre quiconque répéterait ces chansons ou les écouterait, les ecclésiastiques eux-mêmes reçurent à ce sujet plus d'un avertissement des canons; mais anathèmes et menaces, tout fut inutile. Pour détruire les chansons nationales, il aurait fallu refaire la nation. Tout se chantait chez les Hongrois, la kobza n'était de trop nulle part. On avait chanté la loi avant de l'écrire, et l'on consulta plus tard les

chansons pour y retrouver les coutumes, les institutions politiques, la loi civile elle-même. Enfin c'était au son d'une formule chantée que le héraut d'armes parcourait le pays, une lance teinte de sang à la main, pour appeler aux diètes de la nation tous les hommes valides. Les révolutions religieuses s'accomplissaient encore au chant de poèmes composés pour la circonstance. L'histoire nous parle d'une révolte païenne arrivée en 1061 sous le règne du roi Béla Ier. Le peuple soulevé déterre les idoles, profane les églises, égorge tout ce qui porte un habit ecclésiastique, tandis que les prêtres païens, grimpés sur des échafauds, hurlent des chansons telles que celle-ci : « Rétablissons le culte des dieux, lapidons les évêques, arrachons les entrailles des moines, étranglons les clercs, pendons les préposés des dîmes, rasons les églises et brisons les cloches ! » Le peuple, en dérision du christianisme, répondait à cette épouvantable oraison : « Ainsi soit-il (1). »

De cette lutte du christianisme avec la poésie populaire naquirent les chroniques hongroises. Impuissant à étouffer son ennemie, le christianisme chercha du moins à la désarmer; il essaya de purifier et de s'approprier dans la mesure possible ces compositions traditionnelles, où l'esprit guerrier de la nation trouvait un stimulant heureux, et les familles nobles une satisfaction d'orgueil. Le peuple hongrois ou du moins ses hommes les plus intelligens s'étaient jetés avec ardeur dans les études dont le christianisme ouvrait la perspective aux nouveaux convertis. Les chapitres ecclésiastiques devinrent des institutions littéraires où l'on enseigna, outre le droit canon et l'exégèse des livres saints, quelques monumens des littératures romaine et grecque. Multipliés, enrichis par les fondations des rois hongrois depuis l'an 1000, et dirigés soit par des évêques nationaux, soit par des docteurs appelés du dehors, ces chapitres organisèrent une guerre de critique littéraire et religieuse contre l'histoire traditionnelle, au nom de la loi chrétienne et de la belle littérature. Dès le règne de saint Étienne, deux écoles ecclésiastiques attiraient la jeunesse magyare dans les murs de Strigonie, aujourd'hui Gran, et d'Albe-Royale, nouvelle capitale de la Hongrie chrétienne et monarchique. Veszprim eut aussi la sienne, célèbre au XIIIe siècle et richement dotée en 1276 par Ladislas le Cuman. Louis le Grand de la maison d'Anjou érigea, sous le nom même d'*académie*, dans le chapitre de Cinq-Églises, un gymnase littéraire calqué sur ceux de la

(1) « Plebs constituit sibi præpositos quibus præparaverunt orcistrum de lignis... Interim vero præpositi in eminenti residentes prædicabant nefanda carmina contra fidem... More paganico vivere, episcopos lapidare, presbyteros exinterare, clericos strangulare, decimatores suspendere, ecclesias destruere, et campanas confringere... Plebs autem tota congratulanter affirmabat : Fiat, fiat. » *Chronicon. Budense.* Ad ann. 1061.

France, et Sigismond son gendre un *athenæum* dans la ville nommée Vieille-Bude. Le mouvement d'instruction ne fit que s'accélérer et s'étendre à mesure qu'on approcha du xve siècle.

C'est dans ces écoles qu'aux xie, xiie et xiiie siècles, des clercs, savans pour leur nation, et plus pieux encore que savans, firent subir aux chansons traditionnelles une transformation importante, qui, les accommodant aux nécessités historiques du culte nouveau, les réconciliait avec lui et les amnistiait pour ainsi dire. Cette première transformation consista à relier la nation des Huns aux origines du genre humain, telles qu'elles sont enseignées par la Bible et développées par ses commentateurs chrétiens ou juifs. Gog et Magog se trouvaient là fort à propos pour faire de Magog, fils de Japhet et roi de Scythie, le père de la race des Moger ou Magyars, et à travers une suite de patriarches, connus ou inconnus de la Bible, on arriva sans trop de peine au roi Attila, ancêtre du duc Arpad, et commun patron des Magyars et des Huns, double rameau issu de Magog par Hunnor et Mogor, ses fils. On eut soin de comprendre dans la généalogie d'Attila le géant Nemrod, chasseur, guerrier et conquérant. Ce travail de conciliation sur les origines, qui rapprochait Attila des patriarches, fut suivi d'un second, qui le rapprocha de Jésus-Christ, et dont je parlerai plus tard. La foi chrétienne se trouvant ainsi à peu près désintéressée à l'existence des traditions magyares, des clercs les admirent dans l'histoire en les épurant, bien entendu, en les élaguant, surtout en les mettant en prose latine, comme tout ce qui sortait de ces doctes académies. Telle fut la pensée qui inspira les premières chroniques des Hongrois.

La plus ancienne que nous possédions date de la seconde moitié du xie siècle, mais elle avait été précédée par d'autres essais, plus imparfaits sans doute, puisqu'ils n'ont point survécu. Celle-ci est connue vulgairement sous le nom de *Chronique du Notaire anonyme*, l'auteur, dont on ignore le nom, ayant été notaire, c'est-à-dire secrétaire du roi Béla, ainsi que lui-même nous l'apprend. Plusieurs rois appelés Béla régnèrent en Hongrie. Le premier occupa le trône de 1061 à 1063; le second, couronné en 1131, eut les yeux crevés dans une révolte de magnats; mais l'opinion la plus commune est que le notaire anonyme écrivit sous Béla Ier, et c'est aussi ce qui paraît résulter de son ouvrage. Nous avons donc là un témoin qui sert à fixer la tradition hongroise dès l'aurore de sa transformation, moins de trente ans après la mort de saint Étienne. Une préface placée par l'anonyme en tête de sa chronique explique clairement son but et ses procédés de composition : c'est l'histoire même du livre racontée par l'auteur dans une lettre à un ami sur les instances duquel il l'a composé. Ce curieux morceau, qui nous fait pénétrer dans

les chapitres académiques de la Hongrie au XIe siècle, mérite d'être rapporté ici presque dans son entier.

« P..., ayant le titre de maître, et autrefois notaire du très glorieux Béla de bonne mémoire, roi de Hongrie, à N..., son très cher ami, homme vénérable et profond dans la connaissance des lettres, salut et obéissance à sa demande.

« A l'époque où nous siégions côte à côte sur les bancs de l'école, tu lus avec un intérêt fraternel un volume dans lequel j'avais compilé soigneusement l'histoire de Troie, d'après les livres de Darès le Phrygien et des autres auteurs, ainsi que me l'avaient enseignée mes maîtres; puis tu me demandas pourquoi je n'écrivais pas plutôt la généalogie des rois et nobles de la Hongrie, compilant notre histoire comme j'avais fait celle des Grecs et du siége de Troie. Tu m'ordonnas alors de raconter comment les sept capitaines que nous appelons *Hétu-Moger* (les sept Magyars) arrivèrent de la terre scythique, quelle était cette terre, comment le duc Almus y fut engendré dans un songe, et comment il fut élu premier duc de Hongrie; comment nos rois tirent de lui leur origine, et combien de peuples et de royaumes nos pères les Moger ont réduits sous le joug... Je te promis de le faire, mais, d'autres soins m'entraînant, j'avais presque oublié ma promesse, quand ton amitié est venue me rappeler ma dette... J'ai voulu écrire en toute simplicité et vérité, tâchant de suivre les traditions des divers *historiographes*, et m'assistant de la grâce divine, afin que les actions de nos pères ne périssent point dans l'oubli des générations futures. C'est à mon avis une chose inconvenante et honteuse que la noble nation hongroise n'apprenne qu'en rêve, pour ainsi dire, par les contes grossiers des paysans ou par les chansons des bavards jongleurs, quels ont été les commencemens de sa génération, et quelles grandes choses elle a accomplies dans le monde (1).

« Heureuse donc la Hongrie, à qui tant de présens divers ont été octroyés! Qu'à toutes les heures de son existence, elle se réjouisse du don que lui fait son *lettré* en lui enseignant l'origine de ses rois et de ses nobles (2)! Qu'honneur et louange soient rendus au roi éternel et à sainte Marie sa mère, par la grâce de qui trouvent les rois et nobles de Hongrie règne et heureuse fin ici et à toujours! Amen. »

On le voit par son propre témoignage, ce que l'auteur a voulu faire en compilant cette chronique, c'est remplacer les chansons na-

(1) « Si tam nobilissima gens Hungariæ primordia suæ generationis et fortia quæque facta sua ex falsis fabulis rusticorum, vel a garrulo cantu joculatorum, quasi somniando audiret, valde indecorum et satis indecens esset : ergo potius, a modo de certa scripturarum explanatione et aperta historiarum interpretatione, rerum veritatem nobiliter percipiat. »

(2) « Felix igitur Hungaria, cui sunt dona data varia, omnibus enim horis, gaudeat de munere sui litteratoris, quia exordium genealogiæ regum suorum et nobilium habet. De quibus regibus sit laus et honor regi æterno et sanctæ Mariæ matri ejus, per gratiam cujus reges Hungariæ et nobiles regnum habeant felici fine, hic et in æternum. Amen. »

tionales, où le Magyar apprenait l'histoire de sa race, par une composition chrétienne et plus littéraire, à son avis. Toutefois, malgré son dédain pour les jongleurs et pour leurs chansons, il ne parvient à effacer de ses récits ni la couleur profondément païenne, ni la rudesse poétique des documens traditionnels sur lesquels il travaille. On trouve chez lui des retours de phrases et de pensées qui indiquent clairement la source où il puise. Il cite aussi parfois les formules ordinaires des chansons, mais pour s'en moquer. « Les Hongrois, dit-il, se conquirent bonne terre et bonne renommée, comme parlent nos jongleurs. » Au reste il se pique de discernement dans le choix des matériaux qu'il emploie. « N'attendez pas de moi, dit-il dans un endroit de son ouvrage, que je vous raconte comment Botond (espèce de nain hongrois) est allé jusqu'à Constantinople, et a fendu la porte d'airain d'un coup de sa doloire : n'ayant rien rencontré de pareil dans les livres des *historiographes*, j'ai rejeté cette fable du mien. Si vous en voulez davantage, croyez aux chansons des jongleurs et aux contes des paysans! » Le nom d'Attila revient sans cesse sous la plume de l'anonyme.

Après la chronique du notaire se présente, par ordre d'importance et aussi de date, celle de l'évêque Chartuicius, écrite pour le roi Coloman, entre les années 1095 et 1114, et intitulée *Chronica Hungarorum*. Coloman est ce bizarre roi de Hongrie qui, après avoir écrasé la troupe de Pierre l'Hermite à son passage pour la Terre-Sainte, fit si bon accueil à Godefroy de Bouillon, et qui lui adressa cette lettre de bienvenue : « Ta réputation, mon cher duc, m'a persuadé que tu es un homme puissant et juste dans ton pays, pieux et honorable partout où tu vas, estimé et glorifié par tous ceux qui te connaissent. Aussi t'ai-je toujours aimé, et mon grand désir en ce moment est-il de te voir et de te connaître. » Les ouvrages de Chartuicius, auteur d'une des légendes de saint Étienne, furent en si haute estime aux XIIe et XIIIe siècles, qu'on les déposa dans le chartrier du royaume, où on les consultait comme des documens d'une autorité souveraine, lorsqu'il s'élevait quelque contestation entre le prince et les magnats. C'est dans la *Chronique des Hongrois* que se trouve l'indication du fil mystérieux au moyen duquel Attila se rattache à la Hongrie chrétienne. Chartuicius était fort âgé quand il composa ce livre sur l'ordre du roi Coloman, et il s'excuse avec bonhomie des fautes qu'on pourra reprendre dans sa prose latine. « Je sens que le grammairien Priscianus, autrefois de ma connaissance assez intime, m'a depuis longtemps délaissé, dit-il. Je suis vieux, et les brouillards de l'âge ont obscurci la lumière qui éclaira jadis mon esprit. » Nous avons donc, dans les deux chroniques du notaire anonyme et de l'évêque Chartuicius, deux résumés des traditions nationales, écrits

l'un trente ans, l'autre soixante ans après la mort de saint Étienne, premier roi de Hongrie.

J'arrive à la chronique de Simon Kéza, la plus célèbre de toutes, celle qui a servi de modèle aux chroniqueurs hongrois depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'au milieu du XVe. Kéza nous dit lui-même qui il était : dans une dédicace assez bizarre « au très invincible et très glorieux roi Ladislas IIIe » (Ladislas le Cuman), il s'intitule « son fidèle clerc, pour l'aider à contempler celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, » c'est-à-dire son chapelain, et ce fut sur la demande expresse de ce roi qu'il rédigea son livre vers l'an 1282. Un grand pas a été fait depuis le notaire anonyme de Béla : l'église, mieux affermie sur ses bases, ne redoute plus les jongleurs, et l'histoire, écrite en prose latine par des clercs, s'ouvre plus largement aux données de la poésie populaire et de la tradition. Non-seulement elle se montre moins ombrageuse à l'égard des chansons et des fables, mais elle leur demande des moyens de succès et de popularité. Ainsi le conte du nain Botond fendant d'un coup de hache la porte d'airain de Constantinople, et terrassant, sous les yeux de l'empereur, un géant grec, ce conte, dont l'anonyme refusait de souiller ses pages, le renvoyant aux paysans et aux jongleurs, Simon Kéza l'insère dans les siennes avec assez de détails. En revanche, il dédaigne de raconter comment Léel, fait prisonnier par les Allemands, enfonça le crâne de l'empereur Conrad d'un coup de trompette. « Il y a des gens qui débitent cela, nous dit-il, mais je leur laisse de telles inepties, qui ne prouvent rien que la légèreté de leur jugement. »

Si le fidèle clerc de Ladislas se préoccupe moins que ses prédécesseurs de la guerre contre les chansons, il en soutient une autre dont l'anonyme ne se doutait pas; il attaque les écrivains allemands, qui déversaient, au profit de leur race, des injures savantes sur la race redoutable et redoutée des Magyars. Un historiographe de l'em pereur Othon Ier avait reproduit, en l'appliquant aux Hongrois, l'ancienne opinion des Goths sur les Huns, exposée par Jornandès, à savoir qu'ils étaient issus du mélange des sorcières *Allrunnes* avec les esprits immondes errant dans les déserts scythiques : là-dessus, l'auteur démontrait péremptoirement que les Hongrois avaient eu pour pères des démons incubes. Les chroniqueurs allemands, copiant leur compatriote à qui mieux mieux, enchérissaient encore sur ces injures. Il y avait là de quoi faire frémir des chrétiens moins fervens que le chapelain du roi Ladislas. Kéza prend la plume pour les réfuter, et, dans l'éblouissement de sa colère, il confond l'auteur allemand, qui vivait au Xe siècle, sous les empereurs germaniques, avec Paul Orose, disciple de saint Augustin, lequel écrivait sous l'empereur Honorius, et n'a jamais rapporté ce conte, dont la respon-

sabilité appartient au seul Jornandès. Ces paroles bien connues de l'Évangile selon saint Jean : « ce qui vient de la chair est chair, et ce qui vient de l'esprit est esprit, » servent de texte à la réfutation de Kéza, qui, partant de là, n'a pas de peine à prouver que les Magyars, composés de chair et d'os, ne peuvent venir des démons, qui sont de purs esprits, mais qu'ils tirent leur origine, de même que les autres races humaines, naturellement d'un homme et d'une femme. Ce raisonnement eut un tel succès, on y vit une réponse si décisive aux insinuations malignes des érudits allemands, que les chroniqueurs des époques suivantes, et même plus d'un historien du xvᵉ siècle, en ont orné le frontispice de leurs livres. La chronique de Simon Kéza consacre une large place aux traditions sur Attila et sur les Huns; elle a le mérite d'avoir construit la première avec une certaine amplitude la période traditionnelle qui sert d'introduction à l'histoire de Hongrie.

Elle fut lue avec admiration; un clerc de la chapelle du roi Louis Iᵉʳ la mit en vers léonins, et le xivᵉ siècle en vit paraître une imitation développée au moyen de chants nationaux que Simon Kéza, dans sa demi-réserve, avait cru devoir écarter. Ce fut un nouveau pas dans l'emploi de la poésie chantée pour construire l'histoire. De même que Kéza avait admis dans ses récits l'aventure du nain Botond et de sa doloire, si dédaigneusement proscrite par le notaire anonyme, de même la nouvelle chronique, à laquelle on donne vulgairement le nom de *Chronique de Bude*, parce que le manuscrit en fut trouvé au xvᵉ siècle dans la bibliothèque de cette ville, ne craint pas d'admettre le conte de Léel, dont Kéza avait fait si bon marché. Ce conte peut être donné comme spécimen de la manière dont l'histoire était accommodée dans les chansons magyares, et quoique résumé, tronqué, poli par le chroniqueur latin, qui le plie à son caprice, il conserve encore quelque chose de l'âpreté sauvage qui caractérisait cette poésie.

On est en 955. Les Hongrois campent devant la ville d'Augsbourg, dont ils font le siége; mais ils se gardent mal, et pendant qu'ils ne songent à rien, l'empereur Conrad tombe sur eux à l'improviste avec une armée d'Italiens et d'Allemands. Serrés entre la ville et la rivière du Lech, dont les eaux sont profondes, ils n'ont que le choix d'être massacrés ou noyés. Deux fameux capitaines, Léel et Bulchu, sont faits prisonniers en essayant de traverser le fleuve à la nage, et on les conduit devant l'empereur. La chanson contient une erreur dont la rectification importe d'ailleurs fort peu pour l'objet qui nous occupe; l'empereur d'Allemagne à cette époque n'était pas Conrad Iᵉʳ, mais bien Othon le Grand.

« — Pourquoi donc, leur dit l'empereur, êtes-vous si cruels aux

chrétiens? — Nous sommes, répondirent-ils, la vengeance du grand Dieu et le fouet dont il lui plaît de vous flageller. Quand nous cessons de vous poursuivre, c'est vous qui, à votre tour, nous poursuivez et nous tuez.

« — Puisqu'il en est ainsi, s'écrie le césar, choisissez le genre de mort qui vous convient, et je vous l'accorderai. » Léel reprit alors : « Permets, ô empereur, qu'on m'apporte d'abord ma trompette, afin que je joue un petit air avant de te répondre. »

« L'empereur Conrad l'ayant permis, on apporta à Léel sa trompe de combat, et Léel se mit à l'emboucher : tout en sonnant, il s'approchait pas à pas de l'empereur. Quand il fut près de lui, il éleva la trompette en l'air et la lui abattit sur la tête avec tant de force, que le crâne fut enfoncé, et Conrad mourut du même coup.

« Alors Léel fit éclater une grande joie. — Tu meurs avant moi, lui cria-t-il : j'aurai donc un esclave pour me servir dans l'autre monde! » En effet, — ajoute la chronique, — les Hongrois croyaient que ceux qu'ils tuaient pendant cette vie étaient condamnés à les servir pendant l'autre.

« Léel et Bulchu furent aussitôt mis aux fers, et on les pendit au gibet de Ratisbonne. »

Tels sont les trois ouvrages principaux, tous trois antérieurs au XVe siècle, dans lesquels nous pouvons à coup sûr consulter les traditions hongroises. J'y joindrai volontiers les deux premières parties de la chronique de Thuroczi, qui écrivait en 1470, sous le règne de Mathias Corvin, mais qui nous dit lui-même qu'il a suivi la route tracée par ses prédécesseurs. Thuroczi est réellement le dernier des chroniqueurs hongrois. A côté de lui s'élevait, sous le patronage de Mathias Corvin, une littérature savante, importée d'Italie, qu'illustrèrent de beaux esprits, et qui a rendu à l'histoire de Hongrie des services incontestables, non pas pourtant en ce qui concerne ses origines. Ni Bonfinius, ni Ranzanus, ni Callimachus n'eurent le goût de la poésie populaire hongroise, qui aurait d'ailleurs assez mal figuré dans des décades composées à la manière de Tite-Live; pour la sentir, il fallait être Hongrois. Ce fut là le mérite de Thuroczi.

De ce qui précède, il résulte, si je ne me trompe, que non-seulement il a pu exister des traditions hongroises, mais que ces traditions existent, et que nous en possédons les monumens dans des livres d'une authenticité incontestable, dont le plus ancien fut écrit trente ans après la mort de saint Étienne et cent soixante ans seulement après l'établissement d'Arpad en Hongrie. Quelle est en Europe la nation qui a rédigé si tôt ses souvenirs?

Il résulte encore de ces détails que la tradition, transmise d'abord par des chants nationaux, a éprouvé une double altération au XIe siè-

cle : altération du fond par suite des nécessités qu'avait créées le christianisme, altération de la forme par le passage d'une poésie libre et chantée dans le tissu de chroniques rédigées en latin. Ceci posé, je puis aborder sans hésitation (il me le semble du moins) l'examen des traditions magyares.

II. — ÉPOPÉE MAGYARE. — ATTILA, ARPAD, SAINT ÉTIENNE.

Si l'on aborde l'étude des traditions hongroises pièce à pièce, pour ainsi dire, et indépendamment de l'ensemble, on est choqué de ce qu'elles présentent, au premier coup d'œil, d'incohérent et de bizarre: de grossiers anachronismes y arrêtent le lecteur à chaque pas, et le rôle des personnages historiques y semble interverti comme à plaisir; mais si, se plaçant dans une sphère plus élevée, on cherche à saisir, à travers ces fragmens traditionnels, une pensée d'ensemble, on s'aperçoit qu'ils se relient effectivement les uns aux autres pour ne former qu'un tout. De ce point de vue, l'incohérence disparaît, les anachronismes s'expliquent, les antinomies se perdent dans une vaste unité, et l'on voit se dessiner comme l'esquisse d'une épopée dont les héros seraient Attila, Arpad et saint Étienne : Attila, le père commun et la gloire de tous les Huns; Arpad, le fondateur du royaume des Magyars, et Étienne, leur premier saint et leur premier roi, leur initiateur à la vie chrétienne et civilisée. Attila, Arpad et saint Étienne personnifient les trois époques dans lesquelles se divise l'histoire héroïque du peuple hongrois, et c'est avec ce caractère qu'ils nous apparaissent dans la tradition, concourant à une action commune malgré la différence des temps, et fils les uns des autres non pas seulement par la chair, mais par l'esprit.

Attila plane sur cette trilogie épique; il la domine, il la remplit de son intervention directe ou cachée. Patron inséparable de la nation magyare, il ne reste étranger à aucune des péripéties de son existence; quand elle change, il change avec elle; il subit ses transformations, et il y préside. Qu'elle vienne d'Orient ou d'Occident, des bords de la Mer-Caspienne à ceux de la Théïsse, c'est lui qui l'appelle et la conduit dans le royaume qu'il a préparé lui-même à ses petits-fils; que, cédant à une inspiration du ciel, les Magyars se fassent chrétiens, c'est aux mérites d'Attila qu'ils le doivent : Attila a préparé cette conversion à travers les siècles par sa docilité sous la main de Dieu, dont il était le fléau. Arpad n'est pas seulement son descendant, c'est le fils de son esprit; Almus, père d'Arpad, est une incarnation d'Attila. Si un autre de ses petits-fils, Étienne, obtient du pape, avec des bénédictions et des grâces sans nombre, la sainte couronne de Hongrie, ce palladium de l'empire des Magyars, c'est

en vertu d'un marché conclu entre Attila et Jésus-Christ, aux portes de Rome, pour la rançon de la ville éternelle et des tombeaux des saints apôtres. Il se peut que ceci soit étrange et nous enlève bien loin de l'histoire dans le domaine de la fantaisie; mais s'il y eut jamais, dans la pensée d'un peuple formulant son passé, une idée grande et poétique, c'est bien assurément celle-là.

Telle est l'idée systématique qui se montre au fond de ces traditions éparses, et en constitue pour ainsi dire le nœud. Autour des trois personnages principaux, des héros de la trilogie, se groupent, comme il arrive dans toutes les épopées, de nombreux personnages secondaires, dont les aventures, liées au plan général, composent les épisodes du poème. Les héros inférieurs, on le devine bien, sont les fondateurs de la noblesse magyare, les ancêtres des magnats, qui dominaient la Hongrie aux XIe et XIIe siècles, quand la tradition revêtit sa forme définitive. C'est ainsi que les souvenirs domestiques des petits rois grecs, rattachés à une action commune, donnèrent naissance à l'Iliade, et que l'Énéide consacra dans un cadre national les prétentions de l'aristocratie romaine au temps d'Auguste. La Hongrie n'a pas eu ce bonheur de produire une Énéide ni une Iliade, mais elle a possédé au moyen âge ce que possédaient la Grèce et l'Italie avant Homère et Virgile, des chants nationaux, des traditions de famille et une pensée épique, qui pouvait y porter la vie. Les matériaux sont restés à l'état de chaos : l'Énéide hongroise est morte avant de naître; mais on en peut retrouver le dessin dans les chroniques, dans les légendes, enfin dans quelques chansons encore reconnaissables sous les mutilations de la prose latine. C'est de là qu'il faut dégager cette épopée qui ne fut jamais écrite, et qui se formait d'elle-même, parce qu'elle était dans l'esprit et dans le sentiment de tout le monde. En essayant de la reconstruire ici, je me conformerai au plan même des chroniques qui nous la donnent. Elles divisent la période héroïque de l'histoire de Hongrie en trois époques, savoir : l'époque des Huns, celle des Magyars proprement dits, enfin celle de la conversion du peuple hongrois au christianisme et de la conquête de la sainte couronne. Je désignerai chacune de ces trois époques par le héros qui en est le symbole.

ATTILA.

La tradition nous introduit d'abord dans le *Dentumoger,* berceau de la tribu de Magog, où demeurent les Moger ou Magyars, et près d'eux les Huns, avec lesquels ils se confondent comme enfans de la même race. Aucune contrée de l'univers n'égale en beauté la patrie des Magyars; l'air y est plus salubre, le ciel plus pur, la vie

humaine plus longue que partout ailleurs; l'or et l'argent y naissent à la surface du sol; les fleuves y roulent pour cailloux des émeraudes et des saphirs; les hommes s'y nourrissent de miel et de lait. Là tout le monde est riche, et le bouvier fait paître ses bœufs en manteau d'hermine.

Vers le sixième âge du monde, les Moger, qui se sont multipliés comme le sable des rivages, veulent envoyer un essaim au dehors. Ils réunissent leurs cent huit tribus, qui fournissent chacune dix mille guerriers; c'est là l'armée d'émigration. Elle nomme ses chefs militaires, au nombre de six, trois dans la famille de Zémeïn et trois dans la famille d'Erd. Les trois chefs de la race de Zémeïn sont Béla, Kewe et Kadicha; les trois chefs de la race d'Erd sont Attila, Buda et Rewa. Les six chefs nomment à leur tour un grand-juge chargé de réprimer les crimes et de faire exécuter les criminels, sauf la décision souveraine de la communauté; son autorité va jusqu'à suspendre ou révoquer, en certaines circonstances, les chefs militaires eux-mêmes. Ils élèvent à ce poste suprême, qui balance leur pouvoir et le dépasse quelquefois, Kadar, de la maison de Turda, souche d'une grande famille hongroise, ainsi que Zémeïn et Erd. L'Attila de la tradition a pour père Bendekuz, et non pas Moundzoukh, comme celui de l'histoire; son frère Bléda devient ici Buda, à cause de la ville de Bude, dont on le suppose fondateur, et le roi Roua ou Rewa n'est plus oncle, mais frère d'Attila.

Ce ne sont pas seulement les nobles de la Hongrie que la tradition place autour du futur conquérant, ce sont aussi ses institutions primitives. Attila n'y figure pas comme un roi, mais comme un simple chef, et les Huns y sont organisés en république militaire, à l'instar des premiers Magyars. Il n'est pas jusqu'à cette charge de grand-juge, dont est investi Kadar, qui ne soit une institution contemporaine de l'établissement des Hongrois en Europe. La tradition nous parle encore d'une loi qu'elle appelle *scythique*, et qui aurait été en vigueur parmi les compagnons d'Attila. Chaque fois que la communauté devait se former en assemblée générale pour délibérer sur quelque objet important, tel qu'une expédition de guerre, une levée en masse ou le jugement d'un chef, un crieur public, quelquefois une femme, parcourait le pays de village en village, ou les campemens de tente en tente, brandissant une lance trempée de sang et psalmodiant par intervalle la formule suivante : « Voix de Dieu et du peuple magyar! que tout homme armé soit présent tel jour, en tel lieu, au conseil de la communauté! » Celui qui manquait à la convocation sans motif suffisant était traîné devant le juge et éventré avec un couteau. Quelquefois, par grande indulgence, on ne le condamnait qu'à la servitude perpétuelle, et il devenait esclave pu-

blic. Ces mœurs féroces subsistèrent chez les Hongrois jusqu'au temps de Geiza, père de saint Étienne.

Les Huns partent donc, côtoient la Mer-Noire et ne s'arrêtent qu'aux bords du Danube. De l'autre côté de ce fleuve règne le Lombard Macrinus, tétrarque de Pannonie, de Dalmatie, de Macédoine, de Pamphylie et de Phrygie; ce royaume ne lui appartient pas en propre : il le tient de Théodoric de Vérone, que les Romains ont nommé roi d'Italie. A la vue des Huns, qui se déploient sur la rive gauche du Danube, Macrinus pousse un cri de détresse, et Théodoric accourt à son aide avec une armée composée des nations de tout l'Occident. Il se réunit aux Lombards sous les murs de Potentiana; mais tandis que les deux chefs délibèrent sur le point où ils doivent attaquer les Huns, ceux-ci, arrivés pendant la nuit, traversent le Danube sur des outres et dispersent l'arrière-garde romaine. Théodoric se retire dans les plaines marécageuses où s'élèvera plus tard la ville d'Albe-Royale; il y attire les Huns, auxquels il livre à Tarnok-Welg une grande bataille dans laquelle ceux-ci sont vaincus : cent vingt-cinq mille de leurs guerriers restent sur la place, mais Théodoric a perdu deux cent dix mille des siens. Un des capitaines des Huns, Kewe, de la race de Zémeïn, était tombé parmi les morts : les Huns s'en aperçoivent dans leur fuite, et reviennent sur leurs pas pour chercher son cadavre, qu'ils enterrent au bord du grand chemin; puis ils élèvent sur sa fosse une colonne ou pyramide de pierres, à la manière des Huns, ajoute la tradition. Le canton prit dès lors le nom de *Kewe-Haza* (la demeure, le sépulcre de Kewe), qu'il conserva chez les Hongrois. Cette pyramide sépulcrale, où doit un jour reposer Attila, commence là consécration d'un petit territoire qui deviendra, à mesure que les événemens se développeront, le champ sacré de la Hongrie, et réunira successivement dans ses limites la capitale païenne des Huns, Sicambrie, la capitale chrétienne des Hongrois, Albe-Royale, et les trois sépultures d'Attila, d'Arpad et de saint Étienne. On ne devine pas bien à quel événement historique on pourrait rapporter la bataille de Tarnok-Welg, car le tétrarque Macrinus est un personnage imaginaire, comme sa ville de Potentiana est une ville imaginaire. Les Lombards, comme on sait, ne se sont établis en Pannonie que dans la première moitié du VIe siècle, et quant à Théodoric de Vérone, c'est le héros fantastique des poèmes allemands. Toutefois il est difficile de rejeter ces souvenirs comme de pures inventions. Il est probable au contraire que la bataille de Tarnok-Welg et celle qui va la suivre, livrées toutes deux sur la rive droite du Danube, antérieurement au règne d'Attila, appartiennent aux traditions locales de la Pannonie.

Les Huns avaient une revanche à prendre, et ils la prennent glo-

rieusement. A la poursuite de leur ennemi vainqueur, ils l'attaquent à trois milles au-dessus de Vienne, dans un lieu que la tradition appelle Cézunmaur, et qui était, selon toute apparence, la fortification romaine connue sous le nom de mur de Cétius, *Cetii murus*. La bataille dure depuis l'aube du jour jusqu'à la neuvième heure. L'armée romaine et germaine est mise en pleine déroute, Macrinus est tué, Théodoric blessé. Une flèche qui l'atteint au front pénètre dans l'os et s'y fixe : son sang coule comme un déluge; mais il défend qu'on arrache le fer de sa blessure, tant il est impatient de regagner Rome pour instruire le sénat de son désastre. Il saute à cheval, il dévore l'espace, il arrive, il entre dans l'assemblée portant au front le fer et le bois de la flèche, sanglant témoin des luttes qu'il vient de soutenir. Rome apprend par ce narrateur muet et sa propre défaite et la vigueur d'un ennemi qui sait frapper de pareils coups. « Cette aventure, nous dit le vieux récit, valut à Théodoric le surnom d'*Immortel* que lui donnent les Hongrois dans leurs chansons, *Halathalon Detreh.* »

Du côté des Huns, quarante mille guerriers jonchaient la plaine de Cézunmaur, et dans ce nombre les capitaines Béla, Kadicha et Rewa, qui furent inhumés sous la pyramide de Kewe-Haza. Des six chefs militaires qui avaient amené les Huns d'Asie en Europe, il ne restait plus qu'Attila et Buda : Attila est proclamé roi, mais il s'associe son frère, à qui il abandonne le gouvernement des pays situés à l'orient de la Théïsse, se réservant tout ce qui a été déjà conquis et tout ce qu'il doit conquérir lui-même à l'occident de cette rivière. Il pose de sa main la borne séparative des deux états, fixe sa résidence à Sicambrie et veut que cette ville porte désormais son nom. Les rois de Germanie, que la défaite de Cézunmaur a remplis de crainte, viennent lui rendre hommage, et Théodoric à leur tête se déclare son vassal. Flatteur insinuant et perfide, Théodoric déguise sa haine sous un faux semblant d'amitié, et pousse le nouveau roi à des expéditions aventureuses où il espère le voir périr; ainsi il lui met en tête de subjuguer par ses armes tous les royaumes de l'Europe. Attila, enflé d'orgueil, ajoute à ses titres de roi des Huns, petit-fils de Nemrod, ceux de *fléau de Dieu* et de *maillet du monde*, — *flagellum Dei, malleus orbis.*

L'Attila de la tradition magyare est en grande partie celui de l'histoire : basané, court de taille, large de poitrine, la tête rejetée en arrière, il porte en outre une barbe longue et touffue comme les Huns blancs et les Turks, tandis que l'Attila historique est presque imberbe comme les Finno-Huns et les Mongols. On ne lui trouve point non plus dans la fiction traditionnelle cette fière simplicité que l'histoire remarque, et qui le distinguait entre tous les Barbares de

l'Orient. Ici il a les allures somptueuses et l'attirail superbe d'un kha-kan turk. Sa tente d'apparat se compose de lames d'or articulées, qui s'ouvrent et se referment comme les branches d'un éventail; elle a pour supports des colonnes d'or ciselé garnies de pierres précieuses. Son lit, qu'il emporte avec lui dans toutes ses guerres, est la merveille des arts; sa table est d'or, son service d'or, ainsi que ses ustensiles de cuisine. La pourpre et la soie tapissent ses écuries, que peuplent les plus belles races de chevaux; leurs harnais et leurs selles sont d'or incrusté de diamans; c'est en un mot toute la féerie orientale. Attila a pour armes un épervier couronné : cet oiseau, appelé *turul* en vieil hongrois, est peint sur son écu et brodé sur sa bannière; il orna aussi le drapeau des Magyars jusqu'au temps de saint Étienne. L'épervier, dans la poésie traditionnelle hongroise, est le symbole d'Attila et sa personnification : Almus, arrière-petit-fils du roi des Huns, est qualifié d'*enfant de Turul*.

D'après le conseil de Théodoric de Vérone, Attila traverse le Rhin et entreprend la conquête des Gaules. Je ne le suivrai pas dans les détails du récit traditionnel, qui ne fait guère que résumer les légendes des pays latins, en les accommodant à sa guise et les tournant à la gloire des Huns. Il fallait s'attendre à y trouver Attila toujours vainqueur; c'est ce qui arrive en effet, même au combat des champs catalauniques, qui ne se passe point en Champagne, comme le veut l'histoire, mais en Catalogne à cause de la ressemblance des noms. Là, un tiers de l'armée hunnique se sépare du reste, pour aller conquérir l'Espagne et le Maroc, tandis que les deux autres tiers ravagent la Gaule, parcourent la Frise, le Danemark, la Suède, la Lithuanie, et regagnent les bords du Danube par la Thuringe. Ces guerres épisodiques fournissaient aux rapsodes magyars des cadres commodes, dans lesquels la noblesse de Hongrie pouvait aisément intercaler ses aïeux.

Le retour d'Attila à Sicambrie amène entre son frère et lui la sanglante tragédie qui malheureusement appartient à l'histoire comme à la tradition. Buda, animé d'une secrète envie, a déplacé la borne posée par Attila entre leurs deux gouvernemens. Il a fait plus : au mépris des ordres de son frère, qui prescrivait que Sicambrie portât son nom, Buda l'a fait appeler *Budavar*, c'est-à-dire la ville, la forteresse de Buda. Irrité de ces actes de désobéissance, Attila le traite en rebelle et le tue. « Les Germains, frappés de crainte, dit à ce propos Simon Kéza, se hâtèrent de changer le nom de Sicambrie en celui d'*Ethelburg*, ville d'Ethel ou d'Attila; mais les Huns, qui n'avaient pas peur, continuèrent à l'appeler Budavar. » C'est aujourd'hui la ville de O-Bude, Vieille-Bude.

Maître d'une grande partie de l'univers, Attila veut régler la po-

lice de son royaume. Il établit un service de surveillance et de guet qui, de Sicambrie comme d'un point central, se dirige vers les quatre points cardinaux. Des crieurs échelonnés d'espace en espace sur ces lignes, jusqu'à la portée de la voix humaine, se transmettent mutuellement les nouvelles, et chaque jour l'on sait aux extrémités du monde ce que fait le grand roi des Huns.

L'Italie lui manquait encore : il y conduit une armée innombrable. Tandis qu'il ravage d'abord la Dalmatie et l'Istrie, et rase au niveau du sol les magnifiques palais de Salone, Zoard, un de ses capitaines, descend, le long de la mer Adriatique, vers l'Apulie et la Calabre. Zoard parcourt ce pays le fer et la flamme en main; il dévaste la terre de Labour et couronne son expédition par le sac de l'abbaye du Mont-Cassin. Là s'enchaînaient, suivant toute apparence, une série d'épisodes destinés à glorifier les grandes maisons hongroises, principalement celle de Léel, dont Zoard était réputé le fondateur.

La tradition éprouve ici dans les chroniques une sorte de bifurcation que je dois signaler. Celles qui sont postérieures au XIIe siècle ne font guère que copier les traditions locales et les légendes qu'elles ont empruntées à l'Italie : ainsi le prétendu siége de Ravenne, la conférence d'Attila avec l'archevêque arien de cette ville, qui l'engage à marcher sur Rome pour exterminer le pape et la papauté, l'apparition de saint Pierre et de saint Paul armés de glaives et menaçant la tête du roi des Huns tandis que saint Léon le supplie à genoux, toutes ces fables italiennes, dont j'ai parlé dans l'exposé des traditions latines, sont reproduites presque sans variantes par Simon Kéza et par ses imitateurs. Mais les chroniques antérieures au XIIIe siècle ne contiennent rien de ce bagage étranger. C'est donc à elles qu'il faut demander la vraie et pure tradition magyare sur la campagne d'Attila en Italie; nous la trouvons en effet dans la chronique de l'évêque Chartuicius, empreinte d'une originalité et d'une grandeur poétique incomparables. Ce n'est plus ici la peur de deux fantômes qui arrête Attila aux portes de Rome, l'empêche de violer la ville éternelle et sauve de la profanation les tombeaux des apôtres; ce n'est pas même la prière d'un pape agenouillé : c'est Dieu qui vient en personne changer la résolution du barbare. Jésus-Christ ordonne à son *fléau* de respecter les ossemens de ceux qui furent ses vicaires, et il lui promet, pour prix de sa docilité, qu'un de ses successeurs recevra un jour d'un des successeurs de Pierre une grâce qui rejaillira sur toute sa race. Le grand marché est conclu par l'intermédiaire d'un ange, et l'on aperçoit en perspective, dans le lointain des siècles, la conversion des Magyars au christianisme, saint Étienne, le pape Sylvestre et la sainte couronne de Hongrie. Telle est la vraie tradition, ainsi qu'elle était formulée au lendemain de la

mort de saint Étienne. Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette inspiration vraiment épique et les grossières imaginations de la légende italienne! En abrégeant le précieux récit de Chartuicius, je tâcherai de lui conserver son caractère de simplicité biblique et d'énergie parfois sauvage.

« Le roi Attila, dit le vieux chroniqueur, franchit les montagnes des Alpes, et parcourt la vaste plaine de Lombardie toute parsemée de villes florissantes, tout entrecoupée de murailles, toute décorée de hautes tours : il dévaste la campagne, il ruine les villes, il nivelle les tours, il disperse les pierres des murailles, et fait peser tant d'épouvantes et de calamités sur les habitans que ceux-ci le surnomment *la plaie de Dieu*.

« Une seule idée le préoccupe, celle de parcourir l'univers entier et de fouler aux pieds l'empire romain; il fait donc marcher son armée du côté de Rome; lui-même la précède, l'âme cuirassée de férocité. A la première station de la nuit, comme il dormait sous sa tente, un ange du ciel lui apparaît et lui dit : — Écoute, Attila, voici ce que te commande le seigneur Dieu Jésus-Christ. N'entre pas avec ta colère dans la sainte cité, où reposent les corps de mes apôtres; arrête-toi ici et retourne sur tes pas. Quand tu auras de nouveau traversé les Alpes, tu entreras dans la contrée des Croates et des Esclavons; je te la livre, parce que les peuples qui l'habitent ont mérité ma malédiction en s'élevant contre un roi que j'aimais et le faisant périr traîtreusement, car ils ont dit dans leur cœur : Il n'y aura jamais de roi sur nous, mais nous-mêmes nous serons rois. Voici encore ce que je te promets pour prix de ta soumission : un jour viendra où ta génération visitera Rome en toute humilité, et un de tes descendans y recevra le don d'une couronne qui n'aura point de fin. » L'ange disparut à ces mots.

« Quand le matin fut venu, Attila, se rappelant son rêve, obéit aux paroles de l'ange. Il replie ses tentes, donne à son armée le signal du retour, et reprend à travers l'Italie la route qu'il venait déjà de parcourir. On eût dit que ce n'était plus Attila, tant son cœur avait changé. Il entrait dans les villes et ne les pillait point; il passa devant Venise et l'épargna. A quelques milles au-delà, il fait halte sur le rivage de la mer et fonde une grande cité que de son nom il appelle Attileia : ce fut la ville d'Aquilée. Lorsqu'il la voit debout, il recommence sa marche et entre dans les Alpes carinthiennes, où le guide la vengeance céleste. Au revers des montagnes, il aperçoit rangés en bon ordre, avec leurs hommes d'armes, les princes de Croatie et d'Esclavonie, qui cherchent à lui couper le passage. Leurs troupes innombrables couvrent à perte de vue la plaine, les vallées, les collines, et le soleil, répercuté sur les boucliers d'or, embrase les

montagnes comme d'un vaste incendie. Attila descend, et la bataille s'engage. Huit jours entiers on se bat sans repos ni trève; enfin le Seigneur livre aux mains d'Attila la terre des Slaves et des Croates, parce que ces hommes étaient infidèles, et que le roi des Huns avait obéi docilement aux ordres de Dieu.

« Maître de la Croatie et de l'Esclavonie, Attila passe la Drave. Plus il parcourt le pays qu'il a conquis, plus il l'aime. Du pied des Alpes au Danube, ce ne sont que prairies verdoyantes, tapissées de hautes herbes, peuplées de troupeaux et de pâtres, de jumens et de poulains indomptés. Au-delà du Danube et de la Théïsse s'étend une contrée plus spacieuse encore et plus belle, plus riche en prairies, plus abondante en moissons. Longtemps il avait roulé dans son esprit le projet de retourner en Asie, au berceau de ses ancêtres; il délibère de nouveau en lui-même s'il accomplira ce dessein, ou s'il se fixera dans le pays soumis par ses armes. Se souvenant alors de la promesse de l'ange, il se décide à rester, établit son armée à demeure, distribue la terre aux princes et aux barons, et, du consentement de tous, règle que son fils aîné sera roi après sa mort. »

Attila avait alors cent vingt-quatre ans, ce qui n'était pas chez les Huns un âge très avancé, puisque son père Bendekuz vivait encore et gouvernait en Asie la tribu des enfans de Nemrod. A cet âge, il n'a rien perdu de l'ardeur et des passions de la jeunesse. Un peuple de femmes qu'il augmente sans cesse par de nouveaux mariages remplit son palais : à leur tête figurent deux princesses de sang illustre, la Romaine Honoria, fille d'Honorius, empereur de Grèce, et la Germaine Crimhild, fille du duc de Bavière. Chacune d'elles lui a donné un fils, déjà sorti de l'adolescence : le fils d'Honoria se nomme Chaba, celui de Crimhild Aladarius. Enfans de deux mères rivales, ces deux jeunes gens se jalousent, et leur inimitié menace l'empire des Huns de déchiremens et de ruine. Nous trouvons ici un mélange bizarre de la tradition nationale avec la tradition allemande; celle-ci a fourni Crimhild, celle-là Honoria. La vanité asiatique n'a pas voulu que l'amour d'une fille d'empereur romain, si indigne qu'on la supposât, fût perdu pour un roi des Huns, et elle a marié Attila à la petite-fille de Théodose. Elle a fait plus : elle a voulu que sa descendance légitime se perpétuât seulement par cette méprisable folle qu'il ne réclama jamais sérieusement, et qu'il dédaigna quand il put l'avoir. Honoria, dans la tradition magyare, est la véritable épouse d'Attila, la souche féminine des ducs et rois de la Hongrie, l'aïeule prédestinée de saint Étienne.

Cependant arrive du fond de l'Asie à la cour d'Attila une jeune fille d'une incomparable beauté, que son père, roi des Bactriens, offre pour épouse au grand roi des Huns. Elle se nomme Mikolt, et

tous les yeux sont éblouis en la voyant. Attila veut que son nouvel hymen soit inauguré par des fêtes splendides, des courses de chevaux, des combats simulés et un repas qui dure trois jours; mais des pronostics menaçans viennent se mêler aux éclats de sa joie. Son cheval favori meurt subitement le jour même des noces, et quand sa fiancée, le soir, veut entrer dans la chambre nuptiale, elle se heurte le pied droit contre le seuil de la porte si rudement qu'elle est obligée de s'arrêter. « Que tardes-tu ? » criait Attila dans son impatience. — « Je viendrai quand il sera temps ! » répondit Mikolt. On vit dans cette scène un présage de mort. Le lendemain en effet, Attila est trouvé dans son lit, froid et tout baigné de sang : une hémorrhagie l'a enlevé pendant qu'il dormait. Nous reconnaissons ici la tradition hunnique directe, celle que propagèrent les fils mêmes du conquérant, quand ils firent chanter à ses funérailles que la mort de leur père ne réclamait point de vengeance.

A peine la tombe du roi des Huns est-elle fermée, que ses deux fils, Chaba et Aladarius, tirent l'épée pour s'arracher les lambeaux de son héritage. C'est Théodoric qui les pousse à la destruction du royaume de leur père. Les Germains prennent parti pour le fils de Crimhild, les Huns pour celui d'Honoria, et la lutte à mort va se vider sur un plateau qui domine Bude, ville fatale, déjà marquée par un fratricide. La bataille dure quinze jours entiers sans trève ni relâche; quinze jours durant, la flèche siffle dans l'air, les boucliers se heurtent et les épées se croisent : on ne vit jamais pareil massacre dans le monde. Chaba est vaincu, mais Aladarius vainqueur meurt de ses blessures. Les Germains donnèrent à cette terrible journée le nom de Crimhild, en souvenir de la princesse germaine, mère d'Aladarius, qui avait semé la haine dans le cœur des deux frères, et qui peut-être présidait à la bataille où périt son fils. « Tant de sang y fut versé, dit Simon Kéza, que si les Allemands ne s'obstinaient pas à mentir par vanité, ils confesseraient que pendant plusieurs jours ni hommes ni bêtes ne purent boire dans le Danube entre Potentiana et Sicambrie, attendu que le fleuve roulait dans son lit moins d'eau que de sang. » Cette phrase nous prouve qu'il existait au moyen âge une rivalité patriotique entre les minnesinger allemands et les rapsodes hongrois, chacun cherchant à exalter son pays aux dépens de l'autre : ce fut au milieu de ces joûtes de l'orgueil national et de la poésie que la tradition revêtit sa dernière forme.

Chaba vaincu se réfugie en Grèce avec quinze mille Huns, débris de son armée. Honorius, son aïeul, d'après la tradition (car la similitude de nom a fait d'Honoria une fille d'Honorius), le reçoit avec tendresse à Constantinople, veut le retenir près de lui, et lui offre pour ses sujets des terres et des femmes. « Non, répond résolu-

ment le fils du Hun, j'ai en Asie, dans le pays des Moger, un autre aïeul que je dois revoir, j'ai une famille et une nation auxquelles je dois demander vengeance de la perfidie des Germains. » Il part donc après un court séjour en Grèce, et trouve dans le pays des Magyars son grand-père Bendekuz encore vivant, mais courbé sous les infirmités et le chagrin. Chaba le console, l'assiste dans le gouvernement de sa tribu et finit par lui succéder. Toutefois le fils d'Attila ne parvient pas à gagner l'affection des Magyars. Fier de sa descendance impériale, il affiche des prétentions blessantes pour sa nation. Les Magyars le rejettent à leur tour et le regardent comme un étranger; leurs filles mêmes s'éloignent de lui, aucune ne consent à le prendre pour époux, et il faut que Bendekuz aille chercher une femme pour son petit-fils chez les tribus du Korasmin. Ce rôle de Chaba parmi les Magyars, son orgueil romain et le souvenir de sa mère Honoria planant sur toute cette histoire, mais à peine indiqué dans les maigres chroniques qui nous restent, donnent lieu de penser qu'ici se développait dans l'épopée hongroise quelque grand épisode se reliant à des traditions asiatiques aujourd'hui perdues. Chaba néanmoins fait oublier son orgueil; sa lignée prend racine dans le Dentumoger, et continue le rameau direct d'Attila jusqu'à la naissance d'Almus, père d'Arpad. Ses fils sont parmi les Magyars les gardiens fidèles des vieux souvenirs et de la renommée de leur aïeul; ils ne cessent d'animer leurs compatriotes à la recouvrance du patrimoine des Huns, envahi par les Germains et les Slaves.

Mais Chaba et ses quinze mille compagnons fugitifs ne sont pas le seul débris du peuple d'Attila; un autre débris parvient à se maintenir en Hunnie. La chaîne des Carpathes, comme on le sait, est couronnée à l'orient par un grand cirque de montagnes abruptes qu'un défilé presque inaccessible ferme au midi, et qui s'ouvre et s'incline doucement du côté du nord. Les forêts séculaires dont ce plateau est couvert lui ont fait donner en langue hongroise le nom d'*Erdele*, terrre des forêts, en latin *Transylvania*. Trois mille guerriers huns échappés au massacre de Crimhild s'y sont retranchés comme dans une forteresse naturelle; mais comme ils voient les Germains acharnés à l'extermination de leur race, ils quittent leur nom de Huns, afin de se mieux cacher et prennent celui de Szekhely (*Siculi*), qui ne signifie pas autre chose qu'*habitans des siéges administratifs* ou des *districts*. A la faveur de ce subterfuge, ils se propagent et conservent leur indépendance, soit contre les Germains, soit contre les Valakes et les Slaves. Du haut des montagnes où il est campé comme en vedette, le Sicule a les yeux incessamment tournés vers l'Asie, d'où il attend Chaba et les Magyars, et avec eux la délivrance de sa terre natale; mais son attente est vaine, il faut qu'il se passe quatre gé-

nérations d'hommes avant que le temps marqué pour cette délivrance soit accompli, et c'est à lui, enfant des compagnons d'Attila, qu'est réservé l'honneur d'introduire les Magyars dans l'héritage des Huns. Le Sicule est en Occident ce qu'est en Orient la tribu de Chaba, le gardien officiel de la tradition. Ce rôle, il le revendiquait au moyen âge, et son langage était plein d'allusions à l'histoire du conquérant et de ses fils. Ainsi il donnait à une plante médicinale de ses montagnes le nom de baume de Chaba, « attendu que Chaba, instruit dans les secrets de la nature, avait employé cette herbe après la bataille de Crimhild à guérir ses soldats blessés et à se guérir lui-même. » On citait de lui, dès le XII[e] siècle, un proverbe plein de mélancolie patriotique et de tendresse. Un Sicule se séparait-il de l'ami qu'il craignait de ne plus revoir, il lui disait avec un doux reproche : « Oh ! tu me reviendras, quand Chaba reviendra de la Grèce ! »

Dans toutes ces traditions, il n'est pas question de l'empire avar. Les Avars y sont confondus avec les Huns; leurs guerres de Carinthie, de Dalmatie et d'Allemagne y sont attribuées à leurs devanciers ou à leurs successeurs, et les exploits de Baïan allongent la vie d'Attila. Si quelque vague souvenir du nom d'Avar reste encore dans le moyen âge hongrois, il s'applique à on ne sait quelle race de sorciers et de fées qui aurait construit ces grands remparts des khakans, dont les derniers vestiges ont disparu de nos jours. Quant aux Sicules, l'opinion est unanime depuis le XI[e] siècle pour les considérer comme un peuple antérieur à l'arrivée des Magyars sur les bords du Danube. En admettant cette antériorité, qui paraît incontestable, on peut encore se demander si les Sicules, comme ils le prétendent, sont un reste des Huns d'Attila, ou simplement un reste des Avars. Historiquement leur descendance directe des Huns n'aurait rien d'impossible, car les faits démontrent qu'il resta parmi les Gépides, devenus maîtres de la Hunnie, plusieurs noyaux de population hunnique, et même un fils d'Attila; toutefois il est plus raisonnable, plus conforme à la nature des choses, de voir dans le peuple sicule une tribu avare que les envahissemens des Slaves n'ont pas eu le temps d'étouffer. L'une ou l'autre hypothèse est indifférente dans la question qui nous occupe. Le rôle attribué aux Sicules par la tradition, d'avoir été les introducteurs des Magyars dans l'ancienne Hunnie et les gardiens des souvenirs d'Attila, s'expliquerait également bien, que les Sicules fussent des Avars, ou qu'ils fussent des Huns.

ARPAD.

Quatre générations se sont écoulées depuis la mort du grand roi des Huns, et Elleud, fils d'Ugek, fils d'Ed, fils de Chaba, fils d'Attila,

règne sur la tribu d'Erd, au pays des Magyars. Elleud est sombre et chagrin, car il n'a point de fils, et sa femme chérie, Emésu, maudit nuit et jour sa stérilité. Une nuit que, lasse de pleurer, elle a cédé au sommeil, elle voit en songe l'oiseau *Turul*, l'épervier, symbole d'Attila, qui, planant au-dessus d'elle, semble l'enchaîner sous son vol, puis replie doucement ses ailes et vient dormir à son côté. Elle rêve ensuite que son sein se brise, et qu'il en jaillit un torrent brillant et brûlant comme du feu, qui parcourt le monde en le couvrant de ruines. Neuf mois après, elle met au monde un fils qu'elle appelle Almus, mot qui signifie également *l'enfant du rêve* et *l'enfant sanctifié* (1); les Magyars le surnomment *l'enfant de l'épervier* (2). Cette incarnation d'Attila dans son petit-fils Almus n'a rien que de conforme aux idées orientales. Aujourd'hui encore les Mongols attendent la venue de Timour, qui doit s'incarner pour relever son peuple et lui rendre la domination de l'Asie. Almus ouvre un nouveau cycle de la poésie magyare, en même temps qu'une nouvelle période de l'empire des Huns.

Il grandit et se développe dans tout l'éclat de la beauté magyare. « Il était brun, tirant sur le noir, dit la tradition; il avait de grands yeux noirs, une taille dégagée et souple, les mains grosses et les doigts longs. Nul ne l'égalait en générosité, en bravoure et en justice, car, bien qu'il fût païen, le Saint-Esprit était avec lui (3). » Il se marie, et son fils Arpad devient homme à ses côtés; mais une inquiétude secrète tourmente Almus. Quelque chose l'entraîne hors de son pays, à la recherche des royaumes jadis conquis par Attila : cédant enfin à sa destinée, l'enfant de Turul se décide à partir et appelle à lui des compagnons. Il s'en présente sept, sept chefs braves et renommés que suit une armée innombrable, et qui portent, dans la tradition, le nom d'*Hétu-Moger*, c'est-à-dire les sept Magyars par excellence. Les Huns, à leur départ d'Asie, comptaient aussi sept chefs, six capitaines et le grand-juge Turda. Les Hétu-Moger choisissent Almus pour commandant suprême ou duc, et se lient entre eux et à lui par un serment terrible. Rangés en cercle autour d'un baquet, le bras gauche étendu, ils s'ouvrent la veine avec leur poignard, et, confondant dans le baquet leur sang qui jaillit, ils jurent de reconnaître pour leurs ducs à perpétuité Almus et ses descendans, de mettre en commun leur butin et leurs conquêtes, de se

(1) « Quia ergo somnium in lingua hungarica dicitur Almu, et illius ortus per somnum fuit prognosticatus, ideo ipse vocatus est Almus, vel ideo vocatus est Almus, id est sanctus, quia ex progenie ejus sancti reges et duces erant nascituri. » Notar. anon., *Chron. hung.*, 3.

(2) De genere Turul. Kez. *Chron.*, II, 1.

(3) « Donum spiritus sancti erat in eo... » Notar. an. *Chron. hung.*, 4.

tenir tous pour égaux, ayant place au conseil du chef; et tandis que leur sang tombe à gros bouillons dans le vase, ils prononcent ensemble ces mots : « Qu'ainsi coule jusqu'à la dernière goutte le sang de quiconque se révoltera contre le chef, ou tentera de diviser sa famille! Qu'ainsi coule le sang du chef, s'il viole jamais les conditions de ce pacte! » Telle fut la première loi de la république des Magyars.

Les Magyars partent sous la conduite d'Almus. Ils traversent les steppes, évitant les lieux habités, mangeant le gibier des broussailles et le poisson des rivières, et ne touchant à rien de ce qu'a produit le labeur de l'homme. Quand ils rencontrent devant eux quelque large fleuve, ils le passent, assis sur leur *tulbou :* ils appellent ainsi les outres de cuir qui leur servent de nacelle (1). Ils arrivent enfin aux bords du Dniéper, que domine la grande et forte cité de Kiev, habitée par les Russes. A la nouvelle que les Magyars approchent et que leur duc Almus est un petit-fils de cet Attila à qui la Russie payait jadis tribut, Kiev ferme ses portes, et les Russes appellent à leur aide les Cumans blancs leurs voisins; mais le duc Almus n'a pas besoin d'aide, car le Saint-Esprit combat pour lui. La bataille commence avec une ardeur égale de part et d'autre, et les Russes poussent des cris féroces qui étonnent un moment les Magyars. « Rassurez-vous, dit le duc Almus à ses soldats : ce sont là des hurlemens de chiens, et quand les chiens ont vu le fouet du maître, ils se couchent à plat ventre et se taisent. » La fureur des combattans redouble; les Russes enfoncés sont mis en fuite, et les têtes tondues des Cumans roulent à terre comme des courges crues.

Kiev ouvre ses portes, et ses principaux habitans, les mains chargées de présens inestimables, viennent trouver le duc Almus dans son camp. « Que veux-tu faire dans notre pays? lui disent-ils. Vois là-bas, au soleil couchant, par-delà la forêt des Neiges, c'est l'ancien royaume d'Attila, la terre de Pannonie. Il n'en est pas de meilleure au monde. Des fleuves remplis de poisson, le Danube, la Théïsse, le Vag, le Maros, le Temèse, la traversent, et des ruisseaux sans nombre la fertilisent. Cette bonne terre est actuellement aux mains des Slaves, des Bulgares, des Valakes et des bergers romains qui s'en sont emparés après la mort du roi Attila. Les Romains ont dit que la Pannonie était leur pacage : ils ont bien dit, car ils font paître leurs troupeaux sans trouble sur le patrimoine des Magyars. » Ces paroles excitent l'impatience d'Almus; il reçoit des Russes un tribut de dix mille marcs d'or, des fourrures et de riches tapis, des chevaux har-

(1) « Super tulbou sedentes, ritu paganismo (*sic*) transnataverunt. » Not. anon., *Chron.* 7.

nachés d'or et des chameaux; puis il emmène leurs otages et part. Sept chefs cumans, voyant sa vaillance, lui demandent la permission de le suivre.

Il traverse le pays de Lodomer sans s'y arrêter; il entre dans la Galicie, mais il y fait halte. Partout on lui livre des otages, partout on lui offre des présens. On lui amène des bœufs harnachés pour porter son bagage : l'or d'Arabie, l'hermine, les riches vêtemens remplissent ses chariots. « Pourquoi restes-tu si longtemps ici? lui dit le duc de Galicie. Là-bas, derrière la forêt des Neiges, s'étend la terre de Pannonie, héritage du roi Attila. Les Romains, les Bulgares et les Slaves la possèdent : les Romains l'ont occupée jusqu'au Danube et y ont placé leurs pasteurs; les Bulgares ont pris ce qui se prolonge au-delà entre le Danube et la Théïsse jusqu'aux frontières des Russes et des Polonais, et les Slaves ont usurpé le reste. Aucun pays au monde ne peut être comparé à ce bon pays; la terre y est grasse et féconde; des fleuves poissonneux l'arrosent, et d'innombrables ruisseaux le fertilisent. »

Almus crut à ces paroles, et reprit gaiement sa marche. Le duc de Galicie lui a donné deux mille archers pour le guider, et trois mille paysans armés de haches et de faux pour lui ouvrir une route dans la forêt des Neiges. Bientôt les Magyars commencent à franchir la pente des montagnes, et leurs guides les abandonnent. Ils montent toujours, et entrent dans un canton sauvage où les aigles perchent sur les rameaux des arbres, serrés comme des nuées de moucherons : à la vue des chevaux et des bœufs des Magyars, ces oiseaux s'abattent sur eux pour les dévorer. Sorti de ce canton inhospitalier, Almus errait à l'aventure, quand il voit arriver des étrangers qui parlent la langue des Hongrois : ce sont les Sicules d'Erdele, qui, instruits par la renommée de l'approche d'un petit-fils de Chaba, sont descendus de leur plateau pour le recevoir. Avec leur assistance, les Hongrois enlèvent la ville de Hung-Var, et s'établissent dans la contrée voisine : ils ont posé le pied sur la terre d'Attila pour n'en plus sortir. Magyars et Szekhely célèbrent ce grand événement et la joie de leur réunion par un *aldumas* qui dure quatre jours : pendant quatre jours, grands et petits s'enivrent en mangeant de la chair de cheval que les prêtres ont consacrée.

La mission de l'enfant du rêve se termine ici, Almus meurt, et son fils Arpad lui succède comme duc des Magyars. Campés au sommet des Carpathes, les Magyars ne possèdent que d'âpres vallées, tandis que les grasses plaines de Dacie et de Pannonie s'étendent près de là, sous leurs pieds. Elles appartiennent au duc Sviatipolg, chef des Slaves Marahunes ou Moraves, qui réside sur la rive gauche du Danube, dans une ville baignée par les eaux du fleuve. Arpad fait venir

vers lui Kusid, fils de Kund, homme intelligent et rusé. « Va explorer ce pays, lui dit-il, et rapporte-moi s'il est bon et si Sviatipolg est notre ami. » Kusid, fils de Kund, part aussitôt avec une bouteille vide à la main et un sac de cuir sur le dos. Il va trouver Sviatipolg dans son palais et lui adresse ces paroles : « Arpad, mon seigneur, te prie de lui accorder, pour y faire paître ses troupeaux, un coin de ce pays, que son aïeul, le très-puissant roi Attila, posséda jadis tout entier. » Sviatipolg, supposant que les Magyars étaient une nation de bons paysans qui désiraient cultiver sa terre et faire paître leurs troupeaux moyennant tribut, accueille avec joie Kusid, fils de Kund. « Eh bien ! dit alors l'espion, permets-moi de puiser dans cette bouteille un peu d'eau du fleuve, et de mettre dans ce sac un peu de terre des champs avec un peu d'herbe des prés, afin que les Magyars jugent si cette terre et cette herbe sont bonnes, et si cette eau vaut celle des fleuves de leur patrie. — Fais comme il te plaira, » lui répond le Morave.

Kusid descend vers le fleuve, remplit d'eau sa bouteille et la rebouche; il s'avance ensuite dans la plaine, prend une poignée de sable noir qu'il met dans son sac, et passe de là dans la prairie, où il en prend une autre de différentes herbes; puis, chargé de ce fardeau, il regagne le chemin de la montagne. Son récit enchante Arpad et les Magyars, on se presse autour de lui, on l'accable de questions; chacun veut voir et goûter l'eau, la terre et l'herbe, que l'on déclare de bonne apparence et de bon goût. Alors Arpad, mettant de cette eau dans sa corne à boire, la verse solennellement sur la terre en prononçant par trois fois cette invocation : *Dieu! Dieu! Dieu!* que les Magyars répètent en chœur.

Quelques jours après, Kusid se remet en marche par le même chemin : il est chargé d'offrir à Sviatipolg, au nom d'Arpad et des Magyars, un grand cheval blanc qu'il conduit par la bride. Le frein de ce cheval est d'or, et sa selle est dorée avec de l'or d'Arabie. « Tiens, dit-il au duc des Moraves, voilà ce qu'Arpad t'envoie pour le prix de la terre que tu lui permettras d'occuper. — Qu'il en occupe tant qu'il voudra ! » répond Sviatipolg, toujours dans l'erreur, et s'imaginant qu'on lui envoie ce cheval en signe d'hommage et de soumission. Les Magyars, apprenant sa réponse, descendent de la montagne dans la plaine; ils se répandent par tout le pays, s'emparant de la terre et des villages, non comme des hôtes ou des fermiers, mais à titre de maîtres, en vertu d'un droit héréditaire de propriété. Sviatipolg, à qui ces violences sont rapportées, ne sait plus que penser de la conduite de ces étrangers. Il allait leur dépêcher ses ordres, quand un nouveau messager hongrois se présente et lui dit : « Voici ce qu'Arpad et les Magyars te déclarent par ma bouche : Il

ne convient pas que tu restes plus longtemps dans ce pays que tu nous as vendu, car nous avons acheté de toi la terre au prix du cheval, l'herbe au prix du frein, l'eau au prix de la selle. — Eh bien! donc, s'écria le Morave en poussant un grand éclat de rire, j'assommerai le cheval avec mon maillet, je jetterai le frein dans la prairie, et je noierai la selle dorée dans le Danube. — Quel mal cela fera-t-il à mon maître? reprit tranquillement l'envoyé. Si tu tues le cheval, ses chiens rencontreront le cadavre et en feront leur curée; si tu jettes le frein dans la prairie, ses faucheurs le trouveront et le lui remettront; si tu noies la selle dans le Danube, ses pêcheurs la retireront de l'eau, la feront sécher sur la rive et la reporteront à sa maison. Qui possède la terre, l'herbe et l'eau possède tout. »

Instruit un peu trop tard du caractère de ses hôtes, Sviatipolg essaie de les combattre, mais il est vaincu; son armée est mise en déroute, et lui-même désespéré se jette dans le Danube la tête la première. Arpad, possesseur de la rive gauche du fleuve, passe sur la droite, et bientôt Slaves, Bulgares et Romains sont chassés de la Pannonie ou forcés de se soumettre au nouveau maître. L'armée magyare se trouve grossie d'un nombre immense d'étrangers de toute race qui viennent partager sa conquête. Arpad fait enfin son entrée triomphale dans la ville de Sicambrie, restée déserte depuis la mort d'Attila. Il y retrouve les palais de son aïeul, les uns encore debout, les autres ne présentant plus qu'une grande ruine, et les Magyars remarquent avec admiration que tous ces édifices avaient été construits en pierre. C'est au milieu de ces débris de la puissance des Huns qu'Arpad célèbre l'aldumas destiné à fêter sa victoire. Ce grand aldumas dure vingt jours entiers; des troupeaux de chevaux blancs égorgés et consacrés par les prêtres passent de la boucherie sur des tables, où tous les Magyars sont assis, depuis le duc jusqu'au dernier soldat. Le bruit des instrumens de musique et les chansons des rapsodes égaient les convives pendant le repas. Arpad et les nobles sont servis dans des plats d'or, les simples soldats et le peuple dans des plats d'argent. Enfin, pour couronner dignement les joies de ce long festin, le chef distribue le butin et les terres conquises à ses capitaines, à son armée, aux étrangers qui l'ont assisté.

L'ancienne Hunnie est reconquise; la bannière de l'épervier flotte sur les murs ruinés de Sicambrie, et la pyramide funéraire de Kewe-Haza, qui recouvre les ossemens des Huns, n'est plus sous la domination de l'étranger. La mission d'Arpad se termine là, comme celle d'Almus s'est terminée au sommet des Carpathes, à l'entrée de la terre promise. Il meurt, et les Magyars l'enterrent près de la source d'une petite rivière qui baigne le territoire où doit se fonder plus

tard la cité chrétienne d'Albe-Royale. La sépulture d'Arpad devient celle des chefs hongrois de la première période, ducs et païens : à la limite du canton se trouve celle d'Attila et des Huns, et entre les deux s'élèvera plus tard l'*Église-Blanche* où reposeront les rois chrétiens de la Hongrie. Le tombeau d'Arpad est un nouveau gage de consécration pour ce coin de terre, où se pressent les grands monumens de la nation magyare, les symboles de son passé et de son avenir.

A l'action principale que je viens d'esquisser se joignent dans les récits traditionnels beaucoup de détails, empruntés évidemment aux chansons domestiques. Si l'on en veut croire ces vieilles poésies, les violences et les cruautés des Magyars contre les Allemands ne sont que des représailles de famille, dont l'origine remonte aux guerres d'Attila et de ses fils. Ainsi Bulchu, un des plus épouvantables héros de l'histoire hongroise, que ses actions atroces firent surnommer de son vivant Ver-Bulchu, c'est-à-dire Bulchu le mauvais, commettait ses barbaries dans un esprit de vengeance héréditaire. « Il faisait rôtir à la broche, nous dit Simon Kéza, tous les Allemands qu'il pouvait rencontrer, et buvait leur sang en guise de vin, par la raison que les Germains avaient fait périr cruellement un de ses ancêtres à la bataille de Crimhild. » On aperçoit bien ici comment le lien épique, passant d'une époque à l'autre, formait un seul tissu de toutes ces traditions générales ou particulières. Enfin les documens traditionnels que nous possédons contiennent, outre les faits relatifs à la conquête, l'état du conquis et la désignation des lots attribués à chaque famille par droit de premier occupant ou par concession ultérieure. C'est le *Doomesday-Book* de la Hongrie : à chaque ligne, on y retrouve la mention que le droit de propriété dérive du roi Attila.

SAINT ÉTIENNE ET LA SAINTE COURONNE.

Nous arrivons au dénoûment de l'épopée magyare, et quelques explications historiques préliminaires aideront à bien comprendre le sens profond de cette péripétie, qui clôt les temps héroïques de la Hongrie ainsi que la tradition proprement dite.

De l'époque d'Arpad, nous sommes transportés aux dernières années du xe siècle. Il y a quatre-vingts ans que les Magyars ont fondé un petit état au midi des Carpathes, et quatre-vingts ans que le pillage et la dévastation partent de ce petit état pour aller atteindre jusqu'aux nations européennes les plus éloignées. Une haine instinctive du christianisme et le goût des profanations donnent à ces ravages un caractère particulièrement effrayant pour la chrétienté. On ne peut disconvenir que l'intrusion de cette république de brigands païens

au cœur même de l'Europe n'ait été, pendant près d'un siècle, un vrai fléau pour le christianisme et pour la civilisation. L'Europe eut beau mettre ces brigands hors du droit des nations, attacher les chefs au gibet, et traiter les soldats sans quartier : ce triste système de représailles, en ravalant la civilisation au niveau de la barbarie, n'amenait que l'exaspération de la barbarie même. On songea enfin à l'emploi d'un remède essayé à diverses époques sur les peuples païens de l'Europe septentrionale, et qui consistait dans un certain mélange de coercition morale et de violence armée. Quand un de ces peuples qui gênaient le développement chrétien et monarchique des grands états européens se rendait par trop insupportable à ses voisins, on le pourchassait, on le mettait aux abois, et lorsque, à bout de ressources, il implorait la paix, on la lui accordait telle qu'elle le chargeât d'une double chaîne, au dehors et au dedans. Ainsi on l'obligeait par traité à recevoir des missionnaires chrétiens, à laisser construire des églises et des couvens sur son territoire, à reconnaître les évêques qu'on lui donnerait, et ces instrumens d'une conquête religieuse, mis sous la foi des traités, asservissaient ce peuple en changeant ses mœurs. Dagobert avait usé de ce procédé, non sans succès, avec les Bavarois, Charlemagne avec les Saxons, et les empereurs germains de la maison de Saxe l'éprouvaient à leur tour sur les populations slaves de la Pologne.

La cour de Rome, comme on le pense bien, était toujours de moitié dans l'application de ce remède héroïque, et les armes qu'elle avait en main ne possédaient pas moins de puissance que l'épée temporelle des empereurs d'Allemagne, quoiqu'elles fussent d'une autre nature. La plupart des peuples susceptibles d'être ainsi convertis se trouvaient organisés en aristocraties militaires, sorte de gouvernement essentiellement favorable à l'esprit de turbulence et d'entreprise : tant que cette forme d'administration devait persister, il semblait impossible d'obtenir de ces peuples avec l'exécution sincère des traités un état de paix durable. Force était donc de ruiner le gouvernement aristocratique chez la peuplade qu'on voulait convertir, et d'amener celle-ci à une monarchie fondée sur des principes analogues à ceux des autres gouvernemens européens; c'était là un des premiers soins de la politique chrétienne et civilisatrice. Le but n'était pas très difficile à atteindre, l'ambition des hommes aidant. On faisait briller aux yeux de chefs avides de pouvoir et rivaux les uns des autres la perspective d'une royauté concédée au plus digne, c'est-à-dire à celui qui aurait montré le plus de zèle pour la propagation du christianisme parmi les siens, et c'était au pape, dispensateur des couronnes en vertu du droit divin, qu'appartenaient le choix et l'institution des nouveaux rois. Les évêques et les mission-

naires, agens du pouvoir pontifical près des nations en cours de conversion, travaillaient incessamment l'esprit des chefs, et l'appât d'une couronne manquait rarement son effet. Les choses se passaient ainsi en Pologne dans les dernières années du x[e] siècle. Commencée à grands coups d'épée par l'empereur Othon I[er], la conversion des Polonais se poursuivait sous des auspices plus pacifiques. Le duc qui les gouvernait alors, Miesco, autrement dit Miecislas, néophyte plus ambitieux que convaincu, s'agitait en tout sens sinon pour consolider l'œuvre chrétienne, du moins pour faire croire au pape qu'il l'avait consolidée, et déjà il réclamait ce titre royal qui était l'aiguillon et la récompense des grands succès.

Ce fut vers cette époque et dans des circonstances à peu près pareilles que la foi chrétienne s'introduisit en Hongrie à la suite d'un traité de paix. Les Hongrois avaient lassé la patience de leurs voisins, soit en leur faisant directement la guerre, soit en entrant comme auxiliaires dans toutes les révoltes qui les déchiraient. Enfin en 955 les Germains se concertèrent pour exterminer cette nation turbulente. Tandis qu'elle assiégeait la ville d'Augsbourg avec une armée qui renfermait toute sa jeunesse, l'empereur Othon I[er], accompagné de forces supérieures, cerna les assiégeans, les culbuta soit contre la ville, soit contre la rivière du Lech, qui la traverse, et, refusant de les recevoir à composition, ne leur laissa que le choix de leur mort. Leurs deux chefs, Léel et Bulchu, furent pendus au gibet de Ratisbonne, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Cette terrible défaite abattit l'audace des Magyars, qui demandèrent la paix en supplians; mais l'empereur Othon, après de longs refus, ne l'accorda qu'à la condition qu'ils se feraient chrétiens, ou du moins qu'ils ouvriraient leur territoire au christianisme. Les féroces Magyars reçurent donc des missionnaires, laissèrent construire chez eux des églises, eurent des prêtres et des évêques, mais ne se firent point chrétiens. Leurs prédicateurs périrent presque tous de mort violente, et le duc Toxun, sous le gouvernement duquel avait été conclu le traité, mourut dans l'impénitence païenne. Sous Geiza, son fils et son successeur, le christianisme fit un assez grand pas. Ce duc hongrois, qui paraît avoir eu plusieurs femmes, en aimait une passionnément, et celle-ci, d'un caractère viril et décidé, qui montait à cheval, buvait et se battait comme un homme, avait pris sur lui un ascendant presque absolu. Elle était fille de Gyla, duc de Transylvanie, se nommait Sarolt, et avait reçu des Slaves, à cause de sa grande beauté, le surnom de *Beleghnegini* (1), c'est-à-dire la belle maîtresse. Un beau jour elle se

(1) « Uxor *Beleghnegini*, id est, pulchra domina, sclavonicè dicta, suprà modum bibebat et in equo, more militis, iter agens... » *Ditmar.*, l. VIII.

convertit, et bientôt après Geiza fut baptisé. Jusqu'à quel point l'éclat de cette couronne royale qu'on faisait resplendir dans le lointain aux yeux des néophytes concourut-il, avec les séductions de la *belle maîtresse*, à déterminer la conversion de Geiza? On ne saurait le dire; mais on sait que Geiza, homme d'un caractère faible et incertain, s'il avait convoité la couronne, n'osa pas la mériter. Une révolte survenue parmi ses sujets pour le rétablissement du culte païen le trouve pusillanime et presque renégat; non-seulement il ne la réprime pas, mais il mange du cheval et fait acte de paganisme pour sauver son autorité menacée. Il resta duc, mais il dut renoncer à être roi. Quant à Sarolt, d'une âme mieux trempée et d'une foi plus sincère, elle brava les menaces et ne broncha pas un instant. Si la couronne eût pu être donnée à une femme, Sarolt était digne de la recevoir et l'aurait noblement portée; par malheur, les institutions magyares ne le permettaient point encore, et plus malheureusement Sarolt n'avait point de fils sur qui pût se reverser la reconnaissance de l'église. C'est à ce moment critique pour la race d'Attila et pour les destinées chrétiennes de la Hongrie que nous allons reprendre le cours interrompu des traditions.

« Le temps marqué par les décrets de Dieu est arrivé, » nous dit sur le ton d'une prophétie la chronique de l'évêque Chartuicius. — Il fait nuit, et Sarolt, en proie au chagrin de sa stérilité, n'a cédé qu'avec peine au sommeil, quand un jeune homme lui apparaît dans un rêve. Ce jeune homme tout resplendissant d'une beauté céleste porte le vêtement des diacres chrétiens. Il s'approche de sa couche et lui dit : « Femme, aie confiance en Dieu. Tu mettras au monde un fils, et à ce fils est réservée une couronne d'une durée infinie. Tu auras soin de lui donner mon nom. — Qui donc êtes-vous? demande Sarolt étonnée. — Je suis, reprend la vision, le proto-martyr Étienne, le premier qui versa son sang en témoignage pour le Christ. » Neuf mois après cette apparition, Sarolt accouche d'un fils qu'elle nomme Étienne ou plutôt *Stephanos*, vrai nom du proto-martyr, et, suivant la remarque faite par le légendaire lui-même, ce mot signifie *couronne* (1). Voilà donc le fils de Geiza prédestiné à cette royauté perdue par la faiblesse de son père, reconquise par les mérites de sa mère. Étienne est l'enfant de la femme forte, et l'enfant du rêve comme Almus. Nous retrouvons ici une contre-partie de l'histoire d'Emésu, avec une différence de forme en rapport avec la différence des religions : Almus est une incarnation païenne d'Attila; Étienne est l'enfant de la promesse de Dieu, le petit-fils couronné que l'ange montrait

(1) « Stephanus quippe græce, coronatus sonat latine. Ipsum quippe in hoc sæculo Deus voluit ad regni potentiam, et in futuro corona beatitudinis semper permanentis redimere... » *Legend. S. Stephan.*, 5.

dans le lointain au roi des Huns comme le prix de son obéissance.

Saint Adalbert reçoit Étienne des mains de sa mère pour le diriger et l'instruire. Il façonne au christianisme, il nourrit de sentimens charitables et justes l'adolescent, en qui éclatent déjà l'audace et l'inflexibilité maternelles. A quinze ans, quand il perd son père, Étienne est un homme avec qui les plus turbulens doivent compter. Enhardis par sa jeunesse, les magnats se révoltent, veulent enlever sa mère et le tuer, tandis que les prêtres païens entonnent la chanson des anciens dieux : « Rasons les églises, étranglons les moines et brisons les cloches. » Étienne fait face à tout; il abat les nobles, il disperse les païens, intimide l'ennemi du dehors, qui envenimait les querelles du dedans pour en profiter, et sauve le christianisme d'une ruine presque assurée. A dix-neuf ans, toutes les bouches le proclamaient l'apôtre armé de la Hongrie.

Cependant un événement considérable allait s'accomplir sur la frontière même du pays des Magyars, et donner aux Polonais une sorte de suprématie chrétienne parmi les barbares du nord de l'Europe. Cet événement, c'était l'élévation du duc Miesco à la royauté qu'il ambitionnait si ardemment et depuis tant d'années. Le siége de saint Pierre était alors occupé par un des plus savans hommes qui s'y soient assis, le Français Gerbert, autrement dit Sylvestre II, à qui sa grande perspicacité, ses vastes études et son penchant pour les sciences occultes valurent au moyen âge un certain renom de sorcellerie. Tout sorcier qu'il était ou qu'on le croyait, Gerbert se laissa abuser sur le caractère personnel de Miesco et sur la réalité des conversions que le néophyte prétendait avoir provoquées et obtenues parmi ses sujets. Dans son erreur, il promit au duc tout ce que le duc lui demandait, bénédiction apostolique, titre royal et diadème, et il fit fabriquer à son intention une couronne digne par sa richesse et sa beauté de la munificence du chef de l'église. Déjà même il avait fixé le jour où il recevrait l'envoyé de Miesco, Lambertus, évêque de Cracovie, à qui il voulait remettre de sa main le bref apostolique et le diadème : encore quelques semaines, et le duc des Polonais sera le premier roi chrétien des races du Nord.

Dieu se souvint alors que cinq siècles et demi auparavant la sainte cité de Rome avait été menacée d'une grande profanation, lorsque Attila s'avançait avec toutes ses forces pour l'anéantir. Il se souvint aussi qu'il avait envoyé un ange pour arrêter le barbare dans sa marche, et que l'ange avait promis au nom du Christ « qu'un jour viendrait où la génération du roi des Huns obtiendrait, dans ces mêmes murs de Rome et de la main du successeur des apôtres, une couronne qui n'aurait point de fin. » Le Seigneur comprit que le moment de remplir sa promesse était venu. Aussitôt il inspire au duc

Étienne l'idée de réclamer pour lui-même du souverain pontife la bénédiction apostolique et le titre royal, en récompense de ses mérites et des fruits de son apostolat. Étienne convoque donc à une diète générale les évêques, les magnats et le peuple du duché de Hongrie; il leur expose ses travaux, il leur confie son désir, et tous décident qu'il faut députer à Rome Astricus, évêque de Strigonie, pour mettre aux pieds du saint père la demande d'Étienne et le vœu du peuple hongrois. Astricus part, et les deux ambassades cheminent sur la même route sans le savoir : une seule journée de marche les sépare; mais par la volonté de Dieu, Lambertus s'est attardé, et Astricus a pris les devans. Tous deux ignorent qu'ils se rendent au même lieu, pour le même objet; leurs peuples l'ignorent aussi, et le pape Sylvestre ne sait rien, sinon que l'envoyé polonais doit se présenter devant lui au jour convenu, dès les premiers rayons du soleil. Parée d'ornemens inaccoutumés, la salle du palais pontifical est disposée pour l'audience; la couronne destinée à Miesco est là : les orfévres l'ont fabriquée de l'or le plus pur, incrustée des pierres les plus éclatantes. Jamais l'art n'a rien produit de si beau, et jamais aussi la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ n'a doté un objet matériel de plus de grâces et de promissions pour ce monde et pour l'autre.

Préoccupé de la cérémonie du lendemain, Gerbert commençait à céder au sommeil, quand une vision du ciel éblouit ses yeux. Un ange lui apparaît et lui dit : « Sache que demain, au point du jour, les envoyés d'une nation inconnue, fille de la Hongrie orientale, mais dépouillée de la férocité du paganisme, viendront te demander à genoux une couronne royale pour leur duc. Celle que tu destinais à Miesco, donne-la-leur, car elle leur appartient, et Miesco ne doit point la posséder. De lui sortira une génération maudite qui aura plus de souci de planter des forêts que des vignes, de semer de l'ivraie que du bon grain, qui multipliera les bêtes fauves plutôt que les brebis et les bœufs, les chiens plutôt que les hommes, pour qui l'iniquité sera justice, la trahison concorde, la tyrannie charité. Cette race ressemblera à une couvée d'animaux sauvages se nourrissant de chair humaine, à un nid de serpens rongeant le cœur de la terre. Confiant dans la folie de leur puissance et rejetant comme des fables les saintes prophéties, ces hommes oublieront que je suis le Dieu fort, qui me venge sur la troisième et quatrième génération, qui afflige ceux qui m'affligent et ne laisse pas plus le mal impuni que le bien sans récompense. Quand cette génération aura passé, je prendrai en pitié celle qui suivra, je l'élèverai et je la couronnerai de la couronne des saints. Fais comme je t'ai dit. » Après avoir prononcé ces paroles, l'ange disparaît aux regards de Sylvestre.

Les premiers rayons du jour coloraient à peine le faîte du palais papal, que les envoyés de Hongrie entraient à Rome, et ils sont bien-

tôt devant le pontife. Prosterné aux pieds de son trône, l'évêque de Strigonie expose humblement les travaux du duc Étienne et le vœu du peuple hongrois qui réclame pour son chef la bénédiction apostolique et le titre de roi. Sylvestre en l'écoutant laisse éclater son allégresse, car il se rappelle les paroles de l'ange, et reconnaît la vérité de sa vision. Il l'encourage avec une bienveillance paternelle. Exécuteur des promesses du Christ, il livre, pour être remise au descendant d'Attila, cette couronne qu'il avait fait fabriquer avec tant de sollicitude, et qu'il avait enrichie de tous les dons du ciel et de la terre, gage mystérieux qu'il avait préparé à son insu, prix du marché jadis conclu entre Jésus-Christ et son fléau pour le rachat de Rome et des ossemens des apôtres. Sylvestre, admirant les voies de Dieu, accorde une autre grâce encore au duc Étienne; il lui fait don d'une croix qui doit être portée devant lui comme marque de son apostolat. « Je ne suis que l'apostolique, dit-il à l'évêque Astricus; Étienne est l'apôtre élu de Dieu pour la conversion de son peuple. » Chargée de ces précieux trésors et d'une lettre qui renferme la bénédiction du saint père, l'ambassade se remet en route sans perdre un instant, et regagne à toute vitesse les bords du Danube.

Le lendemain, c'était le tour de Lambertus et des envoyés polonais. Aux premiers rayons du jour, ils entrent dans le palais pontifical; mais le pontife les accueille par les paroles d'Isaac à Esaü : « Un autre est venu qui a dérobé la bénédiction de son frère. » Lambertus à ces mots pousse un cri de surprise et de douleur : « Père très saint, dit-il à Sylvestre, si la couronne a été enlevée à Miesco, qu'il conserve du moins ta bénédiction! » — « Alors, reprend le pape d'un ton sévère, faites pénitence, car le seigneur Dieu est irrité contre vous. Il m'a ordonné par son ange de vous rejeter, et de couronner d'une couronne chrétienne le duc de la nation féroce et indomptable des Hongrois. Cette nation sera grande, les apôtres Pierre et Paul la protègent, et quiconque s'élèvera contre elle encourra leur indignation. » Ainsi, par la vertu d'Attila, non-seulement les Hongrois possèdent cette couronne « d'une durée infinie » qui leur était promise depuis tant de siècles, mais ils l'enlèvent aux Polonais leurs rivaux, leurs prédécesseurs dans la voie du christianisme. Le peuple magyar est l'*Israël* des peuples du Nord, conquis par l'Évangile à la civilisation.

La sainte couronne (c'est le nom qu'elle prit dès lors et qu'elle porte encore aujourd'hui) est reçue triomphalement par le peuple hongrois, accouru en foule au-devant d'elle, duc et sujets, grands et petits. L'évêque de Strigonie la place avec respect sur la tête d'Étienne; puis, soustraite aux regards profanes, elle est déposée dans un sanctuaire comme un objet sacré. Le règne d'Étienne remplit toutes les espérances qu'il avait fait naître : par les soins du

nouveau roi, le christianisme s'affermit et se propage; d'autres révoltes des magnats, d'autres tentatives des prêtres païens échouent contre sa fermeté; l'empereur d'Allemagne, qui cherche à profiter de ces troubles intérieurs pour dépouiller le royaume, est repoussé honteusement. Étienne, avec une confiance sublime en l'assistance de Dieu, défie tous les périls. On raconte qu'un jour, dans une circonstance désespérée, il fit don solennel du royaume et du peuple hongrois à la vierge Marie, « reine et impératrice du ciel et de la terre, » et que la Hongrie fut sauvée.

Etienne donne à son gouvernement des institutions en rapport avec la foi nouvelle. Il fonde à quelques milles au-dessous de Sicambrie, capitale païenne des Huns et des Magyars, la ville d'Albe-Royale, capitale de la Hongrie régénérée par le baptême. C'est là qu'il est enterré, dans l'*Église-Blanche* qu'il a dédiée à la mère de Dieu, « reine céleste des Hongrois. » Sa tombe achève la consécration du petit territoire où tant d'événemens se sont accomplis. Une grande réconciliation s'opère et embrasse tout le passé. Si les mérites d'Attila ont préparé la puissance d'Arpad et la sainteté d'Étienne, la sainteté d'Étienne rejaillit sur ses deux glorieux ancêtres. La croix qui domine l'Église-Blanche éclaire au loin de ses rayons la sépulture du duc magyar et le cippe funéraire de Kewe-Haza.

Ici se termine l'épopée traditionnelle des Hongrois avec l'époque héroïque de leur histoire, et c'est ici que nous nous arrêterons. Les traditions que les temps postérieurs voient naître n'ont plus ni la même poésie, ni le sens profond et mystique qui donne à celle-ci un caractère à mon avis si admirable. On n'y rencontre plus dès-lors que des versions plus ou moins altérées de la réalité.

Qu'était-ce donc que cette sainte couronne, rançon du tombeau de saint Pierre gagnée par le fléau de Dieu dans l'exercice de sa terrible mission, et exécutée par les soins d'un pape français tant soit peu sorcier? Ceux qui l'ont vue et décrite s'accordent à dire que c'était un ouvrage d'une rare perfection, fabriqué d'or très fin, incrusté d'une multitude de pierreries et de perles. Elle présentait la forme d'un hémisphère ou calotte garnie d'un cercle horizontal à son bord et de deux cercles verticaux se coupant en équerre à son sommet, le tout surmonté d'une croix latine. Deux émaux quadrangulaires entourés d'une guirlande de rubis, d'émeraudes et de saphirs, et représentant le Christ et sa mère, étaient placés l'un au front de la couronne, l'autre à l'opposite, et l'intervalle était rempli par des figures d'apôtres, de martyrs et de rois chrétiens. Une suite de médaillons pareils, séparés par des lignes de brillans, recouvraient les cercles verticaux et se reliaient par en bas aux premières images. Vers la fin du XIe siècle, on gâta cette couronne de fabrique italienne et d'une noble simplicité en la superposant à une couronne

ouverte de style byzantin, cadeau fait en 1072 par l'empereur d'Orient Michel Dukas au roi Geiza II, son protégé. Les deux diadèmes, également chargés de pierres précieuses, de figures d'anges et de saints, furent soudés ensemble, de manière à former une coiffure unique d'une grande richesse, mais d'une grande incohérence de style et d'un aspect assez bizarre. C'est dans cet état que la sainte couronne est arrivée jusqu'à nous. Des lettres grecques accompagnent les anges et les saints de la partie byzantine et leur servent de légendes. La croix latine se trouve courbée par suite d'un accident advenu au XVI[e] siècle, quand la reine Isabelle, sur le point d'être prisonnière, emballa précipitamment la sainte couronne dans un coffre trop étroit et la faussa pour l'y faire entrer. Depuis ce temps, on ne l'a point redressée, tant on craindrait de la profaner en y touchant, et elle a servi, ainsi infléchie, au couronnement de bien des rois.

La sainte couronne n'était pas chez les Hongrois un simple emblème de la royauté, c'était la royauté elle-même : elle contenait sous son enveloppe matérielle les droits divins et humains attachés au pouvoir souverain tel que l'entendait le moyen âge. L'ancien droit magyar la qualifiait de loi des lois et de source de la justice : y porter la main, s'en emparer, c'était crime, non de lèse-majesté seulement, mais de sacrilége. Quoique les rois de Hongrie fussent électifs, l'élection ne constituait pour eux, d'après le droit du pays, qu'une préparation à la royauté, le couronnement seul les faisait rois. Les actes émanés d'un prince élu, mais non couronné, ne devenaient légitimes qu'en vertu d'une sanction donnée par lui après son couronnement. Si, par suite de circonstances quelconques, même par l'effet d'un beau dévouement à la patrie, ainsi qu'il arriva au roi Wladislas sous les murs de Varna, le prince élu mourait sans avoir été couronné, ses actes étaient rescindés comme nuls, et son nom rayé de l'album des rois. Plus d'une fois l'église, dans ses différends avec la noblesse et les rois de Hongrie, essaya de retirer de la sainte couronne les bénédictions qui la rendaient si précieuse, pour les transporter à une autre; ce fut toujours en vain. Les dons mystérieux dont l'avait dotée Sylvestre II étaient réputés inséparables du diadème de Saint-Étienne. Le peuple n'eut jamais foi qu'en celui-là. Les reliques mêmes du saint monarque, dont on essaya un jour de composer une couronne en l'absence de l'autre, furent impuissantes à faire un roi; mais aussi, quand on avait reçu la sainte couronne sur la tête, il fallait mourir ou régner. Comme conséquence de cette doctrine, les épouses des rois de Hongrie qui n'exerçaient pas le pouvoir royal devaient être couronnées sur l'épaule droite; les reines régnantes l'étaient sur le front. Dans ce dernier cas la reine prenait le titre de roi : *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa.*

L'institution politique des Magyars faisait de la sainte couronne

plus qu'une personne civile, comme nous disons dans le langage du droit; elle en faisait presque un être animé. La sainte couronne avait sa juridiction, ses officiers, ses propriétés, qui étaient inviolables, son palais, sa garde. Son palais était tantôt le château de Bude, tantôt la forteresse de Visegrade, tantôt celle de Posonie, suivant les nécessités des temps. A Bude, on la déposait dans un compartiment de l'église du château muni d'une épaisse et solide porte perpétuellement surveillée; elle-même était serrée dans un triple coffre cuirassé de fer et sous une triple clé. Sa résidence de Visegrade était encore plus forte. Construite sur un rocher à pic et protégée à son pied par une seconde forteresse plongeant dans le Danube, la forteresse de Visegrade passait pour imprenable. Une petite chapelle murée y recevait la sainte couronne, toujours enfermée dans sa triple boîte. Deux gardiens nommés *préfets* passaient la nuit à tour de rôle contre la porte murée de la chapelle, et ne la perdaient jamais de vue pendant le jour. Une milice nombreuse et bien armée, placée sous leur commandement, faisait le guet sans interruption, dedans et dehors. Deux grands dignitaires choisis par la diète elle-même dans la plus haute noblesse du royaume et appelés *duumvirs* de la sainte couronne en étaient les conservateurs responsables. Ils juraient de la défendre au péril de leur vie, et de ne point rompre ni laisser rompre la clôture de la porte à moins d'un décret délibéré solennellement par l'assemblée des trois ordres. Ces précautions indiquaient assez que le dépôt qu'on voulait garantir était menacé de bien des périls. Elles furent impuissantes à les écarter. Tantôt des gardiens ambitieux ou corrompus, tantôt la ruse, tantôt la violence armée, forcèrent l'hôte sacré dans le sanctuaire de sa résidence. Les aventures de la sainte couronne, dérobée, emportée même hors du royaume, reconquise ou rachetée, formeraient une curieuse histoire dans l'histoire de Hongrie. Une fois elle fut perdue sur les chemins par un candidat errant qui l'avait mise dans un petit baril pour la mieux cacher; une autre fois, en 1440, elle fut donnée en gage par Élisabeth, mère de Ladislas le Posthume, à Frédéric III, empereur d'Allemagne, pour la somme de 2,800 ducats. L'acte passé à cet effet nous apprend qu'elle était alors ornée de cinquante-trois saphirs, quatre-vingts rubis pâles, une émeraude et trois cent vingt-huit opales, et qu'elle pesait neuf marcs et six onces. Enfin en 1529, lorsque Soliman envahit pour la seconde fois la Hongrie, l'empereur Ferdinand ayant voulu enlever les insignes royaux de Visegrade, les gardiens, par excès de fidélité, s'y refusèrent sans un décret de la diète, et pendant ces débats les Turcs purent prendre Visegrade et la sainte couronne, qu'ils donnèrent au duc de Transylvanie, leur protégé. Chaque fois que, par un événement quelconque, la sainte couronne disparut, la vie politique sembla suspendue chez la nation hongroise. Un contemporain de

Mathias Corvin nous raconte que lorsque ce roi la ramena de Vienne après l'avoir rachetée des mains de Frédéric III, les Hongrois voulurent la traîner avec des rubans et des guirlandes comme si c'eût été Dieu même, et que les paysans accoururent des cantons les plus éloignés pour la reconnaître et se prosterner devant elle. Aujourd'hui encore, malgré tant de révolutions et de si grands changemens dans les mœurs, tout son prestige n'est pas évanoui. Durant la dernière guerre, les insurgés vaincus l'avaient enterrée au pied d'un arbre dans un lieu désert, pour la soustraire à la possession de l'Autriche. L'Autriche a tout fait pour la retrouver, et un Magyar l'a livrée à prix d'argent. Le jour où ce palladium de la Hongrie a pu rentrer dans la chapelle de Bude au milieu d'une armée autrichienne et au bruit des salves d'artillerie, dans l'appareil d'un roi restauré, a été un beau jour pour l'Autriche. « D'aujourd'hui seulement, disait un ministre de cette puissance, nous recommençons à régner en Hongrie. »

Le souvenir du grand roi des Huns continua à se rattacher pendant tout le moyen âge aux destinées de la sainte couronne. Un annaliste hongrois rendant compte du couronnement de Rodolfe en 1572, et voulant donner une haute idée de l'appareil royal qui s'y déploya, en résume le tableau par ces mots : « On eût cru assister à une fête du roi Attila. »

III. — ÉPÉE D'ATTILA. — DERNIÈRES TRADITIONS EN HONGRIE ET EN ORIENT.

La Hongrie possédait au XIe siècle ou croyait posséder une bien précieuse relique d'Attila, son épée, qui, disait-on, n'était autre que l'épée de Mars, idole des anciens Scythes, découverte jadis par une génisse blessée, déterrée par un berger et portée au roi des Huns, qui en avait fait son arme de prédilection. « C'était, dit un vieux chroniqueur allemand, le glaive qu'Attila avait abreuvé du sang des chrétiens; c'était le fouet de la colère de Dieu. » On y attachait l'idée d'une force irrésistible et de la domination sur le monde, et les Hongrois, tout bons chrétiens qu'ils étaient, gardaient l'épée de Mars dans leur trésor national presque aussi religieusement que la sainte couronne. Or il arriva que le jeune roi Salomon, fils d'André Ier, ayant été chassé du trône par une révolte des magnats en 1060, et rétabli en 1063 avec l'assistance d'Othon de Nordheim, duc de Bavière, la reine-mère n'imagina rien de mieux, pour prouver sa reconnaissance au duc de Nordheim, que de lui offrir cette épée, qui promettait à ses possesseurs la souveraineté universelle. Othon, parvenu en peu de temps à une haute fortune, avait encore plus d'ambition que de bonheur; il accepta le don avec empressement, le conserva toute sa vie et le légua en mourant au jeune fils du marquis Dedhi, qu'il aimait beaucoup. Des mains du jeune marquis, mort prématu-

rément, l'épée passa entre celles de l'empereur Henri IV, qui en fit cadeau à son conseiller favori Lupold de Merspurg. Un jour qu'il allait dîner à la villa impériale d'Uten-Husen avec un brillant cortége de seigneurs, comme l'heure pressait, Henri poussa sa monture en avant, et les courtisans, aiguillonnant leurs chevaux, s'élancèrent sur sa trace à qui mieux mieux. Il y eut un moment de désordre, dans lequel le cheval de Lupold se cabra et lança à terre son cavalier, qui en tombant s'enferra de sa propre épée. On remarqua qu'il portait ce jour-là, par honneur, celle dont l'avait gratifié l'amitié de son maître. Si le glaive du roi des Huns avait cessé d'être fatal au monde, il l'était encore au profanateur qui osait le ceindre à son flanc comme une arme vulgaire.

Attila n'eut point à souffrir de la disparition de ses petits-fils, les rois hongrois de la dynastie arpadienne. La dynastie française qui les remplaça, loin de combattre les souvenirs traditionnels chers à sa patrie d'adoption, s'en montra, comme je l'ai dit plus haut, la gardienne intelligente et zélée. En même temps que Louis I[er] introduisait chez les Magyars les institutions littéraires de la France au XIV[e] siècle, il faisait compulser sous ses yeux les documens relatifs aux origines de la nation; c'était s'occuper d'Attila. Jean Hunyade et Mathias Corvin, son fils, qui montrèrent sous le costume hongrois à l'Europe du XV[e] siècle, si peu chevaleresque et si froidement chrétienne, les deux derniers héros de la chevalerie, s'inspiraient sans cesse des chants magyars et du nom d'Attila. Attila et les Huns devinrent l'objet d'une véritable passion à la cour de Mathias Corvin. Sa femme, la belle et savante Béatrix d'Aragon, pour payer dignement le bon accueil des Hongrois, suscita, avec l'aide des érudits italiens qu'attirait sa protection, une sorte de renaissance des lettres hunniques, comme les papes à Rome et les Médicis à Florence suscitaient une renaissance des lettres latines. Et quand Mathias, vainqueur des Turks et le seul adversaire devant qui eût reculé Mahomet II, fut placé d'une voix unanime à la tête d'une croisade préparée par la chrétienté, l'Europe ne vit pas sans étonnement le nouveau Godefroy de Bouillon proclamé par son peuple un second Attila. On trouve de temps à autre, dans les écrits du XV[e] et du XVI[e] siècle, la preuve certaine que les traditions sur Attila vivaient toujours, étaient toujours invoquées avec autorité.

Les longues et poignantes infortunes qui s'appesantirent sur la Hongrie après la funeste bataille de Mohâcz, l'occupation de Bude par les Turks et la transmission de la sainte couronne à une dynastie allemande, jalouse de la nationalité magyare, amortirent la tradition sans l'étouffer. Vint ensuite au XVIII[e] siècle l'esprit novateur et moqueur, qui de France souffla en Hongrie comme partout, ébranlant dans bien des cœurs la foi aux traditions, le goût des chants natio-

naux et le respect filial du nom d'Attila. En vain chercherions-nous dans les livres hongrois du dernier siècle le sentiment traditionnel, si vif encore au xvᵉ; s'il s'y trouve, il s'y cache soigneusement, car il rougit de lui-même et craint la raillerie. Il est fort douteux qu'aujourd'hui, malgré le retour aux études de l'antiquité et la mode des vieux blasons, les élégans Magyars de la cour de Vienne osent parler sans rire de leur grand-père Attila. Le peuple seul garde sa mémoire, qui fleurit dans les foires, où se vendent pour les campagnards de rustiques images des rois de Hongrie. Son nom est encore prononcé avec foi sous le chaume du paysan montagnard, principalement en Transylvanie. Là se perpétuent, par la bouche de quelques vieillards, des traditions de plus en plus vagues, qui nous rappellent les chroniques des xiiᵉ et xiiiᵉ siècles. Quant aux chansons nationales, elles semblent être entièrement oubliées : encore un demi-siècle, et le fil de la tradition orale sera rompu.

L'anecdote suivante nous fera voir quelle est encore parfois la susceptibilité du Sicule quand on attaque ses traditions. Un voyageur français parcourait, il y a quelques années, la Transylvanie, dont il se proposait d'observer à loisir les magnificences originales. Les auberges n'abondent pas dans ce beau pays; mais l'hospitalité y supplée, et notre compatriote fut reçu chez un paysan sicule avec la même cordialité et aussi peu d'apprêt qu'autrefois Ulysse chez Eumée. La maison était pauvre, mais assez propre. Sur la muraille, crépie à blanc, deux images grossièrement coloriées, clouées l'une en face de l'autre, attiraient tout d'abord l'attention. L'une d'elles représentait un général qu'à son uniforme vert, à son grand cordon de la Légion d'honneur, surtout à son petit chapeau, le Français reconnut aisément, et étendant la main avec vivacité il s'écria : « Napoléon ! » L'autre figure, d'un aspect farouche, était affublée d'une sorte de manteau royal et coiffée d'une couronne à longues dents; elle portait à sa main une bannière sur laquelle on distinguait un épervier. Ce fut cette fois le tour du Sicule, et comme le Français semblait embarrassé d'attacher un nom à cette figure grotesque, son hôte s'écria d'un air triomphant : *Attila Magyarock kiralya!* — Attila, roi des Magyars! — « Attila n'était point roi des Magyars; il était roi des Huns, » dit notre compatriote, choqué apparemment de l'anachronisme qui, confondant les Hongrois avec les Huns, plaçait Attila au ixᵉ siècle. « Il n'était pas roi des Magyars? » reprit le Sicule d'un ton presque suppliant et en fixant sur son interlocuteur un regard qui semblait dicter la réponse. « Non, » répliqua imperturbablement celui-ci. A ce *non* articulé d'une voix ferme, le front du Transylvain s'assombrit; il baissa la tête et se tut. Son hospitalité ne cessa point d'être attentive et polie, mais elle devint froide : la confiance avait disparu. Notre compatriote ne s'expliqua

que plus tard le changement survenu dans les manières de son hôte : il avait blessé mortellement le préjugé filial et l'orgueil du Szekhel. Au regret d'avoir affligé cet homme bon et naïf, il se promit bien de ménager désormais jusque dans ses erreurs de chronologie la fière nation qui prenait Napoléon pour le second de ses héros.

Voilà les traditions qui survivent encore parmi les Huns d'Europe : ceux d'Asie n'ont-ils pas les leurs? Les conquêtes du premier empire hunnique et le nom d'Attila ne sont-ils pas chantés ou racontés, soit dans les contrées de l'Oural, berceau des Huns noirs, soit dans les steppes de la Mer-Caspienne et du Caucase, ancienne patrie des Huns blancs? Pour répondre avec quelque assurance à cette question, il faudrait connaître les peuples de l'Asie septentrionale beaucoup mieux que nous ne les connaissons aujourd'hui. D'après le peu de notions que nous avons sur leurs mœurs, leurs croyances, leur histoire domestique, la question devrait se résoudre négativement. Oui, le nom d'Attila paraît oublié dans le pays qui pourrait avant tout autre revendiquer sa gloire. On dirait que ce monde mobile des nations nomades ne retient la mémoire que de ceux qui l'ont opprimé, ou qui ont frappé directement ses regards par de grandes catastrophes. Les catastrophes assurément n'ont point manqué à la vie d'Attila, mais les ravages de ses guerres et l'action violente de son gouvernement se sont portés surtout hors de l'Asie et loin de l'Asie. Il est arrivé aussi que, depuis lui, des conquérans sortis des mêmes races ont bouleversé ce grand continent et laissé après eux des successeurs pour perpétuer leur renommée. Tchinghiz-Khan et Timour sont aujourd'hui les héros du monde oriental : Attila ne l'est plus.

Si bonnes que semblent ces raisons, on a peine à se persuader néanmoins qu'un aussi grand événement que la destruction de l'empire romain d'Occident par les Huns, et une aussi grande figure que celle d'Attila, n'aient pas laissé chez des races pleines d'imagination quelques souvenirs, si vagues qu'on les suppose. La vie du roi des Huns, fertile en incidens romanesques, a dû fournir plus d'une anecdote à ce recueil d'histoires merveilleuses que les Orientaux se transmettent de génération en génération avec des variantes de temps, de lieux et de noms, et qui constituent le patrimoine littéraire des peuples pasteurs. Il n'est pas douteux qu'on n'en trouvât çà et là plus d'une, si l'on savait les chercher. Je n'en veux pour preuve que le conte suivant, que je prends presque au hasard dans un voyage publié à Paris il y a une vingtaine d'années. L'auteur de ce voyage est un Hongrois qui, à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, s'était mis en quête de la Magyarie orientale, le Dentumoger des traditions de son pays. Avant d aller chercher, comme certains autres, cette

patrie imaginaire en Sibérie ou au Thibet, il voulut s'assurer si les steppes qui séparent la Mer-Noire de la Mer-Caspienne ne renfermaient pas quelques rejetons de la souche magyare antérieure à l'établissement des Hongrois en Europe. Son attente fut bien heureusement remplie, s'il rencontra dans la vallée du Kouban, ainsi qu'il nous le dit, une peuplade qui non-seulement connaissait le nom de Magyar, mais encore prétendait que ses ancêtres l'avaient porté autrefois. Cette peuplade était celle des Karatchaï. La fraternité, ou du moins la similitude de nom, ayant créé entre notre voyageur et le chef ou *vali* de la tribu une sorte d'intimité, voici ce qu'il entendit sous la tente et de la bouche même de ce chef, un soir qu'ils buvaient ensemble le *tchaïa,* accroupis sur des tapis de Perse. Le voyageur ignorait l'idiome des Karatchaï, mais un interprète turk lui traduisait le récit phrase par phrase, et il s'empressa de le confier au papier dès qu'il fut rentré dans sa tente. Je le donnerai ici en l'abrégeant, et je le ferai avec d'autant plus de confiance, que l'écrivain à qui je l'emprunte semble n'y pas voir autre chose qu'une sorte de féerie orientale où il est question des Magyars.

« A Constantinople vivait jadis un empereur d'humeur bizarre et ombrageuse, pour qui l'honneur de son nom et la considération de sa couronne étaient tout, et qui eût sacrifié au désir de préserver sa gloire — enfans, parens et amis. Le ciel lui avait donné une fille unique, chez qui éclata dès l'enfance la beauté la plus merveilleuse. Craignant que cette beauté n'attirât plus tard quelque catastrophe sur sa maison, il fit élever sa fille loin de Constantinople, dans une petite île de la Propontide, sous la garde d'une matrone sévère et en compagnie de quinze demoiselles attachées à son service. Il défendit aussi par un décret à tout homme, quel qu'il fût, d'approcher de l'île sous peine de la vie.

« Les charmes d'Allemely (c'était le nom de la princesse) se développèrent avec les années; on ne pouvait la voir sans l'aimer. Les élémens en devinrent épris : quand elle se promenait dans la campagne, le vent la caressait de son haleine; quand elle marchait sur le rivage de la mer, les flots accouraient baiser ses pieds : un jour qu'elle s'était endormie sur son sopha, la fenêtre de sa chambre ouverte, un rayon de soleil entra, l'enveloppa amoureusement, et la rendit mère. Bientôt des signes certains révélèrent sa grossesse à tous les yeux. Rien ne peut rendre la colère qu'éprouva l'empereur à cette vue; il résolut de perdre sa fille pour cacher le secret de son déshonneur, mais, n'osant pas la tuer de ses propres mains, il la fit embarquer, avec la matrone qui l'avait si mal gardée et les quinze demoiselles, dans un navire rempli d'or et de diamans, qu'il abandonna aux caprices du vent et des flots.

« Mais le vent poussa doucement l'esquif vers le Bosphore, jusqu'à la Mer-Noire, et cette mer, d'ordinaire si courroucée contre ceux qui osent troubler ses eaux, le berça de rivage en rivage jusqu'aux contrées du Caucase, où dominaient alors les tribus des Magyars. Le hasard voulut que le jeune chef de ces tribus fît une grande chasse du côté de la mer. A la vue du navire orné de banderoles, dont le pont était couvert de femmes richement vêtues qui lui tendaient les bras en signe de détresse, le jeune khan, qui était vigoureux et adroit, décocha une de ses flèches, au bout de laquelle il avait attaché une longue corde de soie, et la flèche étant tombée sur le navire sans blesser personne, les jeunes filles nouèrent la corde autour du mât, et le khan, aidé de ses compagnons, les remorqua sur la plage.

« Allemely lui raconta toutes ses infortunes, sa naissance, son emprisonnement dans une île déserte, et l'aventure merveilleuse par suite de laquelle elle errait sur la mer avec ses compagnes. Le khan ne put se défendre de l'aimer et la conduisit dans son palais. Elle y mit au monde ce fils qu'elle avait engendré au contact du soleil, et ayant épousé le khan, elle lui donna aussi un fils. Ces deux enfans grandirent l'un près de l'autre, divisés par une haine mortelle. En vain le chef magyar, qui les regardait tous deux comme ses fils, essaya de les réconcilier; en vain, sentant sa mort prochaine, il eut soin de régler sa succession : ces jeunes gens, quand il ne fut plus, se disputèrent le commandement, et les Magyars, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, se livrèrent une cruelle guerre civile. Tandis qu'ils se déchiraient de leurs propres mains, les étrangers fondirent sur eux; ils furent vaincus, dispersés, et perdirent jusqu'à leur nom : c'est ainsi que finit la nation des Magyars. »

Qui ne reconnaîtrait dans ce récit l'histoire d'Honoria arrangée à la manière orientale? Tout y est — sous des noms différens et avec tous les enjolivemens que la fantaisie peut imaginer : le célibat forcé de la petite-fille de Théodose, sa grossesse par suite d'une intrigue avec son intendant Eugène, son emprisonnement par les ordres de son oncle Théodose II, sa délivrance ou sa fuite, et ses fiançailles avec Attila. On y retrouve de plus la donnée traditionnelle de son mariage avec le roi des Huns, de la naissance de son fils Chaba et des désastres que ce fils attira sur les Huns après la mort de son père. C'est là, je n'en doute point, un lambeau de la tradition asiatique dont j'ai parlé plus haut, et qui donnait un développement tout particulier aux aventures d'Honoria et de Chaba. Ainsi l'écho de cette grande tempête qui, partie de l'Asie au IVe siècle, démolit l'empire romain et couvrit l'Europe de ruines, revient mourir en Asie, comme un soupir d'amour, dans un conte digne des *Mille et Une Nuits*.

AMÉDÉE THIERRY.

HIPPOCRATE

SA VIE ET SES ÉCRITS

LES ÉCOLES DE COS ET DE CNIDE. — LES ÉCOLES MODERNES.

I. *Œuvres complètes d'Hippocrate*, par M. Littré, 8 vol. in-8°, Paris 1839-1853. — II. *Œuvres choisies d'Hippocrate*, par le Dr Ch. Daremberg, 1 vol. in-8°, 1855.

L'histoire des sciences est plus inconnue que l'histoire politique des nations. Ce que les générations qui nous précèdent ont pensé est plus ignoré que ce qu'elles ont fait. Il reste en effet de leurs théories moins de traces que de leurs actions, et l'on comprend qu'il soit difficile de se rendre un compte exact des opinions d'hommes séparés de nous par des milliers d'années, lorsque le langage, les habitudes de l'esprit, la forme et le fond des opinions, la manière même de penser, changent presque une fois par siècle. Il est curieux cependant de rechercher ce que l'on savait dans l'antiquité sur toutes les parties de la science, mais principalement sur celles qui sont encore un peu obscures. Ce n'est pas d'ailleurs un travail stérile. Les anciens n'avaient pas l'esprit scientifique, mais leur génie philosophique entrevoyait la vérité et devançait la preuve rigoureuse. Si leurs opinions étaient des pressentimens plutôt que des théorèmes, c'étaient des pressentimens justes, et il est telle science où la justesse du coup d'œil, l'habileté dans l'art de prévoir, sont peut-être plus utiles que la dextérité de l'expérimentateur, la logique et la certitude des déductions. La médecine est encore à peine une science; elle comporte peu de règles précises, c'est un art peu cer-

tain appuyé sur des sciences, et cependant, pour la bien connaître et la bien exercer, il faut avoir au plus haut degré l'esprit d'observation et d'induction qui fait le fond de l'esprit scientifique. Il faut observer, et l'observation y est plus difficile que partout ailleurs; il faut expérimenter, et les conditions de l'expérience ne sont jamais identiques : elles varient avec le pays où l'on exerce, le médicament que l'on emploie, l'âge, le sexe et les dispositions du malade. Les tempéramens divers mettent à chaque instant l'observateur dans des conditions nouvelles et l'empêchent de conclure avec certitude. Telle blessure, telle maladie sont mortelles pour l'un et légères pour l'autre. Tel homme peut supporter l'ablation du bras, tel autre, qui paraît aussi vigoureux, mourra parce qu'on lui aura coupé le doigt. Bien plus, les mêmes maladies changent de nature sans qu'on puisse assigner une cause à ces variations, et le remède qui les guérissait peut devenir d'un jour à l'autre inutile ou funeste. Chirac disait : Je veux accoutumer la petite-vérole à la saignée. Et cette prétention n'est pas si absurde, lorsqu'on observe combien de maladies sont soulagées aujourd'hui par des remèdes que l'on n'aurait pas osé employer quelques années plus tôt. Pour cette science, la précision n'existe donc pas, et néanmoins, pour la pratiquer, il faut observer et il faut conclure, il faut même agir et agir plus rapidement que dans toute autre, car souvent, a dit Fontenelle, la raison ordonne qu'on agisse sans l'attendre.

Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher ce que l'on sait des origines de la médecine et du commencement de son histoire, en suivant, dans cette étude, les deux savans traducteurs d'Hippocrate, M. Littré et M. Daremberg. A peine connaît-on dans le monde le nom de quelques-uns des grands médecins de l'antiquité, mais en tout cas on ne sait guère s'ils étaient des théoriciens ou des empiriques, on ignore en quoi leurs opinions ressemblent à celles qu'on enseigne aujourd'hui, et en quoi elles s'en distinguent. C'est là ce que nous voudrions exposer pour Hippocrate, après avoir cherché où en était la science au moment où il parut et ce qu'on savait avant lui. Peu de sciences d'ailleurs sont aussi communément ignorées que la médecine; il n'en est pas qui aient donné lieu à des hypothèses plus incroyables. Tout le monde est, a été, ou sera malade, tout le monde au moins a vu des malades, et cependant presque personne ne sait ce que c'est que la maladie. Le langage des gens du monde est rempli d'expressions fausses et de chimériques raisonnemens. Que signifient par exemple ces locutions : Ma goutte m'est remontée dans l'estomac; mon rhumatisme s'est transporté de ma jambe dans mon bras; une fièvre violente a attaqué telle personne? La goutte, le rhumatisme, ou, comme on dit d'une façon encore moins exacte,

l'*humeur rhumatismale ou goutteuse*, sont-ils des êtres qui se transportent d'un lieu dans un autre, qui se promènent sur les muscles des diverses parties du corps, ou qui peuvent sauter d'une jambe dans un bras sans laisser de trace sur la route qu'ils ont parcourue? On ne peut pas plus dire avec exactitude que la goutte s'est portée dans le cerveau — lorsque la manie survient à la suite d'une inflammation dans les jambes — qu'on ne peut prétendre que la folie s'est portée dans le gros orteil lorsque la goutte remplace un accès de délire. Comment d'ailleurs une maladie peut-elle attaquer? Que signifie ce combat? La maladie est-elle une personne réelle qui attaque et qui tue le malade ou qui est vaincue par lui? On dit souvent que certaines affections, la phthisie latente par exemple, passent longtemps pour une autre maladie, puis se démasquent tout d'un coup quelques semaines ou seulement quelques jours avant la mort. Qu'est-ce que cet être malicieux qui se cache d'abord et n'ôte son masque que lorsqu'il est sûr de son coup? On peut même demander ce que signifient ces mots : J'ai une maladie nerveuse, j'ai mal aux nerfs? Y a-t-il au monde une maladie qui ne soit pas nerveuse, un mal qui ne se transmette pas par les nerfs, puisque les nerfs sont les conducteurs de la sensibilité?

Toutes ces expressions, dira-t-on, sont des manières de parler, des figures que les médecins eux-mêmes emploient; mais rien n'est plus dangereux dans les sciences que les figures et les manières de parler, lorsqu'elles ne sont pas exactes. Les hommes tendent toujours à réaliser leurs abstractions, à prendre leurs hypothèses pour des vérités démontrées; on s'imagine très aisément d'ailleurs que l'on comprend ce qu'on dit parce qu'on l'a répété et entendu répéter souvent. Puis, la plupart des expressions que j'ai mentionnées et une foule d'autres qui remplissent les conversations du public viennent d'anciennes théories dont le temps a fait reconnaître la fausseté, mais qui ont laissé des traces dans le langage et contribué à le rendre obscur et inintelligible. Plusieurs d'entre elles remontent jusqu'à Hippocrate, et il est curieux de voir comment des idées justes ou utiles à leur origine sont devenues dans la suite une source d'erreurs. L'exposition de la théorie du médecin grec le montrera, je l'espère, et en tout cas n'est-il pas curieux de connaître ce que pouvait penser sur un sujet à la fois si élevé et si pratique l'un des hommes les plus célèbres de l'antiquité, celui qui tout au moins a laissé le plus grand nom dans la science qu'il a cultivée, un des prédécesseurs de Galien, un contemporain et peut-être un ami de Socrate et de Platon?

Je rapproche à dessein ces deux derniers noms de celui d'Hippocrate. Tous trois ont ensemble plus d'un rapport. L'analogie ne

vient pas seulement de ce qu'ils ont vécu aux plus beaux jours de la Grèce, mais ils sont unis encore par tous les liens qui rattachent la médecine à la philosophie, et qui font de l'histoire médicale un fragment de l'histoire philosophique. Une étude même superficielle montre comment ces deux sciences se sont toujours suivies de près, et combien les progrès de l'une sont liés à ceux de l'autre. Chaque système de médecine a son analogue dans un système de philosophie, son correspondant et son contemporain, et s'il n'en est pas l'image, il en est au moins le reflet. Ainsi, dans l'origine, la médecine, comme la philosophie, était sur un trépied, et rendait des oracles sans raisonner. Elle commença à devenir une science avec la philosophie ionienne. On ne peut méconnaître dans Hippocrate un platonicien. Loin d'être un athée, comme on l'a dit, il est, autant qu'on peut en juger, un philosophe spiritualiste. Il a même, sinon dans le style, du moins dans la manière de raisonner, des rapports avec Platon. Plus tard, la médecine procéda d'Aristote, et Galien en est un exemple éclatant. A Rome, sous les empereurs, elle disparut peu à peu avec la philosophie même. Au moyen âge, elle fut remplie de systèmes et de subtilités comme la scolastique; les savans puisaient à une source commune, l'érudition. Elle fut astrologique avec Paracelse, mystique avec Van-Helmont. Au XVIIe siècle, elle emprunta ses théories à la physique de Descartes, puis à Leibnitz. Le siècle dernier la rendit plus précise et peu à peu matérialiste avec Bichat, Cabanis et Broussais. Enfin de nos jours, éclairée à la fois par des idées générales plus élevées et par des expériences mieux faites, elle devient de plus en plus spiritualiste et éclectique, obéissant ainsi à l'impulsion qu'une main puissante a imprimée à la philosophie.

C'est donc en prenant les philosophes pour guides que l'on doit étudier les médecins; c'est d'après les premiers qu'il faut juger les seconds. En effet, si nous cherchons quels ont été les commentateurs d'Hippocrate, nous trouverons parmi eux autant des uns que des autres. Peu d'ouvrages de l'antiquité d'ailleurs ont été aussi avidement étudiés que ceux qui vont nous occuper; érudits, philosophes et médecins, les ont traduits ou commentés. Les uns en ont combattu les doctrines, la plupart ont admiré le génie de l'écrivain, et l'ont élevé au-dessus de tous les savans du monde. Souvent même ils ont invoqué son autorité, tantôt en faveur des doctrines nouvelles, tantôt contre les médecins contemporains. Galien est le plus célèbre de tous ces commentateurs, et son ouvrage nous reste à peu près en entier; mais il n'est pas à beaucoup près le seul. Dioclès de Caryste, Hérophile le critique, Aristarque, Didyme le médecin, Asclépiade, Thessalus de Tralles avant lui, Oribase, Philagrius, Jean d'Alexandrie, Cassiodore plus tard, se sont occupés, soit des œuvres

complètes d'Hippocrate, soit d'un de ses traités en particulier. Plus récemment, Grimm a traduit Hippocrate en allemand; Sprengel, Ackermann, Spon, Dacier, etc., l'ont commenté et ont exposé, soit sa philosophie, soit ses théories médicales. De notre temps enfin ont paru des travaux qui ont jeté sur Hippocrate et sur la médecine de son époque une lumière plus éclatante. Ce n'est que d'aujourd'hui en effet que date la véritable critique scientifique, et que l'on a commencé à discuter les témoignages des anciens, à ne prendre dans leurs livres que ce que la raison peut avouer. De là est née une science toute moderne que l'on pourrait appeler celle du *bon sens dans l'érudition.* Les plus récens de ces travaux sont les études sur Hippocrate du docteur Houdart, et surtout les deux ouvrages de M. Littré et de M. Daremberg. Ces deux derniers ont publié deux éditions des œuvres d'Hippocrate : l'un a traduit tous les traités qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique,* l'autre ne s'est occupé que de ceux que l'on peut attribuer avec le plus de certitude au médecin dont ils portent le nom. Ces deux ouvrages, qui se complètent et se corrigent l'un par l'autre, ont été encore rectifiés par des articles dus à une foule de médecins et d'érudits, et surtout par les travaux de deux des critiques les plus accrédités de la nation la plus critique du monde, M. Petersen et M. Meinecke. D'ailleurs nos deux compatriotes ont fait leurs preuves. M. Daremberg a déjà publié, outre une édition des œuvres d'Oribase et de Rufus d'Éphèse, le premier volume d'une traduction de Galien; il est peut-être aujourd'hui l'homme le plus versé dans l'histoire des sciences naturelles. Les lecteurs de la *Revue* ont souvent apprécié le grand talent d'exposition de M. Littré, et sont habitués à s'instruire avec lui. Tous deux sont médecins et joignent à une connaissance approfondie de la langue grecque celle de la science moderne et des théories de l'antiquité. Ils savent d'ailleurs, comme l'a dit Galien, que le *véritable médecin est philosophe.*

I.

Des philosophes ont prétendu que les efforts de l'homme tendent toujours naturellement au résultat le plus prochain et le plus pratique. Il songe, dit-on, d'abord à ses besoins, ensuite à ses plaisirs; ce n'est que plus tard que ses pensées s'élèvent et deviennent moins grossières. Il s'occupe d'agriculture, de médecine, de guerre, de politique pratique, puis de poésie et d'art, avant de songer à la philosophie. Pour moi, il me semble que nous sommes plus désintéressés, et que l'esprit humain est moins *utilitaire,* comme on dit aujourd'hui. Les hommes ont cultivé les lettres avant les sciences, et l'ima-

gination a partout précédé la raison. On a composé des poèmes avant d'écrire des ouvrages de physique, et même parmi les poèmes les plus anciens sont aussi ceux qui racontent les aventures les moins réelles. Les tableaux et les statues ont commencé par représenter des objets purement fictifs, des monstres ou des chimères, puis des scènes empruntées à la mythologie, et les peintures du monde réel ont été tardives. On a écrit en vers bien avant d'écrire en prose. La médecine elle-même a dû être inventée fort tard, après la poésie, la philosophie et la musique. Une autre raison devait empêcher les hommes de songer à secourir les malades, c'est la persuasion que toutes les maladies ont pour cause la colère d'un dieu. On ne peut pourtant prétendre qu'Hippocrate ait été le premier médecin et qu'avant lui il y eut à peine des empiriques. Il est sans exemple qu'un homme, quel que soit son génie, ait pu créer une science et la rendre telle qu'apparaît la médecine dans les livres dont nous allons parler. Cela n'arrive pas même pour les découvertes les plus simples, qui, pour être complètes, ont besoin des travaux successifs de plusieurs inventeurs. Il y a longtemps qu'on a dit que les sciences sont plutôt filles du temps que du génie. C'est ce qu'on peut remarquer surtout dans celles où l'observation joue un aussi grand rôle que dans la médecine. Cherchons donc avant tout dans quel état Hippocrate a trouvé les choses. Les travaux de ceux qui l'ont précédé jetteront du jour sur les siens propres. Pour bien déterminer le rang qu'un savant mérite, il faut le rapprocher de ses devanciers, puis mesurer l'influence qu'il a exercée sur ses successeurs.

Aucun monument ne constate l'origine de la médecine. Il ne nous reste aucun des livres publiés avant la LXXX[e] olympiade, et ils étaient nombreux, car Hippocrate regrette souvent, comme La Bruyère, que les anciens aient enlevé de la science le meilleur et le plus beau, et qu'il ne reste qu'à glaner après eux. Ces livres d'ailleurs existeraient-ils, qu'ils ne nous apprendraient pas grand'chose, car ce n'étaient pas sans doute des histoires de l'art, et l'on en est réduit aux conjectures. Les uns, et Hippocrate est du nombre, ont fait naître la médecine du besoin que les hommes ont peu à peu éprouvé d'avoir un régime plus approprié à leur nature. L'alimentation était d'abord mauvaise, peu abondante en principes nutritifs; tous ceux qui avaient une constitution faible périssaient, et le régime précéda la médicamentation. Pétrir le pain, cuire les viandes, composer les sauces, dit Hippocrate dans son traité de *l'Ancienne médecine*, c'était déjà de la médecine, car c'était un changement de régime. Bientôt aussi on s'aperçut que malgré ces modifications apportées à la nourriture naturelle, il y avait encore des maladies, que le régime de l'homme en santé ne convenait plus à l'homme malade, et après avoir conseillé de manger moins, on composa des bouillies, on fit prendre des

alimens liquides, des infusions de plantes salutaires; on commença de médicamenter. On distingua ensuite quelques maladies; on apprit que telle chose était nuisible dans tel cas, favorable dans tel autre. On tira des conclusions d'après les causes présumées, et la médecine devint peu à peu une science. Isocrate et Strabon témoignent comme Hippocrate que telle était l'opinion de l'antiquité sur la marche des premiers médecins. D'autres historiens ont justement pensé que les sciences ne commencent jamais d'une façon aussi rationnelle, et ne vont pas ainsi logiquement du simple au composé, du régime à la médicamentation. Ils ont cru que le hasard avait conduit quelques malades à essayer de se guérir avec certaines plantes; les uns moururent, les autres guérirent, et ce qui avait paru servir aux uns fut employé, ce qui avait perdu les autres fut rejeté. Une thérapeutique se forma peu à peu, et la pathologie vint plus tard. Une dernière conjecture des historiens, et c'est à notre avis la mieux fondée, c'est qu'on s'occupa d'abord des maladies externes, des blessures. Les lésions apparentes étaient moins effrayantes que les maladies proprement dites, dont les causes intérieures échappaient aux yeux inhabiles des premiers médecins. On appliqua des plantes et des onguens sur les parties malades, et la chirurgie précéda la médecine.

Quoi qu'il en soit de ces trois opinions, il paraît certain que la réflexion et le raisonnement ne présidèrent pas aux débuts de l'art médical. Dans tous les cas d'ailleurs les hommes n'auraient jamais osé tenter de guérir des maux qu'ils attribuaient à la colère céleste, et porter sur eux-mêmes une main téméraire. Les troubles de l'économie les étonnaient et les effrayaient comme des phénomènes divins, et ils s'en remirent aux dieux du soin de leur guérison. Seulement entre la Divinité et les hommes il fallait des intermédiaires, et les prêtres furent les premiers médecins.

En Égypte, où l'on cherche volontiers l'origine de toute civilisation et de toute science, il y eut dès longtemps des prêtres-médecins. Pour appuyer leur influence, ils sentirent de bonne heure le besoin de ne pas se contenter de prières et de sacrifices, et de recourir à des moyens plus humains et plus efficaces. Leur médicamentation, d'abord réduite à quelques herbes et à quelques plantes, devint peu à peu compliquée. Hérodote raconte même que les médecins égyptiens soignaient chacun une partie du corps, les uns les yeux, d'autres les bras ou le ventre, etc. Ils s'occupèrent aussi d'hygiène, et firent un pays très sain d'une terre d'abord inhabitable, où la lèpre et les ophthalmies étaient très fréquentes, et où cette dernière maladie fait encore aujourd'hui de grands ravages. Des règles très précises pour tous les cas étaient consignées dans les livres sacrés, *l'Encyclopédie hermétique*, et les médecins étaient obligés de les suivre, sous peine de mort. Diodore de Sicile raconte qu'on ne

leur pardonnait pas de s'en être écartés, eussent-ils même guéri leurs malades. Cette loi était peu profitable aux progrès de la science, mais elle indique des connaissances assez précises, et c'est ce que témoignent aussi les livres de Moïse. Voici d'ailleurs sur quoi ces connaissances reposaient : on exposait les malades sur le grand chemin, et tous les passans étaient appelés à donner leur avis, à raconter comment ils avaient guéri des maladies analogues. Ces observations recueillies composaient une sorte de manuel. L'anatomie n'était pas inconnue, et les pharaons avaient ordonné des dissections. L'embaumement même contribuait à faire connaître les organes, et les momies prouvent, par l'excellent état de leurs membres et de leurs dents, le savoir et l'habileté des médecins qui les avaient soignées de leur vivant.

L'Égypte était civilisée depuis longtemps, lorsque les Pélasgiens mangeaient encore des glands dans les forêts, et c'est à elle, dit-on, que les Grecs ont emprunté leur civilisation. Esculape passait pour être venu de Memphis. La médecine fut là aussi exercée primitivement par les dieux avec l'intermédiaire des prêtres, et la science naquit de la nécessité de tromper les hommes. Orphée et les orphéens sont les plus célèbres des prêtres-médecins; mais les Grecs ne pouvaient être civilisés à demi : leur esprit était libre, curieux, et en peu de temps l'art de guérir fit de grands progrès. Pline attribue à Orphée un livre perdu sur la botanique, Galien un ouvrage sur les médicamens; on a même considéré la résurrection d'Eurydice comme un fait purement médical, et c'est à Musée, l'un des élèves d'Orphée, qu'Aristophane, dans *les Grenouilles*, attribue l'invention de la médecine et de la magie. Les prêtres grecs d'ailleurs ne prétendaient pas être seulement des intermédiaires chargés d'obtenir des dieux la guérison des malades; ils disaient avoir reçu d'Apollon l'art de guérir. On ne sait rien pourtant de positif sur les médecins antérieurs à Esculape, et l'érudition la plus hardie n'oserait ici rien affirmer. Esculape même, nous ne le connaissons que par ses fils Machaon et Podalire, qui ont assisté au siége de Troie, et la poésie d'Homère a fait de ces temps fabuleux une époque connue de tout le monde.

Machaon et Podalire soignaient les blessés de l'armée grecque. Leur thérapeutique était singulière; on sait que l'un d'eux faisait boire aux blessés une mixtion de vin et de fromage râpé, et cependant un grand médecin comme lui, dit Homère, vaut mieux que des bataillons entiers dans une armée. Après le siége de Troie, un des fils de Machaon éleva un temple à son grand-père, Esculape, qui devint dès lors une divinité, quoique Homère l'appelle simplement le *médecin irréprochable*. Les temples d'Esculape se multiplièrent et furent bientôt remplis de prêtres-médecins. Les plus célèbres sont ceux de Titane près de Sicyone, de Tricca en Thessalie, de Ti-

thorée en Phocide, d'Épidaure, de Cyrène, de Cos et de Cnide. Ils étaient toujours situés dans des lieux salubres, souvent près d'une source d'eaux minérales. Xénophon parle d'eaux chaudes qui coulaient auprès du temple d'Esculape à Athènes. En général, comme le temple de Cos, ces édifices étaient dans un des faubourgs de la ville. On y trouvait toujours une statue du dieu, debout, tenant à la main un serpent et s'appuyant sur le bâton nécessaire aux malades, comme pour justifier cette idée de Platon, que le médecin doit avoir eu toutes les maladies. Un coq et souvent un chien sont couchés à ses pieds. Quelquefois, comme on peut le voir au Musée des antiques, à côté de ce dieu est un personnage plus petit, connu sous les noms de *Telesphore*, *Evamérion* et *Acésius*, qui présidait à la convalescence des malades, et que les Grecs avaient emprunté à la mythologie égyptienne. Peu à peu les prêtres d'Esculape devinrent de véritables médecins, et les cérémonies auxquelles ils soumettaient les malades furent de simples préparations hygiéniques : c'étaient des bains, des boissons, des purifications qui déjà produisaient un soulagement; puis la présence du dieu, l'imagination du malade frappée par un spectacle imposant, enfin un remède qu'on lui donnait à sa sortie, achevaient sa guérison. S'il périssait, c'est que le dieu avait voulu sa mort. Ces prêtres étaient mariés et formaient leurs enfans à l'exercice de leur profession. Tous d'ailleurs croyaient descendre d'Esculape et portaient le nom d'Asclépiades. Ils inscrivaient sur les colonnes du temple la nature de chaque maladie, les remèdes ordonnés et le résultat du traitement. Pausanias a rapporté quelques-unes de ces inscriptions, et un livre perdu aujourd'hui, mais célèbre dans l'antiquité, les *Sentences cnidiennes*, avait été copié par le médecin Euryphon dans le temple de Cnide. Un des traités de la *Collection hippocratique*, les *Prénotions de Cos*, passe pour avoir la même origine.

Vers la Lᵉ olympiade, 580 ans avant Jésus-Christ, la science sortit des temples. On oublia l'exemple d'Esculape, foudroyé pour avoir dévoilé les secrets de son art. Les philosophes commencèrent à s'occuper de la médecine, et une science où pénètre la philosophie ne tarde pas à se perfectionner. Alors apparurent Empédocle, qui observa l'action de quelques agens sur l'économie, Anaxagore de Clazomène, qui rechercha les causes des maladies, et les attribua toutes à la bile, destinée à jouer plus tard un grand rôle dans les systèmes des anciens et considérée aujourd'hui comme le liquide le plus inutile de l'organisation; Leucippe et Démocrite, qui s'occupèrent de la respiration, de la nutrition, de la vision; Héraclite, qui conclut de ses systèmes sur l'origine du monde à l'origine et aux causes des maladies, etc. C'est alors aussi que les disciples de Pythagore se répandirent en Grèce. Leurs théories étaient sans doute bien méta-

physiques, et ils songeaient peu à observer la nature; ils ne savaient pas l'anatomie : l'idée si simple d'attribuer à chaque organe une fonction et de penser que la maladie est un arrêt dans cette fonction ne leur venait pas. Cependant leurs travaux si imparfaits eurent de grands résultats. Les Asclépiades s'efforcèrent de suivre le mouvement scientifique et joignirent à leurs précieuses observations les découvertes de la nouvelle philosophie. Leur caractère religieux s'effaça peu à peu, ils sortirent de leurs temples et devinrent des médecins voyageurs ou *periodeutes* et même des écrivains. Le plus illustre d'entre eux est Euryphon, qui inventa un système de pathologie, et dont les opinions furent peu après combattues et détrônées par l'école hippocratique.

Ainsi avant Hippocrate, et c'est surtout là ce qu'il fallait constater, il y avait en Grèce des médecins et des théories médicales. Les anciens temples d'Esculape étaient devenus des écoles véritables où des professeurs enseignaient en public la physiologie, la pathologie, les causes et les divisions des maladies, la gravité des symptômes, etc. Les remèdes employés étaient compliqués et nombreux, les opérations de chirurgie même étaient devenues des prodiges d'habileté pour le médecin, et, il faut le dire aussi, de courage pour le malade. On avait inventé des appareils pour le redressement de l'épine dorsale, pour la luxation des membres, les fractures, l'accouchement et les maladies des femmes, etc. Dans toutes les villes policées de la Grèce, des lois instituaient les médecins et réglaient l'exercice de leur art. Un passage de Platon montre qu'ils soignaient les malades d'après certaines règles : il leur était défendu de donner du poison, de faire avorter; ils étaient responsables devant l'état de leur négligence. Avant d'être reçus à exercer, ils prononçaient en public une espèce de discours ou de thèse. Les uns tenaient boutique et vendaient des potions, recevaient et guérissaient les blessés par accident; les autres parcouraient les villes; d'autres suivaient les armées et étaient enrégimentés comme des soldats. C'est alors aussi que l'on commença de payer directement son médecin. On ne se contenta plus, comme autrefois, d'offrir des présens et des sacrifices au dieu dont il était le prêtre. « On se laisse avec grande douleur inciser et cautériser par les médecins, et, pour ces opérations, on se croit obligé de leur donner un salaire, » a dit Xénophon. On payait aussi pour suivre les cours de l'école de Cos et de l'école de Cnide. M. Littré a recherché quelle pouvait être la quotité de ce salaire. Il n'a guère trouvé que ce passage d'un auteur contemporain des successeurs d'Alexandre, Cratès de Thèbes, qui fait ainsi le budget d'une grande maison : cuisinier, *dix mines* (720 fr.); médecin, *un drachme* (1 fr.); flatteur, *cinq talens* (25,000 fr.); *conseiller de la fumée* ou pourvoyeur de débauche, *un talent* (5,560 fr.); philosophe, *trois*

oboles (0 fr. 45 c.). Si, comme le croit M. Littré, ce passage n'est pas une plaisanterie, on doit avouer que l'honneur d'être assimilé aux philosophes rapportait peu de chose aux médecins. Ils sont plus chers aujourd'hui; il est vrai que le prix des flatteurs a beaucoup baissé.

Ainsi, au VIe siècle avant l'ère chrétienne, la médecine était loin d'être tout à fait inconnue. Elle n'avait nullement disparu depuis la mort d'Esculape, comme on l'a dit. Les théories étaient nombreuses et la pratique compliquée. On connaît mal ces théories, il est vrai, mais elles n'en existaient pas moins, et d'après ce que nous savons sur la philosophie grecque, elles ne pouvaient manquer de grandeur. On commençait à connaître les veines et les artères et à les distinguer; on savait l'ostéologie, on discutait sur le sommeil, sur la vue, etc. Les maladies n'étaient plus des punitions envoyées par le ciel, et que les dieux seuls pouvaient guérir. Cependant on reconnaissait encore une maladie divine, la maladie sacrée ou l'épilepsie, mais c'était la seule, et il était réservé à Hippocrate de détruire ce dernier vestige de l'origine de la science, sans se laisser arrêter par les vains prestiges de la mythologie :

> Quem neque fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
> Murmure compressit cœlum...

C'est donc au milieu d'un mouvement scientifique très prononcé que parut celui qui devait faire oublier tous ces devanciers, et réunir sous une gloire qui lui devint personnelle et ses maîtres et ses contemporains.

II.

Hippocrate est né à Cos le 26 du mois *agrianos*, la première année de la LXXXe olympiade (460 ans avant Jésus-Christ), sous le gouvernement d'Abriadès. C'est du moins là ce qu'affirment deux de ses plus anciens biographes, Histomaque et Soranus, auteur d'un ouvrage sur les vies et les sectes des médecins. On ne sait d'ailleurs quel est ce mois de la chronologie de Cos, ni quel est ce magistrat qui gouvernait l'île au Ve siècle. Hercule, comme on sait, exilé par Junon après le siége de Troie, s'était établi à Cos. Ses descendans donnèrent à la Grèce une foule de médecins, et quelques-uns de leurs ouvrages font sans doute partie des livres qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique*. Hippocrate descendait d'Hercule en ligne directe par son père Phénarète, et il était fils d'Esculape par sa mère Héraclide. Son origine était donc tout à la fois céleste, héroïque et médicale. Ces trois caractères sont également mêlés dans ses ancêtres, puisque Hercule descendait de Jupi-

ter, et que l'on a essayé d'expliquer toutes ses actions par des guérisons médicales : la délivrance de Prométhée par l'application de certaines plantes sur le foie rongé par le vautour, la résurrection d'Alceste par une cure habile, la destruction de l'hydre de Lerne et des oiseaux du lac Stymphale par un desséchement hygiénique de marais insalubres ou la découverte de l'*arum colocasia,* plante mystérieuse qu'il employait à la guérison des ulcères. Quant à Esculape, on sait aussi qu'il était élève du centaure Chiron, qu'il descendait d'Apollon, et qu'Homère l'appelle « le médecin irréprochable. »

Malheureusement tout cela est bien précis, on n'ignore même aucun des noms des ancêtres d'Hippocrate appartenant aux dix-sept ou aux dix-neuf générations qui le séparent d'Hercule. Il faut se défier un peu d'une telle exactitude en de si anciens récits. Les Grecs, il est vrai, se distinguent par un grand respect pour les productions de l'esprit humain; mais quant aux auteurs mêmes de ces productions, ils aiment mieux les diviniser que les honorer, et ils croient les grandir en entourant leur vie d'un voile mystérieux. C'est ce qu'ils ont fait pour Hippocrate, et ses admirateurs ne peuvent guère s'en plaindre, puisqu'ils l'ont aussi fait pour Homère. Cependant, malgré les travaux ingénieux d'un savant allemand, M. Petersen, la date de sa naissance semble bien fixée par Soranus; elle concorde avec ce qu'on sait des principaux événemens de sa vie. Elle le fait un peu plus jeune que Socrate, et un peu plus vieux que Platon, qui le met en scène dans ses dialogues et le place au nombre des Asclépiades du temple de Cos. Hippocrate mourut à Larisse, en Thessalie, à un âge avancé, qui varie entre quatre-vingt-cinq et cent neuf ans. Le plus faible de ces deux chiffres se rapproche sans doute plus que l'autre de la vérité, peut-être même mourut-il plus jeune. Pline et Lucien ont tous deux fait un traité sur les hommes qui ont vécu longtemps. Ils citent Carnéade, mort à quatre-vingt-cinq ans; Xénocrate, mort à quatre-vingt-quatre; Platon, mort à quatre-vingts ans, etc., et ils ne parlent pas d'Hippocrate.

M. Littré, M. Daremberg, M. Houdart, M. Petersen, se sont efforcés de démêler le vrai et le faux dans la biographie donnée par Soranus. Chacun d'eux a successivement ébranlé une des dates, un des événemens de la vie d'Hippocrate, une des guérisons opérées par lui, et de ce travail de destruction il résulte qu'on ne peut plus rien affirmer sur sa vie et sur ses voyages. On serait presque tenté de nier son existence dans ce chaos d'incertitudes et de contradictions, comme Wolf a nié l'existence d'Homère; mais si la meilleure preuve de l'existence de Dieu est l'existence du monde et son ordonnance, le seul moyen de prouver qu'un poète ou un médecin ont vécu, c'est de rappeler ses poèmes ou ses doctrines, et c'est ce qu'on peut faire pour Homère et pour Hippocrate. Je conviens, et nous en

verrons tout à l'heure les preuves, que la *Collection hippocratique* renferme des traités dus à des écrivains différens par le temps où ils ont vécu, leur manière d'écrire, leurs doctrines médicales ou physiologiques; mais on y trouve certains ouvrages où se sent la main d'un homme de génie, où l'on découvre une unité de doctrine et de composition qui peut ne les faire attribuer qu'à un seul et unique grand médecin. C'est ce grand médecin qu'il nous faut admirer, qu'il se soit ou non appelé Hippocrate, qu'il soit né à Cos ou à Athènes, que ce soit de lui ou d'un autre que Platon ait parlé, que ce soit son aïeul ou lui-même qu'Artaxerce ait appelé chez lui. Négligeons donc un peu sa personne pour ses doctrines, et ne nous arrêtons que sur quelques points de biographie trop célèbres pour être omis.

Soranus raconte qu'Hippocrate est venu à Athènes lors de la grande peste, accompagné de son gendre et de son fils. Il avait quitté sa patrie après l'incendie de la bibliothèque de Cos, dont on l'accuse, quoiqu'il n'y eût pas alors de bibliothèques et qu'Aristote ait eu le premier l'idée de réunir des livres. Il était venu s'établir en Macédoine. C'est là qu'il guérit le roi Perdiccas II d'une phthisie dont seul il reconnut la cause, — l'amour du prince pour Phila, concubine de son père. Malheureusement, et cela jette bien des doutes sur cette histoire, Érasistrate avait déjà eu la même aventure; il avait découvert l'amour d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice en lui tâtant le pouls devant elle. Hippocrate ne pouvait employer ce moyen, puisqu'il ne connaissait pas la sphygmologie, mais cette coïncidence est fâcheuse pour la confiance que les biographes bienveillans voudraient accorder à Soranus. Les Arabes même ont raconté une histoire analogue d'Avicenne, qui lui aussi, dit-on, avait brûlé la bibliothèque du prince Nouh-ben-Mançour, afin de posséder seul les connaissances qu'il y avait puisées. De Macédoine, Hippocrate se rendit en Grèce. Il y annonça la peste et vint à Athènes pour préserver les habitans. Ce voyage en Attique n'est pas prouvé, et l'on ne sait guère quelle est cette épidémie. La *Collection hippocratique* renferme, il est vrai, deux pièces qui attesteraient la réalité du voyage, mais elles passent pour apocryphes. L'une est un discours de Thessalus, fils d'Hippocrate, qui, voulant détourner les Grecs de détruire la citadelle de Cos, rappelle les services rendus par son père; l'autre est un décret des Athéniens décernant des honneurs au médecin qui les a sauvés. On ne connaît guère cependant d'autre épidémie à Athènes que la peste décrite par Thucydide. Or Thucydide ne parle pas d'Hippocrate, et, suivant son récit, la peste envahit la Grèce en l'année 428. Hippocrate n'aurait eu alors que trente-deux ans, sa réputation n'aurait pu être aussi grande que le dit Thessalus, il n'aurait surtout pas eu deux fils et un gendre médecins. C'est là une

des meilleures raisons que donne M. Petersen, appuyé sur le témoignage d'Aulu-Gelle et quelques paroles de Platon, qui cite Hippocrate comme le contemporain de Phidias, pour faire remonter sa naissance à l'année 475. Il aurait eu alors quarante-sept ans en 428, et il aurait pu avoir des fils médecins et une fille mariée. Malgré l'opinion de M. Petersen, on ne peut oublier que la chronologie de Platon n'est jamais bien exacte, et il est difficile de ne pas reconnaître une pièce apocryphe dans le discours de Thessalus. La peste décrite par Thucydide, la gravité des accidens, l'esprit de folie dont furent saisis tous les citoyens, l'impossibilité d'apporter à leurs maux aucun soulagement, etc., ne ressemblent en rien aux maladies que décrit le médecin de Cos.

C'est à la même époque qu'il faut placer le superbe refus des présens d'Artaxerce, et on doit en faire le même cas. Le roi de Perse, prévoyant, lui aussi, que la peste envahirait ses états, fit, dit-on, proposer à Hippocrate de quitter Athènes et de venir à sa cour. Le Grec répondit qu'il aimait mieux servir ses compatriotes et la liberté que des étrangers et le despotisme; puis, les ambassadeurs insistant et lui promettant un bon maître : Je n'ai pas besoin, dit-il, d'un bon maître. Galien regardait cette histoire comme certaine, et Stobée l'affirme, quoiqu'il la place sous le règne de Xerxès, qui était mort avant la naissance d'Hippocrate. Elle a donné lieu à de savantes dissertations d'histoire et de morale, et tantôt on a approuvé le refus de servir un tyran au nom du désintéressement, tantôt on l'a blâmé au nom de la philantropie. Le seul fondement de ce récit est une lettre écrite par Hippocrate au roi de Perse par l'intermédiaire du satrape Histanès; mais cette correspondance singulière est sans aucun doute l'œuvre d'un faussaire. Ce commerce était fort usité dans l'antiquité, et il l'est encore aujourd'hui. Plutarque raconte qu'il courait de son temps des lettres sous le nom de Lycurgue. On en a aussi attribué à Solon, et personne n'a songé à les croire vraies. Les lettres de Platon même sont sans doute fausses. Ce qui est plus sûr, c'est qu'Hippocrate avait beaucoup voyagé. On a par ses ouvrages des preuves de son séjour en Libye, à Délos, dans l'Asie mineure, en Égypte, où il a séjourné longtemps, à Thasos, dont il a décrit les constitutions médicales, pendant trois années successives, sous le nom d'*Épidémies*. Il est même probablement allé jusque dans la Crimée et la Russie méridionale. Il a recueilli une observation pathologique sur les bords du Danube. Le troisième livre des *Épidémies* prouve qu'il a exercé son art à Abdère, mais il n'est pas prouvé, comme le croit Bayle, que les Abdéritains l'aient appelé dans leur ville pour soigner Démocrite et lui aient payé son voyage dix talens ou 500,000 fr. Cela serait singulier dans un temps où le trésor destiné aux frais de la guerre montait

en Macédoine à soixante-dix talens. Démocrite d'ailleurs était rarement à Abdère, et les lettres citées à l'appui de cette histoire renferment des détails tellement absurdes, que si la vraisemblance du fait ne peut être réfutée en général, du moins on s'aperçoit que les circonstances accessoires sont autant de fables et font douter du fait principal. C'est là en effet qu'Hippocrate s'aperçut qu'une chèvre était noire, à la seule inspection de son lait; qu'une femme avait eu deux enfans, etc. Enfin il mourut à Larisse en Thessalie, et à une époque assez moderne on voyait encore son tombeau entre cette ville et Gyrton. Soranus même rapporte qu'un essaim d'abeilles a longtemps fait du miel sur sa tombe et que ce miel guérissait les aphtes. C'était sans doute le même miel qui avait nourri Homère et Pindare, et que les abeilles de l'Hymette répandaient sur les lèvres de Platon.

On le voit, la biographie d'Hippocrate est peu connue. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'il voyagea beaucoup, pratiqua longtemps la médecine, et que sa réputation était grande, même de son vivant. Euripide a cité une phrase d'un de ses livres dans une pièce dont on ne connaît que des fragmens. Aristophane parle de lui dans *les Nuées*, à côté de Socrate. Platon le nomme dans le *Protagoras*, cite ses leçons et son éloquence, met souvent son nom dans la bouche de Socrate, et n'a pas dédaigné de lui emprunter dans le *Phèdre* des pensées et des argumens. Les noms des malades cités dans quelques-uns des ouvrages qui sont certainement de lui ont été habilement commentés par un érudit, qui a éclairci bien des questions obscures et rétabli bien des faits : M. Meinecke. Ils prouvent que les familles de la Thessalie les plus riches et les plus illustres l'avaient choisi pour médecin. On venait même d'Athènes l'entendre professer à Cos et combattre activement les théories de son rival Euryphon, chef de l'école de Cnide. Hippocrate était sans doute à la fois un praticien, un professeur et un philosophe. Un dernier point reste à éclaircir. Si l'on entre au Musée des antiques, au Louvre, on trouve au fond de la première salle, sous le numéro 524, le buste d'un philosophe, et au-dessous est écrit le nom d'Hippocrate. Sa tête est chauve, son front large et ridé, ses yeux ronds et enfoncés, son nez détaché du front par une brusque échancrure, et, il faut en convenir, un peu commun, quoique le reste de la tête soit assez beau, et que son expression sévère ne manque dans l'ensemble ni de grandeur ni d'intelligence. On sait aujourd'hui d'une façon positive que tous les bustes antiques sont des portraits. Celui-ci d'ailleurs, malgré ses qualités, n'est pas assez beau pour être une œuvre de pure imagination. Est-il bien certain cependant qu'il représente Hippocrate? Dans un opuscule sur la physionomie, que l'on

attribue à Aristote, mais dont l'authenticité est incertaine, on trouve le récit suivant : « Des disciples d'Hippocrate portèrent le portrait de leur maître à un excellent physionomiste, nommé Philémon, qui, sans connaître l'original, décida que l'individu dont il voyait l'image était enclin au libertinage et à la mauvaise foi. Les disciples indignés ne laissèrent pas de rapporter à Hippocrate la réponse de Philémon, et le maître déclara que tout cela était vrai, mais qu'il avait vaincu par l'étude les penchans de son esprit, et avait artificiellement obtenu ce que la nature semblait lui refuser. » Le buste que nous possédons a-t-il donné lieu à cette observation ? Le docteur Gall aurait seul pu nous en dire quelque chose. Voici, je crois, ce que l'on sait de plus positif : les bustes qui ressemblent à celui qui porte le numéro 524 sont sans indication du personnage qu'ils représentent ; mais ils sont très nombreux, et cela prouve que ce personnage était considérable. Il existe dans la collection de Fulvius Ursinus une médaille où la même figure est gravée avec le nom d'Hippocrate. Le revers porte le serpent et le bâton d'Esculape et fait mention des citoyens de Cos. C'est d'après ce profil, dont l'authenticité semble certaine, qu'on a donné au buste le nom du médecin de Cos, et en effet les deux types ont une grande ressemblance. Longtemps cette médaille a été perdue, mais M. Visconti l'a retrouvée au cabinet de la Bibliothèque impériale. Les différences qu'on a signalées entre le buste et le profil sont insignifiantes, et si l'archéologie est une science, ce doit être là la figure d'Hippocrate. Il faut remarquer cependant que les anciens, et notamment l'auteur de la vie d'Hippocrate, nous apprennent qu'on représentait toujours les médecins la tête couverte soit d'un bonnet, soit d'une draperie, et que la médaille et le buste ont la tête nue. Ce peut être un hasard ou un caprice du statuaire ; mais quant à l'usage signalé par Soranus, il est certain. Les érudits se sont exercés sur ce sujet, et je ne les suivrai pas. Je ne sais s'il faut attribuer l'habitude de relever sur la tête un pan de la robe soit à la calvitie du médecin, soit à la nécessité d'avoir les mains libres, de pouvoir sortir à toute heure ou de soigner la tête, le siége de la raison. On a été jusqu'à y voir un emblème de l'obscurité des écrits de l'école de Cos. C'est sans doute simplement un signe distinctif de la profession médicale, et on conçoit alors qu'il manque parfois sur les bustes et sur les médailles.

III.

Les livres qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique* ne forment pas un ensemble complet, un exposé de doctrines bien déduites et également développées dans toutes leurs parties. Ils n'ont pas été publiés du vivant d'Hippocrate, et contiennent

une foule de traités variés dans leur forme comme dans leur sujet. Le style, les opinions, la manière de penser, y décèlent plusieurs mains différentes. Quelques-uns sont des notes à peine rédigées, d'autres sont des traités complets sur certaines parties de l'art médical. Il y a des recommandations sur la manière d'exercer la médecine, comme *la loi* et le *serment*, que l'on prononçait jusqu'au dernier siècle en recevant le bonnet de docteur, et que l'on récite, je crois, encore aujourd'hui à Montpellier, lorsqu'on a passé le dernier examen. Il y a aussi des éloges de la médecine au point de vue général, comme le traité *de l'Art*, des recueils de diagnostics ou d'indications comme le *Prorrhétique* et le *Pronostic*, des descriptions de symptômes comme les *Prénotions de Cos*, des exposés de théories sur l'influence des climats, comme le remarquable traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, puis des recommandations sur le régime à suivre pour la maladie et la santé, des livres d'hygiène et des traités de pathologie générale et particulière. Quelquefois même ce ne sont pas des livres, mais bien des discours destinés à être prononcés en public, et analogues pour la forme à la thèse de Lysias sur l'amour. Les *Aphorismes* sont une collection de formules empiriques, tantôt puériles, tantôt profondes. Enfin la collection renferme encore des traités particuliers sur les articulations, les fractures, les glandes, l'anatomie, etc., des livres destinés à mettre la médecine à la portée des gens du monde, des ouvrages métaphysiques sur la cause première des maladies, sur la création du monde et des êtres, etc. Et tout cela est tantôt vrai, tantôt faux, tantôt fondé sur des observations précises, tantôt hypothétique jusqu'à l'absurde. A côté par exemple d'un traité sur *l'Ancienne médecine* qui expose supérieurement ce qu'on a pensé sur l'art depuis son origine, et dont on pourrait aujourd'hui traduire et imprimer des pages entières pour caractériser la médecine telle qu'elle était il y a à peine un siècle, à côté, dis-je, d'un chef-d'œuvre, il y a des traités de physiologie générale où le primitif est mêlé singulièrement aux conjectures et à des hypothèses sur la formation primordiale des êtres plus absurdes encore que tout ce qu'on a dit depuis lors sur un sujet si ignoré et si fécond, à des opinions inintelligibles sur le chaud et le froid, le sec et l'humide, etc. Une dernière partie de la collection comprend des pièces plus évidemment apocryphes, la correspondance d'Hippocrate avec Artaxerce, le décret des Athéniens, le discours de Thessalus, etc.

Les anciens avaient une grande fécondité, cependant tous ces ouvrages ne peuvent avoir été composés par un seul homme. Ils annoncent une trop grande variété d'aptitudes et de talens. Les uns sont d'un observateur habile de la nature, les autres d'un philosophe spéculatif; quelques-uns indiquent un médecin pratiquant, d'autres sim-

plement un écrivain. Tous cependant sont antérieurs à la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, à cette renaissance comparable à celle que produisit la découverte de l'imprimerie. Jusque-là en effet les livres n'avaient qu'une publicité très restreinte. On ne pouvait avoir de chacun d'eux un grand nombre d'exemplaires, et la matière sur laquelle on écrivait s'opposait à ce qu'ils passassent par beaucoup de mains. Au temps d'Hippocrate même, on n'employait que des tablettes de cire ou des peaux d'animaux. A l'époque où les Ptolémées fondèrent les grandes bibliothèques, le papier se répandit, la publicité devint plus étendue. Les rois d'Égypte annoncèrent que toutes les copies des ouvrages anciens seraient reçues et bien payées par eux. Ainsi Ptolémée Évergète acheta 64,680 francs une copie des tragédies d'Eschyle. On conçoit que chacun apportait ses manuscrits, et ils étaient admis presque sans vérifications. Parmi les ouvrages de médecine envoyés à Alexandrie, se trouvaient des livres provenant de l'école de Cos, qui formaient sans doute la bibliothèque des médecins de cette île. Cette précieuse collection fut bientôt publiée sous le nom du plus célèbre d'entre eux. Il est évident que les livres d'Hippocrate devaient s'y trouver, mais il est probable qu'ils ne s'y trouvaient pas seuls. On sait aussi d'une manière certaine que ce n'est pas là l'œuvre d'un faussaire, et que le tout vient bien de Cos; l'imperfection même et l'incohérence des traités en sont des preuves excellentes. D'autres indications, tirées de la chronologie médicale et des connaissances anatomiques que l'on avait aux diverses époques de l'histoire, montrent qu'aucun traité n'est antérieur à Hippocrate. La difficulté consiste donc uniquement à décider quels sont les ouvrages qui lui appartiennent en propre, quels sont ceux de ses fils, de son gendre ou des médecins de son école, quels livres enfin doivent être attribués à une école différente et en particulier à la plus célèbre de l'antiquité après celle de Cos, l'école de Cnide.

Le moyen le plus simple de sortir d'embarras, c'est, après avoir consulté quelque peu la chronologie médicale et avoir écarté les traités dont les doctrines diffèrent des théories de l'école de Cos, de décider que les œuvres remarquables, celles qui décèlent un homme de génie, sont d'Hippocrate, puis d'attribuer les autres à ses enfans ou à ses confrères. C'est au fond ce que tout le monde a fait sans s'en rendre compte, M. Littré et M. Daremberg eux-mêmes, et les élémens de la critique sont si incertains que c'est peut-être là le plus sûr moyen d'arriver à un résultat satisfaisant. Pour juger de l'authenticité d'un livre, on ne peut considérer que deux choses : le style et les opinions. Quant au style, comment le connaître si l'on ignore quelles sont les œuvres d'Hippocrate? On l'a beaucoup loué et diversement apprécié, ce style : les uns y ont trouvé la brièveté, d'autres

l'ont jugé obscur; on l'a comparé au style d'Homère pour la quantité de mots nouveaux faits avec des mots anciens réunis. Cependant il y a là un cercle vicieux dont on ne s'est pas assez préoccupé. Le dialecte dans lequel les œuvres de la collection sont écrites pourrait être d'un certain secours. Presque tout malheureusement est écrit en dialecte ionien; du temps d'Hippocrate, ce dialecte était la véritable langue scientifique que la philosophie ionienne avait mise à la mode, comme Platon fit peu après pour le dialecte attique. Souvent d'ailleurs un auteur changeait de dialecte. Il y avait quatre genres d'ionien. La langue employée dans la collection se rapproche de l'ionien d'Hérodote; mais Hippocrate était dorien; on ne peut donc, par le lieu de sa naissance, déterminer comment il devait écrire. Les écrivains de ce temps avaient le singulier privilége de pouvoir se servir dans le même pays de trois ou quatre langues différentes. Voilà donc encore un élément de critique qui n'est ni bien utile, ni bien positif. Quant aux connaissances qui pourraient servir à déterminer l'authenticité, elles ont peu varié dans les cent années qui séparent Hippocrate de la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie. Il n'y a eu dans ce siècle aucune de ces découvertes qui changent la face de la science. Enfin les opinions même soutenues dans les livres ne peuvent pas non plus être d'un grand secours. Les théories de tous les médecins de Cos devaient se ressembler beaucoup, et ce système ne ferait rejeter de la collection que le traité *des Affections internes* et le second livre des *Maladies*, qu'il est impossible de ne pas attribuer au rival d'Hippocrate, au chef de l'école de Cnide, Euryphon. Quant aux légères différences de doctrines que l'on trouve dans les autres traités, elles pourraient à la rigueur s'expliquer par les progrès que faisait chaque jour Hippocrate dans une science assez nouvelle. Qui pourrait affirmer aujourd'hui qu'un même homme ne peut avoir eu dans sa vie deux opinions opposées sur la science, l'histoire ou la politique?

Ainsi le plus sûr est, comme je l'ai dit, d'attribuer à Hippocrate ce qui est bon, aux autres ce qui est médiocre. Aucun des systèmes proposés par les commentateurs anciens et modernes, par Galien, Mercuriali, Gruner, Costei, Grimm, par M. Lihk et M. Petersen ne paraît préférable. A peine peuvent-ils servir à écarter quelques traités médiocres que l'on rejetterait dès le premier abord, et lorsqu'on sait à quelles erreurs l'érudition a pu se laisser entraîner, lorsqu'on se rappelle que Scaliger lui-même a publié quelques iambes de Muret comme provenant d'un ancien auteur grec, que Boxhornius a pris des vers de Michel de l'Hospital pour un poème antique, on est saisi d'une grande défiance. On peut déduire pourtant de toute la collection une théorie qui a traversé les siècles sous le nom de *théorie hippocratique*, et qui, bien que fort célèbre, est peu connue.

C'est cette théorie que je voudrais exposér. Jusqu'ici, elle n'a servi que par morceaux à appuyer la doctrine de quelques médecins qui ont cru faire triompher leurs idées en invoquant un grand nom; on l'a rarement développée dans son ensemble. Pour plus de simplicité, je m'occuperai successivement des idées d'Hippocrate sur les quatre sciences qui composent la médecine : l'anatomie, la physiologie, la thérapeutique et la pathologie. Je tâcherai d'exposer ce qu'il savait de ces quatre sciences, comme je le comprends après la lecture des huit volumes de M. Littré, sans analyser chaque traité séparément, car aucun d'eux n'est complet et ne traite un point de doctrine, comme nous le concevons aujourd'hui. M. Littré a justement remarqué que les anciens présentaient leurs théories tout autrement que nous. Leurs raisonnemens ne se suivent que dans les idées et non pas dans les mots; aussi une assez grande habitude les rend seule compréhensibles. Les modernes au contraire raisonnent à la fois avec les idées et avec les mots, et leurs déductions sont bien plus faciles à saisir.

Les superstitions des anciens s'opposaient à la dissection des cadavres et arrêtèrent les progrès de l'anatomie. Vésale, au XVI[e] siècle, était encore obligé de cacher ses études et craignait de commettre un sacrilége. Il y a deux cents ans à peine, les occasions de disséquer étaient rares. La police en restreignait la permission. On ne s'attend donc pas à trouver dans la *collection* beaucoup de notions anatomiques. Il était d'usage d'enterrer les morts sans retard, et une loi dont parle Antigone dans une tragédie d'Euripide ordonnait de traiter les morts honorablement et de les ensevelir dans les vingt-quatre heures. L'ignorance cependant n'était pas aussi grande qu'on l'admet d'ordinaire. Soit que ces lois n'aient pas toujours existé, soit qu'elles fussent mal observées, il semble certain qu'Hippocrate devait avoir disséqué autre chose que des animaux et observé le corps humain plus souvent et mieux que ne le permettaient les blessures de quelques soldats. M. Littré et M. Daremberg ne paraissent pas avoir insisté sur ce point. Hippocrate connaissait l'ostéologie dans presque tous ses détails. Il nomme et décrit tous les os du crâne et presque tous ceux du squelette. Ce que l'on connaît des *Sentences cnidiennes* prouve que la myologie ou l'anatomie des muscles n'était pas entièrement inconnue. A chaque instant, on trouve dans la *collection* des comparaisons entre l'anatomie humaine et l'anatomie des animaux, des différences ou des analogies signalées. Dans les *Épidémies*, l'intestin de l'homme est comparé à celui du chien; dans le traité *de la Maladie sacrée*, le cerveau et la pie-mère sont assez bien décrits; dans d'autres, la distribution des vaisseaux, les articulations sont exposées; dans le traité *des Chairs*, le cristallin de l'homme est comparé à celui des animaux. L'auteur du traité *des*

Articulations démontre les analogies et les différences de la clavicule chez l'homme et chez le singe, etc. Toujours Hippocrate et les médecins de son école proclament l'utilité de l'anatomie. *Le commencement de la médecine est la connaissance du corps*, dit l'auteur du traité *des Lieux dans l'homme.* On n'a pas trouvé, il est vrai, d'ouvrages élémentaires sur l'anatomie, et celui de la *collection* qui porte ce nom n'est qu'une énumération très courte de quelques-unes des parties que renferme le corps; mais les anciens avaient peu l'habitude de faire des traités élémentaires. On n'en a, je crois, retrouvé aucun, pas même ceux qui servaient à enseigner la lecture aux enfans. On n'apprenait les élémens que par des leçons orales. M. Daremberg a démontré sans doute par des expériences ingénieuses que Galien ne disséquait que des singes, mais il serait difficile, je crois, de prouver la même chose d'Hippocrate.

On peut objecter que si les anciens avaient disséqué, ils n'auraient pas mêlé à quelques idées justes cette foule innombrable de conjectures et d'hypothèses qui déparent leurs ouvrages. Si les anciens médecins avaient jamais ouvert un cadavre, comment auraient-ils si longtemps discuté pour savoir si les artères contiennent de l'air ou du sang? Hippocrate croit que les nerfs, comme les tendons, servent à rattacher les muscles aux os. Les médecins mettaient l'origine des vaisseaux sanguins tantôt dans le foie avec Galien, tantôt dans le cerveau avec Aristote, tantôt dans le poumon, le ventre, les méninges, etc. Quelques-uns avaient pensé que ces vaisseaux forment un circuit et n'ont point d'origine; mais jusqu'à Harvey leur théorie avait été victorieusement réfutée. Il semble que la plus simple observation aurait dû rectifier toutes ces erreurs; cependant il suffit d'avoir un peu disséqué pour voir combien il est difficile de se faire une idée juste de la situation des organes et de leurs relations. Tout paraît confus et mêlé, surtout lorsque les vaisseaux ne sont pas injectés, et l'injection n'a été découverte que par Graaf et Ruysch. Cette science, qui paraît si précise, a donc été longtemps la plus conjecturale de toutes. Une foule de détails sont restés inconnus, même lorsqu'aucune considération ne s'opposait aux expériences. Les vaisseaux lymphatiques, qui parcourent le corps tout entier, n'ont été découverts qu'au XVIIe siècle par Aselli. Chaque jour, on trouve de nouvelles veines, des glandes inconnues, et on s'étonne de ne les avoir pas aperçues plus tôt. Aujourd'hui encore bien des détails sont incertains, et bien des discussions s'élèvent sur des points que les personnes étrangères à la science pourraient croire faciles à vérifier.

La physiologie est intimement liée à l'anatomie, et l'on conçoit que chez les anciens elle ne fût pas non plus fort avancée. Toute la partie de cette science qui s'occupe des organes et de leurs fonctions repose sur des notions très exactes de la situation des parties du

corps et de leur nature intime, que le microscope seul peut nous faire connaître. Elle était donc à peu près ignorée. On confondait les nerfs et les tendons. On ignorait quel organe sécrète la bile, quel autre fait le sang. Les glandes salivaires, le pancréas, les amygdales, les glandes lacrymales, etc., ne sont décrites nulle part, et Galien lui-même, qui a pourtant fait un traité sur l'usage des parties, n'en parle pas. On discutait pour savoir si les artères renferment de l'air ou du sang, et on ne se préoccupait ni des usages du foie ni de ceux du cœur. Pour Aristote, le premier de ces organes ne servait qu'à soutenir les veines, le second qu'à gonfler la poitrine. Dans toute cette portion de la science, le raisonnement n'est rien, l'expérience est tout, et les anciens ne savaient guère expérimenter. Il est impossible de deviner *à priori* pourquoi le foie sécrète de la bile et non de la salive, le pancréas du suc pancréatique et non du sang. L'observation seule, et l'observation fondée sur des connaissances précises en anatomie, doit éclairer cette science, que Haller a pu justement appeler *anatome animata*. Cependant il est une autre physiologie où l'expérience ne règne pas et où les spéculations et les hypothèses ont plus d'importance. Elle traite de la vie d'une manière générale, de l'intelligence et de son siége. C'est de cette physiologie seulement que se sont occupés les anciens, et ils s'étaient fait sur elle des opinions qui sont, sinon admises, du moins fort discutées encore aujourd'hui. Pour eux, cette science se confondait avec la philosophie, mais non à la manière de Broussais, qui n'admettait que la physiologie; les anciens au contraire introduisaient la métaphysique dans la science de la vie. Pour eux, la vie, ce principe qui anime les plantes et les animaux, n'était pas un résultat des organes qui fonctionnent, ni, comme l'a dit Bichat, l'ensemble de ces fonctions; c'était une cause, un principe qui s'unit au corps et qui s'en sépare à la mort. Ce principe est indépendant de l'organisation. Tel ou tel organe peut manquer sans qu'il soit altéré. C'est, comme l'a dit Hippocrate, un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties. La matière est inerte, et pour former avec de la matière un être vivant, il faut lui ajouter quelque chose, un principe *animateur*, la vie en un mot; *mens agitat molem*.

Quoique ce principe anime le corps tout entier, cependant il réside plus particulièrement dans un organe, dans le cœur pour les uns, dans le *phren* ou diaphragme (de φρονέω, penser) pour les autres. Hippocrate et son école réfutent toutes ces opinions, et placent le principe vital dans le cerveau. Les raisons qu'on en donne sont singulières. « Ainsi, dit l'auteur du traité *de la Maladie sacrée*, l'un des plus remarquables de la collection, le *phren* doit son nom au hasard et non à la réalité et à la nature. Je ne vois pas quelle influence il peut avoir sur la pensée et l'intelligence. A la vérité, quand on éprouve à

l'improviste un excès de joie ou de chagrin, il tressaille et cause des soubresauts, mais cela tient à ce qu'il est très mince et très large. Il n'a point d'ailleurs de cavité où il puisse recevoir le bien ou le mal qui survient, et il n'est troublé par les passions qu'à cause de la faiblesse de sa nature. Il ne ressent rien avant les autres parties du corps, et s'appelle ainsi sans raison, comme un des appendices du cœur s'appelle oreillette, quoiqu'il ne contribue en rien à l'ouïe. » La vie pour Hippocrate est donc quelque chose de positif qui s'ajoute à la substance matérielle et l'anime. Cette théorie a bien survécu au médecin de Cos. Elle est successivement devenue l'animisme, le naturisme, le système de Van-Helmont, celui de Stahl, et la doctrine encore professée aujourd'hui dans quelques écoles sous le nom de *vitalisme*. Elle ne distingue pas la vie de l'âme, ce qui fait vivre de ce qui fait penser.

C'est une idée très répandue que, les anciens ayant un genre de vie plus simple que le nôtre, leurs remèdes devaient être aussi bien moins compliqués et bien moins nombreux. Tous les hommes, dit-on, vivaient à peu près de même; leur nourriture était plus saine et moins variée, ils devaient avoir moins de maladies. On les compare aux animaux qui, vivant d'une façon très uniforme, ont des maladies très simples. L'art du vétérinaire est plus facile que l'art du médecin. Lemontey a démontré cependant que les recherches de la toilette étaient bien plus raffinées autrefois qu'aujourd'hui. Un ingénieux et savant écrivain, M. Babinet, prétend que les étoffes étaient alors bien plus magnifiques qu'elles ne le sont maintenant. On pourrait prouver de même que la nourriture des anciens était bien plus composée que la nôtre, et aussi leurs médicamens. Ils connaissaient comme nous tous les animaux domestiques et tout le gibier que l'on sert sur nos tables, mais ils mangeaient aussi une foule de bêtes dont l'usage a été abandonné, sans que l'on sache trop pourquoi. Outre le bœuf, le mouton, le veau, le poulet, etc., ils accommodaient les chèvres, les hérissons, les chiens, les chats, les ânes, les chevaux, dont un naturaliste distingué, M. Geoffroy Saint-Hilaire, a dernièrement conseillé l'usage et vanté les qualités nutritives. Ils se servaient de boissons fermentées, de légumes de toute espèce, de sauces variées, de mélanges de vin et de fromage, de miel, etc. Tous ces plats figurent dans les repas décrits par Homère, et une foule de prescriptions de la *Collection hippocratique* en règlent l'usage. Les anciens avaient même sur le régime des idées assez exactes, et le traité *des Affections* contient une excellente dissertation sur les qualités nourrissantes des diverses viandes. Il place la viande de chien à côté de celle de poulet, l'âne auprès du bœuf; la viande de porc lui paraît la plus indigeste de toutes, et il ne la recommande qu'aux athlètes et aux hommes qui travaillent de leurs mains.

Les maladies, en tant qu'elles résultent du régime, n'étaient donc pas pour les anciens aussi simples qu'on se l'imagine, et les remèdes subissaient l'influence de cette complication. Quoique Hippocrate recommande de n'en pas trop employer, quoi qu'il préfère la médecine expectante à la médecine agissante, sa matière médicale renferme une foule de drogues qui sont trop longtemps restées dans l'usage. Jusqu'au dernier siècle, il n'y avait pas de bon remède en France sans momies, et l'on a beaucoup loué le chimiste Lemery d'avoir réduit à cinquante-deux drogues la thériaque d'Andromachus. Ce remède était composé de soixante-quatre médicamens, et tous, à l'exception peut-être d'un ou deux, n'avaient pas plus d'effet sur l'économie que la présure d'âne, le poil de lièvre, la moelle de cerf, la sciure de cyprès, etc., que recommande un des auteurs de la *Collection hippocratique*. Cette foule de remèdes inutiles ne peut donc pas nous surprendre. Ce qui est étonnant au contraire, c'est que quelques malades pussent échapper sains et saufs aux médecins de l'antiquité. Comment, sans connaître aucun des spécifiques qui nous servent aujourd'hui, le quinquina, le mercure, l'opium, l'émétique, etc., ces médecins guérissaient-ils des organes dont ils ignoraient les fonctions et la situation exacte? Comment, avec si peu de connaissances précises, osaient-ils tenter ces opérations terribles qui effraient les chirurgiens modernes, couper des jambes et des bras, remettre des luxations, cautériser même le foie avec un fer rouge? Comment guérir la fièvre sans savoir tâter le pouls, la phthisie sans connaître le mécanisme de la respiration, les gastrites sans savoir comment la digestion s'accomplit? On comprend bien qu'Hippocrate ait dit : « J'ai beaucoup d'admiration pour le médecin qui ne commet que de légères erreurs. » Il est bien vrai que la médecine actuelle a aussi beaucoup de lacunes et n'est que trop souvent empirique. On guérit les hépatites et les splénites, et l'on ignore les fonctions de la rate et du foie; on guérit la fièvre intermittente sans en connaître les causes, le choléra et la variole sans savoir quel virus les produit, et même s'il y a un virus.

J'arrive enfin aux maladies elles-mêmes et à leurs causes; là est le fondement véritable de la renommée d'Hippocrate. C'est sur la pathologie qu'il a eu des idées vraiment originales et sérieuses; dans tout le reste, il n'a guère fait que suivre ses prédécesseurs, avec plus de critique et de raison. Ici il est vraiment lui-même, et aucun doute n'obscurcit sa gloire, car les deux ouvrages où il expose sa théorie sont certainement de lui et ont une supériorité incontestable sur les autres traités de la collection. C'est là qu'on trouve la véritable application de la médecine telle que la définissait Platon dans le *Gorgias* : « Une science qui recherche la nature du sujet qu'elle traite, la cause de ce qu'elle fait, et qui sait rendre compte de chacune de

ces choses. » Ces traités sont intitulés, l'un : *Des Airs, des eaux et des lieux,* l'autre : *De l'Ancienne médecine.* On a beaucoup douté de l'authenticité du second, et je conviens que les preuves historiques données en sa faveur sont faibles; mais à la supériorité du style, à l'élévation des pensées, à la généralité des vues, on reconnaît sans peine l'auteur des *Aphorismes*, des traités *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et *du Régime dans les maladies aiguës.* L'ouvrage du reste ne fait qu'exposer très clairement une théorie qui résulte de la collection tout entière, et qui sans doute était la théorie de l'école de Cos. Dans tous les livres de cette école, on retrouve l'alimentation, le régime, le climat, les airs, les eaux et les lieux indiqués comme causes des maladies.

Pour Hippocrate en effet, c'est de toutes ces causes que dépend la santé, et la première occupation du médecin doit être de rechercher les effets que chacune des saisons de l'année peut produire sur les hommes. En arrivant dans une ville nouvelle, on doit en étudier d'abord le climat, les eaux et la nature du terrain. C'est de ces élémens divers que dépendent la constitution et la santé des citoyens, et c'est en les modifiant que le médecin doit guérir. Le traité tout entier expose les effets des vents d'est ou d'ouest, du sud ou du nord sur la santé et même sur l'intelligence et le moral. Chaque maladie est propre à certains pays et à certaines saisons, et la nature du climat doit influer sur le traitement. Souvent la maladie produite par l'été ne se développe que pendant l'automne : c'est une sorte de germe déposé dans l'organisme par une saison et amené par l'autre à sa maturité. Lorsque la seconde saison est tout à fait contraire à la première, la maladie se guérit seule. Le sol enfin a aussi de l'influence sur la constitution des hommes et même sur leurs formes extérieures, leurs qualités morales et leurs facultés intellectuelles. De même que les animaux ne se ressemblent dans aucun pays, de même les hommes subissent l'influence du sol et varient avec lui. Tel climat rend belliqueux, tel autre rend doux et pacifique. Dans les pays tempérés, les hommes sont modérés et incapables des grands crimes comme aussi des grandes actions, et pour connaître le caractère d'une nation, il suffit d'étudier le pays qu'elle habite. Hippocrate cependant n'était pas Grec et n'avait pas habité Athènes impunément : à l'influence du climat il ajoute celle des institutions et des lois. Voici un passage célèbre du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* qui expose cette restriction à la théorie des climats, et qui pourra donner une idée du génie d'Hippocrate et de la grandeur de ses vues. La traduction en a été faite par un célèbre professeur dans une de ces leçons éloquentes qui ont animé et instruit l'ardente jeunesse de la restauration et qui ont manqué à la nôtre.

« Si les Asiatiques sont plus inhabiles à la guerre et de mœurs

plus douces que les Européens, la cause en est surtout aux saisons qui chez eux ne sont point marquées par de grands changemens de chaleur ou de froid, mais offrent une température presque égale. Il n'y a pas alors ces vives secousses de l'âme et ces fortes révolutions du corps, qui naturellement effarouchent l'humeur et la rendent plus indocile et plus violente qu'elle ne le serait dans une situation uniforme, car ce sont les brusques passages d'un extrême à l'autre qui excitent le moral des hommes et ne le laissent pas en repos. C'est par ces causes, ce me semble, que les Asiatiques sont pusillanimes, et de plus par leurs lois. La plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois, et là où les hommes ne sont pas maîtres d'eux-mêmes et libres, mais régis despotiquement, ce n'est pas raison pour eux de s'exercer à la guerre, mais bien plutôt de cacher leur courage, car le danger qu'on leur propose n'est pas également partagé. On les contraint d'entrer en campagne, de souffrir et de mourir pour des maîtres, loin de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs amis. Tout ce qu'ils feront de courageux et de viril élève et enracine leurs maîtres, et pour eux, ils ne moissonnent que le péril et la mort. De plus, il est inévitable que la terre de ces pauvres gens soit dévastée par les ennemis et par l'inaction. C'est pourquoi, s'il naît parmi eux quelqu'un de courageux et d'énergique, il est détourné de son génie naturel par les lois. Voici une grande preuve de cette vérité : tous ceux qui dans l'Asie, Hellènes ou barbares, ne sont pas soumis à des maîtres, mais libres sous leurs propres lois, et travaillent pour leur propre compte, tous ceux-là sont très braves; les périls qu'ils courent, ils les courent pour eux-mêmes; ils emportent eux-mêmes le prix de leur valeur, comme ils souffriraient eux-mêmes la peine de leur lâcheté. »

Je n'oserais, après M. Villemain, rechercher ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie, et comparer ce passage avec le chapitre correspondant de Montesquieu. Qu'il me soit permis de remarquer cependant que toutes les théories de ce genre renferment un cercle vicieux. Si les climats ont une influence directe sur le caractère moral et le courage des hommes, ces diverses qualités réagissent à leur tour et influent sur la nature du gouvernement. Si les habitans d'un pays sont courageux, indépendans, s'ils aiment la littérature, la philosophie, tout ce qui grandit l'esprit humain, ils sont libres. Pour être asservi, il faut posséder les vertus de la servitude. Ce ne sont pas les institutions politiques qui agissent sur la nature des hommes, c'est cette nature qui domine les institutions, et les fait varier avec elle. Une nation asservie par hasard peut quelque temps subir l'influence pernicieuse du despotisme, mais elle ne tarde pas à reconquérir l'indépendance, si elle en est digne. Les deux

causes qu'assigne Hippocrate à la constitution physique et morale des citoyens se réduiraient donc à une seule, l'influence du climat. Or évidemment cela ne peut servir à tout expliquer, et il doit y avoir quelque autre cause inconnue qui réside sans doute dans la nature intime, la race même des peuples, car des exemples de tous les temps montrent que des pays très divers ont supporté des gouvernemens très analogues. Platon a dit : *Il ne faut pas que les lois soient en opposition avec la nature des lieux;* mais la règle qui gouverne cette analogie n'est pas découverte. Les pâles rayons qui traversent le ciel blafard de l'Angleterre éclairent un peuple aussi libre que la tribu fameuse qui se baignait dans la lumière du soleil incomparable de l'Attique.

Sans insister sur cette partie trop connue de la théorie d'Hippocrate, disons seulement que, dans ce traité, ses observations, même les plus pratiques, sont en général justes, et que, sauf les théories de chimie et de physique, ou touchant la nature de l'eau et des terres, on ne ferait guère mieux aujourd'hui. Les conclusions seraient les mêmes, seulement on les appuierait mieux. Tous les détails qu'il donne sur les pays et sur les hommes sont vrais, et bien des maladies observées par lui ont été retrouvées de nos jours. Comme lui, nous admettons que chaque terre a ses maladies, comme elle a ses animaux, ses hommes et ses végétaux. Plusieurs commentateurs, pour n'avoir pas compris ce principe, ont nié la justesse de quelques-unes des observations d'Hippocrate, qui ont été vérifiées depuis. C'est pour avoir raisonné sur la Grèce et l'Asie comme on raisonnerait sur la France ou sur l'Angleterre qu'on s'est étonné de la fréquence alléguée de certaines maladies, les inflammations de la rate par exemple; qu'on a nié ses observations sur la luxation spontanée des vertèbres cervicales, maladie qui n'a jamais été vue dans nos climats à l'état épidémique, etc. Les auteurs modernes l'ont justifié de toutes ces accusations. Il faut ajouter toutefois que dès qu'Hippocrate entre dans l'explication des causes, il se trompe. Il voit bien que les maladies changent avec les saisons, mais il veut trouver des causes à ces variations, et il se perd dans des théories sur l'humidité et la sécheresse. Les hommes sont malheureusement nés dogmatiques, et il leur en coûte pour être timides.

La science fondamentale du médecin doit être, d'après Hippocrate, la *séméiotique*, c'est-à-dire la science des signes, ou l'observation des périodes des maladies, de leurs jours de recrudescence ou d'affaiblissement. La maladie est pour lui un être de raison, une sorte de principe immatériel qui affecte le principe vital. On n'est pas malade parce que tel ou tel organe est altéré, bien moins encore parce que telle ou telle fonction ne s'exécute pas bien, mais parce qu'un

principe morbifique est entré dans l'organisme, et c'est ce principe qu'il faut tenter d'expulser, sans se préoccuper des accidens secondaires. Toutes les maladies sont donc analogues, toutes ont la même marche et les mêmes périodes. Pour toutes, il y a des jours saillans, ou *crises*, qui sont d'ordinaire le quatrième, le septième, le onzième, etc. L'art du médecin consiste à savoir si ces jours de crise seront favorables ou défavorables, et quelle issue on doit attendre de la maladie. Ce qui est important, c'est d'aider la nature à chasser de l'organisation le principe morbifique. Ce principe d'ailleurs est mal connu : il est d'ordinaire le produit d'une inégalité dans le mélange des humeurs. Lorsque ce mélange est bien fait, qu'aucune humeur ne prédomine, l'homme est en bonne santé, il y a *crase;* si au contraire ces humeurs, dont Hippocrate n'explique ni la nature ni l'utilité, sont altérées par suite des variations dans les saisons, des changemens dans le régime ou d'autres causes analogues, il y a maladie. Bientôt la maladie se développe, en d'autres termes les humeurs éprouvent le phénomène de la *coction*, et la santé ne revient que lorsque l'humeur altérée est expulsée soit par l'effet des médicamens, soit par une action spontanée de la nature. Cette expulsion, c'est ce que l'on appelle la *crise*. Si elle se fait bien, le malade guérit, sinon il meurt. On peut d'ailleurs prévoir, d'après les accidens éprouvés et d'après les symptômes que plusieurs des traités sont employés à décrire, quel sera l'effet de cette crise. On peut même connaître d'avance le jour où elle aura lieu, car la maladie a des périodes fixes. D'abord les humeurs sont crues, puis elles se cuisent pendant un temps déterminé, puis elles sont expulsées par la *crise*. On a donné comme exemple de cette théorie le *coryza*, ou rhume de cerveau, qui en effet en représente fort bien toutes les phases : d'abord un excès d'humeur, puis la crudité ou l'âcreté, et enfin l'expulsion de l'humeur, adoucie et *cuite*, pour parler comme Hippocrate. Il faut d'ailleurs remarquer que pour lui l'humeur n'est pas un liquide particulier. La théorie des quatre humeurs, le sang, la bile noire, le phlegme et la bile jaune, lui est postérieure. Ainsi, je le répète, car là est toute la pathologie hippocratique, il n'y a ni affections locales, ni dérangemens accidentels dans les fonctions. La maladie n'est pas une succession de phénomènes et d'accidens séparés, et méritant chacun un soin particulier : c'est un enchaînement logique, une sorte de drame en trois actes qui se joue dans l'économie, dont on peut prévoir la durée, et, si l'on est habile, la terminaison. Il en résulte qu'il n'y a d'important que les symptômes généraux, qu'eux seuls méritent d'être observés, tandis qu'on ne doit tenir aucun compte des altérations locales et des symptômes qui n'indiquent pas une des trois grandes phases de la maladie : la *crudité*, la *coction* et la *crise*.

C'est sur ce dernier point surtout que l'école d'Hippocrate différait d'une école voisine de l'île de Cos, et établie sur le continent de l'Asie-Mineure, dans le temple de Cnide. Le médecin le plus célèbre de cette école est Euryphon, dont les ouvrages sont perdus aujourd'hui, mais dont Galien et les attaques d'Hippocrate, un peu plus jeune que son rival, nous font assez exactement connaître les opinions. Il avait publié un ouvrage intitulé les *Sentences cnidiennes*, qui a joui d'une grande réputation, et l'on retrouve ses opinions dans un des bons traités de la *Collection hippocratique*, celui *des Affections internes*. Cette école, que la gloire d'Hippocrate a longtemps éclipsée, ne manquait ni d'hommes distingués ni de théories ingénieuses, plus vraies souvent et plus pratiques que celles du grand médecin qui nous occupe. Ainsi à Cnide on ne s'inquiétait guère des principes de la séméiotique, qui faisaient la base de la théorie et de l'enseignement d'Hippocrate. Lorsqu'un cnidien était appelé près d'un malade, il n'étudiait pas l'état général; mais, considérant chaque symptôme en particulier, il s'efforçait de le combattre. Pour lui, la maladie n'était pas un être qu'il fallait faire disparaître tout entier par un traitement toujours analogue, c'était une succession de phénomènes qu'on devait combattre tour à tour, sans s'inquiéter si les uns étaient plus graves que les autres. C'est là ce que leur reprochait Hippocrate. Tandis que pour lui le principal travail du médecin consiste à distinguer chaque symptôme, à lui assigner son rang, et à ne s'occuper que de ceux qui jettent du jour sur l'état général du malade, pour les cnidiens tous les symptômes sont égaux, et il faut s'occuper de tous également. — Dans vos descriptions de maladies, disait-il à Euryphon, vous vous comportez comme un homme du monde qui ignore la science. Vous mettez sur la même ligne les choses les plus diverses; il en résulte que vous reconnaissez presque autant de maladies que de malades, puisque pour vous chaque symptôme est une maladie qu'il faut traiter séparément, et que les symptômes varient tous avec l'âge, le genre de vie, la personne du malade. La phthisie de l'un n'est pas la phthisie de l'autre. Ainsi s'introduit une grande confusion dans la pathologie, les maladies deviennent fort nombreuses, et les règles absolues sont impossibles. — C'est en effet ce qui arrivait aux cnidiens, et longtemps on a abandonné leurs doctrines, celles d'Hippocrate présentant plus de logique et plus d'ensemble. Au lieu de rechercher les différences des maladies, les médecins de Cos en supposaient ou en prouvaient l'unité, tandis que les cnidiens ne faisaient reposer leur pratique que sur des expériences mal faites, et ne pouvaient enseigner à leurs disciples une science qui pour eux-mêmes n'avait rien de fixe et de précis.

Ces deux théories, on le voit, étaient fort différentes, et elles con-

duisaient en pratique à des diversités plus grandes encore. Ainsi la méthode d'Hippocrate devait être expectante, et il employait peu de remèdes. La *ptisane*, c'est-à-dire une décoction d'orge, que nous avons remplacée par la tisane, est son médicament le plus ordinaire dans les maladies aiguës. Les cnidiens, voulant combattre chaque symptôme, droguaient davantage et cherchaient les spécifiques. Ils employaient même des remèdes très violens, et un auteur comique leur a reproché de couvrir d'escarres le corps de leurs cliens. Cette rudesse de procédés les a souvent conduits à des découvertes. On leur doit des opérations chirurgicales très hardies et très heureuses. Ils ne craignaient pas d'inciser le rein pour enlever des calculs, de trépaner, d'ouvrir la poitrine, de mettre des tubes de métal dans la gorge en cas d'angine, etc. La principale crainte des médecins de Cos était au contraire de déranger la nature dans la voie curative où elle s'engage spontanément. Cette théorie, poussée à l'excès, conduirait à une inaction absolue, et cette inaction a été reprochée à Hippocrate. La statistique qui résulte de ses ouvrages lui est peu favorable; sur trente malades, seize sont morts, ce qui est beaucoup. Un des inconvéniens de cette doctrine est de laisser souffrir le malade sans tenter de le soulager. Aussi un médecin de l'antiquité, Asclépiade, appelait-il la médecine hippocratique *une méditation sur la mort!*

IV.

Aujourd'hui que pense-t-on de toutes ces discussions? Les théories d'Hippocrate et d'Euryphon ont-elles disparu et sont-elles allées rejoindre celle des alchimistes du moyen âge et des physiciens de l'antiquité? Tout le monde est-il d'accord maintenant sur les questions qui divisaient les anciens, et à qui a-t-on donné raison? Il faut bien l'avouer, la querelle n'est pas terminée, et il existe de nos jours des médecins de Cos et des médecins de Cnide. L'anatomie et la physiologie actuelles, il est vrai, n'ont aucun rapport avec celles que professaient les anciens. La thérapeutique est devenue plus précise, s'est enrichie de plusieurs spécifiques inconnus alors, s'est débarrassée d'une multitude de préparations inutiles; mais sur les grandes questions de la pathologie, nous en sommes à peu près au même point, ou du moins les discussions persistent. L'art de guérir a fait des progrès, la science médicale proprement dite en a fait peu. Les sociétés scientifiques, l'Académie de médecine, l'Académie des sciences, entendent chaque jour des disputes très analogues à celles que je viens d'exposer. Des opinions diverses sont soutenues dans toutes les chaires et toutes les thèses des facultés. Les livres

que l'on publie ne se ressemblent en rien par les théories générales, quoique dans la pratique, — à l'exception de ceux qui pensent guérir avec des remèdes pris à très petite dose, lorsqu'une dose plus élevée n'agit pas, avec de l'eau froide, de l'eau chaude, des petites chaînes de cuivre ou de fer, des sachets remplis de poudre, etc., — dans la pratique, dis-je, tous les médecins se ressemblent. Sur les divisions des maladies, sur leurs causes, sur la chose même qu'elles affectent, il n'est peut-être pas deux médecins qui pensent de même, et il serait téméraire de dire aujourd'hui avec Hippocrate : « La médecine est depuis longtemps en possession de toute chose, d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés, et avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira, si des hommes capables et instruits des découvertes anciennes les prennent pour point de départ de leurs recherches. »

Il faudrait, pour exposer ces discussions d'une manière complète, faire une histoire de la médecine, et ce n'est point ici le lieu. Nous nous bornerons à remarquer que les deux théories extrêmes ont subi beaucoup de modifications, et depuis plus de deux mille ans ont donné naissance à bien des sectes. De nos jours même, on en a vu naître une foule, et en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, personne n'est d'accord sur les principes fondamentaux de la science. Toutefois les deux écoles qui représentent le mieux les deux théories antiques de physiologie et de pathologie sont, en France, l'école de Paris et l'école de Montpellier. Nulle part on ne trouve d'opinions aussi diverses et aussi bien tranchées. Sans entrer dans beaucoup de détails, essayons de les caractériser. — Les deux écoles sont d'une antiquité à peu près égale, et elles diffèrent dès leur origine. Elles se sont mises dès l'abord sous l'invocation d'Hippocrate, mais, les œuvres du médecin grec étant mieux connues, son portrait est seul resté sur le sceau de la faculté de médecine de Paris et sur le cachet de sa bibliothèque; quant à ses doctrines, elles n'inspirent plus les élèves de cette faculté. C'est l'école de Montpellier qui seule persiste à s'appeler orgueilleusement *la moderne Cos*. Là encore, en recevant le bonnet de docteur, on prononce le *serment*, autrefois attribué à Hippocrate, qui contient l'exposition des devoirs du médecin et la promesse de les remplir honnêtement. Les médecins de Montpellier ont raison, ils sont de purs hippocratistes. Comme les disciples et les maîtres de l'école de Cos, ils reconnaissent dans l'homme une force vitale, c'est-à-dire un principe indépendant de l'organisation. Ce principe est différent de l'âme, et n'a aucun rapport avec les autres forces du monde physique. Les maladies affectent le principe vital et ne proviennent pas de lésions locales. A Montpellier, on

recherche les conditions communes des maladies et non les diversités. On n'étudie pas les symptômes pour porter remède à chacun d'eux, mais on cherche à déterminer par eux les diverses phases de la maladie et à y trouver des indications sur l'état général. Tout cela repose sur le principe que les maladies sont des modifications de la nature vivante. Les crises aussi font partie de cette méthode. Chaque maladie a sa marche et sa révolution, elle a ses temps d'accès ou de durée, ou, comme dit Hippocrate, *toutes les maladies ont un mode commun.* C'est de l'affection vitale que proviennent les symptômes et les effets organiques, et la vie est toujours attaquée à peu près de la même façon. Dans cette école enfin, l'anatomie, la connaissance du corps que l'on traite, n'est pas d'une importance capitale. On ne se conduit que d'après des règles générales, et l'on est bien près de dire, avec un des auteurs de la *Collection hippocratique*, que l'anatomie est bonne pour les peintres. Les professeurs de Montpellier croient aussi aux jours critiques et aux crises, tantôt favorables, tantôt nuisibles, tout en convenant que ces jours ne sont pas invariables; ils admettent que les deux tiers des maladies guérissent d'elles-mêmes, et que le médecin doit se contenter de diriger la nature dans ses efforts pour amener la guérison.

Les médecins de Paris ne peuvent se vanter d'une uniformité comparable à celle des professeurs de Montpellier. Les sectes auxquelles les progrès de la science ont donné lieu sont nombreuses, tandis qu'il n'en peut exister dans une école qui se fait gloire d'une certaine immobilité. On peut dire pourtant, d'une manière générale et sans entrer dans des détails qui seraient infinis, que, pour la physiologie, on n'admet guère aujourd'hui la force vitale, et on ne distingue pas, comme à Montpellier, une âme des physiologistes et une âme des théologiens. On s'est demandé ce que serait cette force singulière dont on ne peut déterminer ni la cause, ni le mode d'action, ni les effets, quoique depuis si longtemps on l'observe et on la discute, cette force qui fait marcher les animaux, pousser les plantes, sécréter la bile, digérer, respirer! Attribuer à un principe distinct, identique et substantiel tous les phénomènes si divers que présentent les êtres organisés, ne serait-ce pas simplement donner un nom à une chose incompréhensible? Ne vaut-il pas mieux reconnaître que la vie ne peut s'expliquer, ou chercher parmi les forces connues celles qui peuvent produire les effets dont nous sommes tous les jours témoins? Pour les physiologistes de l'école de Paris, la vie est plutôt un résultat de l'organisation qu'un principe particulier et indépendant, et a-t-on jamais vu en effet la vie se réaliser sans organisation? Nous admettons un principe immatériel qui fait penser : à quoi bon en admettre un second qui ferait agir? N'est-ce pas multiplier les dif-

ficultés sans raison? Les forces de la nature dont les effets sont bien déterminés, la chaleur, l'électricité, la lumière, etc., ne pourraient-elles pas, par leurs actions combinées, produire les phénomènes du mouvement et de la vie, ou parfois se transformer, sous l'action de causes inconnues, en forces différentes, comme la chaleur se transforme en mouvement, en lumière ou en électricité? Est-il besoin d'admettre un principe vital essentiellement différent de ces forces et incompatible avec elles?

Sans insister sur ces considérations, il nous suffit d'avoir montré combien diffèrent les principes physiologiques des deux écoles, et comment l'une d'elles se rapproche plus que l'autre des principes du fondateur de la médecine scientifique. La même divergence se retrouve dans la pathologie. On s'est bientôt aperçu que les maladies, telles que les concevait Hippocrate, étaient des êtres imaginaires formés de groupes arbitraires de symptômes, et que là aussi on supposait sans preuve des êtres immatériels dont l'action sur l'organisme était inexplicable. Quoique le langage hippocratique soit encore aujourd'hui le langage usuel, on ne conçoit guère cet être qu'on appelle *la maladie* livrant un combat à cet autre être qui est *la vie*. Si la cause vitale n'est pas connue, ses affections ne peuvent l'être davantage. L'école de Montpellier admet un être immatériel qui agit sur un autre être immatériel, lequel réagit à son tour sur l'organisation. A quoi bon admettre cet intermédiaire, et pourquoi ne pas croire que les causes externes agissent directement? D'ailleurs on n'a jamais été d'accord sur les classifications des maladies, et c'était bien chose impossible. On a voulu les diviser d'après les symptômes, comme on divise les plantes d'après leurs fleurs et leurs fruits; mais les plantes sont des êtres doués d'attributs toujours identiques, et dont nos sens sont frappés dès le premier abord. Les symptômes constitutifs de chaque groupe nosologique ne se sont au contraire jamais présentés dans le même ordre. Les organes ne sont jamais affectés au même degré, et la sensibilité varie à l'infini. On est alors obligé de choisir parmi ces symptômes, de les classer, et ce choix ne peut être qu'arbitraire. Linnée lui-même s'est perdu dans ce travail impossible.

Un médecin de Paris du XVII[e] siècle, Bonet, eut le premier l'idée d'examiner les altérations produites dans les organes par les maladies. Son expérience fut plus tard reprise par Barrère et par Morgagni. Tous virent que chaque maladie laisse des traces physiques sur les organes qu'elle paraît avoir envahis. D'abord ils attribuèrent ces traces à la maladie elle-même, mais bientôt ils renversèrent la proposition, et l'idée leur vint que les maladies, au lieu d'être des causes, pouvaient être des résultats, et que les symptômes observés devaient toujours provenir d'altérations du corps. Il n'est pas de fonctions sans organes,

ni de dérangement dans les fonctions sans un dérangement correspondant dans les organes : voilà le principe fondamental de la théorie inaugurée par Morgagni, que la plupart des médecins de l'école de Paris admettent aujourd'hui, et dont Bichat est le représentant le plus illustre. C'est, on le voit, un principe tout à fait contraire à ceux qui dirigent l'école de Montpellier. L'œuvre du médecin doit donc être, avant tout, de déterminer le siége de la maladie, et d'appliquer les remèdes à la partie affectée. Il n'y a pas de maladies alors, à parler en rigueur; il n'y a que des malades, et dans ces malades il n'y a que des organes souffrans. Aussi, lorsqu'on veut désigner par des noms toutes les maladies, est-on obligé d'imiter les médecins de Cnide et de multiplier les espèces et les genres.

Ainsi à Paris les maladies ne sont pas des êtres comme à Montpellier, et, malgré le langage vulgaire qui favorise encore cette supposition, elles n'ont pas une existence indépendante des organes qu'elles affectent. La fièvre typhoïde est pour les uns un principe qui attaque l'homme et qui trahit sa présence par un certain groupe de symptômes dont quelques-uns peuvent varier, mais dont les plus graves sont toujours les mêmes. Pour les autres, c'est une altération physique de l'intestin. Il en est de même de toutes les maladies. Si pour quelques-unes on n'a pas encore découvert l'organe attaqué, c'est que l'on a mal cherché, et l'on doit finir par le découvrir. Quant à la nature de cette altération, elle n'est pas encore précisée. Pour Broussais, c'était toujours une irritation; pour d'autres, c'est tantôt une irritation, tantôt une autre altération physique; pour une école enfin qui eut un grand succès à la fin du siècle dernier, c'est toujours un phénomène chimique, une putréfaction, une fermentation, une combinaison ou une décomposition quelconque. A cette doctrine, dans les détails de laquelle je ne veux pas entrer, on a fait une objection : comment une maladie produit-elle la mort, lorsqu'elle n'attaque pas l'organe essentiel de la vie? Comment peut-on mourir d'une hépatite ou d'une fièvre typhoïde, si l'hépatite et la fièvre typhoïde ne sont que des altérations du foie et de la membrane qui revêt l'intestin? La seule manière de se tirer de cette difficulté, c'est d'admettre ce qu'on appelle la sympathie, c'est-à-dire une propriété que possèdent les tissus organiques de se transmettre les uns aux autres leurs altérations, de les conduire comme le fer conduit l'électricité. Une affection d'un organe peu important peut être ainsi transmise à un organe essentiel et produire la mort. Les nerfs sont les conducteurs de cette sympathie, dont les effets s'observent journellement. Ainsi la maladie d'un œil passe en général à l'autre; un homme blessé à la tête est sans cesse affecté d'abcès au foie; il est difficile de ne pas répéter avec un membre les mouvemens exécutés par l'autre, etc. Il est vrai que cela

ne se comprend guère, mais c'est un fait, et dans les sciences il faut admettre ce qui est démontré; on explique quand on peut.

Je m'arrête ici. Pour aller plus loin, il faudrait exposer la médecine tout entière. J'ai simplement voulu montrer que tout est encore bien douteux, et qu'en médecine le début se cherche encore. On a pu le voir d'ailleurs, l'école de Montpellier, c'est l'école de Cos; celle de Paris, c'est l'école de Cnide. On voit aussi, je pense, que la seconde est plus expérimentale que la première, et dans les sciences l'expérience est du même côté que la raison. La supériorité des médecins de Paris et de leur médecine est un fait éclatant. Et pourtant l'école de Cos est plus célèbre que celle de Cnide, le nom d'Hippocrate a régné dans toute l'antiquité, et il est encore invoqué aujourd'hui. Cela tient d'abord à la supériorité d'Hippocrate sur Euryphon; ses doctrines ont traversé le temps à l'abri de son nom. De plus, à l'origine des sciences, les théories, pour réussir et pour être utiles, doivent différer de celles qu'une science plus avancée peut produire. Les idées générales doivent régner d'abord et former des espèces de cadres où viennent se grouper les faits que la science étudie, sauf plus tard à tirer des conclusions qui dérangent un peu les classifications primitives. Chaque science doit avoir ainsi trois phases pour ainsi dire. Dans la première on raisonne, dans la seconde on observe, dans la troisième on conclut. Les médecins de Cnide n'avaient pas recueilli assez de faits pour défendre leur théorie contre les raisonnemens d'Hippocrate. Ils se perdaient dans des détails mal observés et mal connus. Ils avaient tort alors, ils auraient raison aujourd'hui.

Rendons en terminant une dernière justice à Hippocrate. L'école de Montpellier a emprunté au médecin grec sa théorie, mais elle a négligé sa méthode. Tout en supposant des abstractions, il a été très observateur, il a inauguré l'art et montré le génie de l'observation, et par là la science entière est hippocratique. Il disait bien que l'expérience est trompeuse, mais il disait aussi que le raisonnement est difficile, et il en concluait que pour bien raisonner il faut bien expérimenter. Sa théorie n'est sans doute pas la vérité, mais vingt siècles ont passé sur elle, et elle est encore discutée. En un mot, là comme en toute chose, les Grecs ont eu peut-être des égaux, ils n'ont pas eu de supérieurs, et l'on peut dire hardiment qu'Hippocrate a fait autant pour la médecine que Platon pour la philosophie, Phidias pour la sculpture, Homère pour la poésie, Eschine et Démosthène pour l'éloquence.

PAUL DE RÉMUSAT.

LE

CHEVALIER SARTI

HISTOIRE MUSICALE

TROISIÈME PARTIE. [1]

FARINELLI ET LES SOPRANISTES.

I.

Pendant que Lorenzo épanouissait sa jeunesse dans le tourbillon de Venise et s'abandonnait aux séductions de la Vicentina, la tristesse de Beata s'accroissait chaque jour malgré les efforts qu'elle faisait pour étouffer le sentiment qui s'était glissé dans son cœur. Ni les distractions du monde, ni les devoirs qu'elle avait à remplir auprès de son père, dont les préoccupations politiques accablaient la vieillesse, ne parvenaient à affaiblir l'intérêt que lui avait inspiré Lorenzo. Elle avait beau se dire intérieurement qu'une pareille affection ne pouvait avoir de satisfaction légitime et qu'elle serait dans sa vie une source d'amertumes et de douleurs : plus elle sentait avoir raison contre sa propre faiblesse, et moins elle réussissait à s'en guérir. C'est qu'il en est de l'amour comme de toutes les choses belles, rien ne semble le justifier complétement aux yeux de la raison pratique. C'est un élan généreux, un luxe de l'âme qui plaît d'autant plus qu'il paraît inutile, et qu'on s'efforce vainement à lui trouver

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier et du 15 août 1854.

des titres qui légitiment son empire. *Il est parce qu'il est,* comme la fleur des champs et le Dieu créateur.

Les dissipations où Lorenzo était entraîné depuis qu'il se trouvait à Venise, les dangers qu'il courait au milieu de tant de séductions, et la jalousie dont Beata ne pouvait se défendre en voyant un jeune homme qu'elle avait jusqu'alors conduit par la main comme une fée bienfaisante échapper à sa tutelle et jouir avidement de l'indépendance qu'il avait conquise, tout cela remplissait son cœur d'une affliction d'autant plus grande qu'elle n'avait personne à qui se confier. Discrète, réservée, attentive à se préserver des regards curieux, elle gémissait en silence sans oser prendre un parti décisif. Les femmes, qui ont une si grande force d'inertie pour supporter les douleurs présentes de la vie, manquent, en général, de l'énergie nécessaire pour les éviter. Elles savent souffrir avec résignation et n'ont pas le courage de repousser la main qui s'appesantit sur elles. Victimes souvent admirables, elles n'osent articuler un mot qui pourrait les sauver. Ce mot suprême, Beata n'aurait pu le dire ni à l'abbé Zamaria, qui en aurait plaisanté comme d'une velléité sans importance, ni à son père le sénateur Zeno, dont elle pouvait craindre d'éveiller la susceptibilité aristocratique. Refoulée ainsi sur elle-même, cette noble fille se consumait dans une lutte douloureuse dont rien ne pouvait la distraire, ni les conseils d'un ami, ni le recours à des consolations d'un ordre supérieur. Nous touchons ici à un point très délicat du caractère de Beata.

Privée des soins d'une mère qu'elle avait perdue presque en naissant, la fille du sénateur avait été élevée par des subalternes, sous la direction de son père et de l'abbé Zamaria. Dans cette éducation un peu sévère, où le zèle des instituteurs avait eu plus de part que l'instinct de la nature, Beata avait puisé une instruction variée, l'habitude de se recueillir et de se rendre compte des actes qu'elle accomplissait. La fréquentation des hommes supérieurs, les livres et le monde qui l'entourait avaient développé ce penchant à la réflexion, sans altérer ni la modestie de son langage, ni la soumission de son esprit aux règles qui imposent à notre curiosité un frein salutaire. Mais si Beata pratiquait avec mesure les grands principes du christianisme, qui traverse l'histoire de Venise sans jamais absorber sa politique, si elle suivait sans ostentation les offices et les prescriptions de l'église, si elle admirait la pompe de ses fêtes et la profondeur touchante de ses rites, enfin si elle acceptait sans murmure les usages de son temps et de son pays, c'était bien moins de sa part la manifestation d'une foi naïve que l'effet d'une piété éclairée. La religion contentait son âme sans la dominer, elle s'en exhalait comme un parfum de poésie, et Beata y voyait une discipline néces-

saire de la vie, une solution consolante du problème de notre destinée plus encore qu'une vérité supérieure aux doutes de la raison. Recueillie et aussi chaste par la pensée que dans ses actions, elle ne se rendait pas compte de la nature de ses sentimens sur des questions aussi redoutables. Elle priait, s'humiliait, mais sans trouver peut-être dans l'accomplissement de ce devoir de bienséance publique l'apaisement intérieur qui faisait la force et le bonheur de Catarina Sarti. Mélange de grâce et de tendresse, d'abandon et de dignité, le caractère de Beata répugnait à tout ce qui est extrême, et elle apportait dans toutes ses actions cette réserve pleine de charmes où l'on reconnaissait la fille d'un patricien. Sa religion, qui n'avait rien de bien précis ni d'austère, était comme l'épanouissement d'une âme élevée qui se complaît dans le culte des sentimens aimables; ses prières montaient au ciel comme un encens et se confondaient avec le souffle de l'amour.

Lorsque Beata s'aperçut que Lorenzo était moins assidu à ses études et qu'il passait des journées entières hors du palais, elle fut saisie d'une inquiétude extrême. N'osant pas questionner directement l'abbé Zamaria sur les nouvelles relations qu'avait pu contracter son jeune élève, elle prenait des détours ingénieux pour s'éclairer sur le sujet qui la préoccupait si vivement. Le soir, elle épiait avec anxiété l'arrivée de Lorenzo : si elle ne l'entendait pas marcher dans sa chambre, qui était au-dessus de son appartement, elle était agitée et sonnait sa caméristе sous un prétexte ou sous un autre, pour avoir l'occasion de parler de lui.

— Teresa, dit-elle un soir au moment de se coucher, Lorenzo est-il rentré?

— *Signora*, répondit la caméristе sans se douter de l'effet produit par ses paroles, *il signor* Lorenzino n'a plus besoin qu'on s'inquiète de son sort ni qu'on lui indique son chemin. Il connaît maintenant Venise mieux que vous et moi, et, si jamais il se perd et tombe dans les lagunes, soyez sans crainte, les *gentildonne*, et surtout la belle Vicentina du théâtre San-Benedetto, iront le pêcher elles-mêmes jusqu'au fond de l'Adriatique.

Demeurée seule après cette remarque de Teresa, qui avait projeté dans son cœur une clarté sinistre, Beata se sentit défaillir. Elle se jeta sur un canapé qui était auprès de son lit, se couvrit le visage de ses deux mains, et resta comme anéantie par le coup qu'on venait de lui porter. Elle aurait voulu pleurer, mais sa douleur était trop forte pour laisser un passage à des larmes qui l'auraient soulagée. Oh! qu'elle eût été heureuse si elle avait pu s'agenouiller aux pieds d'une madone et lui confier le secret de sa vie!

Le lendemain de cette nuit, qui parut un siècle à la noble fille,

ne voyant pas Lorenzo à dîner, Beata ne put y tenir davantage. Elle prit un masque, entra furtivement dans une gondole de place, et se mit à parcourir Venise comme une âme désespérée. Où voulait-elle aller? Elle n'en savait rien. Poussée par l'instinct de la jalousie, elle ordonne aux *barcaroli* de la conduire vers Murano. Elle descend machinalement au *casino di San-Stefano*, bien étonnée de se trouver pour la première fois dans un lieu aussi suspect. Elle entre toute tremblante dans un *camerino*, se fait servir quelques rafraîchissemens, et s'abandonne à ses tristes pensées. Elle y était à peine depuis quelques minutes, que son attention fut éveillée par un bruit de voix venant du cabinet voisin. Elle écoute en tressaillant, met son masque, s'avance vers la fenêtre, et croit apercevoir Lorenzo avec une femme. Ses yeux se troublent, ses genoux fléchissent, et elle tombe évanouie sur le carreau. Elle se relève cependant d'un bond fiévreux, essaie d'humecter ses lèvres ardentes dans un verre d'eau et ne peut avaler une goutte, tant l'émotion avait contracté son gosier. L'oreille collée contre la cloison qui sépare les deux cabinets, Beata s'efforce de saisir quelques-unes des paroles échangées entre ses deux voisins; mais sa respiration haletante l'empêche de percevoir autre chose que des sons inintelligibles. Tout à coup il se fait un grand silence. Beata s'en inquiète, revient se placer à la fenêtre du cabinet, et voit Lorenzo dans les bras de la Vicentina! Elle recule à ce spectacle, et se sauve épouvantée, en jetant sur la table sa bourse remplie de *zecchini* d'or. Enfermée dans la gondole, Beata fut quelque temps immobile sans dire un mot aux *barcaroli* qui lui demandaient où il fallait la conduire. — Où vous voudrez, répondit-elle après un assez long silence. — Puis, se reprenant aussitôt : — Non, non, dit-elle, laissez-moi ici; dussé-je y mourir de douleur, — ajouta-t-elle tout bas, répondant à son cœur déchiré. Elle resta ainsi en face du jardin de San-Stefano jusqu'à la nuit, les yeux attachés à la fenêtre où Lorenzo et la Vicentina étaient voluptueusement accoudés. Lorsque les ombres du soir lui eurent dérobé la vue de ce triste spectacle, Beata s'éloigna lentement de ce lieu funeste, comme une colombe blessée aux sources de la vie. Prenant le chemin de Venise, elle s'arrêta un instant au milieu de la mer silencieuse où son âme brisée exhala ce chant plaintif qui réveilla Lorenzo de son ivresse.

Quelle nuit que celle qui succéda à cette fatale journée! La honte, le remords, l'amour trahi dans ses plus chastes espérances déchirèrent le cœur de Beata. Rentrée furtivement dans son palais sans que personne se fût aperçu de son absence, elle se jeta sur son lit tout habillée sans répondre un mot aux questions pleines de sollicitude que lui adressait Teresa, sa camériste. — Laisse-moi, lui dit-

elle, je n'ai besoin de rien; tu peux te retirer. — Obéissant à regret à l'ordre de sa maîtresse, dont elle ne pouvait s'expliquer l'état extraordinaire, Teresa resta dans l'antichambre une partie de la nuit à épier le moment où l'on pourrait réclamer ses services. Beata ne pleurait pas. Les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine, comme si elle eût voulu retenir son cœur prêt à se briser, elle poussait de gros soupirs entremêlés d'exclamations douloureuses qui, seules, décelaient l'agitation extrême de son âme. Sa vie si courte encore, et pourtant si remplie, se déroulait devant elle comme une vision de bonheur évanoui. Elle se rappelait cette belle nuit de Noël où Lorenzo lui était apparu conduit par la destinée et cette soirée charmante où son frère d'adoption pleurait derrière un citronnier de la villa Cadolce, larmes délicieuses qui avaient éveillé sa pudeur endormie, et qu'elle aurait voulu essuyer de ses baisers! — Mais, se disait-elle au fond de sa conscience troublée, après avoir épuisé tous les griefs de la passion, ne l'ai-je pas rebuté par la froideur de mon maintien? N'ai-je pas refoulé dans son cœur l'aveu d'un sentiment dont ses regards timides me révélaient chaque jour l'existence? N'est-ce pas moi qui l'ai poussé dans l'abîme, quand un mot de ma bouche eût suffi pour l'enchaîner à mes pieds, docile et tremblant? L'amour aurait préservé son innocence des séductions vulgaires dont il est devenu la victime. — Pauvre Lorenzo! s'écria-t-elle en sanglotant, c'est moi qui t'ai perdu. Malheureuse que je suis!

Elle se leva brusquement de son lit après cette involontaire explosion de douleur, et Teresa ne put contenir plus longtemps son inquiétude. — Signora, dit la caméristе en ouvrant discrètement la porte de l'appartement de sa maîtresse, pardonnez à mon zèle si je viens vous importuner encore de ma présence. Qu'avez-vous donc, chère maîtresse? continua Teresa, tout attendrie de l'agitation extrême où elle voyait Beata, ordinairement si calme et si sereine. Je ne vous reconnais plus. — Tu as bien raison de ne plus me reconnaître, répondit Beata en se laissant tomber sur une chaise et en se couvrant le visage de ses deux mains, mouvement qui lui était naturel. Je ne suis plus la même, reprit-elle d'une voix étouffée. — Oserai-je demander à la signora si le chevalier Grimani est pour quelque chose dans ce changement si extraordinaire? — Plût à Dieu! *volesse il cielo!* s'écria Beata avec vivacité; je ne serais pas si à plaindre!

Effrayée de cette réponse et des soupçons qu'elle fit naître tout à coup dans son esprit, Teresa n'osa plus continuer ses questions, et resta muette devant sa maîtresse désolée. Un long silence succéda à cette scène douloureuse. Beata n'était pas moins étonnée de son aveu involontaire que Teresa de ce qu'elle venait d'apprendre, et ces

deux femmes, si différentes et si éloignées l'une de l'autre par le caractère et la condition, confondaient maintenant leur âme dans une préoccupation commune. La passion comme la flamme a besoin d'aliment et ne peut être longtemps comprimée dans le cœur où elle a pris naissance sans le dévorer ou le briser en éclats. Beata avait laissé échapper le secret de sa vie, que Teresa était bien loin de soupçonner : consternées l'une et l'autre par cette clarté sinistre qui s'était faite tout à coup entre elles, elles semblaient craindre de se regarder en face et de se dire tout haut ce qu'elles éprouvaient. Plongées dans une demi-obscurité propice aux tendres aveux et dans un silence éloquent qui n'était interrompu que par quelques cris joyeux qui s'élevaient du Grand-Canal, comme un dernier écho de la nuit profonde, ces deux femmes, montées comme deux harpes à l'unisson d'un sentiment presque analogue, formaient un de ces doux et mystérieux accords qui absorbent les dissonances de l'âme en laissant subsister le contraste des caractères. La douleur de Beata, les tristes pressentimens et la sollicitude de Teresa pour sa noble maîtresse se peignaient dans leurs regards, dans l'accablement et la molle langueur qu'exprimaient leurs attitudes diverses. Rossini seul, dans le duo du premier acte d'*Otello* entre Desdemona et sa confidente, a su traduire, par un ensemble exquis, cette mélancolie touchante de l'amour qui ne peut se contenir et qui cherche dans les épanchemens de l'amitié un aliment à sa propre douleur :

Quanto son fieri i palpiti,
Che desta in noi l' amor!

Quelque temps après cette fatale journée de Murano et la scène douloureuse qui l'avait suivie entre Beata et Teresa, Lorenzo prit une résolution qui n'était pas moins hardie que son émancipation précoce. Honteux de sa chute et plus épris que jamais de la femme supérieure qu'il avait outragée en s'abandonnant à de faciles voluptés qui avaient déposé dans son cœur une amertume ineffaçable, il conçut la pensée de se jeter aux pieds de sa bienfaitrice et d'implorer son pardon; mais, en réfléchissant à ce projet assez audacieux qui lui était inspiré par son amour, par le respect et la reconnaissance qu'il devait à Beata, il comprit, non sans peine, qu'une pareille démarche de sa part laisserait supposer que la noble fille du sénateur Zeno avait pu s'inquiéter de sa conduite et en blâmer les irrégularités. La contenance de Beata à son égard, la froideur de son maintien, les rares paroles qu'elle daignait lui adresser, n'étaient-elles pas des signes évidens de son indifférence pour le fils de Catarina Sarti, dont elle avait bien pu s'occuper un instant dans les loisirs de la villégiature, mais qui ne pouvait pas fixer son attention au milieu des

grandeurs et des plaisirs de Venise? Dans cette perplexité cruelle, entre la crainte d'essuyer un affront qui aurait humilié son orgueil et l'amour dont la voix impérieuse soulevait son cœur à la hauteur de son ambition, Lorenzo transigea avec sa première idée, et dans un moment de transport et de fiévreuse impatience, il écrivit à Beata la lettre qu'on va lire :

« Signora, permettez à un malheureux qui ne saurait vivre plus longtemps sous le poids de votre disgrâce d'implorer son pardon et de vous demander ce qui a pu lui attirer un châtiment si rigoureux! O vous, ange consolateur qui avez tendu à ma pauvreté une main si généreuse, ayez encore pitié de moi et sauvez mon âme, après avoir soustrait mon corps aux vicissitudes de la fortune! Que vos regards *pietosi* ne se détournent plus de moi! Ne repoussez pas les hommages et la reconnaissance d'un cœur plein de votre image, et dont le plus grand crime est de trop vous adorer. Si quelques irrégularités de ma conduite ont mérité votre désapprobation, si ma présence dans votre palais vous est devenue importune, parlez, signora, ordonnez, j'expierai mes fautes, j'obéirai à vos ordres, et je retournerai auprès d'une mère chérie dont j'ai pu oublier, hélas! la tendre affection. Noble femme, Beata pleine de grâce et de douce majesté, achevez votre œuvre, ne repoussez pas dans l'abîme une âme qui aspire à votre lumière, et soyez pour moi comme cette divine créature dont parle le poète de l'expiation et du paradis :

A noi venia la creatura bella
Bianco vestita e nella faccia quale
Par tremolando mattutina stella (1). »

Cette lettre, si remplie d'exaltation juvénile, et qui exprimait assez heureusement les sentimens et les tendances d'esprit de notre adolescent, fut remise par lui à Teresa, mais avec une gaucherie timide qui éveilla la malice de la soubrette. — D'où vient cette lettre? demanda Teresa d'un ton ironique et avec cette jalousie secrète d'une femme et d'un subalterne qui voit un parvenu occuper le cœur de sa maîtresse. — Que t'importe? dit Lorenzo, dont la fierté était si facilement irritable. Fais ton devoir et n'en demande pas davantage. — Voyez-vous ce *bambino!* dit Teresa tout bas en elle-même après le départ de Lorenzo, qui s'était éloigné sans attendre sa réponse : il fait déjà *il padron della casa.* — Teresa, qui était après tout une assez bonne fille fort attachée à sa maîtresse, déposa la lettre de Lorenzo sur la toilette de Beata, ne voulant pas la remettre elle-même pour éviter un embarras et des explications qui répugnaient au caractère réservé de la *gentildonna.*

(1) Dante, *Purgatorio*, chant XII.

Beata lut cette lettre le soir en se couchant et ne put contenir d'abord l'expression de sa surprise et de son ravissement. — Il a osé m'écrire, s'écria-t-elle avec une joie adorable, il m'aime, il est digne de moi! O Dieu puissant de l'amour et des nobles âmes, tu n'es donc pas un vain nom? dit-elle en pressant la lettre sur son cœur et les yeux remplis de douces larmes. Lorenzo, cher Lorenzo, non je ne te repousserai pas, tu ne quitteras pas ce palais où tu fais la joie de ma vie. Tu seras ici, toujours à côté de moi, et puissé-je être la *stella mattutina* qui éclairera tes jours fortunés! O le bien-aimé de mon cœur, cher et beau Lorenzo, tu seras à moi!... En proférant ces dernières paroles avec une gaieté enfantine Beata changea tout à coup de visage. Elle jeta la lettre sur sa table de nuit et murmura entre ses lèvres : — Malheureuse que je suis! Et mon père, que dirait-il s'il apprenait jamais que sa fille unique et chérie a le cœur rempli d'une passion funeste? Donnerai-je à sa vieillesse le triste spectacle d'une affection si contraire à ses idées et à ses préjugés, que je dois respecter? N'est-ce pas assez que sous les prétextes les plus frivoles je retarde de jour en jour mon alliance avec le chevalier Grimani, qui est, après le salut de l'état, le plus cher de ses vœux? Mon âge, ma naissance, le bonheur de mon père et l'intérêt de la république ne sont-ils pas des obstacles insurmontables à la réalisation de mon rêve insensé?

Retombée ainsi dans la perplexité de ses sentimens, poussée par l'amour et contenue par le devoir et les bienséances, Beata ne changea presque pas de conduite. Si son maintien avait quelque chose de moins sévère et si, dans ses regards attendris, on pouvait lire l'intérêt toujours croissant que lui inspirait Lorenzo, elle ne fut pas moins avare de ses paroles et laissa la lettre sans réponse. Cette lutte intérieure, qui minait chaque jour la santé de Beata, échappait complétement à l'inexpérience de Lorenzo. Il ne savait comment s'expliquer le silence obstiné de Beata et la réserve de ses manières, qui impliquaient le dédain ou la désapprobation de la démarche qu'il avait osé faire. S'étant assuré que Teresa avait remis exactement la lettre, il passa tour à tour de l'abattement à l'espérance, épiant un regard de Beata qui pût lui révéler sa destinée et mettre fin à la cruelle incertitude qui l'agitait.

Une grande fête ou *accademia* devait avoir lieu, sous peu de jours, au palais Grimani. Le prétexte de cette *accademia*, où était invitée toute la haute société de Venise, était l'anniversaire de la naissance de Galuppi, compositeur illustre dont l'abbé Zamaria devait prononcer l'éloge; mais en réalité la fête était donnée à l'intention de la famille Zeno et surtout en l'honneur de Beata, dont le chevalier Grimani cherchait à gagner les bonnes grâces en luttant contre la résis-

tance silencieuse qu'elle opposait à l'union projetée, depuis quelques mois, par les deux familles. Le vieux palais Grimani était situé sur le Grand-Canal, en face du palais Mocenigo. OEuvre remarquable de Lodovico Lombardi, il était d'un style plus sévère que le second palais Grimani, appartenant à une autre branche de la même famille, joyau de la plus rare élégance, sorti des mains de l'ingénieur et architecte véronais Sammicheli. L'architecture est celui de tous les arts qui constate avec le plus d'évidence la civilisation d'un peuple. Suscité par un besoin impérieux de la vie, il se développe, grandit avec cette civilisation, et porte le double témoignage de la réalité primitive et des transformations que le temps et le goût lui ont fait subir. A Venise surtout, la nature particulière du sol et les événemens politiques qui donnèrent naissance à cette société miraculeuse imprimèrent à l'architecture un caractère indélébile de solidité et d'élégance fastueuse qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré. Deux grandes époques peuvent se remarquer dans l'histoire de l'architecture vénitienne : l'une, qui commence avec la république même et dont l'église de Saint-Marc, bâtie au xe siècle, est le plus curieux monument; puis la renaissance, où l'on vit surgir comme par enchantement la plupart des magnifiques palais qui garnissent les deux rives du *Canalazzo*. Dans la première époque, on voit régner l'influence de la Grèce antique, celle de la Grèce chrétienne et du monde oriental, qui se reconnaît non-seulement dans la basilique de Saint-Marc, construite sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais sur d'autres monumens qu'il est inutile de citer ici. La seconde époque, qui a sa date au xvie siècle, est le produit de cette ère glorieuse de rajeunissement et d'immortelle émancipation. C'est alors que Sansovino, Palladio, Sammicheli, Scamozzi, Antonio da Ponte, qui a construit le Rialto, fra Giocondo, à qui on doit le *Fondaco dei Tedeschi* (1), c'est alors, disons-nous, que ces grands artistes, animés tous par l'esprit nouveau qui réjouissait le monde, firent de Venise un lieu d'enchantement et

Del genio uman la più sublime figlia,

comme l'a qualifiée Alfieri.

La famille Grimani, une des plus illustres de la république, était particulièrement connue par son goût et la protection généreuse qu'elle avait toujours accordée aux arts pendant le cours de sa longue prospérité. Non moins ancienne que la famille Zeno, elle comptait aussi dans ses annales domestiques trois doges, deux cardinaux,

(1) Fra Giocondo fut appelé par Louis XI en France, où il a construit le vieux pont de Notre-Dame, puis à Rome, où Léon X, après la mort de Bramante, l'adjoignit à Raphaël pour diriger les travaux de Saint-Pierre.

un grand nombre de procurateurs de Saint-Marc, d'ambassadeurs et de personnages considérables qui, presque tous, s'étaient fait remarquer par l'éclat et la magnificence des habitudes. C'est à un Grimani qu'avait appartenu ce fameux bréviaire enrichi d'or et de pierres précieuses où les peintres flamands qui vinrent à Venise vers le milieu du XVe siècle, Hemmelinck de Bruges, Gérard de Gand et Livien d'Anvers, déposèrent les premiers germes de l'alliance antique et encore mystérieuse qui a existé entre la patrie de Titien et celle de Rubens. C'est également au cardinal Domenico Grimani qu'appartenait la riche bibliothèque du couvent Sant'Antonio qui fut brûlée en 1687. La famille Grimani avait fait construire trois théâtres à ses frais, et c'est sur le théâtre particulier du palais Grimani que fut représenté le 25 avril 1569 *i Pazzi amanti*, un des premiers opéras bouffons que mentionne l'histoire. Du reste toutes les grandes familles vénitiennes avaient le goût des choses de l'esprit, et considéraient comme un devoir de leur haute position de protéger les arts qui relèvent et embellissent la vie. Leurs palais étaient de véritables académies où la peinture, la poésie, l'art dramatique et surtout la musique concouraient à l'éclat de l'existence, dont les nobles faisaient un moyen de gouvernement. Parmi les protecteurs les plus zélés de l'art musical, qui fut toujours si florissant à Venise, nous pouvons citer Sébastien Michele, ami de Pierre Aaron, l'auteur célèbre du *Toscanello della musica*, qui a précédé Zarlino dans la théorie du contrepoint; Cornaro, évêque de Padoue sur la fin du XVIe siècle, qui attira dans la cathédrale de cette ville les meilleurs chanteurs et instrumentistes de son temps; Veniero, qui, pour se distraire de la goutte qui le tourmentait, faisait venir chaque jour autour de son lit de douleur une *brigata* d'habiles musiciens; un autre membre de la famille Cornaro, qui, ambassadeur à Vienne dans les premières années du XVIIIe siècle, protégea Porpora et la jeunesse d'Haydn; Contarini, qui, dans sa villa de Piazzola, avait un théâtre charmant où l'on jouait l'opéra tout l'été; enfin Andrea Erizzo, dont la villa délicieuse de Pontelongo était le rendez-vous des meilleurs *dilettanti* et des virtuoses les plus célèbres de l'Italie.

Il était également dans les habitudes des grandes familles vénitiennes d'avoir à leur service un compositeur renommé pour diriger leur chapelle particulière et présider aux fêtes qu'elles donnaient souvent dans leurs somptueux palais. Galuppi avait été l'organiste de la famille Gritti, il avait été aussi l'ami et le commensal de la famille Grimani, qui le considérait comme un client de la maison. L'anniversaire de sa naissance était donc le prétexte de l'*accademia* qui devait avoir lieu sous peu de jours au palais Grimani, et où l'abbé Zamaria, qui avait beaucoup connu Galuppi, devait lire un

éloge de l'illustre maestro que Venise pleurait encore. Cent jeunes filles choisies dans les quatre *scuole,* — l'*Ospedaletto*, *i Mendicanti*, *gl'Incurabili* et *la Pietà,* — plusieurs chanteurs et instrumentistes de la chapelle Saint-Marc devaient exécuter, sous la direction de Bertoni, un choix des meilleurs morceaux de Galuppi. Toute la société de Venise, les Pisani, les Foscarini, les Contarini, les Balbi, les Malipieri, les Zustiniani, les Cornaro, les Loredano, les Cappello, noms illustres qui sont l'histoire vivante de la république, se trouvaient à cette réunion à côté du sculpteur Canova, du poète élégiaque Lamberti, de Mazzola, auteur du poème ingénieux *i Cavei di Nina* (les cheveux de Nina), de François Gritti, auteur de charmans apologues pleins de gaîté et de finessse, parmi lesquels on distingue *la Briglia d'oro* (la bride d'or), de Pierre Buratti, autre poète vénitien, non moins exquis et non moins joyeux que les précédens, et dont M. Perruchini a mis en musique, de nos jours, presque toute l'odyssée de *concetti amorosi.*

Oh! le ravissant spectacle qu'offrait alors le salon du palais Grimani, rempli de si grands noms et de si belles dames nonchalamment assises, causant, riant, jouant de l'éventail et cachant derrière ce masque mobile de la coquetterie les sourires, les œillades et les mines les plus expressives et les plus délicieuses! La naissance, l'esprit, l'art et la beauté se trouvaient représentés dans cette réunion d'élite, où Beata ressortait comme une rose mystique qui attirait invinciblement le regard et répandait autour d'elle un parfum de poésie divine. Qui aurait dit alors, en voyant ces groupes animés, ces *gentildonne* éclatantes, ces beaux seigneurs, ces artistes, ces poètes et ces chanteurs insoucians et enivrés de la vie, qu'un coup violent de la destinée viendrait bientôt renverser la barque séculaire qui les portait sur l'onde azurée? Il n'y avait que le vieux sénateur Zeno qui, assis dans un coin du salon où il était entouré de sa fille et du chevalier Grimani, portât sur son front vénérable l'expression d'une noble tristesse.

Dans un groupe des plus animés, on voyait s'agiter, comme une branche d'aubépine en fleurs au milieu d'un frais buisson, la longue et belle chevelure noire d'une jeune femme qui tournait en tous sens des regards avides et curieux. Chargés de fleurs et de parfums, ces cheveux, qui se déroulaient en tresses vigoureuses, retombaient sur un cou gras, onduleux, et parsemé d'un léger duvet qui trahissait un sang généreux. Un sourire, qui était plutôt l'expression de la santé et du bien-être que l'indice d'un esprit malicieux, s'égayait sur ses lèvres humides et toujours entr'ouvertes, comme un rayon de soleil sur des gouttes de rosée matinale. Vêtue d'une robe de brocart semée de joyeux dessins, elle tenait à la main un riche éventail

dont elle jouait avec *maestria*, en l'ouvrant et en le fermant avec fracas. Sur cet éventail, qui était un objet d'art assez curieux, on avait reproduit une scène galante tirée d'une comédie vénitienne, et dans laquelle on voyait une *gentildonna* entourée d'un cercle de *zerbinotti* ou petits maîtres, qui la lutinaient de leurs propos agaçans. Cette jeune femme très à la mode, à qui Lorenzo avait été présenté par l'abbé Zamaria dès son arrivée à Venise, s'appelait Hélène Badoer. Elle était mariée depuis quelques mois seulement, et son mari avait complétement disparu derrière l'épanouissement radieux de sa belle épouse. D'une stature plus forte que délicate, avec deux grands yeux noirs ardens et peu discrets, un visage rayonnant, où l'ombre d'un souci ne pouvait se fixer, des bras somptueux que terminait une main blanche et potelée, Hélène Badoer ressemblait à ces types de femmes vénitiennes qu'on voit dans les tableaux de Titien et de Paul Veronèse. Excellente musicienne, possédant une voix de soprano étendue et très sonore, elle chantait avec plus de *brio* que de sentiment, et dans ses manières, dans ses goûts comme dans les instincts naïfs de sa nature, Hélène Badoer exprimait les attraits et le contentement de l'existence. Elle gazouillait comme un oiseau, et les syllabes amorties tombaient de ses lèvres de rose comme des gouttes de miel qu'on eût voulu recueillir dans une coupe d'or. Aussi ne repondait-elle aux mille propos aimables qu'on lui adressait que par quelques paroles insignifiantes, accompagnées d'une petite toux à pulsations légères, qui faisaient résonner sa poitrine sonore et rebondir ses hanches voluptueuses. Plus passionnée qu'intelligente et moins accessible aux séductions de l'esprit qu'à celles de la beauté extérieure, Hélène Badoer ne pouvait voir un homme élégant et bien tourné sans le regarder curieusement et tressaillir, comme tressaille une fleur à l'apparition du jour. Ce n'est pas que les mœurs et la conduite de cette charmante créature eussent jamais été l'objet d'aucune observation maligne; si elle était coquette et cherchait à exercer la puissance de ses charmes sur les hommes qui l'entouraient constamment, c'était bien moins de sa part le désir de nouer une intrigue que le besoin de satisfaire les instincts de sa nature galante. Elle aimait le monde et ses tourbillons enivrans, elle aimait les joies et les fêtes de la vie. C'était une Grecque légèrement modifiée par le christianisme qu'Hélène Badoer, c'est-à-dire une Vénitienne pure et sans mélange.

Lorenzo avait été fort bien accueilli par Hélène Badoer lors de son arrivée à Venise. Présenté par l'abbé Zamaria, il allait souvent faire de la musique avec elle, l'accompagnait au clavecin et se montrait tout fier de la familiarité aimable avec laquelle on le traitait. Plusieurs fois il s'était même enhardi jusqu'à saisir et por-

ter à ses lèvres la petite main blanche qu'elle posait volontiers sur son épaule en signe d'un affectueux abandon, et bien que ce témoignage de galanterie respectueuse fût dans les usages de la société polie de Venise, ce n'en était pas moins, de la part de Lorenzo, un acte assez significatif d'émancipation précoce. Hélène Badoer fut d'abord pour notre adolescent une agréable diversion à son amour pour Beata, une sorte de dérivatif de la sève qui surabonde dans la jeunesse chaste et recueillie. Cependant, depuis qu'il avait rencontré la Vicentina chez le célèbre Pacchiarotti, Lorenzo avait un peu délaissé la belle *gentildonna*, qui, l'apercevant au palais Grimani pour la première fois depuis son mariage, lui dit avec gaieté : — Signor Lorenzo, est-ce que vous composez un *opera buffa* ou un *opera seria*, qu'on ne vous voit plus au palais Badoer? Que c'est mal d'abandonner ainsi ses amis pour des infidèles peut-être! — ajouta-t-elle avec malice et en fixant ses regards avides sur Lorenzo, dont la contenance était assez embarrassée. — Si vous étiez venu me voir ces jours-ci, continua-t-elle, je vous aurais prié de me faire répéter un air de Galuppi que je dois chanter ce soir. J'ai été forcée d'avoir recours au vieux Grotto, qui m'a fort ennuyée de ses jérémiades sur la décadence de l'art. Tous ces vieux maîtres s'imaginent que la bonne musique et le bel art de chanter ont disparu de la terre avec leur jeunesse, dont ils voudraient nous faire porter le deuil. *Io me ne rido!* je me moque bien de ces lamentations égoïstes, et je leur préfère de beaucoup celles que Lotti a mises en musique et qu'on chante une fois tous les ans à San-Geminiano.

Un éclat de rire suivit cette boutade d'Hélène Badoer et s'éleva du groupe de beaux esprits qui l'entouraient, comme le gazouillement d'une troupe d'oiseaux voletant autour d'un rosier en fleurs. Lorenzo était sur les épines d'être forcé de prêter l'oreille à ces vains propos, tandis que son cœur était tout rempli de Beata, qu'il voyait causer familièrement avec le chevalier Grimani. Il craignait d'ailleurs de paraître trop bien dans les bonnes grâces d'Hélène Badoer, dont le caractère était si différent de celui de Beata. Aussi ces deux femmes n'avaient-elles aucun goût l'une pour l'autre, et ne se voyaient, par convenance, qu'à de rares intervalles.

Un grand bruit qui se fit tout à coup à l'extrémité du salon vint interrompre cet *a parte* joyeux et délivrer Lorenzo de ses angoisses : c'étaient les jeunes élèves des *scuole* qui faisaient leur entrée et se plaçaient sur une estrade qu'on avait dressée pour la circonstance. Vêtues d'un uniforme très simple, qui indiquait l'établissement auquel elles appartenaient, et précédées d'une dame respectable qui les surveillait, elles s'assirent sur des banquettes en velours rangées en amphithéâtre. Deux orchestres peu nombreux étaient composés l'un

des instrumentistes de la chapelle ducale, l'autre de jeunes filles qui jouaient du violon, de la viole, du violoncelle, de la contre-basse et même de plusieurs instrumens à vent. Ces orchestres étaient placés au milieu de l'estrade en face de Bertoni, qui les dirigeait. Parmi les élèves de l'école des *Mendicanti*, on remarquait la Vicentina, qui n'avait eu garde de manquer une si belle occasion de se trouver avec Lorenzo, car ils ne s'étaient pas revus depuis la journée de Murano. Grotto, Pacchiarotti et Furlanetto étaient aussi parmi les auditeurs de cette *accademia*, consacrée à l'un des plus heureux génies de l'école vénitienne.

Le compositeur dont l'abbé Zamaria allait prononcer l'éloge, Baldassaro Galuppi, surnommé *il Buranello*, parce qu'il était né dans l'île de Burano en 1703, fut élève de Lotti; mais il n'est pas sorti de l'école *degl' Incurabili*, comme l'ont affirmé à tort quelques biographes, puisque les *scuole* de Venise n'admettaient que des filles. Tout jeune encore, il s'essaya dans la musique dramatique, et se fit remarquer par la vivacité et le naturel de ses heureuses inspirations. Nommé maître de chapelle de l'église Saint-Marc, où il succéda à Saratelli en 1762, directeur de l'école des *Incurables* quelques années après la mort de l'illustre Lotti, son maître, Galuppi dut à sa grande renommée d'être appelé à la cour de Russie par l'impératrice Catherine II. De retour dans sa patrie en 1768, il ne la quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée dans le mois de janvier 1785. C'était un homme vif, plein d'esprit et de bonne humeur, que Galuppi. Sa taille mince, sa petite figure fine, blanche et osseuse, ressortaient au milieu de sa nombreuse et belle famille. Adoré de ses jeunes élèves des *Incurables*, fort recherché dans le monde, qu'il amusait par ses saillies et un talent remarquable sur le clavecin, entouré d'aisance et d'une haute considération, Galuppi vécut heureux en conservant jusque dans son extrême vieillesse la gaieté, le *brio* et le feu qui caractérisent ses compositions. Burney, qui le vit à Venise en 1770, en parle avec beaucoup d'intérêt, et la définition qu'il lui attribue de la bonne musique peut être considérée comme la qualification du génie vénitien lui-même. « La bonne musique, disait Galuppi, consiste dans *la beauté*, *la clarté* et *la bonne modulation*. » N'est-ce pas aussi par la beauté des formes, par la clarté du plan et la bonne modulation, c'est-à-dire le coloris, que se distinguent les chefs-d'œuvre de la peinture vénitienne?

Galuppi a écrit des opéras *seria*, des oratorios, divers morceaux de musique religieuse pour la chapelle Saint-Marc, et surtout un nombre considérable d'opéras *buffa*, où son imagination riante et facile était particulièrement à l'aise. Ce n'est pas que la distinction des genres soit bien tranchée dans l'œuvre de Galuppi, et que le

style de ses oratorios et de ses opéras sérieux, par exemple, diffère beaucoup de celui de ses opéras bouffes; il règne dans toute sa musique, comme dans les tableaux de Tiepoletto, son compatriote et son contemporain, une sorte de lumière *blonde* et souriante, qui n'est pas toujours en harmonie avec la gravité du sujet. D'ailleurs cette puissance de transformation, qui peut passer tour à tour du grave au doux et du plaisant au sévère, n'est dans les arts que le partage de quelques génies souverains. C'est donc dans le genre comique et de demi-caractère que le joyeux Buranello, comme on l'appelait à Venise, a particulièrement réussi, et cela n'a rien de surprenant, puisque l'opéra *buffa* est presque né à Venise, vers le milieu du XVI[e] siècle. On peut en trouver les germes dans les madrigaux burlesques de Jean Croce, surnommé *il Chiozzetto*, qui vivait à la fin du XVI[e] siècle; dans l'*Anfiparnasso o comedia armonica*, d'Horace Vecchi, et surtout dans l'opéra que nous avons déjà cité : *I Pazzi amanti*, qui fut représenté au palais Grimani en 1567.

Comme directeur de l'école *degl' Incurabili*, dont la belle église, qui n'existe plus de nos jours, était l'œuvre d'Antonio da Ponte, Galuppi composa sur des paroles latines de Pierre Chiari un grand nombre d'oratorios qui eurent beaucoup de succès. Sa *Maria Madalena*, à six voix, fut exécutée aux Incurables en 1763, pour servir d'introduction au fameux *Miserere* de Hasse, qui avait été également directeur de cette école au commencement du XVIII[e] siècle. *Daniel dans la fosse aux lions* fut exécuté en 1773. Galuppi avait divisé cette composition en deux chœurs, et on y avait surtout remarqué le chant du prophète plongé dans la fosse, qui formait un contraste saisissant et très dramatique avec celui du roi. L'année suivante, en 1774, il composa *Tres pueri hebraei in captivitate Babylonis*, où le cantique des trois Hébreux excita l'enthousiasme des auditeurs. Le dernier oratorio que Galuppi écrivit pour cette école, qui eut un si grand éclat sous sa direction, c'est *Moïse de retour du mont Sinaï*, qui fut exécuté en 1776. A l'arrivée à Venise du pape Pie VI, en 1783, on chanta aux Incurables, devant sa sainteté, une cantate de Galuppi : *Il Ritorno di Tobia*, dont les paroles italiennes étaient de Gasparo Gozzi. Lotti, Marcello et Galuppi sont les trois grands compositeurs vénitiens du XVIII[e] siècle.

Lorsque l'abbé Zamaria eut fini de lire son éloge de Galuppi, qui fut souvent interrompu par les acclamations enthousiastes de l'assemblée, et qui lui valut cette haute approbation du sénateur Zéno : « Tu m'as ému jusqu'aux larmes, cher abbé, en parlant si dignement d'un enfant et d'une gloire de Venise! » les jeunes filles des *scuole* chantèrent avec un ensemble parfait ce cantique des trois Hébreux dont nous venons de parler. Elles étaient divisées en deux

chœurs qui se répondaient l'un à l'autre, et que rattachait ensemble un récit chanté, dans l'origine, aux Incurables avec un immense succès par la Serafina, une des meilleures élèves du Buranello. C'est la Vicentina qui fut chargée de cette partie de coryphée biblique, et elle ne manqua pas de l'embellir d'exclamations et de *portamenti* ambitieux qui firent tressaillir Pacchiarotti sur sa chaise curule. — *Poveretto me!* s'écria tout bas le vieux sopraniste désespéré, en levant au ciel ses mains desséchées comme du parchemin; mais la *prima donna* était trop préoccupée de Lorenzo, qu'elle ne perdait pas un instant de vue, pour prendre garde aux gestes et aux regards effarés que Pacchiarotti échangeait avec Grotto, son voisin. Elle voulait avant tout briller, avoir du succès, et susciter dans le cœur de son jeune amant l'ambition de partager son sort et sa gloire.

Après d'autres morceaux d'ensemble exécutés par les chœurs et les deux orchestres, réunis sous la conduite de Bertoni, l'abbé Zamaria, tout guilleret et plein d'empressement, vint offrir la main à la belle Badoer et la fit monter sur l'estrade en lui présentant un cahier de musique orné de faveurs bleues et roses. Ce cahier contenait un air de soprano d'un opéra *buffa* de Galuppi, *la Calamita dei cuori* (le malheur des cœurs), tout rempli de *gorgheggi* et de caprices mélodiques d'un raffinement ingénieux. L'air fut accompagné par l'orchestre des jeunes filles, composé des meilleurs élèves *della Pietà,* et consistant dans le quatuor, une contrebasse, cor, basson et hautbois. Il fallait entendre comme la voix splendide et facile d'Hélène Badoer se déroulait avec aisance et tombait de point d'orgue en point d'orgue, pareille à une cascade d'eau limpide qui reflète dans ses lames écumantes les mille caprices de la lumière! Elle accompagnait ses trilles, ses gammes et ses arpéges scintillans de petites mines, de *vezzi amorosi* et d'œillades assassines qui étaient bien en harmonie avec ces paroles, d'un goût un peu risqué :

Noi altre femine,
Che siamo dritte,
Vogliamo gli uomini
Un poco storti.
Per le consorti
Non suono buoni
Quei dottoroni
Que fan zurlar (1).

En chantant cet air très connu et très populaire à Venise, comme l'était presque toute la musique de Galuppi, Hélène Badoer excita la gaieté de l'assemblée, qui partit d'un grand éclat de rire à cer-

(1) « Nous autres femmes qui sommes sincères, nous voulons que les hommes soient un peu soumis. Ces grands docteurs pédans et ridicules ne font jamais de bons maris. »

tains passages scabreux dont elle commentait le texte par une pantomime expressive. L'abbé Zamaria se balançait sur sa chaise comme un bienheureux en s'écriant de temps en temps : *Brava, Delinda!* C'était le nom du personnage qui dans l'opéra de Galuppi disait l'air en question. L'abbé était si content de la manière dont Hélène avait rendu la musique et l'esprit du Buranello, il chiffonnait son rabat et roulait ses petits yeux malins d'une façon si comique, que Grotto ne put s'empêcher de dire tout haut : « *Signori*, regardez un peu l'abbé! voyez, il se prélasse, se rengorge et fait le gros dos *come un gatto amoroso*, comme un chat amoureux ! » A cette saillie toute vénitienne du vieux sopraniste, l'assemblée fut prise d'un fou rire, et la gaieté générale gagna jusqu'à Beata, qui jusqu'alors avait conservé la noble sérénité de son maintien.

Furieuse du succès que venait d'obtenir Hélène Badoer en présence de Lorenzo, la Vicentina s'avança avec assurance du fond de l'estrade, et vint chanter aussi un air d'un autre opéra *buffa* de Galuppi, *il Mondo alla roversa* (*le Monde à l'envers*). D'un style non moins fleuri que le précédent, l'air de la Vicentina peignait les vicissitudes de l'amour dans toutes les positions de la vie humaine et chez tous les êtres animés :

La pecora, la tortora,
La passera, la lodola,
Amor fa giubilar.

Ces dernières paroles furent accentuées par la *prima donna* avec un *brio* et une puissance de vocalisation qui excitèrent l'admiration du public. Après un duo très brillant pour deux sopranos que la Vicentina et Hélène Badoer chantèrent ensemble, l'*accademia* se termina par un quatuor également tiré d'un opéra de Galuppi.

II.

En sortant du palais Grimani, vers une heure du matin, une grande partie de la société qui s'y était réunie alla se promener sur la place Saint-Marc. Beata monta dans la gondole de son père avec le chevalier Grimani, et Lorenzo avec l'abbé Zamaria dans celle de la belle Badoer, qui fut pendant le trajet d'une gaieté folle. Arrivés sur la *Piazzetta,* qui était remplie de promeneurs, Beata accepta le bras du chevalier selon l'usage de Venise, et Lorenzo donna le sien à Hélène, dont le mari était dans un autre groupe avec la Vicentina, Grotto et Pacchiarotti. La soirée était délicieuse, et la place Saint-Marc offrait un spectacle enchanteur à cette heure avancée de la nuit. Des cafés ouverts, des *casini* remplis de convives, des con-

certs en plein vent, des causeries, mille bruits divers et des épisodes nombreux de galanterie facile égayaient ce vaste tableau de la vie vénitienne, qui se renouvelait tous les soirs et qui tous les soirs présentait un attrait nouveau. Beata cependant paraissait soucieuse au milieu de cette foule étourdie où elle ne voyait pas un ami qui pût l'aider de ses conseils et partager les peines de son âme. Elle ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos du chevalier, qui l'entretenait des différens épisodes de la soirée, et surtout d'Hélène Badoer, dont il critiquait la tenue, plaisantant sur l'empressement qu'elle avait mis à saisir le bras du jeune Lorenzo. Cette observation maligne du chevalier fit tressaillir la noble fille, qui ne put se défendre d'un mouvement de jalousie dont les natures les plus élevées ne sont pas exemptes. Elle craignait d'ailleurs que le chevalier ne devinât en partie son secret, et qu'il ne finît par comprendre la raison du retard qu'elle apportait à leur union. A cette perplexité cruelle, qui empoisonnait sa vie, venait s'ajouter le chagrin de ne pouvoir répondre à la lettre que Lorenzo lui avait écrite, et qui l'avait si vivement touchée. Pendant toute la soirée elle l'avait observé avec inquiétude, épiant sa contenance vis-à-vis de la Vicentina, qu'elle ne perdit pas un instant de vue. Elle avait été heureuse de voir Lorenzo rester insensible aux agaceries de la *prima donna*, et elle aurait voulu pouvoir récompenser par un témoignage de satisfaction cette réserve mêlée de tristesse qu'elle avait remarquée chez son frère d'adoption, et dont elle comprenait si bien la cause. Cet hommage tacite que lui avait rendu Lorenzo au milieu de tant d'objets de distraction avait flatté son âme, tant il est impossible à la femme même la plus chaste d'échapper aux instincts de sa nature, qui est d'aimer et de régner par l'amour qu'elle inspire.

Après une heure de promenade, le chevalier Grimani proposa à la compagnie d'aller achever cette belle nuit au *Salvadego*, célèbre *osteria* près de la place Saint-Marc, qui donnait d'excellens soupers, et où aimaient à se retrouver les plus grands personnages de l'état. L'invitation fut acceptée avec empressement par l'abbé Zamaria et communiquée par lui à quelques personnes qui avaient assisté à l'*accademia* du palais Grimani. Une table de vingt couverts fut bientôt servie dans une grande salle éclairée par des lampes suspendues à de petites corbeilles de fleurs qui tempéraient l'éclat de la lumière. Beata était assise entre son père et le chevalier, Lorenzo à côté d'Hélène Badoer et du poète Lamberti, la Vicentina entre Grotto et l'abbé Zamaria, qui occupait le milieu de la table en face du vieux sénateur Grimani et de Pacchiarotti. Plus loin était Canova à côté du poète François Gritti. Les mets délicats, les pâtes légères arrosées de vins généreux, et surtout de vin de Chypre, eurent bientôt ému l'imagi-

nation des convives et établi entre eux cette familiarité décente qui est le plus grand plaisir de la table. Les dieux eux-mêmes oubliaient dans les festins leurs querelles immortelles.

— Est-il vrai, *signori*, dit un convive d'une voix discrète, qu'il est arrivé à Venise un prince illustre, un frère fugitif du roi de France?

Surpris d'une pareille question, tout le monde leva les yeux sur celui qui avait osé la faire dans un lieu public. C'était Girolamo Dolfin, le mari d'Hélène Badoer, qui n'avait point ouvert la bouche de la soirée, et dont quelques verres de vin de Samos avaient dissipé la timidité naturelle. Après un moment de silence, où chacun semblait interroger son voisin sur l'opportunité d'un tel sujet de conversation : — C'est très-vrai, répondit le chevalier Grimani, *il conte* d'Artois est à Venise depuis quelques jours, et la république se dispose à le recevoir comme elle a reçu jadis son aïeul Henri III, avec les honneurs dus à son rang et à son infortune.

— *Ma*, dit un autre interlocuteur, les choses vont donc bien mal en France pour qu'un prince du sang soit obligé de venir chercher un refuge en Italie?

— Ce n'est pas seulement la France qui est malade, répondit le sénateur Grimani, père du chevalier, c'est toute l'Europe, et vous verrez que l'Italie n'échappera qu'avec peine aux convulsions des idées subversives qui circulent de toutes parts.

— Je bois à la santé de la républiqne, s'écria l'abbé Zamaria en levant en l'air un verre de Murano rempli d'un excellent *rosoglio* de Zara, à la fermeté de son gouvernement qui ne se laisse point imposer par les sophistes, *al nostro serenissimo principe*, Lodovico Manini, le cent vingtième doge qui a l'honneur de présider aux destinées de ce pays, et qui certes ne sera pas le dernier à porter la corne ducale et à jeter à la mer Adriatique son anneau d'éternelle alliance.

— Peut-être, répondit d'une voix basse et creuse un convive qui jusqu'alors avait été peu remarqué. Si la république persiste à fermer les yeux à la lumière, à vouloir s'isoler des grands événemens qui se préparent et qui menacent surtout le repos de l'Italie, elle pourra bien succomber sous les artifices d'une politique égoïste, couarde et surannée.

Celui qui eut la témérité de prononcer ces paroles hardies était un membre de la minorité du grand-conseil, un ami intime de François Pesaro, de cet homme courageux qui voulait forcer la république à secouer la torpeur d'une neutralité funeste. Une stupeur muette se peignit sur tous les visages à cette sortie audacieuse contre le gouvernement de la république, et tout le monde sut gré à Girolamo Dolfin d'oser interrompre le cours de ces idées sombres en disant : — On

parle aussi de l'arrivée prochaine, dans nos lagunes, de la reine Caroline de Naples, et il ne serait pas impossible, assure-t-on, que son frère, l'empereur Léopold, vînt à sa rencontre jusqu'à Venise.

— Connaissez-vous, messieurs, s'écria le poète fabuliste François Gritti, un conte charmant de Voltaire, intitulé *Candide?*

— Oui, vraiment, répondit l'abbé Zamaria, c'est de la philosophie la plus profonde cachée sous les grâces d'un esprit inimitable.

—Eh bien! ajouta Gritti, il y a dans ce chef-d'œuvre de fine raillerie le récit d'un certain souper dans une auberge de Venise, qui pourrait bien se renouveler de nos jours. Peut-être que ce pauvre roi Théodore, qui n'avait pas même de quoi payer son écot, ne serait pas le plus à plaindre aujourd'hui.

— Je le crois bien, répondit vivement l'abbé, qui ne pouvait guère s'empêcher de faire une allusion à son art favori, les rois n'ont pas tous le bonheur d'être chantés par un poète comme Casti et mis en musique par un Paisiello!

— Non, non, le malheur de ce temps-ci, c'est qu'il n'y a plus de castrats, et, *senza castrati*, l'Italie est perdue, *l'Italia è perduta!*

A cette incroyable naïveté du vieux Grotto, à qui le marasquin avait un peu brouillé les idées, les convives poussèrent un éclat de rire vraiment homérique. Grotto était plongé dans une sorte d'extase; il gesticulait, se parlait tout bas à lui-même et poursuivait un soliloque au milieu de la conversation générale. L'abbé Zamaria, qui se roulait sur sa chaise comme un fou et qui n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion de ramener les esprits sur un sujet plus agréable, lui dit de son plus grand sérieux : — *Ma, caro mio*, il me semble que nous ne sommes pas aussi à plaindre que vous voulez bien le dire; qu'en pensez-vous, Pacchiarotti?

Cette remarque maligne de l'abbé n'était pas de nature à tempérer l'hilarité des convives, parmi lesquels la Vicentina et Hélène Badoer se faisaient surtout remarquer par leur gaîté bruyante. — Écoutez donc, *signori*, répliqua Grotto sans se déconcerter, et poursuivant son idée fixe, quand on a entendu comme moi les plus admirables sopranistes qu'ait produits l'Italie, lorsqu'on a vécu dans la familiarité d'un Farinelli, qui est mort presque dans mes bras, lorsqu'on a parcouru l'Europe et qu'on a pu apprécier le style et la manière qui distinguaient chacun de ces incomparables virtuoses qui ont émerveillé le monde, alors seulement on comprend toute la profondeur du mal où nous sommes tombés! J'en appelle au témoignage de l'inimitable Pacchiarotti que voici, le dernier représentant qui nous reste de la grande école. Qu'il dise si mes craintes sont exagérées et s'il n'est pas juste de reconnaître que nous sommes à la veille de voir disparaître un des plus beaux titres de gloire que possède l'Ita-

lie, car c'est à la piété de l'Italie qu'on doit ces lévites consacrés, en naissant, au dieu de la mélodie.

— O mon cher Grotto, s'écria l'abbé Zamaria la bouche souriante et toute pleine de paroles, votre gloire est bien plus ancienne que vous ne croyez! Il est déjà question de vos ancêtres dans la Bible, et, s'il faut en croire un historien, il y en avait beaucoup à la cour de Sémiramis. La Grèce les a connus, et ils étaient si nombreux à Rome, qu'ils furent souvent l'objet de la préoccupation du législateur. Je pourrais même vous citer des vers très irrévérencieux d'Horace contre eux. On en a vu commander des armées, gagner des batailles et gouverner l'empire romain, comme on assure que votre ami Farinelli a gouverné les Espagnes; mais il n'est pas probable que le général de Justinien, que le rival heureux de Bélisaire chantât aussi bien que l'élève de Porpora. Ce qui est certain, c'est que vers le milieu du xve siècle les sopranistes étaient déjà admis dans la chapelle du pape, qu'on les trouve également installés dans notre chapelle ducale de Saint-Marc, dans celles de Saint-Antoine de Padoue et de plusieurs princes de l'Europe, parmi lesquels il faut distinguer le duc de Bavière Albert V, le protecteur d'Orlando di Lasso, qui avait à son service huit sopranistes pour chanter les œuvres de son musicien favori, le contemporain de Palestrina.

— On apprend toujours des choses nouvelles avec vous, monsieur l'abbé, répondit Grotto, un peu étourdi d'une érudition aussi prompte qu'abondante. Mes souvenirs ne remontent pas aussi haut et s'arrêtent à Bernachi, cet élève de Pistocchi, qui a fondé à Bologne une école célèbre de chant où mon ami Farinelli a rencontré un rival redoutable.

— Mais où donc et en quelle année avez-vous connu Farinelli? répliqua l'abbé, alléché par la curiosité.

— A Londres, en 1736, où il luttait victorieusement avec son maître Porpora contre Haendel et Senesino, et puis à Madrid au comble de la fortune. Je l'ai revu à Bologne quelques mois avant sa mort, arrivée le 15 juin 1782, et dont personne mieux que moi ne sait la cause.

— *Per Bacco!* s'écria l'abbé, il est mort de soixante-dix-sept ans bien sonnés.

— Il est mort d'ambition, dit Pacchiarotti, de regret de n'être plus le favori du roi d'Espagne. Ce grand homme a eu la faiblesse d'oublier l'art qui avait fait sa gloire pour les honneurs fragiles du courtisan. Il était plus fier de son titre de chevalier de Calatrava, dont l'avait décoré la reine d'Espagne, femme de Ferdinand VI, que d'avoir été le chanteur le plus étonnant du XVIIIe siècle. Il a passé ses dernières années dans une tristesse profonde, bourrelé de regrets au milieu d'une existence princière. Au moins son condisciple et son

rival, Caffarelli, a-t-il eu le bon esprit de placer son orgueil, qui était excessif, dans les succès de sa brillante carrière, et je lui pardonne volontiers d'avoir fait mettre sur la façade d'un palais construit peu de temps avant sa mort cette inscription ambitieuse : *Amphion Thebas, — ego domum.*

— Ce qui fit dire à un mauvais plaisant, ajouta l'abbé Zamaria : *Ille cum, tu sine.*

— Je n'entends pas le latin, dit Grotto; mais ce que je sais positivement, c'est que Farinelli est mort d'une peine de cœur !..

— D'amour, répliqua l'intarissable abbé.

— Oui, dit Grotto avec une certaine emphase, mon illustre ami Farinelli a succombé à une passion funeste qu'il avait conçue pour la femme jeune et belle de son neveu, qui était son héritier.

— *Oh! questa è bella!* s'écria l'abbé en se renversant sur sa chaise. Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur ! Mais cette histoire doit être remplie d'intérêt, et je suis sûr que la compagnie entendrait avec plaisir le récit d'une passion aussi chaste que malheureuse. — Oui, bien certainement, dit la belle Badoer, nous écouterons avec intérêt une histoire qui paraît devoir être si piquante. — Contez-nous donc, reprit l'abbé, les circonstances qui vous ont rapproché de l'admirable virtuose qui, pendant vingt-cinq ans de sa vie, a consacré ses talens à endormir les rois d'Espagne Philippe V, de triste mémoire, et son fils non moins cacochyme, Ferdinand VI.

— *Signori*, dit Grotto après s'être longtemps frotté les yeux comme un homme qui, réveillé en sursaut, aurait de la peine à saisir le fil de ses idées, les circonstances qui m'ont mis en relations avec Carlo Broschi, connu dans le monde entier sous le nom de Farinelli, sont bien simples, et quelques mots suffiront à vous les expliquer. Je suis né dans un village près de Naples, dans le pays même de Farinelli, de Caffarelli, de Gizzielo, de Millico, d'Aprile, je ne sais dans quel mois de l'année 1718. Je suis le fils d'un pauvre marchand d'oiseaux qui, toutes les semaines, allait vendre sur le marché de la capitale des merles, des pinsons, des sansonnets, des *canarini* et des *cardeletti* ou chardonnerets apprivoisés. Ma mère eut un rêve où la vierge Marie lui apparut du haut des cieux et lui ordonna de faire aussi de son enfant un rossignol des quatre saisons, agréable au Seigneur. Pieuse et très dévote à la *santa vergine Maria,* ma mère obéit; elle suivit l'exemple du saint patriarche Abraham sans qu'aucun ange vînt du ciel empêcher cette fois le sacrifice.

— Bravo ! dit l'abbé Zamaria; belle image biblique !

— Je fus donc un sopraniste, et, à l'âge de onze ans, j'entrai au conservatoire *di Santo-Onofrio* de Naples, alors dirigé par Léo, d'illustre et douce mémoire. J'y appris la musique, la composition, et

j'étudiai l'art de chanter avec Domenico Gizzi, qui avait été le maître de Gioachino Conti, devenu si célèbre sous le nom de Gizzielo. Après cinq ans de réclusion et d'études, trompant les espérances de ma mère qui voulait me faire entrer dans une chapelle, je m'élançai dans la carrière en débutant au théâtre San-Bartolomeo dans un opéra de Pergolèse, *Adriano in Siria*. J'y remplissais un rôle de femme, et, malgré la beauté du diable dont j'étais doué, car j'avais à peine seize ans, on me trouva le nez trop gros pour représenter une coquette qui devait enchaîner à ses pieds un empereur romain.

A cette naïveté, la Vicentina partit d'un grand éclat de rire en s'écriant : Ah ! *maestro*, que vous deviez être beau cependant sous le riche costume d'une princesse orientale !

— Après d'autres tentatives plus ou moins heureuses, continua Grotto sans se déconcerter, je quittai Naples deux jours après la mort de Pergolèse, dont le tendre et mélodieux génie s'éteignit à Pouzzoli le 16 mars 1736. Je fus à Rome, où je m'essayai dans un opéra d'Orlandini, *Ercole amante*, en chantant pour la première fois *da primo musico*. Je représentai le fils de Jupiter et d'Alcmène, mais, dans une scène capitale où je provoquais mes amis à partager mes travaux, je restai court... et ne pus achever cette phrase : *Compagnons d'Alcide, avez-vous du cœur?* En me voyant la bouche toute grande ouverte, tremblant et muet, le public m'accabla de moqueries cruelles, et s'écria : — *Si, si, abbiamo cuore*, nous avons le courage de t'attendre, *Ercolino innamorato !* Je m'enfuis de la scène épouvanté, et partis le soir même pour l'Angleterre. J'arrivai à Londres dans le courant de l'année 1736, et j'allai me présenter immédiatement à Farinelli, pour qui j'avais une lettre de recommandation. Il m'accueillit avec bonté, m'encouragea de ses conseils et de sa bourse, car il n'était pas moins généreux que sublime dans son art. Il est vrai qu'il gagnait des sommes fabuleuses et qu'il était vraiment l'idole de l'Angleterre. On le comblait de cadeaux, et les plus grands personnages se disputaient l'honneur de le posséder dans leurs palais. Il allait souvent chanter à la cour, où les princesses de la famille royale ne dédaignaient pas de l'accompagner au clavecin. Pour donner une idée de l'enthousiasme que Farinelli a excité à Londres pendant les deux années qu'il a passées dans cette ville, de 1734 à 1736, il me suffira de citer ce mot qu'un Anglais prononça à haute et intelligible voix, pendant une représentation de l'*Artaxercès* de Hasse : *Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Farinelli !*

Il avait alors trente et un ans, étant né à Naples le 25 janvier 1705. D'une figure charmante, grand, élancé, plein de grâce et de distinction, sa personne ajoutait au prestige de la plus belle voix de soprano qui ait jamais existé. Elle avait une étendue de presque trois octa-

ves, depuis le *do* au-dessous de la portée jusqu'à son homonyme supérieur, et cet immense clavier de notes aussi pures que le cristal était d'une égalité parfaite. Aucune difficulté, aucun artifice de vocalisation ne lui était impossible : il accomplissait les tours les plus scabreux et les plus *intrecciati* le sourire sur les lèvres, et sans que son beau visage trahît jamais l'effort. Son trille était lumineux comme celui de l'alouette, et sa respiration si longue et si puissante, qu'aucun instrumentiste ne pouvait lutter avec lui. Tout le monde sait que lorsque Farinelli débuta à Rome en 1722 dans un opéra de son maître Porpora, il soutint, contre un trompette allemand fort célèbre, un assaut de ce genre qui excita l'enthousiasme de ce public atrabilaire et capricieux, dont j'ai eu tant à me plaindre. Dans un air avec accompagnement de trompette obligé, que Porpora avait composé expressément pour la circonstance, il y avait un point d'orgue sur une note culminante qui, après avoir été attaquée, insensiblement enflée, et longtemps suspendue dans l'espace par la trompette, fut reprise par le chanteur avec tant de grâce, d'éclat et de vitalité, qu'après de nouveaux efforts, l'instrumentiste dut s'avouer vaincu. Porpora ménagea encore à son élève chéri un triomphe de ce genre à son début à Londres en 1734, où il éclipsa non-seulement Senesino et Carestini, le chanteur favori de Haendel, mais aussi la Cuzzoni et la délicieuse Faustina. A ces dons de la nature, à ces miracles de bravoure d'un gosier incomparable où il n'a été surpassé que par Caffarelli, il joignait une sensibilité exquise, un goût si pur et un style si élevé, qu'il n'y a que Pacchiarotti qui l'ait égalé de nos jours dans cette partie morale de l'art de chanter. Ah ! *signori*, s'écria Grotto avec émotion en se frappant le front de ses deux mains comme pour en faire jaillir des souvenirs ineffaçables, il fallait lui entendre dire *pallido è il sole* et *per questo dolce amplesso*, deux airs de Hasse, que le roi d'Espagne Philippe V se faisait chanter tous les soirs, pour avoir une idée de ce virtuose admirable qui aurait charmé les anges du ciel !

Dégoûté de la carrière dramatique pour laquelle je ne me sentais plus de vocation, j'acceptai avec empressement la proposition que me fit Farinelli de le suivre en Espagne en qualité d'accompagnateur, car, bien qu'il fût assez habile claveciniste, il n'aimait point à s'accompagner lui-même en public. Nous arrivâmes à Paris dans les derniers jours de l'année 1736. Farinelli fut aussitôt mandé à la cour de Versailles, où il chanta devant le roi Louis XV, qui fut si émerveillé de son talent, qu'en témoignage de sa satisfaction il lui envoya son portrait enrichi de diamans. Quatorze ans après, en 1750, Caffarelli fut aussi appelé à Paris par la grande dauphine, princesse de Saxe, qui était passionnée pour la musique. Il chanta

plusieurs fois au concert spirituel avec non moins de succès que son rival Farinelli, mais il se conduisit avec beaucoup moins de modestie et de prudence. Blessé de n'avoir reçu de la part de Louis XV qu'une simple boîte d'or, l'orgueilleux sopraniste dit au gentilhomme chargé de lui remettre ce cadeau : « Eh quoi! le roi de France n'a rien de mieux à me donner? Si encore on y avait ajouté son portrait! — Monsieur, répondit le gentilhomme, sa majesté ne fait présent de son portrait qu'aux ambassadeurs. — De tous les ambassadeurs du monde, répondit l'élève de Porpora, on ne ferait point un Caffarelli! » Ce fait ayant été rapporté au roi, Louis XV s'en amusa beaucoup; mais la grande dauphine, plus sévère, manda le chanteur dans ses appartemens, et, après lui avoir donné un riche diamant, elle lui remit un passeport en disant : « Il est signé du roi et n'est valable que pour dix jours; je vous engage à en profiter. » Caffarelli dut quitter Paris plus promptement qu'il ne l'aurait voulu.

Après quelques mois de séjour dans la capitale de la France, nous partîmes pour l'Espagne, non sans avoir été plusieurs fois à l'Académie royale de musique, où nous entendîmes un opéra barbare d'un certain Rameau intitulé *Castor et Pollux,* je crois, et une prétendue cantatrice, Mlle Fel, qui criait son amour comme si on l'eût écorchée toute vive. « Sauvons-nous, me dit Farinelli en riant, car le feu doit être à la maison! » Arrivé à Madrid, où il ne devait rester qu'une saison, Farinelli y fut retenu vingt-cinq ans par la faveur la plus étonnante que mentionne l'histoire.

Je ne vous dirai pas, *signori,* reprit Grotto après avoir aspiré une large prise de tabac, ce qui est connu de toute l'Europe, et par quel concours de circonstances Farinelli devint un instrument de la politique. Tout le monde sait que le roi d'Espagne Philippe V était frappé, dans les dernières années de sa vie, d'une sorte de mélancolie noire voisine de la folie qui le rendait impropre aux affaires. La reine Élisabeth de Parme, cette princesse ambitieuse que l'adroit Alberoni lui avait fait épouser en secondes noces, ne sachant plus comment vaincre l'apathie de son triste époux, dont elle punissait si bien les caprices dans les mystères de l'alcôve, eut recours à Farinelli. Elle fit préparer un concert dans les appartemens du roi, où l'admirable sopraniste chanta plusieurs morceaux d'un tendre caractère qui émurent jusqu'aux larmes ce nouveau Saül de la lignée de Louis XIV. Il se réveilla comme d'un long sommeil, combla de caresses son jeune David, consentit à se laisser faire la barbe, et reprit sa place au conseil. Sous Ferdinand VI, qui avec la couronne de son père avait hérité aussi de ses infirmités, Farinelli devint un personnage si important, qu'il eut presque l'autorité d'un premier ministre. Créé chevalier de Calatrava dans une circonstance tout à

fait analogue à celle où il avait conquis la faveur de Philippe V, Farinelli acquit une si grande influence sur l'esprit du nouveau roi, qu'elle s'étendit jusqu'aux affaires de l'état. Dispensateur de toutes les grâces, comblé d'honneurs et de richesses, il se voyait courtisé par les grands d'Espagne, par les *hidalgos* et les plus jolies femmes du royaume. Le ministre La Ensenada ne prenait aucune mesure sans le consulter. Pour vous donner une idée de la faveur dont il jouissait à la cour d'Espagne, qu'il vous suffise de savoir que Marie-Thérèse lui a écrit de sa propre main une lettre que j'ai lue, et qui était des plus flatteuses.

— Je puis attester la vérité de ce fait, dit le sénateur Grimani. Me trouvant à Vienne vers 1762 en qualité de secrétaire d'ambassade, j'entendis un soir au cercle de la cour l'impératrice Marie-Thérèse répondre au reproche qu'on lui faisait d'entretenir une correspondance avec Mme de Pompadour : « Eh ! messieurs, la politique a de cruelles nécessités; *j'ai bien écrit à Farinelli !* »

— Il faut dire à son honneur, reprit Grotto, qu'il supporta cette prospérité inouie avec calme et beaucoup de modestie. Il fut généreux, protégea le mérite inconnu et n'usa jamais de son crédit pour se venger des injures dont il fut souvent l'objet. Directeur général du théâtre et des fêtes au palais de Buen-Retiro, il fit venir à Madrid les artistes les plus renommés, tels que Gizzielo et la Mingotti, sans manifester jamais une ombre de jalousie. Seulement Farinelli était d'une sévérité extrême pour les virtuoses qu'il avait sous sa dépendance. Il leur était expressément défendu de chanter hors des réunions de la cour, et il exigeait même qu'ils fissent calfeutrer les fenêtres de la chambre où ils étudiaient leurs rôles. Un jour, il poussa la rigueur à cet égard jusqu'à refuser à une grande dame qui se trouvait dans un état des plus intéressans la permission d'entendre la Mingotti dans son propre appartement. Il fallut un ordre exprès du roi pour lever l'obstacle. Qui ne connaît l'anecdote de ce tailleur mélomane qui, pour se payer d'un habit magnifique qu'il lui apportait, ne demandait que le plaisir d'entendre chanter une seule fois l'admirable sopraniste? Après avoir satisfait au désir de ce brave homme, Farinelli lui remit une bourse qui contenait le double de la somme que pouvait valoir l'habit, en lui disant pour vaincre son refus : « Je vous ai cédé, il est juste que vous me cédiez à votre tour. »

Rappelé à Naples par une maladie que fit ma pauvre mère, j'assistai à l'inauguration du théâtre San-Carlo, qui eut lieu le 4 novembre 1737, le jour même de la fête du roi Charles VII, qui depuis a été Charles III d'Espagne. Ce fut un spectacle magnifique. Commencé dans le mois de mars de la même année, d'après un plan de

l'architecte Madrano, ce théâtre, qui est le plus grand et le plus beau de l'Europe, fut achevé dans le mois d'octobre sous la direction d'un certain Angelo Carasale, dont il fit la fortune et le malheur. A son entrée dans la salle, le roi, frappé d'admiration, appela l'architecte et lui posa la main sur l'épaule en témoignage de sa haute protection. — Je regrette seulement, dit le roi à Carasale, que le théâtre ne communique pas directement avec mon palais. S'il était possible d'établir une galerie intérieure, ce serait plus commode pour moi et ma famille. — Carasale, inclinant la tête, disparut. Après la représentation, il s'approcha du roi et lui dit : — Sire, votre désir est accompli; votre majesté peut rentrer maintenant dans son palais sans sortir du théâtre. Dans l'espace de trois heures qu'avait duré la représentation, l'architecte avait fait abattre de gros murs et improvisé un escalier qu'il fit recouvrir de riches tapisseries. Pendant huit jours, cet incident fut le sujet de toutes les conversations, ce qui n'empêcha pas le pauvre Carasale, quelque temps après, d'être renfermé au château Saint-Elme, où il est mort sous une fausse accusation de péculat (1). En 1744, à ce même théâtre Saint-Charles, j'assistai à une solennité bien autrement intéressante. Le roi, pour célébrer la victoire de Velletri, qu'il venait de remporter sur les impériaux, commandés par le prince de Lobkowitz, avait fait venir à Naples Caffarelli et Gizzielo. Jamais ces deux grands virtuoses n'avaient chanté ensemble, car l'un, plus âgé de onze ans que l'autre, — puisqu'il est né à Bari le 16 avril 1703, tandis que Gizzielo a vu le jour à Arpino le 18 janvier 1714, — était déjà célèbre dans toute l'Europe et ne reconnaissait de rival que son condisciple Farinelli. Aussi leur rencontre dans un opéra de Pergolèse, *Achille in Sciro*, fut-elle un événement dans l'histoire de l'art de chanter. Caffarelli, qui représentait le personnage héroïque d'Achille, venait de chanter un air de bravoure qui avait excité l'étonnement du public, lorsque parut Gizzielo sous le costume de l'astucieux Ulysse.

— Pas mal, répondit l'abbé Zamaria, *per Bacco!* vous avez donc lu Homère, mon cher Grotto?

— Tremblant comme l'oiseau à l'approche du vautour, continua le vieux sopraniste, Gizzielo se recommanda intérieurement à la vierge Marie, et fit vœu de lui consacrer un vase lacrymatoire de l'argent le plus fin, s'il sortait sain et sauf d'une lutte aussi terrible. Il commença d'une voix émue, et puis, encouragé par quelques murmures approbateurs, il se raffermit et développa les notes les

(1) Voyez Coletta, *Histoire du Royaume de Naples*, t. Ier, p. 129 de la traduction française. Le théâtre Saint-Charles, avec les belles peintures de Nicolini, fut brûlé en 1816 et reconstruit immédiatement par l'ordre du roi Ferdinand IV, fils de Charles VII de Naples.

plus suaves avec un style si pathétique et si touchant, que la salle retentit de bruyantes acclamations. La victoire resta indécise entre la prodigieuse flexibilité qui caractérisait surtout la manière de Caffarelli et la grâce mêlée de tendresse qui était le partage de Gizzielo.

— C'est à peu près mon histoire avec la Gabrielli que vous venez de raconter, interrompit Pacchiarotti. Lorsque je me rencontrai pour la première fois à Venise, en 1777, avec cette puissante et fantasque prima donna, que tant de rapports de ressemblance rapprochaient de Caffarelli, je me crus perdu. *Poveretto me*, m'écriai-je, *questo è un portento!* c'est un prodige! Je ne dus mon salut, dans cette circonstance, qu'à un peu de sentiment dont la Gabrielli était complétement dépourvue.

— Je revis Gizzielo à Madrid, continua Grotto, où il fut appelé par mon ami Farinelli en 1749. Les conseils de l'élève de Porpora perfectionnèrent son goût, et je n'oublierai de ma vie la manière dont il chantait un air de la *Didone abbandonata* que Vinci avait composé pour lui à Rome, en 1730, ainsi qu'un autre admirable morceau de l'*Artaserse*, du même compositeur :

È pure sono innocente...

dans lequel Gizzielo faisait pleurer son auditoire. Rappelé à la cour de Lisbonne, où il avait déjà été une première fois en 1743, il y est resté jusqu'en 1754. Comblé de richesses par le roi de Portugal, Gizzielo s'est retiré à Rome, où il est mort presqu'à la fleur de l'âge, en 1761 (1).

Farinelli dut quitter aussi l'Espagne en 1761, peu de temps après la mort de Ferdinand VI. Charles III, en congédiant le grand virtuose avec une pension considérable, lui rendit ce témoignage, qu'il avait usé avec modération de la faveur dont l'avaient honoré ses prédécesseurs. Il eut ordre, je crois, de se retirer à Bologne, dans cette ville studieuse et paisible où trente ans plus tôt il avait rencontré Bernachi, dont l'exemple et les sages conseils eurent une si grande influence sur sa destinée d'artiste. Il aimait à reconnaître qu'après Porpora, qui avait dirigé son enfance, les deux hommes qui avaient le plus contribué à épurer son goût et son style, c'étaient l'empereur Charles VI et le sopraniste Bernachi. Retiré dans une belle habitation qu'il avait fait construire à une lieue de Bologne, entouré de sa sœur et de ses deux enfans, qu'il affectionnait beaucoup, il y vécut somptueusement, en exerçant l'hospitalité d'un

(1) Grétry, qui se trouvait alors à Rome, dit dans ses *Mémoires*, p. 116 : « Un fameux chanteur que j'ai vu à Rome, Gizzielo, envoyait son accordeur dans les maisons où il voulait montrer ses talens, non-seulement de crainte qu'il ne fût trop haut (le clavecin) mais aussi pour la perfection de l'accord. »

grand seigneur. Il recevait nombreuse compagnie, et pas un voyageur de distinction ne passait à Bologne sans désirer lui être présenté. Ses appartemens étaient remplis d'un grand nombre de clavecins, dont chacun portait le nom d'un peintre célèbre. Tantôt il jouait sur le *Rafaello d'Urbino*, et tantôt sur le Titien, le Guide ou le Corrége. Plus souvent encore il se plaisait à chanter en s'accompagnant de la viole d'amour. Parmi les tableaux remarquables qu'il possédait, il y en avait un de son ami Amiconi, où l'artiste avait groupé, dans une composition pleine de grâce, le portrait de Farinelli, de Métastase, de la Faustina et celui du peintre Amiconi lui-même. Sa conversation, abondante en anecdotes curieuses sur les grands personnages qu'il avait approchés, intéressait les visiteurs et les convives qu'il avait constamment à sa table. Il parlait volontiers de son séjour en Angleterre, où il avait connu beaucoup d'hommes distingués, particulièrement lord Chesterfield. Un jour, je l'ai entendu confirmer le fait si souvent rapporté de son entrevue avec Senesino. Engagés, l'un au théâtre de Haendel, l'autre à celui de Porpora, où ils chantaient tous les soirs, les deux célèbres virtuoses n'avaient pu trouver l'occasion de s'entendre, lorsque je ne sais trop quelle représentation extraordinaire les mit en présence dans une scène combinée à cet effet. Senesino représentait un tyran furieux et implacable, et Farinelli un prisonnier chargé de chaînes. S'approchant humblement de son oppresseur, Farinelli chanta un air si touchant et avec une voix si pure, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut embrasser son rival aux applaudissemens d'un public ravi.

Parmi les voyageurs de distinction que j'ai vus chez Farinelli, je dois citer l'électrice de Saxe, qui était venue tout exprès en Italie pour voir et entendre l'incomparable sopraniste. C'était, je crois, en 1772. Après un déjeuner splendide qu'il avait donné à la princesse, il se plaça au clavecin, et, d'une voix affaiblie par l'âge, il dit cet air si fameux de Hasse :

Solitario bosco ombroso...

avec un si grand style, que la princesse, non moins émue que l'avait été Senesino, se précipita dans ses bras en s'écriant avec exaltation : « Ah! je mourrai contente désormais, puisque j'ai eu le bonheur de vous entendre! »

Hélas! continua Grotto en poussant un soupir, la gloire, la fortune, l'amitié du père Martini, l'estime dont il était entouré, la vénération que j'avais pour lui, n'ont point empêché ce grand homme de terminer tristement une existence qui avait été si complétement heureuse jusqu'alors. Il ne pouvait se consoler d'avoir été forcé de quitter la

cour d'Espagne, dont il ne parlait jamais sans pleurer comme un enfant. Joignez à ce chagrin d'une grandeur éclipsée la passion funeste que lui inspira la femme de son neveu, et vous aurez une idée de l'amertume de ses dernières années. Cette femme, jeune, belle et distinguée, appartenant à une des plus nobles familles de Bologne, repoussa avec dédain le sentiment que Farinelli éprouvait pour elle. Lui qui, dans sa jeunesse, avait été recherché et adoré, je puis l'affirmer, des plus grandes dames de l'Europe, il me dit un jour d'un accent désespéré : « Je donnerais ma fortune, ma vie et jusque ma part de paradis pour quelques jours de bonheur passés avec *Luccinda!* » Il chantait devant elle, d'une voix chevrotante, les morceaux les plus touchans de son répertoire sans pouvoir adoucir son inhumaine. Enfin il s'oublia jusqu'à éloigner son neveu et se fit le tuteur jaloux et tyrannique d'une jeune femme dont la fierté a empoisonné et abrégé certainement sa vie.

— On pourrait appliquer à ce pauvre Farinelli, répondit l'abbé Zamaria, ces deux vers de l'Arioste :

Che la cagion del suo caso empio e tristo,
Tutto venia per aver troppo visto,

ce qui veut dire que « trop d'expérience nuit au bonheur. »

— Je possède une fort belle gravure d'Amiconi, dit Canova, où Farinelli est représenté assis au milieu d'un portique, ayant à ses pieds un groupe de petits amours qui chantent et folâtrent autour de lui. Une muse lui pose une couronne sur la tête, tandis qu'au fond du tableau on aperçoit la Renommée qui s'élève au-dessus d'un nuage pour annoncer l'avénement du grand artiste. Jeune, beau et plein de grâce, Farinelli tient à la main une guirlande de roses dont il admire la fraîcheur, et au bas de cette gravure, qui a été publiée à Londres, on lit ce vers tiré de l'Énéide de Virgile :

Primam merui qui laude coronam.

— *Signori,* reprit Grotto avec une certaine dignité, Farinelli et Caffarelli, dont le véritable nom était Majorano, comme vous le savez sans doute, sont les deux sopranistes les plus admirables qu'ait produits l'Italie, si féconde pourtant en semblables merveilles. Nés dans la même contrée, l'un à Naples en 1705, l'autre à Bari en 1703, tous les deux élèves de Porpora qu'ils ont laissé dans la misère, ils ont vécu près d'un siècle et sont morts riches et glorieux, mon ami en 1782, et Caffarelli l'année suivante, dans son duché de Santo-Dorato. Doués tous les deux d'un physique charmant et d'une voix de soprano étendue, sonore, limpide, que leur maître avait assouplie dès l'enfance par des exercices si bien gradués, qu'en sortant

de ses mains ils purent aborder les plus grands théâtres de l'Europe, ils déployèrent des qualités différentes avec une égale habileté, et laissèrent le monde indécis, ne sachant auquel des deux *usignuoli* donner la préférence. Si Farinelli se distinguait par la sensibilité, par un goût sévère et contenu, Caffarelli éblouissait par les prodiges de sa vocalisation luxuriante, qu'aucune femme, même la Gabrielli, ne pouvait égaler. L'un touchait le cœur par l'expression des sentimens, l'autre étonnait l'oreille par les caprices et les sensualités de son gosier; le premier vous arrachait des larmes, le second des cris d'admiration; et si Farinelli a été le chanteur des rois, des princes, des femmes sensibles, des grands professeurs et des hommes distingués par la culture de leur esprit, Caffarelli a été celui de la foule ébahie au spectacle de la difficulté vaincue. L'un pourrait être comparé au Tasse, et l'autre à Marini.

— Et pourquoi pas à Homère et à Virgile? répondit l'abbé Zamaria en riant. Puisque vous les avez déjà comparés à deux oiseaux, continua l'abbé avec malice, Farinelli pourrait être assimilé au cygne, l'oiseau favori des muses, qui chantait sur les ondes du Pénée les louanges d'Apollon, et Caffarelli au phénix, dont le plumage d'or, de pourpre et d'azur, selon Pline, faisait l'admiration des hommes et des dieux.

— Quoi qu'il en soit, continua Grotto, Farinelli et Caffarelli doivent être considérés comme les deux sopranistes les plus extraordinaires qui aient existé, l'un dans le chant tempéré et *di mezzo carattere*, l'autre dans le style de bravoure. Autour de ces deux illustres élèves de Porpora, qui se sont partagé l'empire de l'art de charmer les hommes par les inflexions de la voix, on pourrait classer en deux familles distinctes tous les sopranistes célèbres qu'a produits notre pays : dans la lignée de Farinelli, Bernachi d'abord, qui a fondé l'école de Bologne; son savant élève Mancini; Orsini, dont la voix de contralto plaisait tant à l'empereur Charles VI et à son maître de chapelle, Fux; Senesino, qui a eu l'honneur de chanter avec Marie-Thérèse lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, et dont la voix de *mezzo soprano* et le beau visage ont fait les délices de la cour de Dresde, où Haendel est allé le chercher; Carestini, dont la modestie n'était surpassée que par le goût, le talent et l'expression qui distinguaient ce chanteur favori de Haendel; Guarducci, non moins touchant, et qui était si remarquable dans la *Didone* de Piccini; Salimbeni, beau comme l'amour, élève aussi de Porpora, et dont la voix enchanteresse de soprano avait le privilége de toucher le grand Frédéric; Guadagni, que vous connaissez tous, le chanteur inspiré de Glück, l'amant fortuné de la Gabrieli; Millico, qui l'a peut-être égalé, l'ami intime de l'auteur d'*Orfeo* et d'*Alceste;* Aprile, qui fut aussi un

excellent professeur; *il Porporino,* dont la belle voix de contralto n'était pas à dédaigner, non plus que celle de Rubinelli; enfin Pacchiarotti que voici, le sublime Pacchiarotti, qui est, hélas! le dernier grand sopraniste qui nous reste.

— En vous remerciant des éloges que vous voulez bien m'accorder, répondit Pacchiarotti, permettez-moi de ne pas désespérer de l'avenir. J'ai entendu à Rome, il y a quelques années, un certain Crescentini qui promet de devenir un virtuose digne de perpétuer la tradition de Farinelli et de Guadagni.

— Dans la famille des sopranistes qui ont surtout brillé par les artifices de la vocalisation, reprit Grotto, on pourrait classer, avant Caffarelli, Pasi, qui chantait au commencement du siècle; puis Gizzielo, dont j'ai déjà parlé, et dont la voix de soprano égalait au moins celle de l'élève de Porpora; enfin l'idole du jour, Marchesi, que nous avons entendu à Venise, et qui possède, avec une figure charmante, une voix de soprano dont la merveilleuse souplesse excite l'admiration de l'Europe.

Grotto avait à peine terminé son récit, que la porte de la salle s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un homme vêtu de noir, portant une barrette ornée d'un gland d'or. A son aspect, tout le monde se leva précipitamment, excepté le sénateur Zeno, qui ne bougea pas de sa chaise. C'était un familier du conseil des dix, qui, en apercevant le père de Beata, s'inclina et disparut sans proférer une parole. On reconnut à cette scène muette et à la contenance du sénateur qu'il était un des trois inquisiteurs d'état. Quelques jours après, on apprit, non sans terreur, que le convive qui avait osé blâmer la politique du gouvernement avait été enlevé de sa maison sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Les convives se retirèrent un peu en désordre, plus ou moins préoccupés de l'incident qui avait mis fin à ce souper improvisé. Il était trois heures du matin. La lune resplendissante éclairait encore quelques promeneurs attardés sur la place Saint-Marc. Lorenzo, dans la confusion de cette scène, voyant Beata seule et séparée du chevalier Grimani, la suivit en silence et l'accompagna jusqu'à la gondole de sa maison, qui était amarrée au *traghetto* de la Piazzetta. Son père s'y étant placé le premier, Lorenzo offrit son bras à Beata pour l'aider à y monter, et se disposait à se retirer lorsque le sénateur lui dit: Vous pouvez entrer. Heureux et confus d'une faveur si inusitée, Lorenzo obéit. Il s'assit humblement en face de Beata et du sénateur, sans dire un mot, mais le cœur agité. A un mouvement que fit la *gentildonna* pour ramener les plis de sa robe, qui traînait à ses pieds, Lorenzo, allant au-devant de ses désirs, rencontra sa main qu'il saisit fortement. Elle ne répondit point à son étreinte, mais elle ne retira

pas sa main, et laissa Lorenzo la presser longtemps avec transport, nuance exquise d'une âme aussi pure que le ciel. Lorenzo était ivre de bonheur. C'était le premier témoignage d'affection qu'il recevait de Beata; ce contact innocent qu'il avait provoqué, et dont il s'exagérait certainement la portée, fit épanouir ses plus chères espérances et entr'ouvrit à son imagination un avenir de béatitude. Il tremblait, ses genoux s'entrechoquaient, et sans la demi-obscurité qui le dérobait aux regards du sénateur, son exaltation extraordinaire aurait éveillé peut-être les soupçons du père de Beata. Oh! comme le souvenir de la Vicentina lui était odieux dans cet instant de suprême félicité! qu'il était honteux de sa chute, et combien les baisers de la volupté lui paraissaient amers et décevans, comparés à l'extase du véritable amour! Toute la soirée, Lorenzo avait imploré vainement, par sa contenance recueillie et triste, un signe bienveillant de Beata, sans se douter que cette noble créature était joyeuse comme une enfant de le voir ainsi préoccupé d'elle et indifférent à tout autre objet. Elle lui savait gré surtout de n'avoir point répondu aux agaceries de la *prima donna,* ni aux propos aimables d'Hélène Badoer. Assise en face de Lorenzo, elle le sentait tressaillir, et son cœur en éprouvait une douce commotion. Elle était heureuse et à la fois étonnée de la témérité de Lorenzo; sa conscience parfaitement tranquille épanchait ses illusions et s'entr'ouvrait au bonheur. — Pourquoi, se disait-elle recueillie en elle-même à côté de son père silencieux et en attachant sur Lorenzo un regard sérieux et attendri, pourquoi la destinée briserait-elle une union si charmante qu'elle s'est plu à former? Ne l'a-t-elle pas confié à ma sollicitude, cet enfant bien-aimé qui a répondu à tous mes vœux, et ne suis-je pas assez riche pour fixer irrévocablement son sort? Mon père pourrait-il trouver un fils plus affectueux et plus digne de soutenir l'éclat de sa maison, et que sont quelques années de plus, quand l'amour s'unit à l'amour?

Lorenzo, qui tournait le dos à la proue où était placée la lanterne qui, ainsi qu'une étoile polaire, éclairait les mariniers à travers les lagunes, se pencha un peu de côté et laissa pénétrer ainsi dans la gondole un rayon furtif de lumière : il put voir alors deux grosses larmes sillonner le beau visage de Beata. Oh! que n'était-il seul pour tomber à ses pieds et les essuyer de ses lèvres, ces larmes précieuses qu'il recueillit au fond de son cœur! Ému jusqu'au transport, Lorenzo aurait peut-être fait un éclat irréparable, si, dans les profondeurs d'un petit canal, une voix harmonieuse n'eût soupiré ces jolis vers d'une chanson de Lamberti :

La troppo cara imagine
Sempre xe viva in mi,
Non vedo altro che ti,
Ti sola sento.

« Ton image chérie vit toujours dans mon cœur; je ne vois que toi, je ne pense qu'à toi. » Ce sentiment si conforme à ce qu'il éprouvait calma Lorenzo et le plongea dans une douce rêverie, où la légende de Silvio et de Nisbé, dont Giacomo avait bercé son enfance, traversa heureusement son esprit.

Rentré au palais, Lorenzo ne put dormir de la nuit. Il marchait à grands pas dans sa chambre avec une agitation extrême, se parlant tout haut, couvrant de baisers ses propres mains qui avaient pressé celle de Beata, et qui lui paraissaient encore empreintes du parfum de la femme aimée. Tantôt il s'asseyait au clavecin et improvisait des chants pour exhaler son bonheur, tantôt il récitait avec emphase des vers de son poète de prédilection, Dante, qu'il savait presque tout entier par cœur. Il voulait écrire à Beata une seconde lettre pour lui dire sa joie, son respect, son amour, son profond repentir, et comme il entre toujours un peu d'imitation dans tout ce que fait la jeunesse, Lorenzo, en écrivant de nouveau à la fille du sénateur, pensait indirectement à la fameuse lettre de Saint-Preux à Julie, dont il n'avait pas oublié le début éloquent : « Puissances du ciel! vous m'avez donné une âme pour la douleur; donnez-m'en une pour la félicité!» Son bon instinct le préserva heureusement d'une faute qui l'aurait compromis dans l'esprit de Beata, dont la fierté et la délicatesse auraient été blessées d'un pareil langage.

Le lendemain, Lorenzo resta toute la journée au palais sans presque sortir de sa chambre, tant il était heureux de se trouver près d'elle, de respirer le même air, de fouler la trace de ses pas. Il prêtait l'oreille au moindre mouvement qui se faisait au-dessous de lui dans l'appartement de Beata, et à chaque porte qu'on fermait, à chaque bruit, son cœur bondissait, croyant entendre, dans les longs corridors, le frôlement d'une robe de soie. Puis il se mettait à la fenêtre, espérant que Beata serait à son balcon, d'où elle se plaisait à contempler les incidens du Grand-Canal. Le palais s'était transformé pour Lorenzo en un séjour enchanté; tout lui paraissait changé. Il s'y sentait plus libre et plus fort, les domestiques étaient plus respectueux à son égard, Teresa, la caméristе, moins revêche, et le sénateur Zeno lui-même n'avait pu, sans intention, lui accorder la faveur de l'admettre dans sa gondole avec sa fille chérie, quand le chevalier Grimani s'en retournait seul avec son père.

Cependant Lorenzo n'était pas sans appréhension sur l'accueil que lui ferait Beata. Son bonheur était si grand et si inespéré, qu'il craignait de le voir s'évanouir comme un songe à l'apparition du jour. Elle n'a pas répondu à mon étreinte, se disait-il avec confusion; j'ai saisi sa main comme une proie qu'on dérobe, et peut-être ne me l'a-t-elle abandonnée un instant que par distraction, par pitié ou indifférence? Ces larmes divines, que j'ai vues couler de

ses beaux yeux, est-ce bien moi, pauvre insensé, qui en suis la cause? Ah! c'est l'absence du chevalier qu'on pleurait et le peu d'empressement qu'il a mis à la suivre dans sa gondole! — Passant d'un extrême à l'autre, Lorenzo, après s'être humilié ainsi devant la fortune, se relevait avec orgueil, et trouvait qu'après tout il valait bien le chevalier Grimani, dont le mérite consistait à porter avec grâce le nom de son père. Ces alternatives de tendresse et de vanité, de soumission et de révolte, d'aspirations généreuses et de susceptibilité démocratique, comme on dirait de nos jours, étaient les affluens divers dont se composaient le caractère de Lorenzo et la société où le sort l'avait jeté. A dîner, où il vit Beata pour la première fois de la journée, Lorenzo fut timide et embarrassé. Il n'osait lever les yeux sur elle, de peur de rencontrer un visage sévère, où il aurait lu la condamnation de sa témérité et l'anéantissement de ses espérances. Il ne répondait que par monosyllabes aux questions que lui adressait l'abbé Zamaria, ne voulant pas prolonger une conversation qui aurait pu trahir l'anxiété de son esprit. Beata au contraire, sans être moins réservée dans ses manières, regardait Lorenzo avec une curiosité naïve, comme si elle eût découvert en lui des qualités ou des défauts qui lui eussent été inconnus jusqu'alors, ou qu'il fût revenu d'un long voyage empreint de ce caractère d'étrangeté que donne l'absence. C'est que la femme chaste et pure qui accorde un témoignage d'affection, ou qui s'est laissé surprendre une faiblesse, éprouve une secousse intérieure qui déchire le voile de sa pudeur alarmée. Elle contemple alors avec des yeux étonnés celui qui l'a éveillée du bruit de ses ailes ou du souffle de son haleine. Dans le regard profond, tendre et soucieux de la fille du sénateur, il y avait comme une révélation de sa destinée. Son âme confiante et généreuse s'était légèrement épanouie à ce premier contact de l'amour, et malgré son bon sens, elle était disposée à croire que son père n'avait point agi sans intention en permettant à Lorenzo d'entrer dans sa gondole. Elle voyait dans ce fait, bien simple pourtant, une lueur d'espérance, un encouragement à ses vœux les plus chers, tant elle est vraie, cette pensée de Pascal : « que le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas. » Sur la fin du dîner, Teresa vint parler tout bas à sa maîtresse, qui s'écria : « Ah! Tognina est ici! Sans doute elle vient passer quelques jours avec nous pour voir la fête de l'Ascension. » Elle se leva précipitamment de table, et courut embrasser son amie d'enfance.

P. Scudo.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA SIBÉRIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE.

LE PAYS DE TOBOLSK. — LES EXILÉS POLITIQUES.

I. *Reise um die Erde durch Nord-Asien und die beiden Oceane*, von Adolph Erman, 3 vol.; Berlin, 1833-1838-1848. — II. *Matthias Alexander Castrén's Reisen im Norden, aus dem Schwedischen übersetzt*, von H. Helms, 4 vol.; Leipzig, 1853. — III. *Travels in Siberia*, by S. S. Hill, esq., 2 vol.; Londres, 1854. — IV. *Reise-erinnerungen aus Sibirien*, von Christoph Hansteen, 1 vol.; Leipzig, 1854.

La Sibérie n'a guère été visitée que par des Russes; je ne parle pas de ceux à qui le tsar fournit une escorte et qui ne doivent pas revenir de leur voyage. Pendant la plus grande partie du moyen âge, malgré de fréquentes relations avec les peuplades asiatiques du nord qui venaient leur vendre leurs pelleteries, les Moscovites eux-mêmes connaissaient à peine de nom cet immense pays, qui porte aujourd'hui l'influence russe jusqu'aux frontières de la Chine. Vers la fin du XIVe siècle, on voit de hardis colons, à la fois commerçans, agriculteurs, chefs de bandes guerrières, s'aventurer d'abord sur le versant occidental de la chaîne de l'Oural; ils s'y installent solidement, bâtissent des villages, des villes, des forteresses, défrichent les terres, établissent des salines, habituent les sauvages des montagnes aux transactions du commerce, acquièrent bientôt des richesses considérables, et organisent une sorte de peuple composé d'aventuriers, de vagabonds, de Cosaques, venus de tous les points de la Moscovie et du nord de l'Allemagne. Le plus illustre de ces colons, Strogonof, chef d'une famille qui est encore aujourd'hui l'une des premières de l'empire, était un homme à vastes projets

et d'une singulière audace; ses fils, Jacques, Grégoire, Michel, continuèrent son entreprise, et bientôt, devenus assez puissans pour rendre des services au tsar Ivan le Terrible, ils obtinrent l'autorisation de mettre sur pied une armée qui devait franchir les défilés de l'Oural. Le Cosaque Jermak, chargé par les Strogonof de la conduite de l'expédition, s'avança au-delà de l'Oural à la tête de quelques milliers d'hommes, et soumit rapidement une grande partie de la Sibérie inférieure. A peu près vers la même époque, des événemens analogues s'accomplissaient au nord. Un négociant de Solvitchegodzka conçut le projet d'envoyer une mission chez les Tonguses et les Samoyèdes, afin de faire explorer les lieux et d'y établir un comptoir. L'entreprise réussit; les parties les plus accessibles de la contrée s'ouvrirent aux recherches des agens, et au bout de quelques années, après avoir lié des rapports avec ces peuplades lointaines, le hardi négociant russe devint un intermédiaire puissant entre la Sibérie septentrionale et les commerçans de Moscou. Le nom de cet homme est resté célèbre dans les annales moscovites; il s'appelait Anika. Ses fils poursuivirent ses travaux et acquirent de si grandes richesses, qu'ils furent bientôt en butte aux accusations de l'envie. Pour se soustraire aux dangers qui les menaçaient, ils jugèrent prudent de révéler au gouvernement le secret de leur découverte et d'invoquer sa protection. Boris Godunof, beau-frère du tsar Féodor Ivanovitch, administrait alors la Russie en qualité de ministre avant de la gouverner en son nom; c'est à lui que les héritiers d'Anika dévoilèrent l'existence des peuples de la Sibérie et les rapports qu'ils avaient déjà établis avec eux. Boris Godunof profita de l'indication; quelques années après, une partie des Samoyèdes était soumise à la domination moscovite. Une fois la route ouverte, la Sibérie entière devait être promptement réduite. C'est ainsi que la conquête de la Sibérie, commencée en 1580 sous Ivan le Terrible, fut terminée cinq ans plus tard sous le tsar Féodor Ivanovitch.

Depuis ces hardies entreprises, la Sibérie fut parcourue en divers sens par les ambassades qui, au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, allaient conclure des traités de commerce avec la Chine ou régler la délimitation des frontières. En 1689, le comte Golovin conclut à Nertschinsk une première convention qui fixa provisoirement les bornes des deux empires. En 1715, Pierre le Grand envoya à l'empereur de Chine Khang-hi le chirurgien anglais Thomas Garwin et un officier russe, d'origine allemande, nommé Laurent Lange, pour recueillir des renseignemens sur le commerce des Chinois et examiner de plus près la question des frontières. Cette question, longtemps indécise, suscita ainsi pendant le XVIII[e] siècle bien des missions et des ambassades qui furent pour les Russes une occasion naturelle d'étudier les Kirghises, les Baschkirs, les Ostiakes, les Tonguses, et toutes ces

races mongoles qui ont fourni des soldats à Gengis-Khan. Aux voyageurs diplomatiques succédèrent enfin les savans. La première expédition scientifique en Sibérie, commencée en 1739, sous le règne d'Anna Ivanovna, nous montre avec orgueil, à côté de l'illustre nom de Behring, ceux de ses dignes compagnons, l'historien Müller, l'archéologue Fischer, le médecin Steller, et le laborieux botaniste si apprécié de Linné, Jean-George Gmelin. Il y en a eu une autre, accomplie par les ordres de Catherine II, qui rappelle aussi de glorieux souvenirs; elle fut conduite par le Cuvier de la Russie, le grand naturaliste Pallas, assisté du second des Gmelin, ce courageux Samuel-Théophile, qui, après de longues fatigues en Sibérie, fut fait prisonnier par les sauvages du Caucase, et périt martyr de la science au fond d'un cachot humide. Le dernier de ces vaillans explorateurs est l'amiral Wrangel, dont le voyage, exécuté de 1820 à 1824, a été pour les physiciens et les naturalistes une source d'informations précieuses. Entre Behring et Wrangel, l'histoire cite plusieurs noms dignes de mémoire, et quelques-uns illustres; ce sont surtout de hardis capitaines de vaisseau, M. Krusenstern et M. Otto de Kotzebue, d'intrépides voyageurs, M. Ledeburg, M. Bunge, M. Gustave Rose, et un maître qu'on trouve toujours à la tête des grandes explorations de la science, M. Alexandre de Humboldt.

Presque tous ces hommes sont des fonctionnaires russes ou des savans allemands. Dévoués à des études spéciales ou gênés dans leurs narrations par l'esprit de leur pays, on comprend qu'ils n'aient pu donner un tableau complet de leur voyage. Quel que soit cependant l'intérêt des observations scientifiques en ces régions de l'Asie septentrionale, il y a mille autres détails qui excitent notre curiosité. La politique et l'histoire ont là d'étranges mystères. J'ai souvent cherché des renseignemens exacts sur ces contrées, où tant de milliers d'hommes ont été envoyés en exil, où tant de nobles cœurs et de personnages tragiques, les uns punis d'un mouvement généreux, les autres victimes des drames ténébreux d'une cour despotique, ont été ensevelis vivans dans un linceul de neige. Je voulais avoir autre chose sur ce point que des déclamations trop faciles. Quand je lisais les tragiques aventures des Menchikof, des Jean de Courlande, des Dolgorouki, des Tolstoy, des Biren; quand je lisais que le maréchal de Munnich avait été relégué dans le petit bourg de Pélim, au milieu des glaces, au milieu de forêts marécageuses qu'il est impossible de parcourir même en été, et qui semblent exactement décrites en ces vers de Dante :

Questa palude, che 'l gran puzzo spira,
Cinge d'intorno la città dolente (1);

(1) *Inferno*, cant. IX, v. 31-32. « Ce marais, qui exhale la grande puanteur, entoure de toutes parts la cité de douleur. »

quand je me rappelais que le glorieux vieillard, tant de fois vainqueur des Turcs, avait blanchi dans ce sépulcre horrible, qu'il y avait passé vingt années de sa vie, vingt années de douleur, de misère, de désespoir, sans autre consolation que la société de sa femme et la pratique d'une piété ardente; quand je me rappelais enfin cette innombrable légion de martyrs inconnus, exilés sans nom, prisonniers dégradés de leur dignité d'hommes et numérotés comme du bétail, c'est alors surtout que je maudissais le mystère dont le despotisme s'enveloppe et le sceau qu'il imprime sur les lèvres humaines. Les aventures de Praskovie Lopoulof, dans le touchant récit de M. Xavier de Maistre, n'étaient-elles pas jusqu'ici le seul épisode bien connu de cette lugubre histoire?

Or voici des voyageurs qui ont parcouru assez récemment la Sibérie et qui racontent avec netteté tout ce qu'ils ont vu. Ce sont des savans, mais ce sont aussi des hommes; rien de ce qui intéresse l'humanité ne les laisse indifférens. S'ils ont rencontré sur leur chemin des familles exilées, ils ne craignent pas de nous dire les émotions qu'ils ont ressenties. Ils ne déclament pas; bien loin de là, ils sont brefs, précis, et d'autant plus expressifs. Ils décrivent aussi l'aspect général du pays, les mœurs des tribus nomades, les rapports des Russes et des Chinois sur la frontière, la vie des fonctionnaires dans ces solitudes lointaines, le contraste bizarre du christianisme moscovite et des religions du Nord et de l'Orient. La variété des choses et des hommes est si grande en ces contrées où la civilisation et la barbarie se heurtent à chaque pas, il y a tant de différences du nord au sud et de l'est à l'ouest, que le simple récit de ces mille oppositions semble le résultat d'un artifice ingénieux. Nos voyageurs nous donnent leur journal complet : rien de plus piquant et de plus inattendu que cette pittoresque mêlée de gouverneurs russes, de khans tartares, d'aristocrates samoyèdes, de sorciers tonguses, de popes moscovites, de lamas bouddhistes, de commerçans chinois, dont les profils passent et repassent dans leurs tableaux.

Le premier, M. Christophe Hansteen, célèbre astronome norvégien, professeur à l'université et directeur de l'observatoire de Christiania, a parcouru la Sibérie tout entière pour y faire des études sur les courans magnétiques du globe. Les découvertes de M. Hansteen sont connues du monde savant. Occupé depuis longtemps des variations de l'aiguille aimantée et impatient de les réduire à une loi, l'astronome de Christiania, après avoir comparé entre elles les observations des grands navigateurs, s'était arrêté à cette idée, qu'un seul pôle magnétique ne suffit pas à expliquer les mouvemens de la boussole. Indépendamment du principal pôle magnétique placé au nord de l'Amérique dans les régions de la baie de Baffin, il y avait, pensait-il, un autre pôle, c'est-à-dire un autre foyer de courans magné-

tiques, et c'était dans le nord-ouest de la Sibérie qu'on devait le trouver. Déjà, en 1811, M. Hansteen avait exposé ce système dans un mémoire qui fut couronné par l'Académie des sciences de Copenhague; il ne lui restait plus qu'à le vérifier par des observations directes. M. Hansteen conçut le projet de cette expédition; il s'y prépara par de nouvelles recherches, par des lectures immenses, par la confection d'un atlas où les notes éparses des voyageurs étaient habilement rapprochées, et le *storthing* de Norvége ayant libéralement pourvu aux frais de l'entreprise, il partit enfin pour ces contrées de l'Asie septentrionale, où il devait trouver la justification de sa théorie. C'est de 1828 à 1830 qu'il a accompli sa tâche, assisté de M. Due, lieutenant de marine, qui fut pour lui, à travers mille fatigues, le plus fidèle des compagnons. Il y a quelques années, M. Hansteen, qui avait déjà donné à l'Europe le résultat scientifique de ses explorations, a eu l'idée de publier dans le *Calendrier populaire de Norvége* ce qu'on peut appeler la partie humaine et vivante de son voyage. Un écrivain allemand, M. le docteur Sebald, lui a demandé l'autorisation de faire connaître à son pays ces descriptions si curieuses. La modestie de M. Hansteen s'est alarmée; « ce n'étaient là, disait-il, que des notes prises à la hâte et rédigées sans prétention pour le peuple norvégien; » il a donc refait son travail avec des développemens nouveaux, afin de le rendre plus digne du grand public, et ce sont ces pages de l'astronome de Christiania, inédites encore en Norvége, que M. Sebald vient de publier en allemand.

Lorsque M. Hansteen arriva à Saint-Pétersbourg, il y trouva un professeur de l'université de Berlin, M. Adolphe Erman, occupé des mêmes recherches sur le magnétisme terrestre, et qui avait exprimé le désir de partager en Sibérie ses périls et ses travaux. M. Erman avait aussi en vue d'autres problèmes, des études de minéralogie et de botanique; il dut maintes fois se séparer de son compagnon. D'ailleurs ce voyage en Sibérie n'était pour M. Erman que le début d'un voyage autour du monde; il sortit de la Sibérie par le Kamtchatka et le Groenland, tandis que M. Hansteen revint en Europe en suivant les frontières de la Chine et de la Perse. La narration de M. Erman, rédigée un peu confusément sous la forme d'un journal quotidien, avait paru avant l'excellent livre de M. Hansteen, de 1836 à 1848; je l'ai sous les yeux, et soit que nous confrontions les récits des deux écrivains, soit que nous les complétions l'un par l'autre, cette double épreuve tournera au profit de la vérité. Le troisième des voyageurs que je signale ici à l'attention des esprits studieux, M. Mathias-Alexandre Castrén, est un sujet russe de la province de Finlande. M. Castrén est historien et philologue; ce sont des études de linguistique et d'ethnographie qui l'ont conduit dans la Russie du nord et dans la Sibérie. Après avoir visité la Laponie en 1838, et la Karélie

l'année suivante, il traversa de 1841 à 1844 toute la contrée qu'habitent les Samoyèdes, les Tonguses, les Syrians et les Ostiakes. Le dernier enfin est un Anglais, M. Hill, qui a visité la Sibérie en 1847 (1). M. Castrén n'a vu que la Sibérie septentrionale; M. Hansteen, M. Erman et M. Hill ont parcouru ce grand pays dans tous les sens. Suivons-les tous les quatre; ce sont des guides éclairés, des observateurs précis; ils ont visité plus d'une région où nul voyageur n'avait encore mis le pied, et leurs narrations, précieuses pour l'ethnographie et pour la science, éclairent souvent d'une vive lumière l'histoire de l'esprit russe.

I. — SCÈNES DE MOEURS DANS LA PROVINCE DE TOBOLSK.

Avant de peindre les Russes de Sibérie, M. Hansteen a eu l'occasion de noter quelques traits particuliers des Russes de Saint-Pétersbourg. Dès que nous entrons avec lui sur la terre des tsars, nous nous sentons enlacés de toutes parts dans les liens de la vie officielle. L'astronome norvégien devait s'embarquer à Stockholm pour aborder dans un port de Finlande; recommandé au ministère russe par les plus hauts personnages de la Norvége et de la Suède, il avait lieu d'espérer qu'on abrégerait pour lui les formalités, les perquisitions, les censures de la douane et de la police, plus longues et plus intolérables en ce pays que partout ailleurs; mais, n'ayant pas trouvé de navire qui fît voile pour la Finlande, il partit directement pour Cronstadt, et il eut à souffrir, soit en cette ville, soit à Saint-Pétersbourg, des vexations inouies. Des caisses revêtues de scellés, des papiers et des livres déférés à la censure la moins expéditive, le matériel d'un long voyage scientifique retenu à la douane pendant plus d'une semaine, tout cela ne fut rien encore; la police voulut confisquer comme suspect un fourgon chargé d'instrumens de physique. C'était en 1828. Le comte Cancrin administrait alors les finances de l'empire. M. Hansteen, désolé de se voir ainsi arrêté dès le début de son voyage, s'adressa directement au chef. « Vous avez tort, lui répond brusquement le ministre; j'étais informé que vous débarqueriez à Abo, et j'avais donné l'ordre de vous laisser passer librement, vous, votre suite et votre bagage. Pourquoi avez-vous changé de chemin? » La réprimande était permise, mais puisque le gouvernement était si bien disposé pour le savant norvégien, la logique la plus simple, sans parler de la justice et de l'hospitalité, voulait que le ministre averti s'empressât de réparer l'erreur. Cette pensée ne lui vint pas, et pour expier son manquement aux forma-

(1) Le voyage de M. Hill a déjà été apprécié ici au point de vue scientifique. Voyez, dans la *Revue* du 1er juillet 1854, le savant et spirituel article de M. Babinet, *la Sibérie et les Climats du Nord.*

lités, M. Hansteen fut obligé de solliciter longtemps encore à Cronstadt et à Saint-Pétersbourg la faveur qu'on lui avait accordée en Finlande. Ces vulgaires ennuis, racontés sans trop de mauvaise humeur par l'aimable et spirituel savant, ne sont pas une préface inutile au récit de ses aventures. Un trait qui distingue les fonctionnaires russes nouvellement arrivés en Sibérie, c'est la régularité d'une existence prescrite, et cette discipline servile fait souvent un étrange contraste avec la douceur naïve des colons libres et des tribus nomades. M. Hansteen avait ici un avant-goût des mœurs qu'il devait rencontrer plus d'une fois sur sa route; son voyage de Sibérie commençait à Cronstadt.

Heureusement, à côté de ces hommes esclaves de la lettre et fonctionnant comme les rouages d'une machine, il y a en Russie une société d'élite. Ni la grâce de l'hospitalité ni les lumières de l'esprit ne font défaut à cette aristocratie brillante. M. Hansteen trouvera des familles d'un rare mérite jusqu'au fond des plus obscures résidences de la Sibérie; on ne s'étonnera pas de l'accueil empressé qui l'attendait à Saint-Pétersbourg. Ce sont les sciences, et surtout les sciences physiques, géographiques, ethnographiques, qui, depuis le règne de Pierre le Grand, sont l'objet d'une protection marquée dans la capitale des tsars. Il s'en faut bien que la Russie se connaisse elle-même; il lui reste encore bien des expéditions intérieures à accomplir avant qu'elle ait découvert tout ce qu'elle renferme, avant qu'elle ait fixé avec précision la géographie et l'histoire de ses provinces; les savans qui se dévouent à cette tâche sont assurés de l'appui du gouvernement et de la sympathie des classes éclairées. M. Hansteen et M. Erman, M. Castrén et M. Hill n'ont eu qu'à se louer des hommes qui pouvaient contribuer au succès de leur voyage; les révélations qu'ils nous donneront çà et là n'en auront que plus d'autorité, il n'y a pas trace de colère ou de déclamation dans ces calmes peintures.

Parmi les personnes qui lui fournissent des renseignemens et des recommandations de toute sorte, M. Hansteen cite les voyageurs célèbres qui avaient parcouru récemment les côtes de la Sibérie, l'amiral Wrangel, l'amiral Krusenstern, le capitaine Kotzebue, et quelques-uns des fonctionnaires supérieurs de l'administration; ici le lieutenant-général Schubert, chef de l'état-major et directeur du dépôt des cartes, là le ministre comte Speranski, ancien gouverneur de toute la Russie d'Asie à l'époque où ces possessions immenses n'étaient pas divisées comme aujourd'hui en deux gouvernemens distincts. M. le comte Speranski prit la peine de tracer lui-même à M. Hansteen l'itinéraire qu'il devait suivre; il lui indiqua les routes les plus sûres et lui conseilla surtout de revenir de Tomsk par les provinces méridionales, en longeant la frontière chinoise, la partie la plus belle, disait-il, et certainement la plus intéressante de toute la Sibérie. Ce premier chapitre de M. Hansteen est plein de grâce et

fait le plus grand honneur à l'hospitalité des seigneurs russes. Habituons-nous à connaître nos ennemis autrement que par des tableaux de l'autre siècle. A côté de la barbarie tartare, qui persiste encore, je le sais, sous le vernis des mœurs élégantes, il y a là des qualités sérieuses et des progrès féconds qu'il serait absurde de vouloir nier. C'est en dédaignant ses adversaires qu'on s'expose à de cruels mécomptes. La Russie, depuis quarante ans, a fait bien des emprunts à la civilisation occidentale, sans altérer ces instincts nationaux, sans affaiblir ces ambitions politiques et religieuses qui sont entre ses mains une si formidable ressource. Mêlée aux sociétés libérales de l'Occident pendant ces luttes, si funestes pour nous, de 1812 à 1815, la Russie en a rapporté des germes qui ont grandi dans l'ombre. Je signale seulement ici ces vives sympathies scientifiques dont le passage de M. Hansteen à Saint-Pétersbourg nous donne un si attrayant témoignage. Un pays qui comprend ainsi la portée des travaux de l'intelligence, un pays qui les aime si sincèrement et les protége d'une façon si efficace, ne peut plus être placé au nombre des pays barbares. Nous qui sommes si fiers de notre supériorité, prenons garde de la perdre ! S'il était vrai que les classes riches de notre France fussent de plus en plus indifférentes aux œuvres de la pensée, s'il était vrai que l'amour du luxe, les luttes de la vanité, la préoccupation constante des intérêts matériels, eussent éteint ou diminué chez nous le respect des choses de l'esprit, ne serait-ce pas là un signe de décadence morale, et ne faudrait-il pas envier, même au prix d'une culture moins raffinée, l'enthousiasme ardent du Moscovite et sa foi dans la science (1) ?

La première chose qui frappa Mme de Staël quand elle entra en Russie, ce fut le charme des tableaux rustiques. Des paysannes, vêtues de costumes pittoresques, revenant de leurs travaux et *chantant ces airs de l'Ukraine dont les paroles vantent l'amour et la liberté avec une sorte de mélancolie qui tient du regret;* des groupes de jeunes filles dansant dans une prairie avec ce mélange d'indolence et de vivacité particulier à la race slave, voilà les premières scènes qu'elle prend plaisir à peindre dans ces pages toutes frémissantes de passion. Ce sont aussi les mœurs gracieuses du peuple qui attirent tout d'abord l'attention de M. Hansteen, quand il met le pied en Sibérie. Parti de Saint-Pétersbourg le 11 juillet 1828, le voyageur était arrivé à Tobolsk le 7 octobre avec sa petite caravane. Au milieu de ces solitudes qui entourent le chef-lieu de la Sibérie occidentale, dans ces petits villages où la vie est si dure, si pénible, où

(1) Buffon écrivait déjà en 1777 : « Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts et des sciences, aimant les spectacles et les nouveautés ingénieuses. »

l'homme semble n'avoir d'autre occupation que de se défendre contre le climat, c'est un spectacle intéressant de retrouver le cœur humain avec ses émotions vraies, avec ses joies, avec ses peines, et de voir tout cela se traduire en des coutumes populaires empreintes d'une poésie naïve.

Une des plus curieuses cérémonies auxquelles M. Hansteen ait assisté chez les Russo-Sibériens, ce fut un mariage. Les hommes et les femmes, en Sibérie, vivent assez séparés les uns des autres; c'est une trace des mœurs orientales, sans parler de la rigueur du climat et des difficultés de la vie, qui retiennent chaque famille sous son toit comme l'assiégé dans son fort. Quand un Sibérien veut se marier, il s'adresse à une espèce d'entremetteuse nommée en russe la *svacha*. C'est ordinairement une vieille femme très au courant du personnel féminin de la contrée, connaissant à merveille toutes les jeunes filles et toutes les veuves, habituée à pénétrer partout, à tout examiner d'un œil curieux, à recevoir mainte et mainte confidence. Le Sibérien la prie de lui procurer une femme pourvue de telles et telles qualités; la *svacha* parcourt sa liste, interroge sa mémoire, et elle indique au prétendant la personne qui doit le mieux lui convenir. C'est ici que commence le rôle de la *svacha* et cette bizarre comédie des fiançailles que les mœurs sibériennes ont divisée en cinq actes. La *svacha* va trouver la jeune fille dont elle a fait le portrait à son client : je connais un jeune homme, dit-elle, qui se marierait volontiers, s'il trouvait une brave fille, aimable et laborieuse; il est ceci, il est cela... La *svacha* dessine le portrait à sa manière, et, au milieu de toutes les vertus qu'elle glorifie, si elle peut dire que le jeune homme possède un service à thé, il est bien rare que son éloquence ne triomphe pas du premier coup. Le thé est la boisson favorite du Sibérien; c'est du thé qu'on offre tout d'abord à l'étranger qui entre sous le toit hospitalier : quand un serviteur s'engage chez quelque riche famille, il a grand soin de stipuler combien de fois il prendra le thé chaque jour. Je suppose donc que le jeune homme possède la théière, la bouilloire, la boîte à thé, et que la demande a été favorablement accueillie; aussitôt la *svacha* leur procure à tous deux l'occasion de se voir, quelquefois chez un tiers, le plus souvent dans une église. C'est le premier acte, celui que les Russes nomment la *smotrénie*, c'est-à-dire l'entrevue. Les deux futurs, en effet, ne font guère que s'entrevoir un instant. La *svacha* les présente l'un à l'autre, et tel est ordinairement leur mutuel embarras, que la *svacha* doit faire à elle seule tous les frais de la conversation. C'est un examen muet, après quoi l'on se sépare. Si l'examen n'amène pas une rupture, les négociations continuent. La *svacha* obtient que les deux jeunes gens se rencontrent encore une fois dans la famille de l'un ou

de l'autre. Les parens sont là, des amis sont invités. Grâce à ce patronage, qui met chacun plus à l'aise, on devrait échanger quelques paroles et tâcher de se connaître; mais la sauvagerie des pauvres solitaires est si farouche, que la *svacha* se donne presque toujours les peines les plus comiques et les plus inutiles du monde pour délier les langues engourdies. Ce second acte (on l'appelle en russe *svidanie* ou le revoir) est suivi presque immédiatement du troisième, appelé *rukobitie* ou la poignée de main. La jeune fille s'est décidée; elle donne sa main soit à la *svacha*, soit au fiancé lui-même. Le quatrième acte arrive bientôt; c'est la *soirée virginale* (*devitschnik*) où la jeune fille prend congé de toutes ses compagnes. On prend du thé, on danse aux sons du violon ou de la *balalaika* nationale, petit instrument à quatre cordes que l'on vend pour quelques kopeks dans toutes les foires et toutes les boutiques de Sibérie. C'est ce soir-là que les compagnes de la jeune fille défont ses nattes de cheveux et les lui rejettent sur le sommet de la tête; elle ne les nattera de nouveau qu'après le mariage, mais ce sera pour les tenir toujours enfermés sous un chaperon. Enfin le cinquième acte va s'accomplir, et là encore il y a de curieux usages à signaler. On sait quel rôle jouent les images saintes dans l'existence du paysan russe. Citons une page de M. Hansteen, qui fera apprécier la précision de l'observateur et la gracieuse simplicité du peintre :

« Chaque chambre de chaque maison doit contenir une *obras*, c'est-à-dire une image sainte. Ces images sont placées ordinairement dans un coin, à côté de la porte, et suspendues à peu près à hauteur d'homme. Dès le matin, sitôt qu'il est sorti de son lit et qu'il s'est lavé le visage et les mains, le paysan russe va se prosterner et faire trois signes de croix devant l'*obras*. S'il entre dans une chambre où il n'a pas encore mis le pied de tout le jour, que ce soit dans sa propre demeure ou dans une maison étrangère, la même cérémonie recommence. N'essayez pas de lui parler avant qu'il ait accompli ce pieux devoir; tant qu'il n'a pas fait ses dévotions à l'*obras*, le Russe ne voit rien et n'entend rien. Les familles protestantes elles-mêmes sont obligées d'avoir les saintes images dans leurs demeures, car dès qu'un homme du peuple entre dans la maison, il cherche l'*obras* dans tous les coins, et son embarras est grand quand il ne l'aperçoit pas. Il lui semble, — c'est la formule habituelle de sa surprise, — il lui semble qu'il est chez des païens, ou qu'il vient de passer le seuil d'une étable de pourceaux. Devant cette image, ou plutôt devant ces images (car plus il y en a, mieux cela vaut), un cierge est fixé sur une espèce de clou à forme recourbée. Quand la famille a quelque aisance, le cierge est orné d'une feuille d'or qui s'enroule de bas en haut et enveloppe toute la tige. Chez d'autres un peu plus riches, une lampe de verre est suspendue devant la plus précieuse des images. Les *obras* sont les pouvoirs tutélaires qui veillent sur la famille, et elles se transmettent de la mère à la fille à travers bien des générations.

« Chez les pauvres gens, en Sibérie par exemple, où les arts plastiques

n'ont pas encore franchi les degrés inférieurs, elles se composent de petites plaques de cuivre avec des figures en relief. Ces plaques sont disposées comme les retables des autels primitifs, elles ont deux ailes ou deux volets qui peuvent se replier sur la principale figure placée au milieu, laquelle est d'ordinaire une très médiocre représentation de la Vierge. Elles n'ont guère plus de trois ou quatre pouces en hauteur comme en largeur. Les passementiers de chaque village les fabriquent eux-mêmes pour quelques roubles; ensuite on les fait bénir par le pope. Au marché de Nijni-Novogorod, nous vîmes plusieurs boutiques toutes remplies d'*obras* de différens prix, et nous eûmes la fantaisie d'en acheter. Quelques-unes de ces images, un peu meilleures que celles que je viens de décrire, et toutefois bien mauvaises encore, sont peintes sur une plaque de bois d'environ huit pouces carrés et recouvertes d'un vernis épais. Il en est de plus élégantes où la peinture atteste un art plus avancé, mais cette peinture est cachée par des plaques d'argent ou de cuivre doré qui représentent en relief soit la robe du saint ou de la sainte, soit la gloire qui rayonne autour de sa tête. C'est seulement devant la figure et les mains que le métal est découpé et laisse voir la peinture. Une bordure brillante encadre le tableau. Chez les plus riches enfin, la gloire est entourée de perles et de diamans, et sur la célèbre image de la Vierge de Kasan, placée, si ma mémoire ne me trompe pas, dans une chapelle du Kremlin à Moscou, ces diamans sont du prix le plus élevé.

« A chaque *prasdnik* ou fête sainte, et le nombre de ces fêtes est considérable en Russie, on allume les lampes ou les cierges devant les *obras*. Dans les grands jours, à Noël par exemple, les popes s'en vont de maison en maison, chantant à pleine voix leur *Gospodi pomilio* (Seigneur, aie pitié de nous!) en présence des domestiques de chaque famille, et aspergeant d'eau bénite images et habitans. Or, le jour de la célébration du mariage, le fiancé et la fiancée se rendent chez leurs parens, d'abord chez les parens du fiancé, puis chez ceux de la jeune fille, afin de recevoir la bénédiction. Une *obras* est placée sur une table avec un cierge allumé. Devant l'*obras* est un gros pain rond sur lequel est posée une salière pleine de sel. Un tapis est étendu à terre. La jeune fille entre dans la chambre, accompagnée de sa mère; elle s'avance d'un pas lent sur le tapis, et fait trois fois son *pokorno*, c'est-à-dire une sorte de révérence respectueuse, devant la sainte image. Elle commence par se signer solennellement, du front à la ceinture et de l'épaule droite à l'épaule gauche; puis elle s'agenouille, appuie ses mains à terre et touche le sol de son front. Trois fois elle s'agenouille ainsi, trois fois elle incline son front jusqu'à terre, et chaque fois sa mère l'aide à se relever en lui prenant la main, car il faut que ce double mouvement se fasse sans hésitation et sans gaucherie. Alors le père s'avance, il soulève l'*obras*, la promène en faisant une croix au-dessus de la tête de la jeune fille, et prononce la formule de bénédiction. Il prend ensuite le pain et la salière, et répète sur la tête de la mariée la même cérémonie qu'avec l'*obras*. La jeune fille recommence devant son père et devant sa mère la triple génuflexion qu'elle a accomplie en l'honneur de l'*obras*, et la cérémonie de la bénédiction domestique est terminée. »

Le mariage à l'église, assez semblable aux cérémonies du culte catholique, ne présente rien de particulièrement remarquable; j'ajou-

terai seulement que ces jolis tableaux de M. Hansteen ne sont pas de simples généralités. L'auteur a vu ces choses en action, et elles ont eu pour lui un touchant intérêt qui se traduit avec grâce dans son récit. La jeune fille au mariage de laquelle il a assisté à Tobolsk était au service d'une famille allemande dont le chef, M. Hirsch, avait offert au savant norvégien l'hospitalité la plus aimable. M. Hirsch est un de ces nombreux Allemands qui sont la force et l'honneur de l'administration russe; à l'époque où M. Hansteen séjourna à Tobolsk, il était colonel du génie et chargé des fortifications de la province. M[me] Hirsch aimait tendrement cette jeune fille qui remplissait depuis plusieurs années auprès d'elle l'office de femme de chambre, et qui, aussi gracieuse que dévouée, s'était concilié l'estime et l'affection de toute la famille. Ce mariage était donc un événement dans la maison, et M. Hansteen put voir de près les émotions diverses auxquelles la cérémonie donna lieu.

Dans les conditions de la vie civilisée, il arrive trop souvent que la femme est supérieure à l'homme par l'élévation du cœur et la noblesse des sentimens. Partout où la culture morale n'apparaît pas, cette supériorité de la femme est bien autrement fréquente, et il n'est rien de plus triste, à coup sûr, que de voir chez l'ouvrier, chez le paysan, chez le sauvage, la distinction naturelle de la femme à côté de la brutalité de celui qui se croit son seigneur et son maître. Les mœurs de la Sibérie, et la manière dont les mariages s'y concluent, doivent nécessairement faire éclater de la façon la plus pénible ce douloureux contraste. Quand le jour décisif fut arrivé, la jeune fille était plongée dans une profonde tristesse. Sous ses vêtemens de fête, dit le voyageur, elle semblait une victime. Elle n'avait vu son fiancé que dans les trois premières rencontres établies par l'usage, et le lourdaud n'avait pas ouvert une seule fois la bouche, malgré les provocations de la *svacha*. La pauvre enfant n'était guère disposée à engager ainsi son avenir; mais sa mère et la *svacha* l'avaient tellement endoctrinée, qu'elle avait dû céder à leurs instances. Le cœur bien gros, et retenant à peine ses larmes, elle demandait à M[me] Hirsch ce qu'elle pensait de son fiancé. L'excellente femme, aussi affligée que la jeune fille, essayait de se faire illusion. « Il était bien intimidé, disait-elle; quand il te connaîtra mieux, tu verras que son cœur s'ouvrira. » Il y avait encore là d'autres douleurs qui se manifestaient sous une forme naïve; M. Hansteen n'eut pas de peine à les deviner. Un serf qui faisait partie de la domesticité de M. Hirsch, le brave Xavier, aimait depuis longtemps la jeune fille, et celle-ci eût sans doute préféré à ce fiancé inconnu le compagnon si humble, mais si dévoué, dont elle avait certainement deviné la respectueuse tendresse; mais quoi! Xavier n'était qu'un serf, et un serf ne peut se marier qu'avec la permission de son seigneur, il ne peut se marier

qu'au jour fixé pour cela, et avec la personne qu'on lui désigne. Toute la famille, y compris M. Hansteen, en voulait beaucoup à la *svacha* d'avoir décidé cette malencontreuse union. Après que le mariage eut été célébré par le pope, le pauvre Xavier revint à la maison, portant les *obras*, le pain et la salière qui devenaient dès lors la propriété de la jeune femme. Le soir, il y eut un repas chez les nouveaux mariés. Tous les témoins y assistaient, et Xavier servait à table. Irrité contre la *svacha*, il se vengea à sa façon en la servant la dernière, ce qui indigna fort la vieille entremetteuse, très entichée de l'importance de ses fonctions, et habituée, à ce qu'il paraît, à des procédés plus respectueux. « Tu mériterais bien que je t'appliquasse un soufflet, » lui dit-elle avec une colère bouffonne qui fit sourire plus d'un spectateur malgré les émotions du moment. Xavier ne se troubla pas, il continua gravement son service, et, le repas fini, s'approchant de la *svacha* : « Tu m'as menacé d'un soufflet, dit-il, c'est toi qui as mérité d'en recevoir un, et tu ne l'attendras pas longtemps. » Aussitôt dit, aussitôt fait. La *svacha* était folle de fureur. Déjà très mécontente du marié, qui n'avait pas reconnu ses services assez libéralement, très irritée aussi de la tristesse et de la mauvaise humeur de l'assemblée, elle sortit violemment en jetant à Xavier des injures et des imprécations. Quelques jours après, la jeune femme vint voir son ancienne maîtresse, et celle-ci lui ayant demandé ce que devenait son mari : « Ah ! c'est fini, répondit-elle, il ne s'en relèvera jamais ! La *svacha* est furieuse contre lui parce qu'il l'a mal payée, elle lui a enlevé la parole. » Elle croyait très sérieusement que la *svacha*, pour se venger, avait ensorcelé son mari. « Les Russes, ajoute M. Hansteen, sont naturellement très vifs et très bavards; garder le silence en compagnie, c'est pour eux la chose impossible. Les allures de ce mari taciturne ne pouvaient donc s'expliquer pour la jeune femme que par une influence malfaisante; et quelle douleur était la sienne, quand elle comparait ce mutisme opiniâtre avec la gaieté de l'honnête Xavier, qui avait toujours sur les lèvres quelque vive et spirituelle repartie ! »

Tout ce qui intéresse la question du mariage attire nécessairement l'attention du voyageur en ces contrées lointaines, dont les mœurs ressemblent si peu aux nôtres. C'est surtout à propos de ces actes, si importans dans la vie de l'homme, que se révèlent le mieux l'esprit d'une société et le caractère d'une religion. M. Hill, en parcourant aussi la province de Tobolsk, a fait des observations qui complètent les peintures de M. Hansteen. Il ne s'agit plus du mariage des gens du peuple, il s'agit au contraire d'une classe privilégiée qui n'a pas besoin de l'entremise de la *svacha*. On sait que la religion gréco-russe, semblable sur ce point au protestantisme, dont elle s'éloigne par tant de différences profondes, permet aux popes

de se marier. Seuls, les hauts dignitaires, archevêques et évêques, archimandrites et supérieurs de couvens, sont astreints au célibat. Quant aux popes, ce n'est pas assez de dire qu'ils peuvent contracter mariage, ce sacrement est une condition indispensable sans laquelle ils ne seraient pas revêtus du sacerdoce à titre définitif. Seulement, remarquez cette clause singulière, en les contraignant de prendre femme, l'église leur défend de se marier deux fois. Quand un pope a perdu sa compagne, il est obligé par la discipline religieuse de se résigner à un veuvage éternel, comme le faisaient volontairement les chrétiens des premiers siècles. Il arrive parfois alors que l'ambition les console de la privation des joies domestiques; le pope devenu veuf peut aspirer, s'il a des protecteurs puissans, aux dignités supérieures, dont l'accès lui était interdit. On comprend bien cependant que ces heureux-là seront le petit nombre. Or, sans parler des avantages que l'église russe assure à ses ministres, sans parler du rang qu'ils occupent, de l'influence qu'ils exercent au sein de ces populations dévouées, comme elles disent, à la foi orthodoxe, cette défense de se marier en secondes noces les fait rechercher par les familles comme les plus désirables des maris. Les jeunes filles elles-mêmes, avec une naïveté de tendresse plus forte que la pudeur, ne dissimulent pas, en Sibérie du moins, leurs sentimens à cet égard. Un homme qui, en perdant sa femme, perd aussi l'espoir de la remplacer jamais, ne doit-il pas avoir pour elle des soins particuliers et une affection doublement vive? C'est là-dessus qu'elles comptent avec candeur, et sans déguiser leurs désirs. Un jeune pope, né d'une famille sibérienne, venait d'arriver dans une petite ville des environs de Tobolsk, où se trouvait alors le voyageur anglais. Avant de recevoir les derniers ordres et la consécration définitive, il ne lui manquait plus que le sacrement du mariage. On pense quelle dut être dans la ville la rivalité de toutes les jeunes filles. Combien d'imaginations en travail! combien de cœurs en émoi! Les robes de fête, les riches coiffures, toutes les élégances sibériennes, s'étalaient à l'envi. Il y avait dans la maison où demeurait M. Hill une jeune fille que cette nouvelle de l'arrivée du pope avait singulièrement émue. Laissons la parole à M. Hill :

« Nous n'avions pas vu les rivales de notre jeune et belle amie, mais nous pensions que le pope n'eût pas été à plaindre, s'il eût choisi la seule des prétendantes que nous avions eu l'occasion de connaître. Grande et complétement formée, elle n'avait guère plus de seize ans. Sa chevelure, bien tressée, était gracieusement partagée sur son front. L'étoffe de sa robe était de fabrique européenne. A la vérité, elle ne portait point de bas, mais elle avait des souliers qui venaient certainement d'une grande ville. La nature l'avait douée d'une parfaite élégance, et son bizarre costume, qui eût été grotesque sur une des personnes de son entourage, la parait à merveille. Ses parens

nous ayant communiqué l'espérance qu'ils avaient de voir un pope dans leur famille, nous ne pûmes nous empêcher de lui exprimer ce vœu à elle-même. — Dans quelque temps, lui dis-je, nous repasserons par ici; puissiez-vous être alors la compagne d'un homme qui aura un double intérêt à conserver votre existence! — Ses joues se colorèrent d'une rougeur subite, et tandis qu'elle nous révélait ainsi par sa confusion la pensée qui l'agitait, nous remarquions, non sans plaisir, que les flammes du cœur peuvent s'allumer dans les solitudes de la Sibérie aussi bien que dans le brillant tumulte de nos salons d'Europe. »

Il est difficile de concilier ces priviléges des popes, je veux dire l'empressement que leur témoignent les familles, avec l'aversion superstitieuse dont ils sont souvent l'objet. M. Hill nous apprend que ces popes, si vénérés à l'église, sont exposés dans la rue aux plus étranges affronts. Quand un Russo-Sibérien sort de chez lui pour conclure quelque affaire importante, il ne franchit pas le seuil de sa maison avant de s'être assuré que la première personne qu'il rencontrera ne sera pas un pope. La rencontre d'un pope en pareille circonstance est un pronostic de malheur. Veut-on échapper à l'influence fatale, il n'est qu'un seul moyen : c'est d'aller droit au prêtre et de cracher sur sa barbe (*spitting upon the beard of the priest*). Sans doute il y a d'honnêtes Russes qui se résignent à subir les conséquences du mauvais sort plutôt que de commettre un acte aussi odieux, surtout, ajoute plaisamment le voyageur anglais, si l'affaire qu'ils vont conclure n'a pas grande importance; mais quelle condition que celle du pope, exposé sans cesse à se voir outragé de cette façon! Si c'est une femme qui fait cette rencontre si redoutée, le remède du mal est moins violent; il suffit qu'elle lance une épingle sur cette barbe maudite. Cette superstition ridicule et barbare remonte, dit-on, aux mœurs farouches du xve siècle. Un pope a raconté à M. Hill les efforts qu'il a tentés pour l'extirper; tous les raisonnemens furent vains, toutes les preuves impuissantes. Quels que soient les progrès accomplis depuis cinquante ans par le pays des tsars, progrès dont le peuple russe est fier et qu'il nous reproche d'ignorer, la barbe du pope est aussi menacée en plein XIXe siècle que sous le règne d'Ivan Vassiljevitch.

M. Hansteen, qui nous a si agréablement conté le mariage d'une Sibérienne de Tobolsk, a assisté, dans cette même ville, à une autre cérémonie religieuse, à une cérémonie si étrange en vérité, qu'il faut l'avoir vue pour la croire possible. Dans l'église gréco-russe, ce n'est pas par l'aspersion, comme chez les catholiques et chez les protestans, c'est par l'immersion du corps tout entier que s'accomplit le baptême. Ordinairement les nouveau-nés sont baptisés quelques jours après la naissance. Un bassin est dans la chapelle; le pope commence par bénir l'eau baptismale, en traçant des signes de croix

et en prononçant des prières. Ces préparatifs terminés, il prend le corps de l'enfant dans la main droite, et, plaçant la main gauche sur le visage de manière à fermer les yeux et la bouche, il le plonge trois fois dans le bassin. L'eau ne doit être chauffée par aucun moyen artificiel, et il arrive souvent en hiver qu'elle est complétement glacée. S'il y a un fleuve ou un lac dans le voisinage, on en bénit les eaux à un certain jour de l'hiver. Un large trou carré est creusé dans la glace, et le clergé, conduit par les hauts dignitaires, l'archevêque ou l'archimandrite, se rend solennellement à l'endroit convenu. Un crucifix, tiré du couvent le plus important ou de la principale église de la contrée, est porté là en grande pompe et plongé sous la glace. Quand le crucifix sort de l'onde, c'est à qui recueillera les gouttes qui en découlent, gouttes sacrées auxquelles on attribue une bienfaisante influence. Quelquefois, après la cérémonie, des gens du peuple se dépouillent de leurs vêtemens et s'élancent dans l'onde glacée pour participer aux bénédictions qu'elle a reçues. S'il y a un nouveau-né dans le pays, on profite aussi de l'occasion pour le baptiser, et le pauvre enfant est enfoncé par trois fois dans le trou sacré. Malheur à lui, si le pope est ivre! il paraît que le cas n'est pas rare, et maintes fois le ministre de l'église russe, trop bien prémuni contre le froid et l'humidité par des libations copieuses, a laissé glisser de ses mains et se perdre sous les glaçons le pauvre innocent qu'il devait introduire dans la société des chrétiens.

Cette barbarie est atroce; combien elle deviendra ridicule et grossière s'il s'agit non plus d'un enfant, mais d'un adulte et surtout d'une femme! C'est ce spectacle qui fut donné à M. Hansteen pendant son séjour à Tobolsk. Une juive allait épouser un fabricant de pelleteries; l'homme était protestant, et comme la loi interdit formellement le mariage entre chrétiens et juifs, la jeune femme avait été obligée de se convertir à la religion grecque. Pourquoi, demandera-t-on, ne se convertissait-elle pas à la religion de son mari? C'est encore là un des traits de la société russe. En Sibérie comme en Russie (sans parler des persécutions tant de fois exercées contre les catholiques de Pologne et les protestans d'Esthonie et de Courlande), on peut abjurer le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme, mais seulement à la condition d'entrer dans l'église nationale. C'est ainsi que la jeune israélite, en renonçant au culte de ses pères, n'était pas libre de professer la religion de son mari. Je reviens à mon récit. La curiosité de notre voyageur était vivement excitée. Comment se fera le baptême? pensait-il. Dérogera-t-on aux usages consacrés, ou bien faudra-t-il que cette juive de vingt ans soit plongée trois fois dans le bassin baptismal, comme l'enfant qui vient de naître? Mme Hirsch et une femme de ses amies devaient

assister toutes deux à la cérémonie; elles prièrent le voyageur de les accompagner à l'église. Il faisait ce jour-là, dit M. Hansteen, près de vingt degrés de froid. A peine entré dans le sanctuaire, M. Hansteen aperçut une femme debout, appuyée contre la porte, et les pieds nus sur la pierre. Elle portait pour tout vêtement une longue chemise de coton blanc, attachée au col par un ruban de soie bleue, garnie de larges manches, et tombant jusqu'à la cheville : c'était la *prosélyte*. Les églises de Sibérie se composent presque toujours de deux parties distinctes; d'un côté, l'église d'hiver, plus petite, garnie de poêles et appelée en russe *teplaja zerkva*, c'est-à-dire l'église chaude; de l'autre, la grande église, sans poêles, et destinée au service d'été. L'église d'hiver était chauffée, mais pas assez cependant pour dispenser M. Hansteen de s'envelopper dans ses fourrures. On voyait la prosélyte greloter sous sa chemise. L'église se remplit bientôt de curieux, et à mesure que le moment de la cérémonie approchait, les grands yeux noirs de la juive, errant çà et là sur la foule avec une mobilité farouche, exprimaient de plus en plus le trouble et l'épouvante. Cette femme était grande, robuste, âgée d'une vingtaine d'années environ, avec des cheveux noirs déroulés en boucles, et un teint frais et brillant. Elle eût pu passer pour belle, s'il y avait eu moins de vigueur dans toute sa personne, et plus de délicatesse dans les traits de son visage. Après quelques instans, deux popes parurent sur le seuil de l'église et se mirent à psalmodier les prières. Il y avait avec eux une jolie dame russe, Mme Schukofsky, et un docteur en médecine, M. Albert, Hanovrien de naissance, qui devaient servir de parrains à la convertie. Après les prières et les chants, qui durèrent bien un quart d'heure, Mme Schukofsky présenta à la juive une chemise de fine mousseline blanche avec un long ruban de soie rose flottant derrière l'épaule; la jeune fille devait se dépouiller de la chemise de coton et y substituer celle-là. Les deux popes se placèrent devant elle comme pour la mettre à l'abri des regards indiscrets, et assez au large cependant pour qu'elle pût exécuter à son aise cette substitution de vêtemens. L'opération se fit sans blesser en aucune façon les convenances, et certes il faut en tenir compte à la prestesse ainsi qu'à la pudeur de la juive, car la foule était nombreuse, et l'abri que lui prêtaient les deux popes la protégeait médiocrement.

C'est ici que commence la partie scabreuse de la cérémonie. Il y avait en haut du chœur une espèce de baignoire toute remplie d'eau, aux quatre coins de laquelle étaient fixés des cierges de cire blanche; un marche-pied était placé du côté gauche. La prosélyte allait donc être soumise aussi comme un enfant à l'immersion complète? Cette question courait de bouche en bouche; presque tous y faisaient une réponse affirmative, mais on ajoutait en même temps qu'elle ne se dépouillerait pas de sa longue tunique. La pauvre créature faisait

pitié. M. Hansteen, ne sachant trop quelle tournure les choses allaient prendre, demanda aux deux dames qu'il accompagnait si elles pensaient que les hommes dussent se retirer. — « Non, non, vous pouvez rester, » lui répondit Mme Hirsch, et presqu'au même moment la cérémonie commença. Toute l'assistance s'approcha du chœur. Un des popes se mit à entonner des cantiques auprès de la baignoire et traça de la main une large croix sur la surface de l'eau. On apporta ensuite deux paravens qui furent dressés en demi-cercle, de manière à cacher la baignoire aux spectateurs. Il ne resta dans ce demi-cercle que les deux popes et la marraine; le parrain se retira du côté de la foule. Malgré ces précautions, il était encore assez facile de voir ce qui se passait dans l'enceinte réservée; les paravens joignaient fort mal, et les personnes placées au premier rang pouvaient apercevoir sans trop de peine le théâtre de l'action. Le parrain s'approcha de la jointure. « Était-ce seulement, dit M. Hansteen, afin de mieux fermer les paravens? je n'oserais l'affirmer. » Tout à coup on entendit un grand bruit et comme un cri de malaise et d'effroi. Cela se renouvela trois fois, tandis que de larges flaques d'eau s'écoulant sur le sol allaient se perdre sous les pieds de la foule. Quelques minutes après, les paravens furent enlevés, et tout le monde put voir la nouvelle chrétienne debout, pieds nus, le teint rendu plus vif par le saisissement de cette eau glaciale, la figure plaquée de rouge et de blanc, la chevelure ruisselante, et la chemise, parfaitement sèche d'ailleurs, collée çà et là sur son corps par l'attraction de l'eau. On entonna encore des chants et des prières autour de la pauvre femme toute grelottante de froid. Un des popes, trempant un pinceau dans l'huile sainte, lui dessina une croix sur le front, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les mains et sur la plante de chaque pied. Enfin on lui jeta un grand châle bleu sur les épaules, et on la chaussa de souliers. « Ce fut à ma grande joie, ajoute le narrateur, car, pour supporter la cérémonie jusqu'au bout, dans l'état où la pauvre femme se trouvait, il me semblait qu'une nature de cheval aurait à peine suffi. Elle fut réellement plongée et submergée tout entière, nous dirent nos dames, qui s'étaient placées de façon à ne rien perdre; mais comment elle entra dans le bassin, comment elle en sortit, si ce fut avec ou sans vêtemens, si elle plongea elle-même ou si les popes furent obligés de lui enfoncer la tête sous l'eau, tout cela, en vérité, je n'osai le demander à Mme Hirsch et à son amie, pensant qu'il leur serait peu agréable de me donner de tels détails. Je ne puis donc raconter que ce que j'ai vu et entendu, et je laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter la peinture. »

Le voyage de M. Hansteen et celui de M. Hill dans la province de Tobolsk sont remplis de détails de cet intérêt. J'indique seulement les plus caractéristiques. Si je voulais les suivre de ville en ville et de

village en village, que de tableaux curieux j'aurais encore à détacher de leurs narrations! Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est la manière dont l'hospitalité s'exerce de Tobolsk à Tomsk et de Tomsk à Turuschansk, c'est-à-dire au centre même de la Sibérie, au milieu de déserts souvent inaccessibles, dans des contrées enveloppées de tous côtés par les Tonguses et les Ostiakes. Il n'y a pas d'auberges dans les petites villes de Sibérie et encore moins dans les villages. Dès qu'on arrive, il faut s'adresser au premier magistrat de l'endroit; c'est lui qui vous indique la maison où vous serez hébergé. Si vous êtes muni, comme l'était M. Hansteen, de recommandations émanées des plus hauts fonctionnaires de Saint-Pétersbourg ou de Tobolsk, votre arrivée sera un événement. Ajoutez que le guide et l'interprète de notre voyageur, un certain Ivan Schlau, Allemand exilé en Sibérie à raison de je ne sais quels méfaits où la politique n'a rien à voir, avait trouvé l'occasion bonne pour jouer le personnage d'importance. Il s'était affublé d'un uniforme de sous-officier de Cosaques et faisait passer son maître pour un prince ou un ministre. Il fallait voir alors avec quel empressement servile et presque machinal tous les habitans de la ville ou du village, depuis le dernier des bourgeois jusqu'à l'employé le plus élevé en grade, venaient s'incliner devant les voyageurs.

Souvent M. Hansteen et son compagnon, M. Due, arrivaient le soir ou même pendant la nuit; ils étaient harassés de fatigue et ne désiraient qu'un peu de repos. Impossible de se mettre au lit: c'étaient, pendant de longues heures, des visites officielles et des cérémonies sans fin. Un soir, après maintes réceptions de ce genre qu'ils avaient essayé en vain d'abréger par les impolitesses les plus expressives, ils se croyaient enfin délivrés et se débarrassaient déjà de leurs bottes de peau de renne, lorsqu'ils voient entrer gravement le magistrat municipal, assisté de son secrétaire. Tous les deux avaient pris le temps de raccommoder leurs costumes, d'épousseter leurs tricornes, car leur bizarre affublement attestait des réparations récentes. Peut-être aussi avaient-ils essayé, mais en vain, d'effacer les traces de leurs habitudes favorites; le secrétaire était complétement ivre. M. Hansteen, impatienté, s'en prit à l'interprète: « C'est encore toi, lui dit-il en allemand, c'est encore toi, coquin, avec tes hâbleries accoutumées, qui nous as amené ici tous ces gens-là. — Non, ce n'est pas lui, répondit le secrétaire. » Il paraît qu'il savait un peu d'allemand, et les fumées de l'ivresse ne l'avaient pas empêché de comprendre. L'apostrophe du voyageur ne le troubla pas, et il resta là avec son compagnon plus d'une grande demi-heure. M. Hansteen affectait de ne pas ouvrir la bouche; il se levait, allait et venait par la chambre, se promenait de long en large, les mains derrière le dos, tantôt avec les signes d'une impatience manifeste,

tantôt avec un visage désespéré qui demandait grâce; tout cela était inutile. Vers la fin de cette singulière entrevue, le secrétaire prit Ivan à part et s'excusa de ne pas être venu plus tôt rendre visite à l'illustre étranger, l'état d'ivresse où il se trouvait ne lui ayant pas permis de se présenter convenablement. Il ajoutait que ses intentions étaient bonnes; comme il savait que les voyageurs ne trouveraient rien de passable dans aucune des maisons de la ville, il était venu, ainsi que le magistrat, son chef, les prier de souper à sa table. La visite du magistrat et de son secrétaire avait enfin une conclusion. Nos voyageurs purent refuser l'offre et faire comprendre une bonne fois à ces fonctionnaires opiniâtres qu'ils ne souhaitaient qu'un peu de sommeil.

On prétend qu'à Saint-Pétersbourg, un jour où la Néva débordait, on vit des sentinelles placées au bord du quai rester obstinément à leur poste jusqu'à ce qu'on fût venu les relever; quand l'eau du fleuve se retira, on les trouva impassibles dans leurs guérites. Je ne sais si c'est là une plaisanterie, mais la plaisanterie, en tout cas, n'offre rien d'incroyable quand on a lu dans le récit de M. Hansteen ces types si bien observés des fonctionnaires de Sibérie. Toutefois, il faut se hâter de le dire, à côté de cette hospitalité mécanique dont tous les mouvemens sont réglés avec une précision insupportable, il y a l'hospitalité naïve du pauvre peuple. Le voyageur norvégien en rapporte de bien touchans exemples. Les femmes surtout lui témoignaient une affabilité modeste qui contrastait singulièrement avec la barbarie des lieux. Il y a à l'entrée de chaque village russe en Sibérie une inscription indiquant le nombre des âmes; or dans ce nombre il n'est tenu compte que des hommes, les femmes n'y sont jamais comprises. Cette étrange manière de compter a dû révolter plus d'une fois M. Hansteen, qui décrit avec tant de cordialité la candeur, la modestie, l'empressement hospitalier des Sibériennes.

Dans le curieux et terrible voyage qu'il fit de Jéniséisk à Turuschansk sur le fleuve Jéniséi, M. Hansteen avait été adressé à un brave homme à la fois constructeur de barques et pilote. Ce fut lui qui servit de guide au voyageur dans cette laborieuse expédition au sein des plus sauvages contrées de la Sibérie. Schadrin, — c'était le nom de cet excellent homme, — fut bientôt un ami pour l'astronome norvégien. Après plusieurs semaines de fatigues et de périls, quand ils furent de retour à Jéniséisk, Schadrin invita M. Hansteen à dîner sous son humble toit. « J'acceptai de grand cœur, dit M. Hansteen, et, le repas fini, il fut si touché de la sincère amitié que je lui témoignais, qu'il se mit à genoux devant moi et voulut me baiser les pieds; je m'empressai de le relever. — Dans mon pays, lui dis-je, ce n'est pas l'usage de s'agenouiller ainsi devant son semblable; à un brave

homme tel que toi on serre cordialement la main. Donne-moi la tienne; je te dois bien ce témoignage pour tous les services que tu m'as rendus et pour l'heureuse issue de notre périlleuse entreprise. — Les employés russes traitent les artisans comme Schadrin avec un mépris sans égal, et le digne pilote avait peine à comprendre la reconnaissance très sincère dont il était l'objet. On voyait chez tous les membres de sa famille cette bonté candide qui ne sait pas elle-même ce qu'elle vaut. Quand je pris congé d'eux, la jeune femme, d'une affabilité charmante, me tendit ingénûment sa bouche à baiser. Il avait d'un premier mariage deux jeunes filles presque aussi grandes que leur belle-mère, et l'une d'elles admirablement jolie. L'honnêteté et la grâce habitaient sous le toit du pilote. Les heures que je passai à la table hospitalière de Schadrin sont certainement les meilleures de mon voyage en ces contrées. La simple nature, en sa candeur première, si elle est unie à la bonté et à la modestie, compose une fleur exquise dont le parfum est inconnu dans nos villes. »

Cette population russo-sibérienne, au rapport unanime des voyageurs, est bien supérieure pour la santé, la vigueur du corps, la beauté des traits, aux différentes races de la Russie d'Europe. Il y a presque partout une merveilleuse propreté dans les plus pauvres ménages; une des jouissances du pays, ce sont les bains de vapeur; il n'est presque pas de jour où les habitans de ces régions glacées ne prennent plaisir à oublier dans des flots de vapeur la rigueur du climat, de même qu'en Italie on cherche l'ombre et le repos sous une tonnelle où serpente la vigne. En été même, quoique les chaleurs y soient souvent plus intolérables que dans le sud de l'Europe, on ne renonce pas à cette chère habitude; c'est alors un moyen d'échapper quelques heures à l'importunité des insectes, l'un des plus terribles fléaux de la Sibérie. Ces bains souvent renouvelés entretiennent le goût d'une propreté minutieuse, et l'on s'imagine aisément la surprise des voyageurs, quand ils rencontrent dans de misérables huttes une race saine, fraîche, robuste, les mains toujours soigneusement lavées, et les pieds aussi blancs que la neige qu'ils foulent. M. Hansteen et M. Hill ne tarissent pas sur ce point.

Je n'ai suivi jusqu'à présent que M. Hansteen et M. Hill; M. Erman a donné aussi de très curieux détails sur la ville et la province de Tobolsk. Il raconte pittoresquement son arrivée dans la capitale de l'ouest, au milieu d'une poussière de neige particulière à l'automne, et que les gens du peuple appellent *les mouches blanches;* il décrit très bien, ce que M. Hansteen oublie de faire, la situation de la ville sur les bords de l'Irtisch, l'aspect des rues et des places, les maisons de bois, le grand marché, les églises, le palais du gouverneur, l'immense hôtel de la poste, qui répond bien par ses proportions aux idées que ce seul mot éveille. La poste, en ces contrées

lointaines, n'est-ce pas l'Europe et la civilisation ? Souvent, hélas ! c'est bien plus que cela, c'est la patrie, c'est la famille absente et désirée, c'est l'espoir d'une vie nouvelle ou l'adoucissement d'une longue infortune. Supprimez ce bâtiment, quel vide effroyable ! Par là encore l'Européen, le fonctionnaire, l'exilé, se rattachent à l'esprit de la société occidentale. M. Erman nous fait soupçonner toutes ces choses; il donne aussi çà et là, au milieu de ses recherches sur les courans magnétiques, d'autres indications non moins précieuses; il a visité des cloîtres de femmes, il a vécu assez familièrement à Tobolsk avec un moine d'une vie austère, ascétique, un véritable moine du moyen âge, mais qui conservait dans ses extases je ne sais quelle patriotique allégresse et le sentiment le plus vif de la réalité. Cet excellent homme, plein de foi dans les destinées de la Russie, admirait surtout chez ses chers Sibériens l'activité, la bonne humeur, l'habileté à se tirer d'affaire, ce mélange de prévoyance et d'invention que les Grecs appelaient προμήθεια. Cette expression même, les Russo-Sibériens l'ont empruntée aux Grecs, et ils en ont formé le mot *promuisl*, complétement inconnu et inintelligible aux Russes d'Europe. Très dévoué à cette contrée de Tobolsk et à la Sibérie tout entière, le moine de M. Erman pensait que le gouvernement russe devait surtout s'appliquer à tirer parti de ses propres richesses sans poursuivre des conquêtes où elles finiraient par disparaître. Il restait aux Russes, disait-il, à se conquérir eux-mêmes, et il résumait dans cette formule le premier devoir de la politique nationale : *non prolatandi imperii fines.* Ces tableaux, ces anecdotes, ces souvenirs, dont M. Erman n'est pas aussi prodigue qu'on le désirerait, relèvent singulièrement les notes un peu diffuses de son journal; mais c'est M. Hansteen que je préfère à M. Erman et à M. Hill. Son récit est plein de simplicité et de grâce; je l'aime surtout parce que l'humanité y occupe la place d'honneur : la science ne vient qu'après. Certes, l'Europe l'a proclamé depuis longtemps, M. Hansteen est un physicien de premier ordre; ses travaux sur le magnétisme du globe l'ont mis au rang des maîtres; ce livre même dont je parle nous donne l'éclatant témoignage de son dévouement à la vérité; la géographie lui doit autant de reconnaissance que la physique, et son voyage sur le Jéniséi est une expédition riche et féconde qui suffirait à signaler son nom : eh bien ! de tant de mérites incontestables, le plus précieux, à mon avis, c'est la sympathie humaine qui illumine chacune de ses pages. Ce n'est pas seulement pour la curiosité de l'Europe qu'il a parcouru ces sauvages contrées; il y a répandu mille semences qui porteront des fruits. Puisse la Sibérie voir arriver souvent des voyageurs comme le savant norvégien ! De tels hommes sont des missionnaires, et le paysan qui les a

rencontrés sur sa route, le serf dont ils ont touché la main rentre chez lui avec le sentiment de la dignité humaine, sentiment confus encore, mais qui, une fois éveillé, ne s'évanouira plus.

II. — LES EXILÉS POLITIQUES.

Per me si va nella città dolente.... Quand on suit en Sibérie des voyageurs tels que M. Hansteen et M. Herman, M. Castrén et M. Hill, il est impossible que le souvenir des exilés ne vienne pas sans cesse obséder l'imagination. Il s'en faut bien toutefois que cette curiosité si naturelle soit complètement satisfaite par leurs récits. Tous les exilés politiques de Sibérie ne sont pas soumis au même sort. La Russie elle-même a subi l'influence de l'adoucissement général des mœurs, et la justice sommaire des tsars, bien différente de ce qu'elle était sous Élisabeth ou Catherine II, a établi parmi les condamnés plusieurs catégories très distinctes. A côté des châtimens effroyables, il y a des punitions moins rigoureuses, lesquelles, se transformant encore à la longue, permettent de trouver une patrie aimée au milieu des tristesses de l'exil. Les malheureux qui n'ont rien à espérer, ce sont ceux que la loi dégrade de leur dignité d'homme et enferme dans les mines de l'Oural. Là, point de pardon, point d'adoucissemens; c'est la mort avec les tortures de la vie, une mort de tous les jours, de toutes les heures, et sans que l'intérêt ou la pitié soit du moins une consolation pour la victime. Vivent-ils encore? ont-ils succombé? Nul n'en sait rien, et le voyageur qui visite ces contrées, le voyageur qui voudrait saluer ce visage flétri, serrer cette main innocente, noter le souvenir de ces cruels tableaux et signaler le malheureux à la clémence du maître ou à la pitié du monde, le voyageur passe auprès des sombres retraites où sont ensevelies tant de douleurs sans rien voir et sans rien entendre. M. Hill a pu visiter une des mines de l'Oural, une seule, la mine d'or de Neviansk sur le versant oriental de la montagne; M. Hansteen, M. Erman, M. Castrén n'ont fait que traverser les défilés de la chaîne qui sépare la Sibérie de la Russie d'Europe. Ne leur demandez pas de renseignemens sur les condamnés de l'Oural; ils savent par les récits des habitans, par un mot échappé à la pitié, par un geste, par un regard, ils savent qu'il y a là d'épouvantables mystères; ils n'ont rien vu, ils n'ont rien entendu; les ténèbres et le silence couvriront éternellement ces horreurs, *res altâ terrâ et caligine mersas.*

Avant de descendre au fond des gouffres, sur la route de Nijni-Novogorod à Tobolsk, les exilés condamnés aux mines sont confondus avec les exilés ordinaires; c'est là que nos voyageurs en ont rencontré partout sur leur chemin. Les premiers qu'aperçut M. Hill

traversaient en même temps que lui les défilés de l'Oural; il y avait une trentaine d'hommes à pied chargés de chaînes, plus cinq femmes et quelques hommes dans des voitures. Cette morne caravane s'avançait lentement sous la conduite de quatre soldats à pied et de deux Cosaques à cheval. M. Erman en vit un bien plus grand nombre à Jekatarinbourg; il affirme qu'il en passe environ cinq mille chaque année par les rues de la ville, ce qui fait, ajoute-t-il, à peu près quatre-vingt-seize par semaine. Les hommes vont à pied, les femmes en chariot; les uns et les autres sont enchaînés. Tout accoutumés qu'ils sont à ce douloureux spectacle, les habitans de Jekatarinbourg ne se lassent pas de témoigner aux exilés une sympathie touchante. On les voit, sur le seuil de leurs portes, tendre la main à ces malheureux et souvent leur faire accepter des aumônes.

Dès qu'ils ont passé l'Oural, on les distribue, selon la gravité du châtiment qu'ils doivent subir, dans les différentes régions de la Sibérie. Les plus sévèrement condamnés sont dirigés vers l'extrémité orientale, dans le gouvernement d'Irkutsk; les autres resteront à l'ouest, dans la province de Tobolsk. On les divise alors en trois classes : la première classe est celle des *katorschniki;* ce sont ceux dont nous parlions tout à l'heure, ce sont les malheureux qui vont travailler dans les mines de l'Oural, et quelques-uns même (leur traitement est plus cruel encore) dans les mines d'argent de Nertschinsk au fond de la Sibérie orientale, sur la frontière chinoise. Les hommes de la seconde classe sont appelés *loslannyje na rabolo;* ceux là sont condamnés à un travail forcé pendant une certaine période, et à l'expiration de leur peine ils deviennent de simples colons sibériens. La troisième classe enfin, la classe des *loslannyje na poselenye,* comprend les hommes qui n'ont encouru que l'exil. Ils sont immédiatement dans la position où les condamnés de la seconde classe ne se trouveront qu'après l'expiration de leurs durs labeurs. Ils deviennent paysans; ce sont des colons, comme la plupart de ceux qui ont défriché ce pays depuis un siècle. On sait effectivement qu'il y a eu peu de colons volontaires en Sibérie; presque tous les paysans établis dans les villages sont des fils d'anciens exilés. Ceux-là aussi ont emmené leurs familles; s'ils ne sont pas mariés, ils prendront femme, ils auront des enfans, et la colonie s'enrichira d'un sang précieux.

Depuis Alexandre I[er], qui, par l'élévation de son âme, a tant contribué à adoucir la barbarie des mœurs, ces exilés sont traités avec une certaine douceur. Ce régime a continué, dit-on, même sous le tsar Nicolas, quoique l'impérieuse rigueur et l'infatuation de son caractère eussent ranimé maintes habitudes despotiques chez une administration toujours portée à se modeler sur le maître. Ces colons

sont placés souvent dans les villages qui entourent les villes, souvent aussi on les loge dans de petits bourgs destinés à cet office et construits tout exprès pour cette population spéciale. Le gouvernement de la Sibérie leur fournit les choses les plus nécessaires pour leur premier établissement, quelquefois on leur donne de l'argent, et pendant trois ans ils sont exemptés des taxes et des impôts auxquels sont soumis les colons plus anciens; mais à côté de ces encouragemens au travail, à côté de ces marques de bienveillance et d'humanité, quelles humiliations de toutes les heures! Une limite est tracée autour de ces villages, et nul ne peut la franchir. Tout libres qu'ils sont dans cette enceinte, ils ne sauraient choisir une autre occupation que celle qu'on leur impose; ce sont véritablement les serfs de la glèbe, *glebæ adscripti*. Il y a quelque chose de plus dur et de plus outrageant encore : à la tête de chacun de ces villages d'exilés est placé un simple soldat, ordinairement un Cosaque, lequel est chargé de gouverner la colonie et d'administrer la justice. Il prononce sur les simples délits et applique lui-même la peine à coups de bâton; les délits plus graves et les crimes sont déférés au tribunal du district.

Malgré tant de causes d'abaissement moral, et bien qu'on essaie parfois de les envelopper dans la catégorie des serfs, les exilés-colons ont su presque toujours maintenir leur rang par la noblesse et la dignité de leur attitude. Il est question, bien entendu, des proscrits politiques; l'opinion en Sibérie, quelles que soient les assimilations odieuses établies par une loi sans pitié, l'opinion n'a jamais confondu les criminels, les condamnés de la justice ordinaire avec les victimes d'un gouvernement soupçonneux. Les premiers, fussent-ils graciés plus tard, fussent-ils relevés de l'infamie par le pardon du tsar et autorisés à franchir l'enceinte des villages, demeurent au ban de la société; les proscrits politiques, bien au contraire, après quelques années de séjour en Sibérie, dès que les rigueurs des premiers temps ne pèsent plus sur eux, dès qu'on leur permet de quitter leurs tristes villages et d'habiter certaines villes, rentrent dans la société d'élite comme s'ils n'en étaient jamais sortis, et reprennent tout naturellement aux yeux du monde le rang qu'ils occupaient en Russie. Cette force de l'opinion, consignée par M. Hill, est un fait remarquable à l'honneur des Russo-Sibériens. Lorsque je lis ces détails, je comprends que M. Erman, s'efforçant de rectifier les fausses idées de l'Occident sur les mœurs de la Sibérie, y signale, à un certain point de vue, beaucoup plus d'indépendance, de sécurité et de bonheur que dans la Russie d'Europe. Il y a de Tobolsk à Irkutsk bien des fonctionnaires qui sont des exilés, presque tous sont au moins des serviteurs en disgrâce. Une fois qu'on en est là, on n'espère plus retourner en Russie; on n'a plus de faveurs nouvelles à attendre;

d'ailleurs, le maître est loin, pourquoi ne se sentirait-on pas à l'aise? On s'abandonne si volontiers au dédommagement d'une longue contrainte! Je ne dis pas assurément que les choses se passent ainsi partout. M. Erman a observé ces tendances générales dans plusieurs villes de la Sibérie inférieure, principalement le long de la frontière chinoise, et les tableaux du voyageur anglais confirment cette intéressante remarque.

J'ai dit que les fonctionnaires étaient souvent des exilés; M. Hansteen nous donne des détails très dramatiques sur un grand seigneur de l'aristocratie russe revêtu d'une simple fonction de police dans le chef-lieu de la Sibérie orientale. Nous sommes à Irkutsk, le Tobolsk de l'est, une ville assez grande, assez élégamment bâtie, quoique toutes les maisons soient construites en bois, et située d'une façon pittoresque sur un large plateau, autour duquel se croisent trois cours d'eau d'inégale importance : l'Angara, qui sort du lac Baikal, la petite rivière Uschakova et le fleuve Irkutsk, qui donne son nom à la ville. L'aspect d'Irkutsk est charmant; la ville possède dix-huit églises, de ces riches églises byzantines à coupoles peintes de vert et d'or, qui donnent aux cités russes une physionomie tout orientale. Le ciel y est d'une limpidité extraordinaire. Le plateau sur lequel la ville est bâtie s'élève environ à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et quand les rivières qui l'avoisinent sont glacées, il n'y a pas aux alentours une seule source, un seul cours d'eau qui puisse fournir à l'action du soleil un atome de vapeur. Aussi, depuis la fin de décembre, époque où l'Irkutsk et l'Angara se trouvent complétement emprisonnés sous la glace, jusqu'à l'heure du dégel, qui arrive d'ordinaire aux premiers jours d'avril, on n'aperçoit pas le plus léger nuage à l'horizon. Les routes y sont poudreuses comme dans nos campagnes de la Provence et du Languedoc. Par un froid de trente degrés, le soleil monte et descend dans l'azur du ciel, net, clair, brillant comme un bouclier d'or. Les étoiles ont un éclat scintillant que le voyageur n'avait jamais remarqué à son observatoire de Christiania; c'est vraiment cette transparence incomparable, ce sont ces merveilleuses nuits du Midi que Racine a décrites en de gracieux vers, quand il habitait à Uzès, chez son oncle le chanoine. M. Hansteen trouva à Irkustk l'accueil le plus hospitalier; le gouverneur de la Sibérie orientale, M. le général Alexandre Stépanovitch Lavinsky, le reçut à bras ouverts, mais ce fut surtout la famille de Muravief qui rendit particulièrement précieux pour M. Hansteen son séjour à Irkustk. M. de Muravief était chargé de la police municipale : avant de remplir ces fonctions, dont il s'acquittait avec la simplicité et le goût exquis d'un grand seigneur, il avait joué un rôle considérable aux premiers rangs de l'aristocratie russe. Les aventures de M. de

Muravief sont un des plus curieux épisodes de l'histoire de la Sibérie au XIXᵉ siècle.

Alexandre Nicolajevitch de Muravief, colonel dans la garde, avait pris part, à peine âgé de vingt-six ans, à une trentaine de batailles, grandes ou petites, contre l'empereur Napoléon. Il avait reçu, pendant ses campagnes, de précieux témoignages du tsar Alexandre, des ordres de toute classe, les distinctions les plus enviées, entre autres l'épée d'honneur à poignée d'or avec l'inscription consacrée : « *Sa chrabrosti,* — pour la bravoure. » Il était surtout fier de sa croix de Kulm, croix spéciale créée à l'occasion de cette terrible bataille où Vandamme, avec dix mille hommes, resta prisonnier aux mains des Russes. Il était entré à Paris en 1815 avec les armées alliées. Or, mêlé ainsi pendant tant d'années, à travers tant de péripéties tragiques, à la société libérale de l'Occident, il ne s'était pas familiarisé en vain avec les aspirations de l'Allemagne et les principes de la France. Les constitutions libres de plusieurs états européens avaient séduit sans peine ce généreux esprit, et assez disposé, comme le sont souvent ses compatriotes, à l'enthousiasme de l'illuminisme, il avait porté dans ces études une ferveur toute religieuse. Les proclamations chevaleresques du tsar Alexandre, l'attitude volontiers mystique de l'ami de Mᵐᵉ de Krudener, encourageaient naturellement de telles espérances. Tout plein de ces idées, le jeune colonel revint à Saint-Pétersbourg. Des jeunes gens des plus hautes familles de l'empire se réunirent autour de lui; une société se forma, qui s'étendit de jour en jour et qui embrassa bientôt la plus grande partie de la jeune noblesse. Après bien des conférences, après maintes études sérieuses et maintes poétiques rêveries, M. de Muravief, tout illuminé qu'il était, eut le bon sens de comprendre que la Russie n'était pas mûre pour la pratique de la liberté. Mécontent d'ailleurs des allures turbulentes de certains membres, il écrivit à la société pour l'engager à se dissoudre. Sa conscience, ajoutait-il, lui faisait un devoir d'avertir ses anciens amis que leurs efforts ne produiraient que des résultats funestes et pour la patrie et pour eux-mêmes. Dégagé dès lors de tous ses liens, il se retira dans son domaine de Botovo, aux environs de Moscou; il y vécut d'abord solitaire, uniquement occupé d'améliorer le sort de ses paysans, et se maria peu de temps après avec la princesse Praskovia Schachovskoï, fille d'un seigneur puissant, dont les ancêtres avaient régné au moyen âge sur les principautés de Vladimir et de Novogorod. Il passa ainsi plusieurs années au sein des joies du foyer domestique, et plongé avec amour dans l'étude des sciences naturelles.

1825 approchait. La mort du tsar Alexandre et l'avénement de son frère Nicolas furent le signal de l'insurrection célèbre préparée de-

puis longtemps par le parti libéral de la noblesse. L'insurrection fut écrasée. Quelques-uns des chefs expièrent sur l'échafaud leur généreuse audace, les autres furent traînés, les fers aux mains et aux pieds, dans les mines de Nertschinsk. Les moins compromis furent exilés dans diverses contrées de la Sibérie, à Beresov sur l'Obi, à Jéniséisk sur le Jéniséi, à Viluisk sur la Léna. Les plus illustres familles de l'empire reçurent en cette tragique circonstance des blessures qui saignent encore. Combien vit-on de pères, et d'époux, et d'enfans, enlevés à ce qu'ils avaient de plus cher, franchir à pied et chargés de chaînes les défilés de l'Oural! M. de Muravief avait deux de ses cousins, MM. de Muravief-Apostol, dans la société politique dont il s'était retiré; l'un d'eux tomba sous la hache, l'autre fut rencontré par le compagnon de M. Hansteen au nord-ouest de Jakutsk, au milieu des forêts marécageuses de Viluisk. Il y vivait comme un ermite dans une hutte sauvage, aussi misérable qu'un Lapon, et n'ayant d'autre moyen de passer le temps qu'un ou deux livres mille fois lus et relus. M. Hansteen le retrouva plus tard, un peu plus heureux, dans la Sibérie méridionale, sur la frontière de la Chine.

Les amis du colonel de Muravief l'engageaient à prendre la fuite. Il répondit que depuis huit ans il n'avait plus aucun rapport avec la société d'où était parti le signal de l'insurrection, qu'il l'avait quittée précisément à l'époque où s'étaient produites dans son sein des intentions factieuses, et qu'il se confiait dans sa parfaite innocence. Il avait tort. Un matin, à sept heures, un chasseur à cheval arrive à Botovo, fait monter le colonel dans un *kibitke*, et l'emmène sans lui permettre de prendre congé de sa femme. Arrivé à Saint-Pétersbourg, le prisonnier est enfermé dans un des plus sombres cachots de la forteresse. Mme de Muravief, ne sachant ce qu'est devenu son mari, part aussitôt pour la capitale, et c'est là seulement qu'elle est informée de son sort. On leur accorde la grâce de correspondre par lettres, mais les lettres sont lues d'abord par le commandant de la prison. Le colonel se croyait voué à une mort inévitable; ses lettres (M. Hansteen a eu la permission d'en lire quelques-unes) exprimaient la résignation la plus stoïque et encourageaient Mme de Muravief à porter noblement son malheur. Les papiers de l'accusé, sévèrement examinés par une inquisition à laquelle rien n'échappe, ne donnèrent aucune prise contre lui. On y trouva, au contraire, le message où il blâmait la direction nouvelle de la société et se séparait de ses camarades. Qu'importe l'évidence là où règne l'arbitraire? « Je suis fâché de ne pouvoir le sauver, avait dit le tsar, mais il faut des exemples. » C'est M. Hansteen, si réservé dans ses narrations, si respectueux pour le gouvernement des tsars, qui rapporte ces horribles paroles. On fit un crime à M. de Muravief de ne pas avoir dénoncé

la société en la quittant. Il fut jugé enfin et condamné à finir ses jours à Viluisk.

Mme de Muravief a raconté souvent à M. Hansteen les cruelles émotions qu'elle éprouva quand la porte de la prison s'ouvrit pour la première fois devant elle, et qu'elle pénétra dans cette tanière humide. C'était un homme jeune, fort, vigoureux, un brillant gentilhomme plein de santé et d'ardeur qui était entré là huit mois plus tôt; c'était presque un vieillard qui en sortait, le regard éteint, le visage amaigri, avec une longue barbe inculte et des vêtemens souillés. Il fallut bientôt partir pour la terre d'exil. Lorsqu'un proscrit a franchi l'Oural, il est mort civilement; sa femme est libre de se remarier et de reprendre la possession de ses biens. Aucune des grandes dames que la loi déliait de leurs sermens ne profita de ce bénéfice impie. On vit, au contraire, toutes ces nobles personnes, accoutumées au luxe et aux plaisirs de Saint-Pétersbourg, s'ensevelir volontairement dans l'exil. Elles demandèrent toutes à partager la captivité et les souffrances de leurs maris. Le tsar n'osa refuser; l'opinion, au XIXe siècle, est un frein que ne peuvent briser les plus violens despotes. Cette touchante émigration produisit un immense effet et amena les plus singuliers résultats. Ce qui se trouvait ainsi transplanté dans ces affreux déserts, c'était le meilleur sang de la Russie, c'était la fleur la plus délicate de la civilisation moscovite. Ces femmes autorisées à vivre avec les proscrits ou à les visiter de loin en loin emportaient avec elles toute une part de ce qui faisait l'éclat et le charme de la capitale. Aussi que de contrastes dans cette Sibérie si peu connue! Jusque-là, les tsars ne s'étaient occupés que de la civilisation matérielle; ces colons d'un nouveau genre feront fleurir aussi dans les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkutsk le goût des plaisirs de l'esprit. Les voyageurs que je consulte aujourd'hui sont souvent étonnés de rencontrer en ces régions barbares les traces d'une culture raffinée; cela remonte surtout à l'insurrection de 1825 et aux rigueurs qui en furent la suite. A côté des chaînes de l'esclavage, à côté des huttes misérables où languissaient les condamnés, il y avait des demeures comfortables, il y avait des objets d'art, des bibliothèques, tout ce qui pouvait adoucir le regret de la patrie absente et fournir des consolations aux captifs. Mme de Muravief n'avait pas besoin de cet exemple; elle fut une des premières à demander au tsar la permission de s'exiler en Sibérie, sans redouter les fatigues d'un tel voyage pour la jolie petite fille qui ne pouvait se passer de ses soins. Ses deux belles-sœurs n'hésitèrent pas à partir avec elle, et toute la famille, sous la conduite d'un Cosaque, prit la route de l'Oural.

La triste caravane était déjà aux environs d'Irkustk, quand un

courrier la rejoignit, apportant au colonel l'autorisation de résider à Jakutsk, c'est-à-dire sur un point moins éloigné et moins septentrional que Viluisk. Ils continuèrent leur route et arrivèrent le soir à Irkutsk. M. de Muravief avait demandé comme une grâce une résidence située encore plus au sud, et espérant que la réponse lui serait remise par le courrier du lendemain, il suppliait le gouverneur d'Irkutsk de lui permettre de passer la nuit dans cette ville, afin d'y attendre l'autorisation sur laquelle il comptait. Le gouverneur n'osa prendre une telle liberté; il fallut se remettre en route la nuit, il fallut suivre la direction du nord et s'engager dans les contrées sauvages où commencent réellement les horreurs sibériennes. C'était la nuit, et au plus fort de l'hiver. La petite troupe des proscrits suivait les bords escarpés de la Léna; maintes fois les traîneaux s'enfonçaient dans la neige, et l'on pouvait craindre à tout instant que l'équipage ne fût précipité dans le fleuve. Les proscrits mirent pied à terre et continuèrent leur route dans la neige, Mme de Muravief portant sa petite fille dans ses bras. Ils étaient loin déjà lorsque, le troisième jour de ce cruel voyage, ils furent atteints par un second courrier qui apportait la permission de résider à Verchné-Udinsk. Quand ils arrivèrent au lieu de leur exil et qu'ils furent remis aux mains de la police locale, le colonel fut enfin délivré du Cosaque qui, pendant cette dure expédition, l'avait suivi comme son ombre. Le jour, la nuit, debout ou couché, partout en un mot il voyait là cet insupportable surveillant avec son servilisme farouche et son stupide silence. « Le premier jour de mon arrivée, disait-il à M. Hansteen, j'allai me promener dans les rues du village. C'était par un beau jour d'hiver. Je ne saurais exprimer la joie que je ressentis de pouvoir me diriger où je voulais. A chaque instant, à chaque coin de rue, je me retournais encore pour voir si mon ombre ne me suivait pas. Ah! celui-là seul comprend tout le prix de la liberté qui en a été privé pendant longtemps. »

Après quelques années de cette liberté, si restreinte, hélas! et toutefois si vivement sentie, le tsar se souvint, à ce qu'il paraît, de l'innocence du condamné. M. de Muravief avait vieilli là sans se plaindre, au milieu des joies et des douleurs de la vie de famille; ses deux fils aînés étaient morts sous les coups de ce climat rigoureux, mais une seconde fille lui était née, et désormais cette Sibérie maudite était consacrée à ses yeux. On eut honte enfin de cette iniquité, on fut touché de cette résignation si noble. Qu'est-ce à dire? Pensez-vous que M. de Muravief ait été rappelé dans son domaine de Botovo? Non; la clémence du tsar mérite d'être consignée par l'histoire : le brillant colonel des guerres de l'empire, le héros de Kulm récompensé par Alexandre Ier, fut nommé administrateur de la ville et chef

de la police d'Irkutsk. Par une exception éclatante, le gouvernement lui restitua ses biens, ses titres de noblesse et ses décorations. Au reste, M. de Muravief n'avait pas perdu sa condition de proscrit, et, tout chef de police qu'il était, sa correspondance était décachetée dans la ville même d'Irkutsk.

Les récits de nos voyageurs sont pleins d'épisodes de ce genre. Ici, c'est l'ancien gouverneur d'Ochotsk que M. Erman rencontre à Tobolsk, affranchi déjà des peines plus sévères qu'il avait subies, et jouissant d'une liberté presque complète, à la condition de ne pas changer de résidence. Là, c'est un ancien capitaine d'état-major, M. de Puschin, qui vient supplier M. Hansteen d'intercéder pour lui auprès du tsar. Le pauvre capitaine a été atteint de folie dans sa solitude; alors on l'a confié à des moines qui l'ont guéri tant bien que mal. Il est grand, il a de la noblesse dans les traits, mais son regard est abattu, et ses vêtemens délabrés révèlent assez sa misère. Un instant après que le capitaine est sorti, M. Hansteen le retrouve dans l'antichambre, le pied sur un escabeau, tandis que l'interprète, à genoux devant lui et l'aiguille à la main, lui raccommode ses guenilles. « C'est bien, ce que tu fais là, dit M. Hansteen touché. — Ah! monsieur, quand je vois un homme tel que celui ci, autrefois si riche, si brillant, paré comme une poupée, et aujourd'hui plus misérablement vêtu que le plus pauvre des paysans, cela me brise le cœur. » En voici d'autres encore qui vont changer de costumes; ce sont trois jeunes seigneurs, un comte Tchernitchef, un prince Galitzin, un prince Vladimir Tolstoy, que M. Hansteen rencontre à Irkutsk chez M. de Muravief. Ils étaient condamnés aux mines, mais le tsar a commué leur peine, et ils s'en vont maintenant à l'armée du Caucase sous la casaque du simple soldat.

Ailleurs ce sont maintes familles d'exilés que M. Hill a eu occasion de connaître dans la société des grandes villes, ou qu'il a vues installées dans de jolies villas sibériennes. Si on ne consultait sur ce point que l'auteur des *Travels in Siberia*, on prendrait une idée singulièrement inexacte de la situation des exilés. M. Hill a eu le bonheur de ne rencontrer sur sa route que des proscrits arrivés déjà au terme de leurs souffrances, les uns vivant à la campagne en qualité de colons, les autres autorisés à résider à Tobolsk ou à Irkutsk. Ces exilés, et rien ne fait plus honneur au caractère russo-sibérien, sont admis et traités dans le monde comme s'ils n'étaient pas encore sous la surveillance de la police. On les reçoit, on les visite, sans crainte de déplaire à personne. La bienveillance et la justice, plus fortes que les ukases, leur restituent aux yeux des hommes le rang dont ils sont déchus. M. Hill en a vu plusieurs à Tomsk, au milieu d'une brillante fête donnée par l'un des plus

riches propriétaires de mines, M. Gospodin Astaschaf. Il a remarqué seulement qu'ils se tenaient à l'écart, évitant de se mêler aux danses et aux jeux. Était-ce, dit M. Hill, par un sentiment de convenance et afin de ne pas gêner la liberté des convives? Était-ce cette défiance de soi-même, ce découragement profond qu'une longue captivité inspire? L'explication cherchée par M. Hill, c'est M. Hill lui-même qui nous la donne en nous parlant des gouverneurs et généraux qui assistaient au bal de M. Astaschaf. Les exilés chez qui le voyageur anglais a été reçu n'avaient pas besoin de s'humilier ainsi. En général, M. Hill, très surpris sans doute de trouver une si grande différence entre la réalité et les déclamations banales, est très disposé à son tour à s'exagérer le bien-être de ces hommes que l'instinct populaire persiste à nommer *les malheureux*. Il s'enthousiasme pour la clémence du tsar, et l'on dirait qu'il prend plaisir à dépeindre sous de poétiques couleurs les pauvres habitations des proscrits. Le lieu le plus charmant qu'il ait trouvé en Sibérie, un lieu tout romantique, *a romantic spot*, un vrai cottage anglais transporté dans les steppes de l'Asie, c'est la demeure d'une famille d'exilés aux environs de Sélenginsk.

Qu'aurait dit M. Hill, s'il eût rencontré les deux soldats de Napoléon auxquels M. Erman a consacré une page si curieuse? Faits prisonniers de guerre en 1812, ces braves gens avaient dû souffrir pendant de longues années; quand le savant prussien les rencontra, en 1829, ils avaient oublié leurs infortunes et ne demandaient pas à quitter la terre d'exil. L'un d'eux, un Italien, était né à Ancône et s'appelait Antonio Fornarini. Ramassé par l'ennemi sur ces routes où nous laissions tant de victimes, il fut envoyé d'abord dans le gouvernement de la Petite-Russie; quelque temps après, comme il avait tenté de briser ses fers, on le dirigea sur Kasan et de là en Sibérie. La petite ville de Krasnojarsk, près de laquelle il était détenu, était environnée de montagnes dont la configuration et le terrain lui rappelaient son pays. Il se souvint que l'argile de ses contrées natales était utilement mise en œuvre par des mains industrieuses; actif et industrieux lui-même, il se mit à travailler l'argile de Krasnojarsk, et fonda dans le petit village de Torgaschino une manufacture de faïence qui devint pour lui une fortune. Son commerce était fort étendu et le mettait en rapport avec les principales villes de la contrée. Fornarini s'était marié à Torgaschino; heureux de son travail et de la bienveillance qui l'entourait, il aimait la Sibérie comme sa patrie véritable. Un de ses compagnons de guerre habitait à Krasnojarsk; c'était un vétéran de la vieille garde. Celui-là aussi avait su très habilement se tirer d'affaire. Tandis que l'Italien pétrissait son argile, le Français s'était engagé au service du gou-

verneur de la ville, et il était devenu sans peine l'intendant de sa maison, l'arbitre du goût et des convenances. Marié avec une Russo-Sibérienne, ainsi que son camarade, il ne songeait pas à retourner en France, où depuis longtemps, disait-il, personne ne devait plus se souvenir de lui. M. Hill n'aurait-il pas pu ajouter ces deux bonnes et honnêtes figures à la liste des exilés dont le bonheur lui inspire des tableaux idylliques?

Il faut se garder d'admettre toutes les inductions de M. Hill à ce sujet; il faut surtout ne pas oublier que les proscrits les plus cruellement frappés sont dans les cavernes de l'Oural ou dans les mines de Nertschinsk. Parmi ceux-là même que le voyageur peut rencontrer dans les campagnes et dans les villes, que d'humiliations et que de douleurs! Certes M. Erman et M. Hansteen sont des écrivains sans passion, et çà et là cependant leurs récits jettent de subites lueurs, des lueurs sinistres. Un jour M. Hansteen, dans son expédition sur le Jéniséi, aperçoit parmi les matelots de son navire une figure morne et sombre, avec les narines coupées; il demande quel est ce pauvre diable, et il apprend que c'est un exilé. Malgré l'adoucissement du système pénal en Sibérie, cette barbare coutume subsiste encore. M. Erman a rencontré aussi plus d'un visage mutilé à mesure qu'il montait vers le nord. Et qu'on ne croie pas que ces proscrits relégués dans l'extrême nord soient de vulgaires et odieux criminels; je ne parle ici que des condamnés politiques, et on sait ce qu'un tel mot représente dans l'empire des tsars. M. Erman a vu dans ces contrées un ancien colonel d'artillerie obligé de servir de courtier d'affaires à des paysans qui soulageaient sa détresse. Ce que j'ai rencontré de plus effroyable dans ces tableaux, c'est la permission donnée aux Ostiakes, aux Jakoutes, aux Tonguses, aux tribus nomades du nord, de tirer sur les proscrits comme sur des bêtes fauves, quand ils cherchent à se sauver dans leurs forêts. Je n'oserais ajouter foi à cette barbarie, si elle n'était attestée par M. Hansteen. Heureusement les sauvages de la Sibérie du nord ont des mœurs bienveillantes, et plus d'un exilé célèbre, condamné à vivre au milieu de ces tribus redoutées, a exercé sur elles un véritable ascendant par le prestige des lumières et du malheur. Tel était ce Bestuchef que M. Erman a rencontré au milieu des Jakoutes. Écoutez le récit de ses aventures : l'histoire des exilés en Sibérie n'a pas de scènes plus dramatiques et plus étranges.

Un soir que M. Erman était occupé à faire des observations astronomiques au milieu d'un groupe de Jakoutes attirés par ce spectacle inattendu, une voix sortit de la foule et prononça distinctement ces paroles en français : « Vous plaira-t-il de me voir, bien que je m'appelle Bestuchef? » M. Erman lui répondit par le proverbe des Co-

saques : « C'est aux montagnes de rester à leur place; le devoir des hommes est d'aller les uns vers les autres. » Celui qui se croyait ainsi obligé de dire son nom avant de lier connaissance avec un voyageur est certainement l'un des plus nobles proscrits que la Sibérie ait emprisonné dans ses glaces. M. Erman, presque toujours si indifférent pour ces infortunes politiques, ou du moins si disposé à dissimuler les misères des condamnés et à justifier le gouvernement russe, M. Erman ne cache pas cette fois la vénération que lui inspire le fier exilé. Il décrit avec enthousiasme ce caractère impétueux et chevaleresque, cette juvénile ardeur que la souffrance n'a pu briser, cette sorte d'allégresse naturelle qui survit encore à la perte des illusions. Ce Bestuchef est de la race des hommes nés pour le commandement. Tous ceux qui se sont trouvés avec lui ont subi l'ascendant de sa supériorité; M. Erman aussi est sous le charme, et ce vaillant homme, sous l'accoutrement du paysan jakoute, lui rappelle l'héroïque Mazeppa.

Alexandre Bestuchef, lieutenant au corps du génie et fils d'un des généraux les plus estimés de l'armée russe, a été une des victimes de l'insurrection du 14 décembre 1825, comme le colonel de Muravief. Seulement M. de Muravief, innocent de toute participation à la révolte, avait depuis longtemps rompu les liens qui l'attachaient à la jeune phalange de la noblesse libérale; Bestuchef au contraire, un des principaux chefs du complot, mit la main à tous les préparatifs qui devaient en assurer le succès, et, le signal donné, paya audacieusement de sa personne. L'ardent jeune homme croyait à la transformation libérale de la Russie. Plusieurs des conjurés ne s'étaient associés à cette terrible entreprise que dans des vues d'ambition personnelle et s'imaginaient travailler à je ne sais quelle révolution de palais; Bestuchef avait l'œil sur eux, il devait s'emparer de leurs personnes le soir même de la victoire. La plupart des complices ayant des emplois dans l'armée, on avait calculé que les troupes placées sous leurs ordres au jour fixé s'élèveraient à dix mille hommes. Cette espérance fut déçue; il n'y eut guère que cinq mille hommes prêts à les suivre. Nul ne se découragea, et cette circonstance, qui pouvait faire reculer les plus braves, ne fit que redoubler leur audace. Ils résolurent d'enlever par la parole des régimens qui ne les connaissaient pas et sur lesquels ils n'avaient pas d'action. C'est ainsi que, dans la matinée du 14, au moment où l'insurrection éclatait, Bestuchef fut envoyé à la caserne du régiment de Moscou. Il parut devant les troupes, ardent, inspiré, avec une éloquence de feu, trouvant de ces paroles qui enivrent, et faisant vibrer l'orgueil russe. Les officiers s'opposent en vain à la révolte; cinq régimens se précipitent sur leurs fusils, se rangent en ordre de bataille,

et s'avancent, enseignes déployées, vers le lieu de la ville désigné pour le combat. Cet homme qu'ils avaient suivi avec un si subit enthousiasme, cet homme qui était en ce moment leur seul chef, pas un d'entre eux ne l'avait encore vu; il portait même un uniforme qui n'était pas celui de la troupe de ligne, et que la plupart d'entre eux ne connaissaient guère.

On sait quelle fut l'issue de l'entreprise. Le tsar Nicolas, retenu en vain par les hauts dignitaires qui l'entourent, pousse son cheval sur les soldats de l'insurrection. Des coups de feu retentissent autour de lui. Il s'élance sans songer à la mort; il est là, en face des révoltés, impassible, superbe, dans l'attitude d'un héros et d'un maître. Ce n'est pas la flatterie qui a dit cela; les ennemis les plus déclarés du tsar ont rendu hommage à cette souveraine intrépidité. Ces hommes même qui avaient juré sa perte sentent leur cœur défaillir. Leur épée tremble dans leur main. Leur croyance tremble aussi, cette croyance encore mal assurée dans l'avenir d'une Russie nouvelle, et la vieille foi du Slave à son empereur reprend la place des illusions décevantes. Tandis que les chefs éperdus n'écoutent plus que les conseils de la honte et du repentir, la foule, toujours mobile, passe de la révolte à l'enthousiasme. Ce qu'a fait une heure auparavant l'audace du lieutenant Bestuchef, l'audace du tsar vient de le défaire. C'est le 14 décembre, au milieu des baïonnettes inclinées, que le frère d'Alexandre est sacré empereur de Russie.

Les conjurés ne pouvaient compter sur le pardon du vainqueur; pas un cependant ne profita du désordre pour s'enfuir. Bestuchef, pendant la journée du 14, avait échappé à toutes les recherches. Retiré dans un faubourg, il revint le soir à la ville, et passa sans être reconnu à travers les postes d'artillerie qui veillaient, la mèche allumée, auprès de leurs pièces. Un de ses amis commandait la garde au palais impérial; Bestuchef marcha droit au palais, où son ami le reçut, pâle de stupeur et d'effroi. Espérait-il qu'on ne saurait pas le rôle qu'il avait joué? voulait-il, par ce nouvel acte d'audace, dérouter les soupçons? ou bien venait-il simplement, comme un vaincu, se remettre lui-même aux mains du vainqueur? La dernière conjecture semble la plus exacte, et cette fermeté stoïque n'a rien qui nous surprenne chez ce téméraire jeune homme. Bestuchef resta longtemps chargé de chaînes dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, il fut traîné ensuite dans une forteresse de Finlande, il vit la tête de ses amis rouler sous la hache du bourreau; mais aucune de ces souffrances, aucune de ces heures d'angoisse ne put effacer de son souvenir les émotions de cette nuit terrible qu'il passa le 14 décembre 1825 dans le palais impérial. Il racontait lui-même à M. Erman, avec un effroi à peine dissimulé, la visite que lui fit le tsar vers le

milieu de la nuit. On l'avait enfermé dans une vaste salle; il était seul; l'obscurité était presque complète. Le tsar arriva sans escorte, sans gardes, et là, avec un accent de mépris qui retentissait encore aux oreilles de l'exilé, il lui parla de la gloire, des longs services, du dévouement inépuisable du général Bestuchef et de la déloyauté de son fils, qui venait de déshonorer ce beau nom.—Cette impression de respect, ce sentiment de honte et de terreur dominant tant de lugubres souvenirs et si étrangement associé aux rancunes implacables, n'est-ce pas là, je vous prie, un des traits les plus singuliers de l'esprit russe?

Un étrange épisode d'histoire littéraire se rattache à ces scènes tragiques. Bestuchef avait un ami nommé Ruiléjef, qui partageait depuis longues années ses espérances et ses travaux. Tous deux avaient rédigé ensemble le journal *l'Étoile polaire* (1), qui, sous le voile de l'histoire et de la poésie, s'efforçait de répandre les généreux principes auxquels le tsar Alexandre lui-même avait été longtemps sympathique. C'est une chose digne de remarque en effet que la plupart des conjurés de 1825 avaient joué un rôle littéraire dans les dernières années du règne d'Alexandre. C'était Muravief-Apostol, le cousin du malheureux colonel dont j'ai retracé l'histoire; c'étaient les deux frères du lieutenant Bestuchef, Bestuchef-Rjumin et Nicolas Bestuchef; c'étaient enfin Kuchelbecker et Knjas Odojévski, tous poètes ou conteurs, et placés à un rang honorable dans l'armée un peu confuse des lettrés de Saint-Péterbourg et de Moscou. Mais le plus brillant de tous sans nul doute, c'est l'ami de notre héros, l'ardent poète Ruiléjef. Ruiléjef avait l'imagination d'un rêveur et le mysticisme d'un illuminé. Quelques mois avant l'insurrection où il avait son rôle à remplir, il écrivit un poème étrange, une sorte de vision, un prophétique tableau des malheurs réservés à ses amis et du sort qui l'attendait lui même. Était-ce la crainte d'un échec trop facile à prévoir, qui, au milieu des entraînemens de l'action, éclairait tout à coup son esprit? On n'a pas de peine à s'expliquer les tristes pressentimens du poète; ce qui est moins aisé à comprendre, c'est la précision de ses peintures lorsqu'il annonce d'avance les détails de la catastrophe. Ici c'est Bestuchef enfermé dans la ville de Sibérie où un compagnon de Mazeppa fut relégué il y a un siècle, — et quoique le poète n'ait jamais été en Sibérie, quoiqu'il ne connaisse que de nom les tribus nomades des environs d'Jakutsk, il décrit leurs mœurs, leurs costumes, et la vie de son ami dans ces retraites sauvages avec une

(1) C'est ce journal qui revit en ce moment même à Londres sous la plume d'un proscrit auquel la *Revue* a consacré une intéressante étude, M. Alexandre Hertzen. Voyez, dans la livraison du 15 juillet 1854, *le Roman russe contemporain, M. Alexandre Hertzen*, par M. H. Delaveau.

minutieuse fidélité. Là c'est de lui-même qu'il parle, et il se dépeint (la prédiction, hélas! ne fut aussi que trop exacte), il se dépeint à l'heure où il franchit les degrés de l'échafaud et courbe sa tête sous la hache.

Le poème de Ruiléjef est intitulé *Voinaroffsky*, du nom de l'ami de Mazeppa. Ce Voinaroffsky, le neveu et le compagnon dévoué du vaillant prince de l'Ukraine, s'était enfui en Allemagne après la déroute de Charles XII et de ses alliés à Pultava. Il y passa plusieurs années sous la protection de l'Autriche, habitant tour à tour plusieurs des capitales de l'empire, mais particulièrement Dresde et Vienne. L'ennemi du tsar Pierre, l'allié de Charles XII, le lieutenant de ce Mazeppa qu'une si sauvage et si poétique aventure avait porté sur le trône des Cosaques, fut accueilli dans les cours galantes du XVIIIe siècle avec une curiosité singulière, et l'on sait quelle vive passion il inspira à la comtesse Aurora de Kœnigsmark. M. Erman remarque ici en passant qu'on voit encore à Quedlinbourg, dans le Harz, le corps de la belle comtesse admirablement conservé, tandis que, par un étrange jeu de la fortune, le corps de son ami est enseveli, et tout aussi bien conservé pour le moins, dans les neiges de la Sibérie du nord. C'était là en effet le destin réservé au neveu de Mazeppa. En 1716, comme il traversait la ville de Hambourg, l'ambassadeur russe le fait arrêter et l'envoie à Pierre le Grand. Il était condamné déjà à avoir la tête tranchée; les prières de la tsarine obtiennent qu'il lui sera fait grâce de la vie : il ira terminer ses jours dans la Sibérie septentrionale au milieu des peuplades barbares des environs d'Jakutsk. C'est là que le savant historien Müller, l'un des hommes qui ont commencé au XVIIIe siècle le débrouillement des origines slaves et l'histoire de l'empire des tsars, — c'est là, dis-je, que l'historien Müller le rencontra en 1736, lors de la première expédition scientifique en Sibérie. L'ancien amant d'Aurora de Kœnigsmark, après vingt années d'une telle prison, était redevenu une espèce de sauvage et n'avait plus qu'un vague souvenir de ces cours voluptueuses où il avait brillé une heure. Müller fut touché de ses infortunes; attiré vers lui par une sympathie subite, il lui prodigua les consolations de l'amitié. Tel est le tragique personnage sous le nom duquel Ruiléjef avait chanté, trois mois avant le jour fatal, les destinées futures de son ami. Voinaroffsky dans ce lugubre tableau, c'était l'enthousiaste Bestuchef. Le poète lui prédisait son exil à Jakutsk, il lui peignait d'avance ses douleurs, ses tortures morales, le désespoir de l'isolement, et cela dans des vers si expressifs, avec une telle précision de couleurs qu'il était impossible de regarder le tableau sans frémir. Il n'y a là, encore une fois, qu'un pressentiment bien naturel, et quant à cette singulière coïncidence qui ame-

nait précisément à Jakutsk celui que le poète avait chanté sous le nom de Voinaroffsky, comment s'étonner d'un tel épisode dans l'histoire des Russes? On pouvait prédire à coup sûr que Voinaroffsky aurait un successeur à Jakutsk, comme le maréchal Munnich à Pélim et Menchikof à Beresov. D'une génération à l'autre, ces hôtes infortunés savent bien que de nouveaux proscrits viendront recueillir leurs traces. N'importe, ce sinistre avertissement du poète, écrit dans une heure de clairvoyance et réalisé presque aussitôt d'une façon si complète, frappa étrangement les esprits. Le poème de *Voinaroffsky*, préface et résumé d'une tragédie lamentable, est marqué d'un signe à part dans l'histoire de l'imagination moscovite. Quelle dut être l'émotion de M. Erman, lorsqu'il entendit ces strophes de la bouche même de Bestuchef, au milieu des glaces de Jakutsk, dans une de ces huttes où Müller avait trouvé, il y a cent ans, le compagnon de Mazeppa! On voit trop bien que la plume du savant, peu habituée à des scènes aussi vives, est impuissante à les retracer; mais le savant avait un ami qui brillait alors au premier rang parmi les poètes les plus aimés de l'Allemagne; de retour à Berlin, il lui révéla ce qu'il avait vu et entendu dans les neiges de Jakutsk. Ouvrez les poèmes de Chamisso, vous y trouverez une reproduction habile de l'œuvre de Ruiléjef, vous y trouverez aussi en de nobles vers les scènes que je viens de traduire en prose.

Ces curieuses pages de M. Erman nous servent de transition naturelle aux victimes fameuses du siècle passé. Ce sont les exilés de nos jours, surtout les exilés de 1825, que nos voyageurs ont rencontrés de Tobolsk à Jakutsk. N'ont-ils pas aussi trouvé chez les Russes ou même chez les sauvages de la Sibérie le souvenir des proscrits illustres qui, sous Pierre le Grand, sous Anna Ivanovna, sous Élisabeth, sous Catherine II, ont été jetés dans ces déserts par les révolutions de palais? M. Castrén raconte avec beaucoup d'intérêt ses conversations avec un vieux Cosaque de Bérésov qui avait sans cesse à la bouche maintes légendes de cette tragique histoire. Ce Cosaque était venu au marché d'Obdorsk, et il habitait dans cette ville la même maison que M. Castrén. La connaissance fut bientôt faite. Le Cosaque n'aimait à parler que du prince Menchikof, et le voyageur finlandais, empressé de saisir une occasion si propice, prêtait une oreille complaisante à tous les récits de son compagnon. Le Cosaque de M. Castrén relisait pieusement matin et soir les narrations naïves qui ont légué aux commentaires du peuple les aventures du favori de Pierre le Grand, mais lui-même il en savait bien plus long que toutes les légendes. Étaient-ce des traditions de famille? était-ce le travail involontaire de son imagination sur un fond de douleurs trop réelles? Il y avait sans doute toutes ces choses réunies. Ce qui est certain, c'est qu'une fois sur ce chapitre le vieux Cosaque aurait

parlé sans fin. La vie de Menchikof à Bérésov n'avait pas de secrets pour lui. Il avait été initié à ses pensées les plus intimes, il savait les détails les plus cachés de sa longue douleur. Il racontait, par exemple, comment l'illustre proscrit, à peine enfermé dans sa solitude, se mit pour la première fois à réfléchir sur l'état de son âme, comment enfin il remerciait la Providence de l'avoir retiré violemment de la scène du monde pour lui faire goûter les enseignemens de sa grâce. Impatient d'obtenir le pardon de ses fautes, — c'est le vieux Cosaque qui parle, — le prince Menchikof s'était condamné à une vie de pénitences. Les souffrances et les privations de la captivité ne lui suffisaient pas; il savait s'en imposer de plus dures. Il fit construire une église à Bérésov et mit lui-même la main à l'œuvre. L'église terminée, il voulut y remplir les humbles fonctions de sacristain. Chaque jour il était le premier au temple et le dernier. Souvent même, après les cérémonies du culte, on le voyait monter en chaire et adresser aux assistans des paroles édifiantes. Ces sermons improvisés, le vieux Cosaque les savait par cœur; il en citait sans cesse les traits les plus saillans, tout un trésor de pieuses sentences que répètent aujourd'hui encore les habitans de Bérésov. Après sa mort, il désira être enseveli au seuil même de cette église, comme pour ne pas quitter la demeure où il avait commencé une vie nouvelle. Un curieux incident, transformé bien vite en miracle par l'imagination des Russo-Sibériens, se rattache à cette tombe. En 1821, le gouverneur de Tobolsk et le biographe du prince Menchikof, M. Dmitry Bantuich Kamensky, ayant entendu dire que le lieu de la sépulture du prince était exactement connu des habitans de Bérésov, firent pratiquer des fouilles à l'endroit indiqué. Je ne suis plus ici le récit du vieux Cosaque, j'emprunte ces détails à M. Erman. On creusa profondément, et l'on trouva le cercueil au milieu d'une couche de terre si complétement gelée, que le corps du célèbre proscrit, une fois la bière ouverte, apparut à tous les yeux dans un état de conservation inouie; les assistans étaient frappés de stupeur. Ce phénomène a beau se renouveler souvent dans les contrées du Nord; on devait aisément y voir une intervention miraculeuse, et plus d'un mystique habitant de la province de Tobolsk était assez disposé, comme le Cosaque de M. Castrén, à saluer dans le prince Menchikof un des saints nationaux de la Sibérie.

C'est aussi dans ces régions du nord-ouest, à Bérésov ou à Pélim, que furent relégués et les Dolgorouki, et Ostermann, et le duc de Biren, et le maréchal de Munnich (1). Ostermann y mourut comme Menchikof. Le maréchal de Munnich sortit de Pélim après vingt an-

(1) Sur l'histoire de ces exilés, voyez, dans la *Revue* du 15 août 1854, *les Allemands en Russie et les Russes en Allemagne.*

nées de captivité, qu'il consacra, comme ses infortunés prédécesseurs, aux pratiques de la piété et de la pénitence. Menchikof sonnait les cloches et servait la messe dans la chapelle qu'il avait construite de ses mains; Munnich passait des journées entières, comme un frère morave, à chanter les pieux cantiques dont il était l'auteur. Le souvenir des Dolgorouki et d'Ostermann, de Biren et de Munnich, s'est conservé comme celui de Menchikof dans l'imagination des Russo-Sibériens, et quelle grâce, quelle douceur compatissante dans ces légendes du paysan et du serf! Quelle pieuse procession de victimes résignées!... Mais arrêtons-nous; ce n'est pas l'histoire des exilés politiques en Sibérie que j'ai eu l'intention d'écrire : j'ai voulu seulement recueillir des notes éparses chez des témoins dignes de foi, j'ai voulu, en retraçant plusieurs épisodes, substituer quelques notions précises à des déclamations banales. L'histoire tout entière de ces générations de *malheureux*, qui pourrait la retrouver? Ce serait aux exilés eux-mêmes (1) à fournir les matériaux de cette tâche, si mille obstacles ne s'y opposaient pas, et parmi ces obstacles il faut compter au premier rang cette étonnante souplesse de l'esprit russe qui fait que le condamné se résigne si souvent à son sort, et recommence une existence nouvelle sans garder au cœur ces *haines vertueuses* dont parle le poète.

C'est là en effet un trait de caractère qui m'a constamment frappé dans ces études. Si je veux résumer les renseignemens que nous donnent M. Hansteen, M. Erman et M. Hill sur la population russe de Sibérie, le premier résultat, le résultat commun de leurs observations, c'est celui-là. Soit que nous interrogions les colons sibériens de Tobolsk à Irkutsk, soit que nous allions nous asseoir au foyer du proscrit, nous voyons chez tous une même facilité à dépouiller le vieil homme et à se créer là une patrie qui fait bientôt oublier l'autre. Ne serait-ce pas que l'éloignement, je l'ai dit, laisse s'établir à la longue certaines libertés dans les villes de la Russie asiatique, et qu'un peu d'indépendance à Tomsk ou à Turuschansk vaut mieux qu'une contrainte perpétuelle à Saint-Pétersbourg? Faut-il croire aussi, comme tant d'exemples le prouvent, que l'homme s'attache à la terre à raison même des luttes que le sol et le climat lui imposent? Ou bien est-ce décidément une des aptitudes de l'esprit russe de pouvoir se transformer très vite, selon la destinée qui lui est faite? Il y a peut-être quelque chose de tout cela; ce qui est évident, d'après les récits de nos voyageurs, c'est qu'il existe déjà un peuple russo-sibérien, assez différent du peuple de la Russie européenne. Sans doute, nous

(1) Il y en a un du moins qui l'a fait, et les lecteurs de la *Revue* ne l'ont pas oublié. Voyez, dans la livraison du 1er septembre 1854, *les Années d'exil et de prison d'un écrivain russe*, par M. Alexandre Hertzen.

l'avons vu, le servilisme, le mécanisme bureaucratique de la Russie d'Europe y a de nombreux représentans, mais les récits de nos guides nous apprennent aussi que cet esprit apporté de Pétersbourg finit par s'altérer peu à peu. Il est permis de le dire, ce peuple a maintes qualités auxquelles il donne une valeur originale : il a une grâce, une douceur, une hospitalité qui lui sont propres; il a surtout un patriotisme naïf, un patriotisme qui s'ignore lui-même et dont quelques hommes seulement ont conscience, comme ce moine de Tobolsk que cite M. Erman. Bien plus, les Russo-Sibériens ont réussi sans le vouloir, sans le savoir, à s'assimiler des élémens très opposés; c'est là, je répète encore les paroles de M. Erman, c'est là qu'on trouve, sous la même casaque du paysan, et tous deux également attachés au sol qui les nourrit, le fils du prince russe récemment déchu de sa vieille splendeur et l'arrière-neveu de ces rois tartares qui firent trembler au moyen âge les grands-ducs de Kiev et de Novogorod.

Est-ce à dire que la Sibérie, si elle a conscience un jour de l'esprit nouveau qui se forme en elle, pourra prétendre à une destinée indépendante? Est-ce à dire que dans un siècle, dans deux siècles, à l'heure où l'ambition des tsars et l'accroissement démesuré de leur puissance amèneraient le démembrement de l'empire, les Sibériens seraient un des peuples nouveaux qui sortiraient de cette vaste ruine? Nous ne verrons pas de telles choses assurément; qu'importe? il n'est pas interdit à la philosophie de l'histoire de scruter ces problèmes, et elle peut prévoir des événemens encore plus éloignés que celui-là. Je ne crains donc pas de poser la question; mais avant d'y répondre, il faut achever de suivre M. Hansteen et M. Erman, M. Castrén et M. Hill dans leurs explorations ethnographiques. Je n'ai parlé jusqu'ici que des Russo-Sibériens : il faut, sur les pas de nos guides, interroger les tribus nomades qui ont fourni des armées à Gengis-Khan. Que de souvenirs historiques dans ces steppes de l'Asie centrale! N'est-ce pas là que Buffon, sous l'influence des descriptions enthousiastes de Pallas, plaçait l'étrange hypothèse d'un premier grand peuple, d'une première civilisation savante et prospère, que la barbarie aurait détruite il y a quatre ou cinq mille ans, et dont les plus anciennes sociétés connues n'auraient fait que recueillir les débris? Et sans parler de ces conjectures chimériques, n'est-ce pas là le pays que les chroniqueurs du moyen âge ont appelé énergiquement *officina gentium*?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

D'UN NOUVEL ESSAI

DE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

***Ciel et Terre*, par M. Jean Reynaud, un vol. in-8°, 1854.**

Combien de gens dans le monde, demi-croyans, demi-sceptiques, essaient de concilier les vérités qu'ils ont apprises avec les traditions qu'ils n'ont point oubliées! On flotte entre la religion et la philosophie: on aime à la fois l'obéissance et l'indépendance; on est fidèle aux idées modernes, mais l'on ne veut point rompre avec les idées anciennes, et l'on souhaite involontairement qu'une main heureuse ou habile, accordant les deux puissances rivales, rétablisse la paix dans l'esprit de l'homme. Que la religion abandonne des prétentions surannées, que la philosophie renonce à des négations téméraires, que toutes deux se réunissent en une doctrine aimable et vraisemblable; que les deux méthodes, se rapprochant et prenant l'homme chacune par la main, le conduisent, comme deux bons génies, vers la vérité promise, puisqu'il ne veut ni désavouer l'une ni quitter l'autre, et qu'il s'attache à ses deux guides avec un égal amour. Là-dessus on échange mille projets de paix, entre lesquels celui que présente M. Jean Reynaud ne nous paraît pas un des moins dignes d'attention, car il exprime un penchant de l'esprit public assez marqué en ce moment, et mérite à ce titre d'être examiné tout au long.

M. Jean Reynaud est un mathématicien, jadis saint-simonien, qui, après avoir commencé avec M. Pierre Leroux une sorte d'encyclopédie, vient de rassembler et de développer ses opinions philoso-

phiques en un corps régulier de doctrines. Son livre témoigne d'une instruction abondante et surtout d'une vaste curiosité; on y respire un grand et paisible amour de l'humanité, une ferme confiance en l'avenir, un sentiment de générosité sincère. L'auteur a la charité, la foi et l'espérance, il habite de cœur dans ces astres qu'il destine aux migrations et au perfectionnement des âmes, il console les hommes en leur parlant de la providence de Dieu et de l'harmonie des mondes; mais il évite de tomber dans la sensibilité rêveuse et féminine, il garde le ton d'un philosophe et ne prend pas celui d'un enthousiaste. Il discute sans aigreur et il attaque sans haine. S'il combat ses adversaires, ce n'est point pour les détruire, mais pour se les concilier. Le style, par son mouvement uni et par son ampleur extrême, convient à la gravité de la pensée et à la dignité du sujet. Si l'on rencontre dans ce livre un petit nombre de termes étranges et un nombre assez grand d'exclamations inutiles, on y trouve plus d'une fois des pages éloquentes dont Bernardin de Saint-Pierre ne désavouerait pas l'accent ému et imposant. L'auteur est donc un de ces hommes dont on loue les intentions, dont on voudrait louer la doctrine, mais que l'on réfute tout en regrettant d'avoir à le réfuter. Nous avons rappelé ses qualités en quelques lignes, nous allons indiquer les défauts de son livre en plusieurs pages. C'est que son talent est visible et sa doctrine persuasive. La brièveté de nos louanges, comme l'étendue de nos critiques, est une marque de ce que l'un a de réel, de ce que l'autre peut avoir de séduisant.

I.

Deux choses sont à remarquer dans le livre de M. Jean Reynaud : le but, qui est la conciliation de la philosophie et de la religion; la méthode, qui est l'habitude d'affirmer sans preuves. Considérons tour à tour le but et la méthode, et voyons en premier lieu si le but que s'est proposé M. Reynaud peut être atteint.

L'auteur de *Ciel et Terre* juge que depuis deux cents ans l'astronomie, la physique, la géologie, l'histoire naturelle et l'histoire ont transformé l'idée qu'on se faisait de la nature, et que l'idée ainsi acquise doit à son tour aujourd'hui transformer les dogmes chrétiens; mais il juge en même temps que les anciennes croyances contiennent autant de vérité que les découvertes modernes, que la tradition et l'autorité ont les mêmes droits à notre foi que l'examen et l'expérience, et que, loin de jeter la religion à terre, il faut en faire la première pierre du nouvel édifice. Pressé entre deux méthodes et deux doctrines, il ne peut se résoudre à sacrifier ni l'une ni l'autre; il emploie toute son érudition et toute sa dialectique à les accorder. Des deux personnages qu'il met en scène, le *théologien* arrive ordi-

nairement le premier, et expose la croyance de l'église. Le *philosophe* écoute respectueusement, admet le fond du dogme, puis présente des interprétations, des adoucissemens, des restrictions et des accommodemens de toute espèce. Il ne veut pas renverser le christianisme, mais l'affermir. Il prétend le ramener à ses origines, lui rendre son sens primitif, le pousser dans sa voie naturelle; il est plus chrétien que les chrétiens. Il oppose au théologien non-seulement les découvertes et l'esprit moderne, mais les Écritures et l'esprit ancien. Il l'engage à abandonner l'enfer et les peines éternelles, non-seulement au nom de la justice et de l'humanité, mais encore au nom des livres saints et de la primitive église. Il soutient que nul concile n'a fait à ce sujet de déclaration formelle, que si celui de Trente a prononcé le mot fatal, c'est incidemment et sans affirmation précise, que le mot *éternel*, en hébreu, n'a pas une rigueur mathématique, et signifie simplement un *temps très long*, que d'ailleurs beaucoup d'exemples nous autorisent à ne pas interpréter l'Écriture à la lettre, et qu'enfin on doit rapporter les deux phrases célèbres de l'Évangile non pas aux « peines individuelles, qui cesseront, mais à l'institution de l'enfer, laquelle durera toujours. »

On voit que si M. Jean Reynaud froisse les dogmes, c'est d'une main délicate, que son plus cher désir est de s'entendre avec l'église, et que s'il tient à la science, c'est pour la faire entrer dans le christianisme. On se fera de lui une idée assez exacte en le concevant comme un contemporain de saint Thomas qui aurait vécu quarante ans en Sorbonne, imbu et nourri de discussions sur la psychologie et la hiérarchie des anges, sur l'origine de l'âme et la transmission du péché originel, sur la création continue, sur le paradis et sur l'enfer. Ce docteur scolastique se trouve tout d'un coup transporté au XIX[e] siècle. Il lit Rousseau, visite des laboratoires, apprend la géologie et l'astronomie, et se trouve fort embarrassé. Ses idées anciennes sont gothiques, ses idées nouvelles sont hérétiques. Il aime les unes autant que les autres, et veut les garder toutes. Que faire? Il les fait plier toutes; il élargit sa religion et rétrécit sa philosophie, en sorte que sa philosophie puisse tenir dans l'enceinte de sa religion. Il tend une main à saint Augustin, et l'autre à Herschel, les tire à lui, les place de front, et leur impose la concorde. Il compose une philosophie à l'usage des gens religieux, une religion à l'usage des philosophes. Il veut rendre la philosophie religieuse, et la religion philosophique. Il admet toujours le péché originel, mais il entend par là le triomphe originel des penchans égoïstes et brutaux. Il conserve la rédemption, mais au sens spirituel, et considère le Christ, non comme un Dieu, mais comme un législateur sublime qui a ramené l'homme à l'espérance et à la vertu. Il veut croire encore au ciel et à l'enfer, mais il appelle de ce nom les conditions succes-

sives plus ou moins heureuses que les âmes rencontreront dans les diverses planètes après leur mort. Il accepte la résurrection de la chair, mais il interprète ce dogme en disant que notre âme se formera un autre corps, lorsqu'elle sera dégagée du premier. Au reste, il est rempli de sentimens élevés et d'intentions excellentes; il a l'amour de Dieu comme un théologien du moyen âge, et l'amour de l'humanité comme un philosophe des temps modernes; mais que doit-on penser de sa tentative? Elle attaque une vérité conquise par trois siècles d'efforts, — la séparation entière et absolue de la méthode philosophique et de la méthode théologique; elle renverse tout principe de croyance en acceptant deux principes de croyance nécessairement distincts; elle défait le passé, compromet l'avenir, et mérite d'être réfutée d'autant plus franchement qu'elle n'est pas la première, qu'elle ne sera pas la dernière, et qu'elle signale une inconséquence habituelle et naturelle de l'esprit humain.

Comparons donc la religion et la science; cherchons sur quel fait primitif chacune d'elles asseoit sa croyance, pourquoi chacune des deux autorités détruit l'autre, pourquoi chacune des deux méthodes exclut l'autre, pourquoi toute tentative pour les confondre est à la fois contraire à la science et à la religion.

Qu'est-ce qu'une religion? On le saura en considérant les sectes qui sont nées pendant les deux derniers siècles en Angleterre, et qui croissent tous les jours en Amérique. Ces pays sont des laboratoires où l'on peut étudier en grand, de près et tous les jours, les fermentations de l'esprit. Une religion est une doctrine qu'établissent deux facultés, l'inspiration et la foi. L'inspiration la fonde, et la foi la propage; l'inspiration suscite ses auteurs, et la foi lui attire ses fidèles. Au commencement, il se rencontre des hommes qui se déclarent en commerce avec le monde surnaturel; ils voient Dieu, ils pénètrent sa nature; une voix intérieure leur dicte un symbole nouveau, et voilà qu'une métaphysique et une morale tout entières revêtues d'images sensibles se lèvent devant leur esprit; ils subissent l'ascendant invincible du dieu qui leur parle. Ils montrent aux hommes le ciel où ils ont été ravis, ils répètent les paroles divines qu'ils ont entendues, et de cette vision primitive, publiée par une prédication ardente, attestée par des sacrifices héroïques, confirmée par un genre de vie extraordinaire, naît la religion. Les auditeurs, à leur tour maîtrisés, acceptent l'autorité du prophète. Ils n'ont pas besoin de raisonnemens pour le croire; la foi s'impose à eux, comme la révélation s'est imposée à lui. Ils sentent qu'il voit, qu'il sait, qu'il communique avec le monde invisible, ils voient par lui; ils lisent dans ses yeux, dans son accent et dans ses écrits les visions qui le possèdent; il est pour eux comme un miroir où ils contemplent le monde surnaturel réfléchi. Et quand ils veulent exprimer la force nouvelle et toute-

puissante qui a transformé leur croyance et conquis leur âme, ils disent que Dieu se communique à l'homme par deux voies, qu'il touche les yeux des prophètes et illumine leur esprit, qu'il touche le cœur des fidèles et entraîne leur assentiment, que cet assentiment et cette illumination sont des puissances étrangères et supérieures à l'homme, que la foi et la vision rejettent tout contrôle humain, échappent à la discussion, font taire les réclamations des facultés inférieures, et règnent seules, divines et incontestées parmi les contradictions, les hésitations et les faiblesses de toutes les autres.

Essayez maintenant d'opposer des objections à une doctrine ainsi formée. Priez-la de faire des concessions aux découvertes modernes, de s'accommoder avec l'expérience et le raisonnement, de se développer, de quitter sa forme antique et inflexible pour ouvrir ses ailes et s'élancer dans les voies nouvelles. Le conseil est contraire à sa nature. Ceux qui la représentent ne vous comprendront pas et ne vous écouteront pas. Que vient dire ici la raison boiteuse et incertaine, quand c'est la révélation et la foi qui parlent? La foi et la révélation lui répondent : Je vois Dieu, je sens sa volonté et sa vérité; il est ici présent; voici le dogme de son église; je crois et je ne discute point. Ma croyance vient d'ailleurs et de plus haut que la vôtre; elle n'est point soumise à vos règles, elle n'admet pas vos vérifications, elle est indépendante de vos méthodes. Gardez vos lents procédés, vos douteuses inductions, vos syllogismes sans fin; la connaissance que j'ai est directe, elle atteint son objet sans intermédiaire. Pendant que vous vous traînez à terre, elle arrive du premier bond au sein de la vérité.

Aussi y a-t-il toujours quelque ridicule à discuter avec un fidèle. L'adversaire use du raisonnement et de l'histoire contre une croyance qui ne s'établit ni par l'histoire ni par le raisonnement. Les preuves historiques qu'elle présente, les témoignages, les signes extérieurs de vérité, ne sont que des ouvrages avancés qu'elle perd ou qu'elle conserve sans grand dommage. On s'y bat moins par intérêt que par acharnement et par esprit de parti; les soldats s'y font tuer, mais les grands généraux estiment ces postes pour ce qu'ils valent, ils savent que le sort de la forteresse n'en dépend pas. Quand Pascal, par exemple, consent à descendre sur le terrain de ses adversaires, il n'est jamais inquiet : il sent que le dogme derrière lui est défendu par une barrière infranchissable. Il avoue que pour la raison la religion n'est pas certaine, que bien des figures de l'Ancien Testament sont « tirées aux cheveux; » que s'il y a dans les Écritures de quoi convaincre les fidèles, il y a de quoi aveugler les incrédules; que c'est la grâce qui donne la foi, et qu'en définitive le moyen de supprimer les doutes n'est pas d'examiner le sens et l'authenticité des textes, mais de prendre de l'eau bénite, d'aller à la messe et de plier la ma-

chine. Supposons que des érudits allemands un peu aventureux (la chose n'est pas rare) traitent la Bible comme un livre hindou ou persan, qu'ils lui demandent l'âge de ses diverses parties, le nom de tous ses auteurs, les preuves détaillées de son autorité; admettons encore que, pour expliquer les prophéties et les récits de miracles, ils tiennent compte du climat, du sol, du voisinage du désert, de la constitution nationale, de l'imagination nationale; imaginons enfin qu'ils appliquent au livre tous les doutes de la critique et de la logique : il est clair qu'il aura le sort d'un livre hindou ou persan. Nos raisonneurs jugeront que nul peuple n'a eu plus de penchant pour l'hallucination, moins d'aptitude pour la science, plus de facilité à s'exalter et à croire, moins de dispositions pour raisonner exactement et juger sainement : ils trouveront que ses livres ont subi autant d'altérations et présentent aussi peu de garanties que les premiers poèmes de la Perse ou de la Grèce, et ils expliqueront l'histoire des Juifs et du christianisme d'une manière aussi plausible et par des raisons aussi naturelles que le développement du polythéisme et l'histoire du peuple romain; mais le vrai fidèle les regardera faire en souriant; il prendra en pitié et en défiance la raison humaine, qui, livrée à ses propres forces, dévie ainsi de la droite ligne, et dès que l'autre voudra conclure, il s'enfuira à cent mille lieues, dans le ciel.

Concevons donc que les principes de croyance dont la religion fait usage sont des facultés à part, que ces facultés échappent aux prises et à l'attaque de la raison, qu'elles la considèrent souvent comme ennemie, toujours comme subalterne, et que c'est les trahir et les détruire que de leur imposer pour guide celle qu'elles traitent en adversaire ou en servante. Cette conciliation prétendue est une guerre déclarée à la religion.

Cette conciliation prétendue est aussi une guerre déclarée à la raison, car quel cas la raison fait-elle des deux facultés et des deux procédés qui fondent les religions? Parlez à un savant de déférence à l'autorité, de foi immédiate, de croyance sans preuves, d'assentiment donné par le cœur; vous attaquez sa méthode et vous révoltez son esprit. Sa première règle dans la recherche du vrai est de rejeter toute autorité étrangère, de ne se rendre qu'à l'évidence personnelle, de vouloir toucher et voir, de n'ajouter foi aux témoignages qu'après examen, discussion et vérification. Sa plus vive aversion est pour les affirmations sans preuves qu'il appelle *préjugé*, pour la croyance immédiate qu'il appelle *crédulité*, pour l'assentiment du cœur qu'il appelle *faiblesse d'esprit*. Vous lui objectez la force irrésistible de la foi; il répond par un chapitre de Dugald Stewart, et prouve que la croyance est distincte de la connaissance, que l'imagination, l'habitude et l'enthousiasme suffisent pour fixer notre assentiment, que souvent la conviction est d'autant plus puissante qu'elle est moins

légitime, et que l'erreur compte autant de martyrs que la vérité. Vous lui opposez l'ascendant de l'inspiration involontaire et la lucidité des révélations surnaturelles; il ouvre le livre d'Esquirol, il en rapproche l'histoire de Jeanne d'Arc, de Mahomet ou des puritains, vous montre que les visions sont l'effet d'une irritation cérébrale, et qu'il suffit d'une potion pour faire un halluciné. Il croit à l'observation prudente et sceptique, à l'induction lente, à la généralisation circonspecte, au syllogisme exact, aux formules précises, et vous venez lui demander de joindre à ses méthodes les méthodes contraires. Vous lui imposez la croyance sans preuves qu'il laisse au peuple, et la vision extatique qu'il laisse aux malades; vous renversez sa nature, vous détruisez ses principes, vous faites plus contre lui que vous ne faisiez contre la religion. Tout à l'heure vous égaliez à la foi une faculté que la foi traite de subalterne, maintenant vous égalez à la raison une faculté que la raison regarde comme pernicieuse. Vous attaquez dans leur essence la foi et la raison, et encore plus la raison que la foi.

Si l'on veut se figurer les deux facultés et les deux méthodes, qu'on se représente d'un côté Pascal, malade, la chair déchirée par un cilice, le cœur troublé par les angoisses de la foi, voyant tour à tour les feux effroyables de l'enfer et le sacrifice sanglant de son divin maître, baigné de larmes, se relevant la nuit pour écrire d'une main fiévreuse ces phrases brisées d'une incomparable éloquence, cris d'un cœur désespéré par la misère humaine, et un instant après rassasié de douceurs célestes; — de l'autre, Laplace, tranquillement assis dans son fauteuil, pesant avec un demi-sourire les paris de Pascal, remontant à l'aide du calcul des probabilités jusqu'à l'origine du système solaire, présentant son système du monde à Napoléon, qui s'étonne de n'y pas voir le nom de Dieu, et lui répondant « qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse! »

La religion et la philosophie sont donc produites par des facultés qui s'excluent réciproquement et par des méthodes qui réciproquement se déclarent impuissantes. Aucune d'elles ne souffre le contrôle ou n'admet l'autorité de sa rivale. Aucune d'elles ne peut ni ne doit faire ou demander de concessions à sa rivale. Si la foi et la vision sont des dons de Dieu, la raison n'a pas le droit de restreindre leur élan et de corriger leurs dogmes. Si la foi et la vision sont des grâces accordées par faveur à des âmes choisies, c'est que les facultés naturelles sont incapables de s'élever à des révélations égales; si Dieu est obligé de soulever les âmes jusqu'à lui, c'est que les âmes laissées à elles-mêmes sont impuissantes pour monter jusqu'à Dieu. De ce que la foi et la vision sont légitimes, accordées par Dieu, accordées avec choix, il suit nécessairement qu'elles ont seules le privilége d'ouvrir à l'homme le monde supérieur, et que les autres

facultés commettent une folie et une insolence lorsqu'elles essaient d'entrer dans une région d'où elles sont exclues. — Si au contraire le caractère de la vérité est d'être accompagnée de preuves et dégagée d'opinions préconçues, si pour l'atteindre il faut imposer silence à son cœur, calmer son enthousiasme, se mettre froidement face à face avec les faits, se défier de soi-même, n'avancer qu'avec précautions, assurer tous ses pas, douter à chaque instant, vérifier chaque observation et chaque loi, alors la foi et la vision sont des facultés dangereuses. On cesse de croire en elles, parce qu'on croit à la science. Leur autorité périt, parce que l'autorité de la science se fonde. On les rejette parce qu'on l'accepte. Il faut donc opter entre les deux principes de croyance; ils sont si opposés, qu'ils ont exigé pour se développer des cerveaux d'espèce distincte. Les Juifs, disait saint Paul, demandent pour croire des miracles, et les Grecs, des raisonnemens. Le peuple juif a produit la religion, et le peuple grec la science. Il a fallu deux races différentes pour développer des principes de croyance si opposée.

Que dire maintenant du système qui essaie de les réconcilier et de les confondre? Tous deux vont se retourner contre lui. Il paraîtra impie aux chrétiens, déraisonnable aux philosophes. Il ne satisfera personne et mécontentera les deux partis; il ne se fera point d'alliés, et s'attirera deux ennemis. On trouvera qu'il a faussé la religion et dénaturé la philosophie, et il restera isolé, suspect à tout le monde, parce qu'il aura voulu attirer tout le monde à lui.

Tels sont ses inconvéniens dans la pratique : combien plus grands seront ses inconvéniens dans la théorie? M. Jean Reynaud n'a pas une seule raison pour lui et les a toutes contre lui. Tous les soutiens lui manquent, il a pris soin de les détruire tous l'un par l'autre. Son système se tient en l'air, prêt à tomber de tous côtés. Veut-il s'appuyer sur la tradition et sur la foi? Il leur ôte l'autorité, puisqu'il les corrige d'après les découvertes de la science. Veut-il s'appuyer sur la raison et sur l'expérience? Il leur ôte l'autorité, puisqu'il admet sans les consulter un dogme qu'elles n'ont point fondé. Se fie-t-il à la révélation? Non, puisqu'il la subordonne à l'astronomie. Se fie-t-il à la science? Non, puisqu'il ne l'emploie qu'à modifier la révélation. Toute la puissance et tous les droits d'une doctrine lui viennent de la faculté qui la fonde. Si vous acceptez le dogme sans la faculté, la conséquence sans le principe, quel droit et quelle puissance auront vos doctrines? Il ne vous restera qu'une série de conséquences sans principes, de dogmes sans autorité, et d'assertions sans preuves. Vous aurez voulu construire une religion et une philosophie, et vous n'aurez fabriqué qu'un roman.

Prenons un exemple : les âmes, dites-vous, ont vécu avant leur naissance dans d'autres mondes, et les fautes qu'elles y ont com-

mises sont le péché originel qu'elles apportent en naissant. — Non, dit le chrétien, l'église rejette cette doctrine. — Non, dit le philosophe, la physiologie déclare que l'âme est une force inhérente au corps qu'elle anime, qu'elle se développe avec lui, et ne peut pas plus se séparer de lui pour entrer dans un autre que la pesanteur ne peut se détacher de la pierre en qui elle réside et passer dans le caillou voisin. — Quelle preuve religieuse apportez-vous? Des textes interprétés par vous autrement que par l'église, et conséquemment d'autorité nulle aux yeux d'un fidèle, puisqu'aux yeux d'un fidèle c'est l'interprétation de l'église qui leur donne autorité. Quelle preuve philosophique apportez-vous? La supposition théologique que nos vices et nos misères indiquent des fautes antérieures et une punition présente, hypothèse fragile aux yeux d'un philosophe, reste d'une méthode usée qu'il dédaigne, et qu'il ne veut plus combattre parce qu'il l'a vingt fois renversée. Vous êtes philosophe contre la théologie, théologien contre la philosophie, et partout philosophe et théologien à contre-temps. Vos adversaires n'ont pas besoin de vous réfuter, vous vous réfutez vous-même, et avec ce besoin de conciliation, aussi contraire à la révélation qu'à la science, vous ne pouvez rien construire sans détruire ce que vous avez construit.

M. Jean Reynaud n'est pas le seul qui hasarde aujourd'hui ces pacifiques et infructueuses tentatives. Bien des esprits, et du premier ordre, essaient de les renouveler avec moins de franchise peut-être ou avec plus de précaution que lui. On ne voit que des mains tendues et des propositions d'alliance; de vieux ennemis essaient d'oublier ce qu'ils ont voulu et ce qu'ils ont fait, et il s'en faut de peu qu'ils ne s'embrassent. Que les hommes s'embrassent, rien de mieux; que les nobles esprits s'unissent dans la paisible idée de l'infini, ou dans l'aspiration vers le bien idéal, cela est poétique et beau; mais il n'en est pas ainsi des théories. Nous pouvons tous et nous devons tous vivre en paix et en amitié dans la société civile, parce que dans la société civile nous avons tous intérêt à nous protéger les uns les autres. Séparés en spéculation, nous nous réunissons en pratique pour défendre notre liberté, nos biens et notre vie; un malfaiteur est l'ennemi des chrétiens aussi bien que des philosophes, et le chrétien comme le philosophe paiera volontiers le gouvernement et le gendarme qui l'empêcheront d'être assassiné ou volé. Mais la même logique qui rend les citoyens amis rend les théories ennemies, et interdit dans la spéculation les alliances qu'elle impose dans la pratique. La philosophie, qui a pour but la vérité pure, comme l'état a pour objet le salut public, défend ses principes de certitude, comme l'état défend ses principes de concorde. L'état maintient à tout prix l'union qui le fonde; la philosophie empêche à tout prix les conciliations qui la détruiraient.

II.

Il importe maintenant d'exposer en abrégé la doctrine de M. Jean Reynaud et ses preuves. Les théologiens donneront leur avis sur les argumens théologiques; nous demandons la permission de n'examiner que les preuves philosophiques, et nous souhaitons pour lui que les textes qu'il oppose à l'église soient plus concluans que les raisonnemens qu'il présente à la raison.

Quelques mots suffisent pour résumer sa doctrine. — Notre âme a vécu avant sa naissance dans d'autres mondes. — Elle trouve ici-bas une condition et une organisation conformes à la conduite qu'elle a menée dans ses vies antérieures. Après la mort, elle passe dans un autre astre, s'y incarne dans un corps, et y rencontre un bonheur ou un malheur proportionnés à ses mérites ou à ses fautes. — Les astres sont en nombre infini, et de toute éternité Dieu en crée à chaque instant un nombre infini. Ils sont tous peuplés d'êtres intelligens, et servent d'habitations successives aux âmes. — Ils forment une série de mondes de plus en plus parfaits. La destinée de chaque âme est de monter sans cesse d'un monde dans un autre monde supérieur, de s'y former un corps plus beau que celui qu'elle laisse, et d'y rencontrer un bonheur plus grand que celui qu'elle quitte. — Les âmes coupables descendent dans des astres malheureux, et les douleurs qu'elles y souffrent corrigent peu à peu leurs inclinations vicieuses et les ramènent à la vertu par le repentir. — L'univers est ainsi le théâtre d'une série infinie de transmigrations incessantes, qui toutes ont pour but et pour effet l'amélioration des êtres, et manifestent la justice et la providence de Dieu.

Personne ne niera que ce système ne soit fort beau, et qu'il n'ait fallu presque autant de talent pour l'imaginer que pour bâtir un poème épique. La question est de savoir s'il est prouvé. Et d'abord nous avions le droit d'espérer que l'auteur commencerait par renverser les objections si connues et si frappantes que les physiologistes et les psychologues peuvent accumuler contre lui. Quand on suppose, comme M. Reynaud, l'âme créatrice de son corps, on est tenu de réfuter les faits qui prouvent combien elle est dépendante de ce corps. Il est trop commode de la faire ainsi voyager d'un bout à l'autre du ciel. M. Jean Reynaud passe par-dessus les objections sans les voir, et pose comme premier principe les incarnations et les émigrations qu'il s'agit de démontrer.

Nous n'avons aucune preuve pour admettre que les astres soient habités. Il y en a deux que nous pouvons observer, — la Terre et la Lune. Selon toute vraisemblance, la Lune est déserte et impropre à la vie. La Terre est peuplée d'êtres intelligens depuis six

mille ans, c'est-à-dire depuis six minutes; des multitudes effroyables de siècles se sont écoulées avant que l'homme y soit né; une grande partie de sa surface est inhabitable; un soulèvement de montagnes, comme il s'en est produit vingt, peut engloutir demain notre race. Il semble que nous ne soyons qu'un accident momentané dans son histoire, et nous n'avons pas d'autres inductions pour décider sur la population des astres. M. Reynaud affirme sans hésiter qu'ils sont tous habités : on dirait qu'il en revient. C'est là son second principe, évident de soi-même, du moins aussi évident que le premier!

Supposons qu'on admette l'âme comme capable de migrations et les astres comme peuplés d'âmes intelligentes; à tout le moins ce ne sont là que des conséquences lointaines, vraisemblables, et non certaines, qu'on atteint par le désir et l'espérance plutôt que par la certitude et la preuve, qu'on avance au bout d'une psychologie et d'une astronomie comme le couronnement magnifique et chancelant de l'édifice. M. Jean Reynaud gravit tous les étages de cet édifice, escalade la plus haute tour, monte au dernier sommet, parvient à l'extrémité de la flèche la plus aiguë et la plus tremblante, et se dit : « Voici l'endroit convenable pour poser les fondemens de ma bâtisse. » Est-ce un principe d'architecture que de bâtir en l'air? Examinons cependant le point principal et le plus nouveau du système, — le dogme que notre âme a vécu avant sa naissance, — et comptons les raisonnemens qui l'établissent, d'après M. Reynaud. Le premier est celui-ci : — « Que dirons-nous de tant d'âmes dont le mauvais naturel se fait jour dès le berceau? Les unes sont hébétées, les autres grossières et brutales. Avant même qu'aucun acte d'intelligence se soit produit, les traits du visage attestent déjà que les plus méchans instincts sont présens et n'attendent que le réveil pour se donner carrière. Ces âmes ont à peine achevé de prendre possession de la vie, et les voilà déjà corrompues! M'obligerez-vous à penser qu'elles sont sorties dans un état si vicieux des mains de Dieu, dont toute œuvre, avant de s'être elle-même gâtée, ne peut être que parfaitement bonne? »

Voici une seconde preuve : « Il est impossible de concilier, sans cette hypothèse, la justice de Dieu avec les maladies et les souffrances des enfans. Quoi! avant que l'âme qu'il vient, selon vous, de créer ait donné signe de vie, Dieu déciderait de sa pleine autorité de la joindre à un corps où elle ne trouvera que douleurs et déchiremens, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'à peine tirée du néant, et tout innocente, il l'envoie sans autre procès au supplice! Cela peut aller à la toute-puissance d'un Moloch; mais pour nous, permettez-moi de le dire, une telle idée sent le blasphème. »

Un troisième fait, c'est que « beaucoup d'enfans meurent dès leur

naissance. Il serait contraire à la providence de Dieu de créer exprès leurs âmes pour cette vie, et au même instant de les en ôter. » — « Si l'âme n'a pas vécu déjà avant de naître, il s'ensuit que Dieu la créa dans des circonstances déshonorantes pour lui, par exemple au moment d'un viol ou d'un adultère. Telles sont ces instances à l'aide desquelles on oblige le créateur à sortir de son sublime repos! La passion la plus déshonnête ou la plus scélérate trouve en lui, dès qu'elle le veut, un coopérateur fidèle, qui se hâte de venir couronner par un complément infini ce qu'elle lui a si misérablement préparé! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au milieu de l'univers puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce. »

Tels sont les argumens présentés par M. Reynaud en faveur de son système. Ne vous semble-t-il pas que nous soyons dans la vieille Sorbonne? Toute cette discussion est tirée des livres de saint Augustin sur la grâce. Du XIXe siècle nous voilà retombés au temps d'Origène. Ne sentez-vous pas dans ces sortes d'argumens je ne sais quoi de suranné qui rebute et qui engage, non pas à réfuter le livre, mais à le fermer? Et ajoutez que le livre en est plein, que M. Jean Reynaud se transporte toujours, pour raisonner, au sein de l'essence divine; que de l'infinité et de la justice de Dieu il conclut la nature du monde, l'histoire des âmes, le système de leurs migrations. — Dieu est infini, dit-il; donc il y a une infinité d'âmes et de mondes. Dieu doit toujours agir pour être toujours semblable à lui-même; donc il crée de toute éternité et il créera toujours, et à chaque instant, une infinité de mondes. Dieu est bon, donc il propose pour destinée à toutes ses créatures un perfectionnement indéfini. Dieu est juste, donc il conduit chaque âme après la mort dans un monde approprié à ses mérites. Dieu crée les êtres à son image, donc il donne à l'âme une puissance de former et gouverner le corps analogue à la toute-puissance par laquelle il façonne lui-même et organise la matière. — Et mille autres conséquences de cette espèce. Jusques à quand se servira-t-on de cette méthode? N'est-elle pas assez condamnée par l'expérience? Ne sait-on pas que selon les mains qui la manient elle peut produire tous les systèmes? n'a-t-on pas mesuré tout ce qu'elle renferme d'incertitude et de témérité? Définir Dieu comme une figure de géométrie, déduire de cette définition les règles de son action, le conduire par la main dans la création et dans le gouvernement du monde, se révolter contre les faits quand on ne les trouve pas conformes au roman qu'on s'est forgé, en inventer d'autres à perte de vue pour pallier les objections qui s'accumulent, arranger de toutes pièces l'âme et la matière, gouverner et réformer l'univers comme si l'on était Dieu soi-même, est-ce là

une entreprise qu'on aurait dû renouveler de nos jours? Profitons donc au moins de l'expérience et des contradictions de nos devanciers; ce n'est pas pour rien qu'il y a une histoire de la philosophie, et nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour voir leur folie et pour fuir à cent lieues de la méthode qui les a précipités dans de telles erreurs. Rappelons-nous ce qu'ils ont trouvé dans cette voie. — Dieu est infini, disent les alexandrins, infiniment producteur, et ne peut produire que des choses analogues à sa nature. Et ils concluent que de l'Être simple et un, principe des choses, dérivent une série d'émanations de plus en plus complexes et de moins en moins pures, dont les dernières sont des âmes engagées dans des corps. — Dieu est un calculateur sublime, dit Leibnitz, et il tire de cette harmonie préétablie du corps et de l'âme le système mathématique et les combinaisons des mondes. — Dieu, étant parfait, dit Malebranche, veut que son ouvrage soit digne de lui, et permet à la liberté de l'homme d'y introduire le péché originel, qui amène le sacrifice inestimable de Jésus-Christ. — Dieu est bon, dit tel système né d'hier, Fourier par exemple, d'où il suit que les hommes sont destinés au bonheur parfait, qu'ils n'ont qu'à chercher la forme d'association convenable, et qu'aussitôt la félicité coulera par torrens sur la terre. — Donnez-moi une opinion quelconque, je me charge de la justifier par la nature de Dieu; donnez à Leibnitz la doctrine calviniste de la damnation éternelle et presque universelle, il démontrera qu'elle s'accorde le plus aisément du monde avec la providence de Dieu. Cette sorte de théologie est comme un puits sans fond d'où l'on tire à volonté la preuve de tous les systèmes possibles. Si l'on considère en Dieu un certain attribut, on en déduira un certain monde; si un autre attribut, un autre monde; pour peu qu'on fasse pencher la balance du côté de la justice ou du côté de la bonté, du côté de l'intelligence ou du côté de la puissance, tout est changé. On a touché le ressort central, et l'immense machine roule à droite ou à gauche sans qu'on puisse l'arrêter. Quittez donc cette méthode scolastique et fantastique; revenez aux faits, aux expériences, à la certitude; n'exposez plus la philosophie au mépris des sciences. Pour estimer la vôtre à sa valeur, vous n'avez qu'à entrer dans un laboratoire ou dans un observatoire, à l'appliquer à la chimie ou à l'astronomie, et à écouter ce qu'un chimiste ou un astronome vous répondra.

En effet, puisque vous vous êtes servis de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu pour expliquer l'histoire des âmes, vous pouvez vous en servir pour expliquer l'histoire des corps. Vous direz du même droit et avec autant de certitude : Dieu produit infiniment; donc c'est contredire sa nature que d'admettre soixante et un corps simples ou tout autre nombre limité. La chimie, aidée de la théolo-

gie, doit poser en principe que le nombre des corps simples est infini. Dieu met partout l'ordre et l'unité; donc nous devons reconnaître que tous ces corps sont les formes différentes d'une même matière, de même que les diverses forces de la nature sont les effets différens d'une même Providence, — et vingt autres propositions semblables. — Que signifient de pareilles affirmations en présence des cornues, des récipiens et des réactions? Et qui ne sent que ce langage est celui d'un disciple de Raymond Lulle transporté parmi les disciples de Lavoisier? Or si cette méthode est déraisonnable quand il s'agit de connaître les corps, pourquoi serait-elle sensée quand il s'agit de connaître les âmes? N'y a-t-il pas dans les deux cas des faits à observer, des dépendances à établir, des lois à constater? Y a-t-il dans les deux cas autre chose à faire? Qu'est-ce donc que l'auteur, sinon un élève de saint Thomas égaré parmi ceux de Condillac, de Bichat et de Dugald Stewart? Il vient d'un autre monde, et l'on pourrait, sans injure, le prier d'y demeurer.

Nous n'entrons qu'avec une répugnance extrême dans les questions de théologie ou de théodicée; il nous semble que partout le pied nous manque. M. Jean Reynaud est là comme dans une maison qui croule; nous n'osons y monter même pour le combattre; nous nous retirons donc, et nous prions un des habitans du logis de prendre notre place et de se charger de la réfutation. Malebranche, par exemple, la fera volontiers et sans peine. Il prouvera très solidement à M. Jean Reynaud que le monde n'est pas fait pour les créatures, et que par conséquent elles peuvent être malheureuses ou mauvaises sans qu'on puisse pour cela accuser Dieu d'injustice, d'impuissance ou de méchanceté. Il établira que « Dieu n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût possible, mais seulement le plus parfait qui pût être produit par les voies les plus sages ou les plus divines, de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voie ne puisse manifester plus exactement les perfections que Dieu possède et se glorifie de posséder. » Or, pour manifester ces perfections, Dieu doit agir par les lois les plus générales et les plus simples possibles, et l'accomplissement de ces lois peut entraîner le malheur des individus. Il est fâcheux qu'une pierre me casse la tête, qu'un cerveau mal fait rende un enfant stupide, qu'un sang trop bouillant développe en cet homme des inclinations mauvaises; mais le monde avec ses imperfections et avec ses lois générales est plus beau que le monde sans ses imperfections et sans ses lois générales. Ainsi nous n'avons pas le droit d'accuser Dieu d'imprévoyance ou d'injustice. Nous ne pouvons de nos misères et de nos vices conclure une vie antérieure; nous ne nous plaignons que par ignorance et par arrogance. Dieu ne nous doit rien, et se doit tout. Ce n'est pas l'homme, c'est

Dieu qui est le centre et le but du monde, et l'univers n'est pas fait pour nous, mais pour lui.

Telle est la réponse des théologiens. Parlons maintenant en raisonneur vulgaire, et appliquons de plus près et à d'autres êtres le raisonnement de l'auteur. « Parmi les hommes, dit-il, les uns ont en naissant des inclinations plus mauvaises que les autres, subissent des douleurs plus grandes, ou périssent dès le berceau. Ces laideurs et ces misères indiquent qu'ils ont vécu avant leur naissance et expient des fautes passées. » Or le même argument démontre que les animaux qui naissent ont déjà vécu, car pourquoi certaines espèces sont-elles douces, tandis que d'autres sont sanguinaires? Pourquoi plusieurs de ces espèces sont-elles fatalement condamnées par leur organisation à devenir la proie et la pâture des autres? Pourquoi tel animal a-t-il la force, la vigilance, l'agilité, l'intelligence, lorsque son voisin est faible, lourd, paresseux et idiot? Pourquoi cette inégalité primitive dans la répartition des biens et des maux? Si Dieu est injuste en créant un homme esclave et un autre maître, il est injuste en faisant de cet animal un mouton, et de cet autre un lion. Si un sot, se comparant à un homme de génie, peut conclure de sa sottise qu'il a préexisté, un bœuf se comparant à l'homme peut conclure de sa stupidité qu'il a vécu avant de naître. Si la mort d'un enfant nouveau-né prouve la préexistence de l'âme humaine, la destruction des œufs de poisson prouve la préexistence de l'âme des poissons. Une morue pond quatre millions d'œufs, et il n'y en a que deux cents qui éclosent : donc toutes les morues avortées ont vécu dans d'autres mondes; donc les âmes des morues subissent des transformations comme les âmes des hommes; elles ont voyagé comme nous dans le ciel, et peuvent, comme nous, revenir un jour sur la terre! Nous voilà dans les doctrines indiennes. Était-ce la peine d'appeler à son aide l'astronomie, la géologie, la chimie, et toutes les sciences modernes, pour retomber dans la religion de Brahma?

M. Jean Reynaud aime l'égalité, la concorde et la fraternité. Sait-il ce qu'elles deviennent dans son système? Un homme qui ne croit pas à la vie antérieure peut avoir pitié d'un malheureux imbécile, d'un malade qui souffre, d'un pauvre qui meurt de faim. Il trouvera en soi-même quelques excuses pour le scélérat qu'une intelligence étroite, des passions furieuses et de mauvais exemples auront entraîné au crime. Il sait que tous ces hommes sont de la même espèce que lui-même, qu'ils ne sont coupables d'autres crimes que de ceux qu'ils ont commis sur cette terre, que leur conscience est née pure, qu'ils n'ont point de souillure originelle, et qu'en naissant ils le valaient; mais que pensera le partisan du nouveau système? Ce misérable enfant qui se tord sur un grabat, atteint dès sa naissance, par

hérédité et pour toute sa vie, d'une maladie abominable, expie un crime qu'il a commis dans sa vie précédente. Puisque Dieu est juste et qu'il approprie les conditions aux fautes, mesurons l'énormité du crime à l'énormité du châtiment, et concluons que nous avons devant nous l'auteur d'une trahison noire, d'un parricide ou de quelque action, s'il en est, plus odieuse encore. Nous étions prêts à donner notre argent et nos soins; notre compassion tarit tout à coup au contact de la théorie, et nous laissons passer la justice de Dieu. Quelle idée dorénavant allons-nous prendre des hommes? Presque tous sont malheureux; tous souffrent, tous ont des inclinations mauvaises; donc tous ont commis des fautes, et il en a fallu de grandes pour que la vie d'ici-bas leur fût infligée. Ainsi à toutes les misères et à toutes les souillures présentes vous ajoutez la masse des misères et des souillures passées; vous rendez les malheureux coupables, vous rendez les coupables plus coupables. Quel spectacle et quel changement d'aspect va présenter la terre? Nous pensions être un hôpital de pauvres; M. Reynaud s'approche et nous avertit que nous sommes dans une prison de forçats. Dorénavant qu'opposera-t-il aux défenseurs de l'esclavage? Les maîtres ont sur les esclaves non-seulement les droits d'une race d'êtres intelligens sur une race d'êtres stupides, mais encore les droits d'une race de justes sur une race de pécheurs. Et en même temps que le système consacre l'humiliation des uns, il consacre l'orgueil des autres. Les hommes de génie, les grands artistes, les penseurs peuvent se considérer comme d'une autre espèce que le commun des hommes; ils viennent d'un monde plus pur; ils ne sont pas pétris du même limon que nous; ils sont autant au-dessus de nous que nous sommes au-dessus des brutes. M. Jean Reynaud emploie même à ce sujet des expressions bouddhiques. Il représente certains êtres supérieurs « implorant comme une faveur la faculté de descendre dans les basses sociétés, s'y incarnant, s'y confondant, » sortes d'anges exilés ici-bas par leur volonté pour nous sauver ou du moins pour nous instruire. Des disciples fervens ou des adversaires moqueurs pourraient tirer de là d'étranges conséquences. Si le système est vrai, celui qui l'a découvert est le plus sublime des génies et le plus grand serviteur du genre humain : donc, s'il y a parmi nous des êtres supérieurs revêtus de la forme humaine, l'auteur est un de ces êtres. Vous qui parlez ainsi, vous êtes donc un archange ou tout au moins un ange. Que dire d'une doctrine qui conduit son auteur à la cruelle extrémité d'être un dieu?

Devons-nous compter encore parmi les preuves du système l'autorité de Platon, de Pythagore, des brahmes et particulièrement des druides, grands amis de l'auteur, qui veut réveiller l'esprit gaulois?

M. Pierre Leroux a démontré jadis une autre espèce de renaissance par les témoignages de Moïse, de Virgile et d'Apollonius de Thyanes, et nous espérions que de pareilles preuves n'oseraient plus se produire à la face du jour. Aille qui voudra cueillir le gui sacré dans les forêts de chênes! Teutatès peut dormir tranquille, nous n'irons pas le réveiller; si nous avons du respect pour les traditions vivantes, nous n'avons aucun respect pour les traditions mortes. Nous pensons que les traditions vivantes et les traditions mortes n'ont d'autorité qu'auprès des poètes, et quand nous voudrons croire, nous n'irons pas ressusciter des religions.

Arrivons enfin à la raison secrète, quelque part avouée, partout visible, qui soutient le système et lui permet de se passer de preuves, de vraisemblance et de bon sens. Le dialogue des deux interlocuteurs peut se résumer ainsi. — Mon roman, dit le théologien, est le plus beau, le mieux arrangé, le plus grandiose. — Non, répond le philosophe, c'est le mien. — Vous vous trompez, reprend le théologien, vous voyez qu'en ce point et en cet autre je m'accommode mieux aux désirs et à l'imagination de l'homme. — Attendez, réplique le philosophe, j'ai de quoi lever la difficulté. Écoutez encore cet article, vous verrez que je promets à l'homme plus de bonheur, que j'accorde à l'univers plus de magnificence que vous ne faites, et que personne n'a fait jusqu'ici. — Le paradis éternel et immuable, dit le théologien, est le plus désirable de tous les biens. — Non, dit le philosophe. « L'état qui se produirait, si, tous les égarés venant tour à tour à se dégoûter du mal et à rechercher le bien, l'enfer se vidait continuellement, si tous les saints, dans le magnifique accord de leurs aspirations, s'élevaient sans cesse à des degrés de perfection de plus en plus sublimes, si toutes les créatures enfin, consolidant progressivement leur union mutuelle et avec Dieu, ne formaient toutes ensemble, au-dessous de la majesté infinie, qu'une même unité d'adorateurs; — un tel état serait évidemment supérieur à ce paradis étroit où il n'y a place que pour une partie de la création. » — Mes anges n'ont jamais péché, dit le théologien. — Les habitans de plusieurs de mes astres, dit le philosophe, n'ont pas commis la faute originelle et se sont conservés purs de toute souillure. — J'ai des myriades d'esprits bienheureux, dit le premier, distribués en neuf chœurs célestes. — Et moi, répond l'autre, j'ai un nombre infini de séries infinies de créatures merveilleuses, dont la perfection se rapproche sans cesse de la perfection de Dieu.

En résumé, le système se réduit à ceci : — Je désire ce bien, donc je l'aurai. Mon rêve est agréable, donc il est vrai.

Cette méthode n'est pas nouvelle, elle a fait de tout temps la force des religions. « La lumière est belle, disait un Grec du temps d'Ho-

mère. Il est agréable d'aller en char, de porter des tuniques de pourpre, de manger le dos succulent des victimes, de lutter sur l'herbe, d'écouter les sons de la lyre; donc je jouirai de tous ces biens dans les champs-élysées. — J'aime à me battre, disait plus tard un Scandinave, et j'ai plaisir à boire de la bière. Donc, une fois dans le Walhalla, nous viderons du matin au soir de grandes cornes d'uroch, et nous nous taillerons en pièces pendant toute l'éternité. » Le Grec et le Scandinave répètent le raisonnement de M. Jean Reynaud, et leurs conclusions sont aussi certaines que les siennes.

Chose incroyable, il l'admet! chacun renaîtra dans un monde semblable au paradis qu'il a espéré. Muni de ses myriades d'astres, le philosophe fournit à tout. Les guerriers barbares iront dans un monde de batailles, les philosophes grecs dans un séjour de conversations tranquilles, les juifs charnels dans un pays de satisfactions sensuelles, les chrétiens du moyen âge dans une terre de contemplation mystique. Mais ici vous inventez trop peu. Pourquoi vous arrêter en si bon chemin? Fourier vous tend la main et vous donne l'exemple. Il avoue hautement votre principe; il déclare que toutes les passions et tous les goûts de l'homme doivent et peuvent obtenir leur contentement entier; une fois que le désir et l'imagination sont acceptés comme la mesure du possible et du vrai, son paradis est le plus conséquent et le mieux prouvé; il va jusqu'au bout de sa logique, et ceux qui entrent dans sa voie n'ont pas le droit de reculer devant ses absurdités.

On connaît maintenant le but du livre de M. Jean Reynaud, qui est de concilier deux doctrines inconciliables; sa méthode, qui consiste à poser des hypothèses comme principes; sa force persuasive, qui lui vient de son attrait poétique et de ses promesses d'avenir. Ajoutons qu'il est un symptôme, et qu'il dénote une maladie générale de la philosophie et des esprits.

M. Jean Reynaud n'est pas le seul en effet qui se soit laissé emporter par ce raisonnement si étrange et par ces tendances si naturelles. Nos plus grands maîtres, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ont été atteints ou effleurés du même mal que lui, et il n'en est pas un qui, vingt fois dans sa vie, n'ait prouvé et propagé sa doctrine en disant aux hommes qu'elle est consolante pour le genre humain. Le premier et le plus contagieux de ces exemples fut le *Génie du christianisme;* les apologistes précédens parlaient à la raison, et démontraient leurs dogmes par des faits et par des syllogismes. M. de Châteaubriand changea de route et prouva le christianisme par des élans de sensibilité et des peintures poétiques. L'effet fut immense, et tout le monde mit la main sur une arme si bien trouvée et si puissante. Chaque doctrine naissante se crut obligée d'établir qu'elle

venait à point, que les circonstances la réclamaient, que les hommes la désiraient, qu'elle venait sauver le genre humain. Elle se défendit avec des argumens de commissaire de police et d'affiche, en proclamant qu'elle était conforme à l'ordre et à la morale publique, et que le besoin de sa venue se faisait partout sentir. On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique pour être vraie; on répondit aux faits évidens la main sur son cœur, en disant : Mon cœur m'empêche de vous croire. On considéra la science comme un habit qu'on essaie, et qu'on renvoie s'il ne convient pas. On démontra des doctrines usées par des argumens détruits, et l'on conquit la popularité et la puissance aux dépens de la certitude et de la vérité. Nous souhaitons que M. Jean Reynaud soit le dernier défenseur de cette méthode : elle confond les genres, et il n'y a pas de pire confusion. L'utile et le beau ne sont point le vrai; renverser les bornes qui les séparent, c'est détruire les fondemens qui les soutiennent; affirmer qu'une doctrine est vraie, parce qu'elle est utile ou belle, c'est la ranger parmi les machines de gouvernement ou parmi les inventions de la poésie. Établir la vérité par des autorités étrangères, c'est lui ôter son autorité. Ces preuves, qu'elle emprunte d'ailleurs, sont comme des soldats infidèles qui l'entourent de bruit et d'éclat avant la bataille, mais qui désertent pendant la bataille et la livrent sans défense à ses ennemis. Séparons donc la science de la poésie et de la morale pratique comme nous l'avons séparée de la religion; gardons à chacune ses preuves, son autorité et sa méthode; gardons à chacune son domaine, et surtout gardons à la philosophie le sien. Un philosophe n'est pas un fournisseur du public chargé de fabriquer des systèmes selon les caprices de son pays et de son siècle. Qu'il prouve, et sa tâche est faite. Tant pis pour la sensibilité des hommes si elle ne sait pas s'accommoder aux faits prouvés! La science ne doit pas se plier à nos goûts; nos goûts doivent se plier à ses dogmes; elle est maîtresse et non servante, et si elle n'est pas maîtresse, elle est la plus vile des servantes, parce qu'elle dément sa nature et dégrade sa dignité. Ceux qui font d'elle un instrument de flatterie font d'elle un instrument de mensonge, et ce n'est pas la peine de régner que de régner par de tels moyens. Qu'elle ne songe point à gouverner la foule, qu'elle reste dans la retraite, qu'elle ne s'attache qu'au vrai : la domination lui viendra plus tard, ou ne lui viendra pas, il n'importe. Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active, elle est arrivée au but et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité.

H. TAINE.

HISTOIRES POÉTIQUES

I.

LES DEUX MARÉES.

I.

Lorsqu'au lever du jour s'avança la marée,
Par un soleil de mai, rose, claire, azurée,
Avec tous ses oiseaux, mauves et goélands,
La caressant de l'aile ou portés sur ses flancs,
Et ses molles rumeurs, ses brillantes écumes,
Les fantômes mouvans exhalés de ses brumes, —
Moi, couché sur la dune entre l'onde et le ciel,
De l'un aspirant l'air et de l'autre le sel,
Rêveur adolescent, dans cette mer montante
Je voyais le tableau de ma vie ascendante.
« Espoir de l'avenir, promesses du printemps,
Venez, inondez-moi! bonheurs, je vous attends!
Mes bras vous sont ouverts, je sens s'ouvrir mon âme.
O mer, trempe mon être, — et rends-le pur, ô flamme! »
Puis, le flux arrivé, lorsqu'enfin les îlots
Eurent caché leurs fronts noirâtres sous les flots,
Mon livre et mes habits jetés sur le rivage,
Je défiais les fils des pêcheurs à la nage,
Et souples, et nerveux, le plaisir dans le cœur,
Nous voilà tous luttant d'audace et de vigueur.
Ainsi je m'élançais, les cheveux à la brise,
Déployant ma poitrine où la vague se brise,
Et par l'onde bercé, doré par l'astre d'or,
Je chantais, je riais, et je chantais encor.

II.

Vers cette même plage, après maintes années,
Je reviens : sur le bord, les feuilles sont fanées;
C'est l'été qui décline et le déclin du jour,
C'est la mer qui descend; les vagues tour à tour
Semblent se lamenter à regret fugitives.
Des goélands aussi que les voix sont plaintives!
L'Océan rétrécit son magique lointain,
Le ciel est abaissé, l'horizon incertain.
Adieu les longs projets et les rêves sans borne!
L'esprit vers le passé se tourne froid et morne;
Sans espoir de retour on quitte chaque lieu,
A tout ce qu'on aimait il faut dire un adieu. —
Mais des arbres touffus qui pendaient sur la grève,
Quels fruits mûrs sont tombés! Aux jours frais de la sève,
J'ai respiré les fleurs, je savoure les fruits.
La mer, en s'éloignant calme, tiède et sans bruits,
Sur l'arène brillante, aux algues, durs feuillages,
La mer a sous mes pas mêlé ses coquillages :
La moisson va s'ouvrir; sur le lit des galets
Tandis que les pêcheurs étendent leurs filets,
Les pieds fins des enfans et des filles alertes
Bientôt seront marqués sur les plages désertes...
O richesses du soir! quand notre soleil fuit,
Arrivent par milliers les soleils de la nuit.

II.

LES ILIENNES.[1]

A M. MICHEL BOUQUET, PEINTRE.

I.

Par un soir de grand deuil, de tous les bords de l'île,
Vers l'église on les vit s'avancer à la file;

Chacune elles avaient leur chapelet en main,
Lentement égréné par le triste chemin;

Jusqu'à terre à longs plis pendait leur cape noire,
Mais leur coiffe brillait blanche comme l'ivoire.

(1) Les *iliens*, les *iliennes*, nom local dont la nuance se perdrait dans le grand mot *insulaire*.

Et c'était en Léon et dans l'Ile-de-Batz,
L'île des grands récifs et des sombres trépas,

Où les sillons des champs sont creusés par les femmes,
Tandis que leurs maris vont sillonner les lames :

Au tomber de la nuit, dans ce funèbre lieu,
Ces femmes allaient donc vers la maison de Dieu.

II.

Bien humble est la chapelle, humble est le cimetière
Où chacune en priant vient chercher une pierre,

Quelque pierre noirâtre avec son bénitier,
Mais vide du cher mort qu'on ne peut oublier;

Car les corps sont absens de ces tombes étranges...
Voici ce qu'à genoux elles lurent, ces anges,

Et de leurs cœurs tombaient des murmures pieux,
L'eau sainte de leurs mains, des larmes de leurs yeux :

« Au capitaine Jean Servet, dans un naufrage,
Mort loin de la Bretagne avec son équipage!

— A Pôl Lévâ, sombré dans l'Inde! — Aux deux Juliens,
Jetés sur le cap Horn et perdus corps et biens! »

Et d'autres noms encor avec leur date sombre,
Disant les lieux de mort, des morts disant le nombre.

Or ces noms, sur les croix déjà presque effacés,
Vivaient en plus d'un cœur fidèlement tracés,

Dans votre souvenir, ô chastes iliennes,
Gémissant et priant sur ces tombes chrétiennes

Pour ceux qui, ballottés dans un lit sans repos,
Parmi les durs cailloux sentent rouler leurs os :

Malheureux dont la voix pleurante vous arrive
Avec les cris du vent, les fracas de la rive!...

III.

Mais voici près de vous, par ce lugubre soir,
D'autres femmes venir sous leur mantelet noir;

Et, leurs bras vers la terre, elles disent : « O veuves,
N'est-il plus dans ce champ bénit de places neuves?

« Nous avons, comme vous, des pierres à poser,
Et nous n'avons, hélas! nulle fosse à creuser.

« Pleurez, veuves! de pleurs inondez cette argile!
Nos pères et nos fils ne viendront plus dans l'île :

« Dans la couche éternelle, on ne voit pas chez nous
Les femmes reposer auprès de leurs époux;

« Mais pour garder leurs noms, apprenez-nous, ô veuves,
S'il n'est plus dans ce champ bénit de places neuves. »

IV.

O rites inspirés, religieux tableaux,
Toujours du sol breton vous surgissez nouveaux!

Après mille récits sur les lieux, sur les choses,
Le poète disait : Mes histoires sont closes...

Et pour semer l'air fort qui vient de l'exalter,
Fervent révélateur, il se prend à chanter.

III.

LES DEUX PROSCRITS.

I.

La trace de leurs pas vit encor sur la grève,
Le toit qui les couvrait sous les ornes s'élève,
Leurs nobles souvenirs ne sont pas effacés,
Leurs pensers font germer et grandir les pensers.

Liberté, quand ton vol descendit sur la terre,
L'homme en son cœur enfant te reçut, vierge austère,
Et toi, de ses instincts lui remettant le choix,
Tu brillas dans ses yeux, tu parlas dans sa voix.
Dès lors, noble au-dessus de toute créature,
Souverain de lui-même et roi de la nature,
Il inventa les arts, il bâtit la cité,
Et s'imposa des lois, filles de l'équité.
Si l'injuste est plus fort, brisant toutes ses chaînes,
Sur les rocs nuageux ombragés par les chênes,
Déesse, tu conduis tes chers indépendans;
Le fusil sur l'épaule et le poignard aux dents,
Pour leur Dieu, leur foyer, pour leurs landes natales,
Ils mourront, ils tûront, rendant balles pour balles,
Et si la terre manque à leur pied libre et fier,
Solitude sans borne, il leur reste la mer,
Leurs flottantes maisons que recouvrent les voiles;

Aux murmures des vents, aux lueurs des étoiles,
Là, tu suivras encor tes croyans, tes héros :
Dans l'orage le fort sait trouver le repos.

II.

En ces temps, liberté, tu désertais nos villes
Toutes rouges de sang; sous les bois, dans les îles,
Les derniers girondins, échappés de prison,
Se cachaient; Condorcet avait bu le poison!
Un d'eux, errant au fond de l'extrême Armorique,
Arriva sur le seuil d'une chapelle antique;
Mais il s'enfuit, troublé par des chants dissolus :
L'homme n'a plus d'asile où Dieu n'habite plus.
Au tomber de la nuit, la mer tranquille et verte,
Devant ses pas lassés, la mer était ouverte;
Seul, debout sur la grève, il rêvait à son sort,
Quand des rochers voisins un prêtre, un vieillard sort;
Puis un bateau, conduit par les anges peut-être,
Glisse entre les récifs pour recevoir le prêtre.
Aussitôt le proscrit : « Mon père, sauvez-moi!
— Entrez, mon fils! Malheur à qui n'aime que soi! »

Et les voilà voguant et le prêtre et le sage :
La lune avec douceur éclairait leur visage.

III.

O rochers de Penn-marh, Glen-nant, sombres îlots,
Cap aimé de la mort, effroi des matelots,
C'est parmi vos écueils que la barque fragile
Au large s'avançait; mais l'aviron agile
Faisait, par ce beau soir, jaillir des lames d'or,
Et la barque avançait, elle avançait encor.
Enfin, à l'horizon quand disparut la côte,
L'aviron s'arrêta sur la mer pleine et haute.
Là vingt autres bateaux, bateaux durs et pesans,
Attendaient, et marins, pêcheurs et paysans,
Tous priaient en silence, assis près de leurs femmes.
Lorsque vers son troupeau vint le pasteur des âmes,
Il dit en élevant sur eux son crucifix :
« Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes fils! »

Rome, j'ai visité tes saintes catacombes,
Les autels des chrétiens primitifs et leurs tombes;
Sous la torche funèbre, un moine m'a conduit
Dans les détours sans fin de l'immense réduit,

Ce temple des martyrs où les enfans du Tibre,
Par Dieu régénérés, trouvaient une âme libre.
Ici, c'est en plein air que l'autel est dressé,
Par la houle et les vents incessamment bercé :
Beau temple universel élevé par Dieu même,
Que seul il peut orner, lui, l'artiste suprême,
De nuages flottans, voiles d'un jour trop pur,
Ou de mille flambeaux dans une nuit d'azur.

Le prêtre a revêtu l'aube sainte, il déploie
Ses ornemens, tissus de fils d'or et de soie;
Le plus jeune pêcheur, au blond saint Jean pareil,
Sur sa base maintient le calice vermeil
Où la lune descend dans un rayon d'opale;
L'encens fume, et ce chant des vingt barques s'exhale :
« Étoile de la mer, salut, Vierge ! » Et la mer,
Orgue immense, accompagne et fait monter dans l'air
Le cantique d'amour, sublimes harmonies
Qu'échangent lentement les plaines infinies.
Le mystère accompli sur l'onde et sous le ciel,
Ceux que devait nourrir le pain spirituel
S'en vinrent en ramant chercher le saint ciboire :
Sous les cheveux pendans et sous la mante noire,
Les lèvres s'avançaient, et tous, les yeux baissés,
Repartaient en chantant par d'autres remplacés...
Mais voici (du matin les blancheurs et les flammes
Conseillaient le départ et de hâter les rames)
Qu'une femme, au vieux prêtre offrant son nouveau-né,
Dit : « Faites-le chrétien ! » Et le prêtre incliné
Bénit l'onde salée, et de sa main ondoie
L'enfant que les parens regardent avec joie...
Ainsi, — vous l'attestez, foi du pays natal,
Grands souvenirs ! — le bien peut échapper au mal !
Le fer devient acier par l'onde et par la flamme !
Le corps se fortifie à la lutte, ainsi l'âme !
Sur le doute expirant revit la piété !
Sous le glaive ton front se dresse, ô liberté !

IV.

Et toi, muet témoin de ces scènes étranges,
Qui croyais voir entr'eux communier les anges,
Poussé par la discorde à ces banquets d'amour,
Bientôt avec le prêtre en un calme séjour,
Proscrit, je te retrouve. Et prêtre et patriote

Partagent le travail du bon fermier, leur hôte.
Le saint vieillard instruit les pâtres, les enfans;
Toi, versant le trésor de tes livres savans,
Tu dis les arts nouveaux, la nouvelle culture,
Et ta leçon paîra la sobre nourriture.
Qu'un mal à soulager vous appelle au dehors,
Vous voilà, médecins et de l'âme et du corps,
Déguisés tous les deux sous un habit rustique,
De partir; mais un bloc de roche granitique,
Une plante marine, un insecte inconnu,
Souvent fixent tes yeux. Le vieillard ingénu,
Disciple en cheveux blancs, apprend, belle âme pure,
Par amour de son Dieu, l'amour de la nature.
Toi-même avec bonheur, comme un doux écolier,
Tu forces ton esprit superbe à se plier;
Tempérant ta raison, loin du monde sensible,
Tu suis l'inspirateur aux champs de l'invisible,
Dans ce qu'il faut comprendre avec le cœur et voir.
O fraternel accord de l'âme et du savoir!
Toi, proscrit du forum, et lui, de son église,
Le niveau du malheur tous deux vous égalise;
Vous avez su trouver, sous un chaume écarté,
La science pieuse avec la liberté;
Tous deux, quand vous passez, la paix sur le visage,
Le sage a l'air d'un prêtre et le prêtre d'un sage.

IV.

LE GARDIEN DU PHARE.

A M. A. DE COURCY.

Enfermé dans sa tour depuis bien des semaines,
A neuf milles en mer, par une sombre nuit,
Comme un maudit exclu des familles humaines,
Le bon gardien chantait pour calmer son ennui.

I.

« Sur un îlot désert, si je vis en sauvage,
Ce n'est point par horreur des choses de notre âge;
Comme un pieux ermite, hélas! seul en ce lieu,
Hélas! je ne suis point venu pour prier Dieu.

II.

Dans une tour de pierre au-dessus de l'abîme
Les hommes ne m'ont pas enfermé pour un crime;

Au juge mon honneur ne doit pas un denier;
Libre, je me suis fait mon propre prisonnier.

III.

C'est pour nourrir ma mère, et mon fils, et ma femme,
Qu'ici, loin des humains, je vis avec mon âme,
Ne voyant que le ciel, ne voyant que la mer,
Et mangeant un pain dur mêlé de sel amer.

IV.

Jour et nuit je n'entends que les âpres rafales
Des vents d'ouest et du nord et les blanches cavales
Qui viennent sur mon roc bondir en hennissant,
Pour reprendre sans fin leur assaut impuissant.

V.

Voici mes compagnons : les cravans, les mouettes,
Les courlis, dont les voix ne sont jamais muettes,
L'immense cormoran qui plane en roi sur eux,
Et les jours de gros temps les poissons monstrueux.

VI.

Je suis moi-même un roi solitaire et bizarre.
Pour remplacer le jour, quand s'allume mon phare,
Il dit : « N'approchez pas! » Redoutable signal!
Quel drapeau fut jamais plus fort que mon fanal?

VII.

Tel est mon sort étrange. Et pourtant, je m'en vante,
Je suis l'amour de ceux dont je fais l'épouvante;
Voyant leurs vaisseaux fuir, je murmure : C'est bien!
Ils vont, sauvés par moi, prier pour le gardien.

VIII.

Ainsi mes tristes nuits passent. Dans la journée
Je tiens ma longue-vue avec bonheur tournée
Vers la pauvre maison où tout ce qui m'est cher
Tourne aussi son regard et son cœur vers la mer.

IX.

Quand pourrai-je les voir? — Ce matin, mon vieux père
Disait, en abordant le bateau d'un douanier :

Sans peur laissez la clé dans la serrure... A terre!
Des bras vous sont ouverts là-bas, bon prisonnier. »

V.

LE MIEL DU CHÊNE.

A M. E. VALMORE.

Un chanteur inconnu (l'écho de la bruyère
Seul entendit sa voix mystérieuse et fière)
Ainsi nous raconta par quel charmant hasard,
Ami de la nature, il avait trouvé l'art.

« Je parcourais les bois cherchant la poésie, —
Et de graves pensers, la libre fantaisie,
Tour à tour m'entraînaient, — aux concerts des oiseaux,
Au bruit plaintif du fleuve à travers les roseaux,
Surtout à la chanson joyeuse de l'abeille,
Qui, d'un trait s'élançant d'une coupe vermeille,
Effleurait mes cheveux, et, murmurante encor,
Avide se plongeait dans un calice d'or;
Puis arômes, couleurs, bruits vagues et sans nombre,
Et les jeux variés du soleil et de l'ombre!
Mais toujours par l'abeille errante autour de moi
Mon cœur se laissait prendre, et, sans savoir pourquoi,
Rêveur, je la suivis dans son vol circulaire,
Des fleurs de l'aubépine au chêne séculaire,
Où mille de ses sœurs, voyageuses du ciel,
Bruissaient, frémissaient, plus blondes que leur miel.
Autour du vieux géant, c'était depuis l'aurore
Comme un réseau mobile, un nuage sonore,
S'ouvrant, se refermant sous le ciel azuré
Et le tranquille abri de son chêne sacré.
En abeille de l'art, j'entrai dans le nuage
Pour admirer l'essaim travailleur et sauvage.
Dans le corps du grand arbre était caché son nid
Savant, tel que jamais l'art humain n'en bâtit;
Une lente liqueur s'écoulait de l'écorce.
— Oh! dis-je émerveillé, la douceur dans la force!
Dans un symbole clair je trouve l'art écrit;
Sois plus tendre, ô mon cœur! plus fort, ô mon esprit!
Telle est la poésie et nourrissante et saine :
C'est un rayon de miel, mais du miel dans un chêne. »

A. BRIZEUX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1855.

C'est une lutte étrange en vérité qui se poursuit aujourd'hui. Elle a le sort des grandes questions, toujours difficiles à définir et à préciser, et dont néanmoins tout le monde aperçoit la gravité. Née d'un instinct universel de conservation, impliquant les intérêts les plus essentiels, commune au fond à tous les peuples et inégalement soutenue par les divers gouvernemens, elle se ressent de cette complication d'élémens et de ces différences de position. Elle a ses incidens, qui sont les faits de la guerre et les négociations de la diplomatie; elle a son caractère général, qui se maintient à travers tout. Aujourd'hui comme il y a six mois, comme il y a un an, c'est une grande question de sécurité publique, et si l'évidente nécessité de la lutte actuelle avait besoin d'être démontrée, elle se révélerait tout entière dans les difficultés que rencontre la politique occidentale. Qu'on examine bien en effet : voici une puissance qui touche au nord et au midi, et qui compte une population de soixante-dix millions d'hommes; elle dispose de la force morale la plus considérable qui soit au monde, la force religieuse; elle a des citadelles qui ne seront point inexpugnables sans doute, mais devant lesquelles nos armées sont arrêtées depuis dix mois. Au nord, la plus immense flotte qui ait sillonné les mers cherche le point vulnérable où frapper ce vaste corps, et ne paraît pas l'avoir trouvé jusqu'ici. Par ses mille moyens d'influence et d'intimidation, cette puissance est parvenue à se faire un rempart de l'immobilité de l'Allemagne; elle réduit la Prusse à l'inertie, elle paralyse l'Autriche. N'y a-t-il point dans tous ces faits la justification la plus éclatante de la résolution de la France et de l'Angleterre?

Dans l'Europe telle que la civilisation l'a faite, il n'y a point de place évidemment pour une domination toujours en expectative, pour une prépondérance toujours menaçante, qui peut mettre à la première occasion tout un continent dans l'alternative de subir le joug ou de prendre les armes.

Quand on cherche à exciter certaines méfiances ou certaines susceptibilités jalouses dans quelques pays, en représentant l'ambition de la France et de l'Angleterre comme aussi menaçante que l'ambition russe, cela peut être habile et n'a rien que de superficiel. On oublie que ce qu'on nomme l'ambition de l'Angleterre et de la France est neutralisé par la divergence de leur politique et de leurs intérêts sur le continent, et que le jour où les deux pays toucheront le but auquel ils tendent dans le conflit actuel, l'équilibre de l'Europe trouvera sa garantie dans cette divergence même. Qu'on suppose au contraire la Russie victorieuse, qui peut dire que l'équilibre de l'Europe existe encore? L'Allemagne aura le degré d'indépendance que permettra le tsar. Ce n'est pas la Saxe et la Bavière apparemment qui réussiront là où la France et l'Angleterre auraient échoué. Il n'y aura plus qu'une puissance irrésistible et dominante. Ainsi apparaît encore la question à l'issue de la phase diplomatique qu'elle vient de traverser sans y trouver un dénoûment. Après comme avant, pour l'Angleterre et pour la France, c'est la paix à conquérir, une paix juste et forte qui laisse le continent rassuré et préservé.

Que le triste dénoûment des conférences de Vienne ait amené des résultats assez inattendus et créé des germes de difficultés en Europe, cela n'est point douteux : il a compliqué la guerre, il a modifié dans une certaine mesure les rapports de l'Angleterre et de la France, sinon avec l'Allemagne tout entière, du moins avec l'Autriche; mais l'objet réel de la lutte n'est point changé, et la situation respective de la Russie et des puissances occidentales reste parfaitement dessinée par les dernières négociations qui ont eu lieu. Tout l'intérêt aujourd'hui est dans cette situation et dans le vrai caractère de cette phase nouvelle qui commence. Ce qui arrivera désormais, nul ne peut le dire. Une seule chose est certaine, c'est que si la paix n'a point été faite à Vienne, cela tient uniquement au refus invincible de la Russie de souscrire à la condition essentielle. La politique du cabinet de Pétersbourg s'est montrée là ce qu'elle est toujours, habile et obstinée, persistante et évasive. Aussi ne saurions-nous admettre l'illusion d'un des premiers publicistes de la Russie qui juge à son tour les événemens de la guerre actuelle dans une correspondance d'un intérêt réel, quoiqu'elle soit parfaitement russe. Aux yeux de ce publiciste, la Russie soutient une guerre défensive pour son indépendance politique comme puissance de premier ordre, tandis que l'Angleterre et la France ont entrepris une guerre agressive pour conquérir de grands avantages... Si la paix n'a pu être conclue à Vienne, c'est qu'après avoir surexcité l'esprit public dans leur pays respectif, les cabinets anglais et français ont cru avoir besoin de quelque triomphe éclatant qui parlât à l'imagination populaire... La raison sur laquelle on s'est fondé pour exiger la limitation des forces navales russes est une raison chimérique; la Russie ne peut songer à aller à Constantinople, car cette conquête l'entraînerait dans une guerre longue et acharnée avec toute l'Europe, et ne ferait que lui susciter des embarras intérieurs. Dès lors les craintes que les puissances occidentales simulent sur ce point n'ont pu avoir d'autre objet que de justifier leurs prétentions aux yeux du monde, en rejetant sur la Russie l'odieux d'une guerre qui a déjà imposé tant de sacrifices... En réalité, lorsqu'ils se

sont obstinés à réclamer la limitation de la flotte russe, les cabinets de Londres et de Paris ont voulu donner le change à l'opinion publique de l'Europe, en représentant comme une nécessité générale ce qui n'était qu'une exigence réelle ou supposée de leur politique de circonstance... — Nous n'irons pas plus loin dans cette analyse. Il y a dans ces paroles d'un homme distingué des confusions singulières bien des fois dissipées, et qui ne restent pas moins encore maintenant l'artifice à l'aide duquel la diplomatie russe s'efforce de gagner des adhésions en Allemagne. On dirait d'après cela que dans cette malheureuse guerre c'est l'Occident qui est l'agresseur, tandis que la Russie s'est vue réduite à défendre son indépendance menacée. C'est tout simplement oublier comment la guerre a commencé, comment les principautés ont été envahies, comment la politique tout entière de la Russie a pris son vrai sens par la divulgation des vues de l'empereur Nicolas sur l'Orient. Or, la guerre une fois acceptée par l'Occident, et elle ne pouvait point ne pas l'être, quel autre moyen restait-il à l'Angleterre et à la France que de chercher les conditions d'une paix moins précaire, moins livrée au caprice d'une grande ambition? Ce n'était point une agression de leur part, c'était un acte de défense publique, et même encore aujourd'hui la guerre n'a point d'autre caractère; seulement elle a dû créer des nécessités nouvelles et redoubler de gravité en proportion de la résistance de la Russie.

Quand on dit que la France et l'Angleterre, dans la paix qu'elles sont disposées à conclure, cherchent avant tout une satisfaction pour leurs susceptibilités et leur fierté nationale, parle-t-on sérieusement?... Ne seraient-ce point là aussi apparemment des élémens de la politique? Est-ce que le poids des sacrifices accomplis ne pèse point dans la balance des résolutions des cabinets? En définitive cependant tel n'est point le mobile des puissances occidentales. Elles ne ressentent pour leur part aucune animosité nationale à l'égard de la Russie; elles n'éprouvent pas le besoin d'une stérile victoire de plus. Pour elles, la lutte actuelle est une guerre toute politique, qui n'aurait aucun sens, qui ne serait qu'un sanglant caprice, si elle ne devait aboutir à cette condition invariable posée dès le premier jour : la cessation de la prépondérance russe en Orient. De là est né le projet de limitation des forces navales du tsar dans la Mer-Noire, projet qui n'est nullement une simple satisfaction d'amour-propre, qui est au contraire l'expression réfléchie d'une nécessité politique. — Mais, objecte-t-on, d'un côté, la Russie ne menace point Constantinople, et dès lors cette condition est gratuitement humiliante; — de l'autre, le cabinet de Pétersbourg a fait toutes les concessions compatibles avec sa dignité pour arriver au but que se sont proposé les puissances occidentales. — Qu'y a-t-il d'exact dans ces assertions? Si l'on parle d'une conquête matérielle et immédiate de Constantinople, il se peut en effet que la Russie en comprenne l'impossibilité. Seulement on restreint d'une façon singulière, il nous semble, la pensée des puissances occidentales, quand on place uniquement la question dans la capitale du Bosphore. Il s'agit d'une bien autre conquête, de cette conquête morale dont parlait M. de Nesselrode il y a vingt-cinq ans déjà, qui consiste à envelopper de tous côtés l'Orient, à prendre des clés de position, suivant le langage du chancelier de Russie, à tenir l'existence de l'empire ottoman à la merci des tsars,

en un mot, à exercer la domination sans en avoir les charges et les responsabilités. C'est cette conquête que l'Angleterre et la France ont eu en vue de faire cesser. A leurs yeux, Sébastopol est une de ces clés de position dont parlait M. de Nesselrode; la flotte russe est un moyen d'aller frapper périodiquement à la porte de l'empire ottoman pour l'ébranler. Voilà pourquoi les puissances occidentales ont persisté à réclamer une garantie qui était la sanction de leurs efforts, en même temps qu'elle allait droit au but de la guerre.

Maintenant quelle est la valeur réelle des concessions de la Russie? Nous touchons ici à une question qui conduit aux incidens les plus actuels. On ne saurait méconnaître sans doute la portée des concessions que la Russie a faites à Vienne. Elle a abandonné des traités qui devaient avoir du prix pour elle, puisqu'ils représentaient une politique séculaire; elle a laissé substituer la garantie collective de l'Europe à son protectorat exclusif dans les principautés; elle s'est désistée de sa jalouse surveillance sur le Danube. — Il faut bien s'entendre cependant et démêler le réel mobile du cabinet de Pétersbourg. Qu'on remarque d'abord un fait : la Russie a cédé sur tous les points qui désintéressaient l'Allemagne; elle a opposé une résistance invincible à la seule condition qui fût véritablement anglo-française, c'est-à-dire qu'elle s'est empressée de donner satisfaction à l'Allemagne, qui n'a pris aucune part à la lutte, et dont elle avait besoin de s'assurer la neutralité, tandis qu'elle s'est refusée à toute transaction sérieuse sur le point essentiel avec les deux puissances qui avaient seules le droit de revendiquer le prix de la guerre. On peut voir ici, ce nous semble, la pensée réelle de la Russie. Le cabinet de Pétersbourg a achevé de dévoiler sa tactique en offrant, comme on sait, à l'Allemagne le maintien de ses concessions, quelle que soit désormais l'issue de la guerre. Quant à ce qu'il peut y avoir de sérieux dans cette déclaration, on nous permettra de faire observer que l'Allemagne a là une garantie assez fragile. Si la Russie en effet était victorieuse, c'est elle qui se chargerait d'interpréter ces conditions qu'elle offre de maintenir aujourd'hui; si les puissances occidentales, au contraire, conduisent la guerre à bonne fin, comme il faut le croire, elles ne règleront point sans doute leurs légitimes exigences sur les prétentions du roi Frédéric-Guillaume, en sorte que l'offre de la Russie reste un leurre parfait. C'est avec cela cependant que le cabinet de Pétersbourg est parvenu à rejeter plus que jamais l'Allemagne dans son immobilité; il y a mis une habileté que nous ne contestons pas. Il a réussi dans une certaine mesure, non-seulement auprès de la Prusse, dont la conviction n'est point, on le sait, difficile à former, mais encore auprès de l'Autriche, et s'il a réussi, il affecte peut-être encore plus d'avoir atteint son but.

A peine la nouvelle situation de l'Autriche s'est-elle dessinée, le cabinet de Pétersbourg s'est hâté de donner son assentiment à tous les actes du gouvernement de l'empereur François-Joseph; il a souscrit à tout ce qu'a fait l'Autriche, et il n'a point dépendu, à ce qu'il semble, du prince Gortchakof, que les relations nouvelles des deux empires ne fussent représentées sous l'apparence d'une véritable intimité. Le prince Gortchakof, on peut s'en souvenir, est le diplomate qui faisait l'an dernier des ouvertures au ministre

de France à Stuttgart pour détacher le cabinet de Paris de l'Angleterre. Il avait pris hardiment l'initiative de cette démarche, à ce qu'on assure; il ne fut point désapprouvé à Pétersbourg. Bien au contraire, il fut appelé peu après à Vienne pour remplacer M. de Meyendorf, et c'est lui qui a conduit les affaires de la Russie en Autriche depuis cette époque. Le prince Gortchakof a fait récemment un voyage dans divers états allemands, et il n'a rien négligé pour laisser croire qu'il était sûr de la neutralité de l'Autriche, et même au besoin de son concours. Il a parlé beaucoup des nombreuses audiences qu'il aurait obtenues dans ces derniers temps de l'empereur François-Joseph, de son influence sur le souverain de l'Autriche, influence qui aurait donné cinq cent mille baïonnettes à la Russie; mais comme tous les succès, même les succès diplomatiques, ont leur revers, le prince Gortchakof parait avoir eu à essuyer dans une circonstance récente quelque petite rectification au sujet de l'une de ses versions. En fait, L'Autriche n'est point absolument dans les dispositions que lui attribue le ministre russe. Elle n'a point certainement adopté une ligne de conduite en rapport avec ses engagemens et telle qu'on était en droit de l'attendre; elle tient cependant à ne point se séparer des puissances occidentales. Elle l'a prouvé dans une circonstance qui remonte à peu de jours. La Russie en effet a offert au cabinet de Vienne de lui concéder les quatre garanties qui ont été discutées dans les conférences, s'il voulait se détacher de l'Occident. L'Autriche est restée fidèle au traité du 2 décembre après s'être assurée sans doute qu'aux yeux des deux autres puissances l'alliance n'avait point cessé d'exister. Ce traité du 2 décembre, si peu de bonheur qu'il ait eu, reste donc encore un dernier lien entre ceux qui l'ont conclu, et s'il ne fait point de l'Autriche l'alliée active de la France et de l'Angleterre, il la tient du moins à distance de la Russie.

L'Autriche avait, d'un autre côté, à régler sa situation vis-à-vis de l'Allemagne, et ici elle rencontrait la Prusse, qui ne reconnait ni le traité du 2 décembre, ni l'œuvre de la conférence. De là des débats diplomatiques qui ont fini par une résolution de la diète de Francfort. Par sa décision, la diète remercie l'Autriche des efforts qu'elle a faits en faveur de la paix; elle déclare que dans la situation des choses la confédération n'a point à prendre de nouveaux engagemens, et elle maintient la mise en état de guerre des contingens fédéraux. L'Autriche aurait voulu sans doute que la diète s'engageât plus formellement en faveur des quatre garanties; la Prusse de son côté, aidée de la Russie, aurait voulu que l'assemblée de Francfort se prononçât en faveur d'une neutralité complète en faisant cesser la mise en état de guerre. Ce n'est donc une victoire pour personne. La politique allemande reste aujourd'hui ce qu'elle était précédemment. Si la Prusse jusqu'à présent n'est point sortie d'une inertie systématique, on comprend qu'elle soit moins que jamais disposée aujourd'hui à prendre un rôle actif. Elle serait même plutôt prête à s'affranchir tout à fait des obligations très peu compromettantes qu'elle avait contractées à l'origine. C'est là du moins le sens d'une dépêche récente de M. de Manteuffel, certes plus favorable à la Russie qu'aux puissances occidentales. En présence de ces dispositions du cabinet de Berlin, quelle peut être la signification du voyage que le prince de Prusse vient de faire à Pétersbourg? Le prince de Prusse, on le sait, est le frère du roi Frédéric-Guillaume et de l'impératrice-mère de Russie, veuve du tsar

Nicolas; il est d'ailleurs resté toujours plus favorable à la politique de l'Occident qu'on ne l'est à Berlin. Il n'est point impossible que sa sœur, en exprimant le désir de le voir à Pétersbourg, n'ait espéré exercer sur son esprit quelque influence; mais avant de partir, le prince de Prusse a tenu, dit-on, à bien établir sa position une fois de plus. Il n'a jamais caché les sentimens qui le lient à la reine d'Angleterre et au prince Albert, de telle sorte que si la politique se mêlait à ce voyage de famille, le prince de Prusse ne pourrait évidemment qu'engager le cabinet de Pétersbourg à faire des concessions de nature à rouvrir quelque perspective de paix. Le roi lui-même, au reste, aurait chargé son frère d'agir dans ce sens. Ainsi on voit les principaux traits de la situation actuelle de l'Europe : toute action de la diplomatie est suspendue, la guerre se poursuit, et si les puissances occidentales multiplient leurs efforts, la Russie elle-même ne néglige rien pour augmenter ses armées en Crimée, pour retenir l'Allemagne dans la neutralité, pour prolonger enfin sa résistance par tous les moyens.

Au milieu de cet ensemble d'incidens, il est un fait curieux à plus d'un titre : c'est l'attention que la Russie semble porter sur la Pologne. L'empereur Alexandre II aurait eu, dit-on, le projet de reconstituer la Pologne en royaume indépendant. La difficulté était qu'un royaume indépendant entraînait une armée indépendante, et qu'une armée indépendante pourrait bien sans doute suivre les exemples de 1830. On s'est arrêté pour le moment à des améliorations plus inoffensives. Un ministère polonais serait créé à Varsovie, la langue polonaise serait rétablie dans l'administration, dans l'enseignement, dans les tribunaux. La Russie ne se borne point là. Des émissaires auraient été envoyés, à ce qu'on prétend, dans les divers foyers d'émigration, pour engager les émigrés à demander l'autorisation de rentrer dans leur patrie. En un mot, il y a un effort de la Russie pour se rattacher ce noble et malheureux pays. La question est de savoir jusqu'à quel point ces tentatives réussiront.

Quelque suffisante que soit la guerre pour absorber l'attention des pays qui s'y trouvent engagés, le gouvernement anglais cependant n'est point au bout de ses épreuves intérieures. C'est bien encore un effet de la guerre sans doute; mais ici la guerre n'est pour les partis qu'un prétexte, qu'une occasion. Lord John Russell a définitivement donné sa démission à la suite des débats qui ont eu lieu dans le parlement au sujet de sa coopération aux conférences de Vienne, et il est remplacé par sir W. Molesvorth. Au premier moment, lord John Russell paraissait dans l'intention de tenir tête à l'orage soulevé par ses révélations sur les propositions autrichiennes; mais il s'est trouvé que quelques membres du gouvernement n'ayant point entrée au conseil ont manifesté des dispositions qui lui étaient peu favorables, et alors il s'est démis de ses fonctions. Il est assez difficile encore de savoir si ce sera une force ou une faiblesse pour le cabinet. Toujours est-il que la retraite de lord John Russell rendait désormais sans objet la motion de sir Edouard Bulwer Lytton, principalement dirigée contre l'ancien plénipotentiaire anglais à Vienne. Le ministère n'a point eu pour cela une vie plus tranquille. Il échappait à peine à la motion de sir Edouard Bulwer Lytton, qu'il venait se heurter à la motion de M. Roebuck sur l'enquête. La proposition de M. Roebuck, il faut le dire, venait un peu tard tuer un cabinet

mort déjà depuis quelques mois, celui de lord Aberdeen. Aussi lord Palmerston a-t-il facilement triomphé dans ce nouvel assaut, bien que son triomphe n'ait pas duré longtemps. Le lendemain, en effet, le ministère obtenait à peine une majorité de 3 voix dans le vote de la garantie de l'emprunt turc. L'existence du cabinet anglais, on le voit, ne laisse point d'être laborieuse, et il finirait sans doute par disparaître dans quelque discussion imprévue, si la session n'arrivait heureusement à son terme.

Quant à la France, tout suit son cours paisible, et l'incident le plus remarquable à coup sûr est le succès du dernier emprunt, qui atteindrait un chiffre de plus de 3 milliards de francs. Si quelque chose peut offrir la mesure du mouvement politique en France, c'est l'indifférence au milieu de laquelle viennent de s'accomplir les élections municipales. Il est vrai qu'on a diminué le prix qui s'attache à ces fonctions locales en diminuant leurs prérogatives. Il n'est pas moins vrai que presque partout les électeurs ont manqué; il y a eu même des localités où il ne s'est trouvé guère plus d'électeurs que de candidats : triste symptôme assurément de ce qui existe de vie politique! L'attention n'est plus là aujourd'hui; elle se tourne vers l'industrie, vers les entreprises matérielles, vers tout ce qui rapporte de l'argent. Chaque jour, on constate les progrès du commerce, de la fortune publique. Hier encore c'étaient les chemins de fer, dont les recettes ont notablement augmenté depuis un an. Une publication récente de ce genre était relative à l'Angleterre; elle révélait les effets de la liberté commerciale; ces effets sont immenses. Ne remarque-t-on pas cependant un singulier abus qu'on commet à chaque instant, et qui consiste à tirer de ces données de la vie matérielle des inductions sur la vie politique et morale, ou plutôt à faire de ce mouvement de la richesse l'image même de l'existence d'un pays?

Ce n'est point là un fait isolé et indifférent, il se lie à un mouvement plus général et devient l'expression de tendances presque universelles. Pour bien des hommes de ce siècle, la civilisation se réduit à une combinaison économique. Il s'agit de régler cette combinaison de manière à ce qu'elle produise le plus possible et enfante une colossale fortune. Le chiffre des recettes donnera désormais la mesure de nos progrès. C'est une sorte de matérialisation croissante de la société. On ne saurait méconnaître la marche lente, graduelle et terrible de ces tendances. Il y a des idées qui effrayaient autrefois, quand elles prenaient l'habit d'une religion nouvelle ou d'une doctrine sacerdotale; elles ont su dépouiller leur costume excentrique, et elles ont fait leur chemin : elles règnent partout. Le socialisme, on n'en veut point sans doute, le mot épouvante; la chose elle-même, on s'en accommode. La morale se réduit à un calcul de bien-être; le droit, c'est l'utilité; le devoir, c'est ce qui procure un avantage ou une jouissance; tous les ressorts intimes de l'âme humaine cèdent au tout-puissant ressort de l'intérêt. Ainsi parlait à peu près, il y a plus de dix ans déjà, un homme d'un esprit rare, M. Alexandre Vinet, dans un fragment qui porte ce titre singulier : *Notre époque est-elle, sous le rapport de la franchise, en progrès sur les précédentes?* M. Vinet était, comme on sait, un professeur du canton de Vaud. Il n'était point de cette littérature française réfugiée au dehors dont on a écrit l'histoire; il appartenait à ce petit monde intellectuel qui s'est perpétué en Suisse, qui a

sa vie propre et son originalité; il était le moraliste et le critique de ce monde dont Töpffer était le romancier et l'humoriste. Esprit ingénieux et pénétrant, talent grave et sincère, M. Vinet a parcouru tous les sujets, et aujourd'hui encore quelques-uns de ses fragmens, recueillis avec soin, forment sans effort tout un traité sur *l'Éducation, la Famille et la Société*. Le théologien, le protestant ne disparait pas toujours dans l'auteur; il se montre à peine cependant, et quand il dit qu'il va faire de la métaphysique, il ne faudrait pas le prendre au mot. M. Vinet médite, observe en moraliste, analyse tous les secrets de la vie sociale, de la vie intellectuelle ou de la vie intime, et ici le profond sentiment chrétien n'est qu'une lumière de plus qui guide l'auteur dans l'étude de tous ces problèmes. C'est ainsi que M. Vinet a fait de ses œuvres un cours de morale et de littérature où la finesse de l'esprit s'allie à la droiture du jugement. Tous ces fragmens réunis aujourd'hui en sont une preuve de plus. Qu'il écrive un morceau charmant sur *l'habitude*, qu'il parle de la démocratie, du socialisme, de l'instruction populaire, qu'il trace tout un petit traité d'éducation pratique vraie opposée à l'éducation mondaine à propos des lettres de lord Chesterfield, c'est toujours le même esprit abondant en aperçus, et toutes ces pages vont au même but. Il y a surtout dans ces fragmens un sentiment profond du seul remède peut-être qui reste à la société contemporaine : c'est une vigoureuse éducation intérieure. Chose étrange, jamais le monde ne compta plus de sauveurs, plus de réformateurs occupés à faire leurs expériences sur la société; ils veulent travailler à l'éducation morale de la société, qui est un être de raison fort commode, et ils n'oublient qu'eux-mêmes. Ils ne remarquent pas que la société sera ce qu'ils seront. Aujourd'hui c'est l'individualité même de l'homme qui est atteinte, et c'est cette individualité que l'éducation intérieure seule recompose, en lui donnant pour appui la conscience virile de tous les devoirs et l'instinct de toutes les choses morales.

La vie de notre temps est pleine d'incidens inattendus et de contrastes; elle a amené de singuliers rapprochemens intellectuels, et de tous ces rapprochemens il n'en est point de plus curieux que celui qui a fait de M. Henri Heine, de l'auteur des *Reisebilder*, presque un écrivain français, aussi recherché, aussi goûté que les premiers de nos écrivains. Ce n'est pas que M. Henri Heine ait cessé d'être Allemand, il l'est toujours par l'esprit et par l'imagination : même quand il recueille l'ironie de Voltaire, c'est pour la transformer et lui donner une couleur allemande; mais il a tant vécu en France, que son étincelant et vigoureux génie s'empreint d'une double originalité, et que ses œuvres sont désormais des deux pays. Naguère encore c'était le prosateur, c'était l'analyste de toutes les révolutions de l'intelligence germanique, l'observateur de l'état social de la France, que naturalisait définitivement parmi nous la publication nouvelle des livres de *l'Allemagne* et de *Lutèce*. Aujourd'hui le poète a son tour. Si le poète n'est point absolument tout entier dans les *Poèmes et Légendes*, il s'y trouve dans ses œuvres principales, dans tous ces fragmens dont le premier remonte à 1816, dont le dernier date d'un an à peine et s'appelle *le Livre de Lazare*. C'est à coup sûr l'œuvre de la plus puissante nature poétique de l'Allemagne depuis Goethe. M. Henri Heine a cela de particulier, qu'il n'est d'aucune des écoles littéraires qui ont régné au-delà du Rhin; il compose tout seul son école,

heureusement. Quel est donc son culte, quelle est son inspiration? — Qui pourrait saisir le fond de ce génie capricieux et plein de contrastes? Tout se mêle en lui. Il se met avec une impitoyable verve à flageller les romantiques, à bafouer les reconstructeurs du moyen âge; au besoin, il ira tirer par la barbe le vieil empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse dans son tombeau, pour montrer qu'il est bien mort, et cependant nul mieux que l'auteur du *Livre des Chants* ne sait raviver les sources de la poésie légendaire, et s'inspirer des souvenirs et des traditions. On dirait parfois un adorateur des dieux grecs qui regrette leur défaite, qui s'éprend de leur « bon droit parfumé d'ambroisie, » et tout à côté il fera monter à l'horizon l'image du Sauveur du monde, de Christus vêtu d'une robe blanche flottante, portant un soleil flamboyant à la place du cœur, et versant la pourpre de son sang réconciliateur sur les hommes. M. Henri Heine est plein d'inspirations idéales, et à chaque instant il outrage l'idéal. Il pousse jusqu'à la crudité l'instinct de la réalité, l'incrédulité aux choses surnaturelles, et le voilà se complaisant à réveiller dans ses vers la légion des elfes, des nixes et des kobolds, menant avec une gaieté mélancolique les rondes nocturnes aux pâles rayons de la lune. Il chante enfin l'avenir, l'humanité et ses transformations, et aussitôt vous allez le voir faire la plus sanglante, la plus burlesque parodie des tribuns et des révolutionnaires.

Comment donc expliquer ce poète? C'est une imagination étrange livrée tout entière à la déesse de la fantaisie et de l'ironie. « Rêve d'une nuit d'été, dit-il, ma chanson est sans but, oui, sans but, comme l'amour, comme la vie, comme la création... » Ainsi va ce poète saisissant et cruel, faisant de ses vers tantôt une légende comme dans le *Romancero*, tantôt une satire digne d'Aristophane comme dans *Germania*, tantôt un conte merveilleux comme dans *Atta-Troll*, tantôt une élégie passionnée comme dans l'*Intermezzo*. Il mêle le fantastique et le réel, la sensibilité et l'ironie, la grâce et l'impiété; il raille toujours surtout : il raille les dieux qui s'en vont et les dieux qui viennent, le ciel et la terre; il raille ce scepticisme lui-même dont il est enivré, et sa poésie laisse une indéfinissable impression d'inquiétude et de séduction. Vous souvenez-vous de la forêt enchantée du Tasse? Là se mêlent les sphinx et les chimères. Sous les pas de Renaud, les fleurs s'épanouissent; le miel coule du sein des arbres d'où le sang jaillira tout à l'heure. Partout s'élève une bizarre harmonie de chants et de plaintes; du tronc des chênes et des myrtes s'échappent des femmes éblouissantes de beauté, puis tout à coup ces femmes deviennent des cyclopes affreux, et la ronde fantastique commence pour se dissiper bientôt. Il en est un peu ainsi de la poésie de M. Heine. Lui-même, le poète allemand, il le dit de ses vers dans le prélude de l'*Intermezzo :* « C'est l'antique forêt aux enchantemens! » C'est la forêt où se touchent l'amour et la mort, où veille le sphinx, « d'un aspect à la fois effrayant et attrayant. » Seulement, pour dissiper ces enchantemens, il suffit à Renaud de dire une bonne parole, de purifier sa lèvre des philtres d'Armide, et le ciel reprit sa sérénité, la forêt n'offrit plus qu'une opulente et fraîche verdure. L'Armide de M. Henri Heine, c'est l'ironie; elle garde jalousement la porte de cet empire enchanté où le poète se croit roi et maître parce qu'il y prodigue un merveilleux génie, et où il n'est pourtant que le premier esclave de cette charmante et implacable déesse qu'il a

trop invoquée. Pour le poète comme pour son œuvre, ne serait-ce pas une heure plus féconde que celle où il aurait, lui aussi, sa bonne parole, et où il céderait à cet élan mystérieux d'un cœur préparé par la souffrance à tout comprendre et à tout respecter?

La politique, hélas! n'a point les enchantemens de la poésie. Ses difformités et ses désastres ne sont point des fictions. Quand le fantastique intervient ici, c'est la réalité qui en souffre, c'est l'existence d'un pays qui est atteinte. Ainsi en est-il de l'Espagne, dont la situation est loin de s'améliorer. La détresse financière, des désordres de diverse nature envahissant les provinces, des pouvoirs qui s'affaiblissent, une rupture à peu près ouverte avec Rome, une lassitude universelle, tel est le résumé de l'état de la Péninsule.

L'assemblée constituante vient pour le moment de suspendre ses travaux, qu'elle ne parait devoir reprendre qu'au mois d'octobre, à moins de circonstances graves. Le congrès de Madrid n'est point mort sans doute légalement. Ce serait beaucoup dire cependant que de le représenter désormais comme très vivant. Les cortès espagnoles se voient menacées d'un discrédit chaque jour croissant, et rien n'est plus naturel malheureusement que ce discrédit. Il y a plus de huit mois déjà que l'assemblée réunie à Madrid le 8 novembre 1854 a commencé ses travaux. Qu'a-t-elle fait pour le bien de l'Espagne? Elle a tout mis en doute, elle a soulevé les questions les plus périlleuses; elle n'a réussi, dans ce long espace de temps, qu'à discuter les bases d'une constitution qui n'est encore qu'une œuvre informe, et à voter une loi, — la loi de désamortissement, — qui aboutit en ce moment à l'interruption des rapports diplomatiques entre l'Espagne et le saint-siége. Ce n'est pas que le congrès de Madrid n'ait multiplié les discussions et les votes: il a approuvé jusqu'ici quatre-vingt-onze lois; mais sur ce nombre il y a presque une moitié consacrée à satisfaire des intérêts personnels, à décerner des pensions, des récompenses à tous ceux qui ont trempé dans une insurrection quelconque depuis plusieurs années. L'esprit politique de cette assemblée, on peut le voir à nu dans quelques mesures votées précipitamment avant l'interruption des séances législatives, lorsque les députés n'étaient plus même en nombre suffisant. Une loi compte comme temps de service effectif aux employés destitués depuis 1843 les onze années qu'ils ont passées dans l'inactivité, d'où il résulte que quand il viendra un gouvernement modéré, il aura autant de droits à prendre la même mesure à l'égard des fonctionnaires révoqués par la révolution de 1854. On voit où cela peut conduire les finances espagnoles, déjà en si bonne situation! Une autre loi n'est pas moins étrange: elle accorde des récompenses à ceux qui ont été déportés aux Philippines à la suite des émeutes de 1848. Or le gouvernement agissait alors en vertu de pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été confiés par les cortès, et il a rendu compte de l'usage qu'il avait fait de ces pouvoirs à des cortès régulières, en sorte que la loi actuelle est tout simplement une prime donnée à l'insurrection. C'est à ces tristes œuvres que le congrès a consacré les derniers momens de sa session, lorsque l'Espagne est sans lois administratives, lorsque le gouvernement est réduit à tous les expédiens pour se procurer des ressources financières. Chose à observer, l'assemblée n'a mis guère plus de temps avant sa séparation pour voter le budget que pour voter une récompense à un insurgé.

Lorsque ce malheureux esprit a constamment dominé dans les cortès malgré les efforts de quelques hommes de courage et de talent comme MM. Rios Rosas et Nocedal, lorsqu'une semblable politique, disons-nous, est suivie par les législateurs de l'Espagne, faut-il s'étonner qu'elle ait ses conséquences naturelles, et que l'anarchie gagne le pays? C'est du vote de la loi de désamortissement qu'est née l'insurrection carliste. Les premiers mouvemens de l'Aragon ont été comprimés il est vrai; mais chaque jour des bandes se montrent sur divers points. Celle du *cabecilla* Marsal, qui s'est levée dans la Catalogne, est probablement beaucoup moins battue que ne le disent les bulletins, et récemment encore les factieux sous les ordres des frères Hierro arrêtaient le courrier de France au cœur même de la Castille. Si l'on veut d'ailleurs apprécier le danger de ces insurrections, on n'a qu'à voir comment en usent les autorités. En vertu d'un *bando* du capitaine-général de la Castille, tout individu qui ne signalera pas à l'autorité le passage des carlistes est passible d'une amende qui varie de 500 à 2,000 réaux, suivant l'importance de la population. Les membres des municipalités qui négligeront de donner cet avis passeront devant une commission militaire; les médecins et curés qui prêteront leurs secours matériels ou spirituels aux carlistes seront considérés comme receleurs ou complices. En réalité, l'insurrection carliste n'a point cessé d'être un danger. Puis est venue l'agitation ouvrière de Barcelone, qui s'est manifestée par d'effroyables crimes. Ces désordres se sont apaisés un moment, les ouvriers sont rentrés dans leurs fabriques; mais la question n'est qu'ajournée évidemment, elle peut renaître d'un instant à l'autre, et le gouvernement le sent si bien, qu'il s'est hâté d'accumuler les troupes en Catalogne. Seulement, le jour où il voudra agir, il risque d'avoir contre lui la milice nationale de Barcelone, et alors ce sera peut-être une lutte sanglante et décisive. Il n'est point enfin jusqu'à une ville fort paisible d'habitude, Badajoz, qui n'ait eu récemment ses scènes de désordre. Il s'agissait d'un fait très vulgaire. Autrefois les personnes qui fréquentaient le marché de la ville étaient obligées de déposer leurs marchandises dans des cases dont elles payaient le loyer aux propriétaires. Le seul profit que les marchands de Badajoz aient trouvé dans la révolution de 1854, c'est de s'affranchir de l'obligation de ce loyer en allant s'installer sur une autre place. Mais voici qu'il y a peu de jours on a voulu rétablir l'ancien état de choses; alors on s'est insurgé et on est allé briser les cases en question, tout cela au cri de *vive Espartero!* comme en Catalogne. C'est une affaire toute locale sans doute; malheureusement ce qui a un caractère politique, c'est que la milice nationale s'est mise du côté des émeutiers, de même que la milice nationale de Barcelone a pris parti pour les ouvriers. Ces divers faits ne sont-ils pas les symptômes de l'anarchie extérieure ou latente qui travaille l'Espagne? Et naturellement on fait la réflexion que cette anarchie se produit un an après la révolution de 1854, neuf mois après la réunion solennelle de cette assemblée qui devait sauver le pays, et qui n'a point encore achevé une constitution!

Qu'en résulte-t-il? C'est qu'il s'opère depuis quelque temps une réaction évidente au-delà des Pyrénées. Il se manifeste à l'égard du congrès des dispositions à peu près semblables à celles qu'on vit en France en 1849, lorsque l'assemblée constituante menaçait de prolonger son existence. Déjà même

les cortès, avant l'interruption de leurs séances, ont reçu des pétitions qui les engageaient à se hâter de voter enfin la constitution. Les cortès ont fort mal reçu l'avis, comme bien on pense, ce qui ne détruit pas le symptôme. Il s'est produit un fait plus caractéristique encore. Un bataillon de milice nationale de Madrid a nommé pour son commandant le général O'Donnell, et les autres bataillons paraissent également disposés à prendre pour chefs d'autres généraux amis du ministre de la guerre. Cela veut dire que les esprits fatigués demandent une direction, un gouvernement, un régime défini et stable. De là ce mot de dictature qui a été lancé depuis peu dans la polémique à Madrid. Seulement la royauté a gagné assez dans ces derniers temps pour que le dictateur ne puisse être désormais autre que le premier serviteur de la monarchie constitutionnelle. Après tout, sans avoir recours à ce moyen extrême d'une dictature quelconque, que faudrait-il pour améliorer la situation de l'Espagne? Il suffirait d'un peu de décision, d'une volonté bien résolue à raffermir le pays ébranlé sans porter atteinte aux garanties d'un régime libéral. Peut-être les circonstances sont-elles en ce moment plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été. Le duc de la Victoire n'a point changé de nature certainement, il n'a point acquis l'esprit d'initiative qu'il n'avait pas; mais depuis quelque temps il s'est montré lui-même assez inquiet des entreprises carlistes et du développement de l'anarchie. Dans ses manifestations, quelque bizarres qu'elles soient parfois, il n'omet plus le nom de la reine comme il l'omettait il y a quelques mois. Il se trouve ainsi sur un terrain meilleur. En outre, tout en jouissant du prestige extérieur du pouvoir, il accepte volontiers, dit-on, les décisions du général O'Donnell, qui reste le bras du gouvernement, et même peut-être sa tête. Dans ces conditions, ne viendra-t-il pas un moment où, sans coup d'état, par la simple impulsion d'une volonté énergique, la situation de l'Espagne pourra prendre une face nouvelle? Telle est la question qui s'agite aujourd'hui au-delà des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, qu'on observe ce fait d'une portée plus générale : c'est que, partout où règnent les idées, les passions révolutionnaires, le mot de dictature est dans l'air, et finit quelquefois par devenir une réalité.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

ÉTUDES SUR LA VIE DE BOSSUET, 1627-1670, par M. A. Floquet (1). — Tout le monde a lu la *Vie de Bossuet* par M. le cardinal de Bausset. Le style en est clair, la narration facile, la doctrine en général excellente, et l'on comprend que cet élégant écrit soit devenu le complément en quelque sorte obligé des œuvres de l'évêque de Meaux. Cependant, à y regarder de près, la composition de M. de Bausset n'est pas irréprochable. D'un côté, allant droit aux principaux épisodes de la vie qu'il raconte, souvent il omet les faits intéressans qui les ont préparés, et, d'autre part, presque toujours il reproduit sans contrôle les *Mémoires* fautifs de l'abbé Le Dieu : voilà pour la biographie proprement dite. Le défaut du livre devient encore plus sensible, lorsqu'on

(1) Paris, 3 vol. in-8°, Firmin Didot, 1855.

veut connaître quelles ont été les études de Bossuet, vérifier la date de ses discours, discuter l'authenticité de telle ou telle partie de ses ouvrages, constater enfin les progrès de cette pensée et de cette élocution souveraines. Sur des points aussi essentiels, les informations de M. de Bausset sont à peu près nulles; elles satisfont mal le lecteur; un critique n'y trouverait aucun secours. Ce sont précisément ces regrettables lacunes que M. Floquet a pris à tâche de combler dans les trois volumes qu'il vient de donner au public sous le titre d'*Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du dauphin*. Cette période de la vie de Bossuet, grâce aux recherches patientes de M. Floquet, n'a plus rien d'obscur, et quelques détails suffiront pour montrer l'intérêt qui s'y attache.

Né à Dijon, d'une famille de robe, élevé parmi les hommes graves de sa parenté, les Mochet, les Bretagne, les Bossuet, magistrats dévoués au roi pendant la ligue, serviteurs affectionnés de Louis de Bourbon, gouverneur de la Bourgogne en 1631, le jeune Jacques-Bénigne grandit à l'école du respect, et se vit, à son début, assuré d'une protection puissante, qui devait peu à peu se changer en une noble familiarité. Des lettres inédites, et que M. Floquet déclare devoir aux archives de la maison de Condé, mettent en pleine lumière les intimes rapports du vainqueur de Rocroy et de son panégyriste immortel. Et ces rapports, comme on sait, s'établirent, pour ne se rompre jamais, le jour où, accompagné de quelques-uns de ses gentilshommes, le prince vint au collége de Navarre assister et presque prendre part à la discussion des thèses que Bossuet avait obtenu la permission de lui dédier. Quels furent les maîtres de Bossuet à Navarre, et d'abord chez les jésuites de Dijon, au collége des Godrans? à quels auteurs s'attacha-t-il de préférence? sous quelle discipline se forma ce beau génie? Ce sont là des questions que M. Floquet devait chercher à résoudre. Il nous montre Bossuet, dont les premiers enthousiasmes avaient éclaté à la lecture de la Bible, s'éprenant également d'amour pour Cicéron et pour Virgile, et surprenant par la précocité de son intelligence autant que par son âpreté au travail ses doctes professeurs des Godrans, les pères Jacques Viguier et Claude Perry. A Navarre, Bossuet rencontra des maîtres également distingués par la science, la vertu et le caractère; mais évidemment son éducation fût restée incomplète sans la retraite où, au sortir de Navarre, il courut s'ensevelir. En effet, c'est pendant son séjour à Metz que, malgré les nombreuses et minutieuses affaires où il fut employé, l'archidiacre de Sarrebourg acquit une si parfaite connaissance des pères, qu'il devait mériter un jour le glorieux surnom de *père grec*. Saint Augustin, saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Naziance notamment, étaient sans cesse entre ses mains. Habituellement même il interrompait son sommeil afin de continuer durant le calme des nuits ses fortes et attachantes lectures. Là est le secret de cette irrésistible dialectique, qui présageait dès 1654 le *Discours sur l'Histoire universelle* et l'*Histoire des Variations*. Là de même est la source vive de cette éloquence qui s'est répandue en tant de pathétiques discours, sermons, oraisons funèbres, panégyriques, qu'il écrivait d'ordinaire *après avoir dit*, car Bossuet ne se préparait à *l'action* que par la méditation. C'était assez pour lui d'avoir assuré les divisions, ordonné les idées principales, réuni les preuves, choisi les textes de son sujet: « Mon sermon est fait, disait-il, ne me restant plus

qu'à trouver les paroles. » Ou si parfois il en traçait une rapide esquisse, le plus souvent il la rédigeait en latin.

M. Floquet, qui a déterminé d'une manière exacte la date de la plupart des sermons de Bossuet, si maltraités par dom Deforis, fixe au mois d'avril 1656 la première apparition du célèbre orateur dans les chaires de la capitale. A cette époque, le jésuite Lingendes et l'oratorien La Boux avaient seuls jeté quelque lustre sur la prédication chrétienne. Paris d'ailleurs ne devait entendre Bourdaloue que vers 1669, Mascaron et Fléchier qu'après Bourdaloue. Bossuet donc, en réalité, n'avait ni prédécesseurs ni modèles, et de la sorte à la hauteur de son talent s'ajoutait tout le prestige de la nouveauté. Néanmoins ce ne fut qu'en 1663, le 2 février, qu'il porta pour la première fois la parole devant Louis XIV. Le roi, qui avait le goût des grandes choses, se sentit ému et charmé par cette voix si mâle tout ensemble et si douce, respectueuse comme il convient à un sujet, mais libre aussi comme il convient à un prêtre, car M. Floquet prouve fort bien, contre La Harpe, Sismondi et de modernes détracteurs, que Bossuet ne descendit jamais aux flatteries de langage ni aux bassesses de silence qu'on lui a reprochées. Au milieu de l'appareil des cours, il osa en mainte occasion plaider la cause des pauvres et le précepte de l'exemple en présence d'un monarque ivre de jeunesse et bouillant d'orgueil. Habile à démêler les hommes, le roi ne songeait point à s'offenser qu'un ministre de l'Évangile s'exprimât avec sincérité, pourvu qu'une telle sincérité fût discrète, et, n'eût-il pas eu une piété profonde, quoique flottante, il lui convenait du moins de maintenir cette espèce de subordination dont parle La Bruyère, « par où le peuple paraît adorer le prince et le prince adorer Dieu. » C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'imaginer le motif secret d'une servile complaisance pour expliquer la faveur constante dont Bossuet jouit auprès de Louis XIV. Comment Bossuet n'aurait-il pas révéré dans Louis XIV les éblouissantes splendeurs du pouvoir royal? Et comment Louis XIV, à son tour, n'aurait-il pas aimé dans Bossuet ces magnificences de la parole humaine auxquelles rien ne peut être comparé, ces oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Madame, pièces achevées qu'animent le souffle d'Homère et les tristesses d'Isaïe; éloges ornés, mais aussi instructions austères; expositions sublimes qui présentèrent aux contemporains surpris le mélange extraordinaire d'une onction pénétrante, des flammes de l'éloquence, du jeu consommé de l'acteur?

Bossuet, en outre, ne servait-il pas merveilleusement le roi par les heureux succès de sa controverse? Et n'est-ce pas à lui qu'il fallut rapporter, avant 1669, avec la conversion de Dangeau, celle du comte de Lorge et de Turenne? La conversion de Turenne surtout fut un coup d'éclat. Louis XIV, transporté de joie, offrit à l'illustre capitaine l'épée de connétable, et, ce qu'on aura peine à croire, Clément IX la barrette, qu'on demandait pour son neveu, Emmanuel-Théodose de Latour-d'Auvergne, abbé-duc d'Albret. Turenne refusa l'une et l'autre; mais Rome ayant hâte de marquer sa reconnaissance à l'éminent adepte qu'on venait de lui conquérir, le pape se résolut, malgré ses répugnances, à conférer au neveu un chapeau qu'au risque d'une étrange disparate il eût préféré de beaucoup voir placé sur la tête de l'oncle. L'abbé d'Albret devint le cardinal de Bouillon. Ce fut pour l'*enfant rouge*, comme on le nommait alors, pour ce jeune homme, qui,

n'ayant guère plus de vingt-six ans, était pressé de couvrir par quelques triomphes oratoires sa nullité présente, que Bossuet rédigea, à sa demande, un remarquable écrit *sur le Style et la Lecture des Pères de l'église pour former un orateur*. Dans cette précieuse note, jusqu'à présent inédite, Bossuet ne se contente pas de conseils et de renseignemens généraux; il y découvre en quelque façon le fond de soi-même, et donne de précieux détails sur ses propres lectures.

Parvenu à ce degré d'autorité, d'influence, de réputation, on se demande pourquoi Bossuet n'avait pas quitté depuis longtemps les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Il est vrai qu'en 1664 il avait été promu à la dignité de doyen de Metz, il est vrai encore que la cure de Saint-Eustache et celle de Saint-Sulpice lui avaient été successivement proposées, et la reine-mère, Anne d'Autriche, avait même songé à lui pour un des évêchés de Bretagne qui étaient à sa nomination; mais en définitive Bossuet restait simple prêtre, quoique l'opinion publique le désignât instamment au choix de Louis XIV. Un pareil retard était-il, de la part du roi, indifférence ou raisonnable calcul? M. Floquet a levé tous les doutes en nous apprenant la déplorable fortune de deux proches parens de Bossuet : de François Bossuet, son oncle, secrétaire du conseil des finances, et d'Antoine Bossuet, son frère, trésorier des états de Bourgogne, qui, tous les deux accusés de concussion, mis en jugement et dépouillés de leurs biens, n'évitèrent qu'à grand'peine une condamnation infamante. Par eux, le nom de Bossuet se trouvait donc compromis, et, pour lui rendre sa pureté première, il ne fallut pas moins que les longs efforts du génie et de la vertu de Jacques-Bénigne. Enfin, en 1669, l'évêché de Condom étant venu à vaquer, Louis XIV y appela Bossuet, et comme s'il eût cherché à compenser un oubli apparent par une confiance illimitée, bientôt il déclarait le nouvel évêque précepteur de son fils, à la place du président de Périgny, dont un travail excessif avait abrégé les jours. Cet infortuné courtisan, empressé de céder au pédantisme de Montausier, qui exigeait qu'on enseignât au dauphin l'origine de tous les mots, ménagea trop peu ses forces, et mourut après avoir recueilli dix-neuf mille mots latins dont il savait à fond l'origine et l'histoire. Cette circonstance, moitié lamentable et moitié risible, valut à Bossuet, nonobstant la compétition de Huet, de Ménage et de Pélisson, les fonctions relevées, mais difficiles, qu'il devait remplir au grand avantage de la postérité, sinon de son royal élève, et aux applaudissemens unanimes de ses contemporains.

Peut-être se souviendra-t-on ici d'une insinuation perfide que Voltaire, à la suite de plusieurs libellistes obscurs, s'est efforcé d'accréditer. Bossuet disant un jour « qu'il ne serait jamais ni janséniste ni moliniste, » — « Non, monseigneur, lui aurait-on répondu, on sait bien que vous n'êtes que mauléoniste. » Et cette dure réplique du père La Chaise ou du père Le Tellier aurait été une allusion directe à des relations peu avouables, bien plus à un mariage de Bossuet avec Mlle Catherine de Mauléon. M. Floquet démontre surabondamment toute l'absurde impertinence de cette fable calomnieuse, et, loin de nier d'ailleurs les rapports si purs de l'illustre évêque avec une personne qu'il protégea constamment comme sa fille, il exalte Bossuet par où on aurait voulu l'abaisser, en nous révélant en lui des qualités qui, sans cet incident, seraient probablement moins connues : la tendresse du cœur,

une charité inépuisable, une inclination de bienfaisance que rien ne pouvait lasser.

Nous venons d'indiquer rapidement les points principaux des *Études* de M. Floquet, et nous estimons que maintenant la partie de la vie de Bossuet qui s'écoula de 1627 à 1670 est en tous sens explorée. En est-il de même des années 1670 à 1704? N'avons-nous rien de considérable à apprendre sur cette dernière et importante période? Tous les détails, tous les manuscrits qui s'y rapportent ont-ils été publiés? Nous ne le pensons pas, et nous nous plaisons à espérer que M. Floquet se décidera prochainement à mettre la dernière main à son instructif ouvrage.

F. NOURRISSON.

THÉOLOGIE DE LA NATURE, par M. H. Straus-Durckheim (1). — Les philosophes de profession ne sont guère naturalistes. La plupart se contentent de notions superficielles sur l'organisation des êtres et se bornent à observer l'intelligence humaine dans ses formes les plus élevées. Un petit nombre de faits leur suffit pour construire des systèmes abstraits, qui paraissent aux savans plus ingénieux que solides, et se disputent depuis longtemps l'empire des idées sans pouvoir jamais arriver à une conquête définitive. Il y a une autre méthode qui serait appelée en philosophie à mieux commander la conviction : elle consisterait à interroger incessamment la création, à n'accepter strictement que ce qui semblerait la conséquence rigoureuse des phénomènes observés à tous les degrés de l'échelle organique. Cette méthode pourrait, comme la première, conduire à une théodicée et à une morale. De ces deux sciences, l'une serait la *théologie métaphysique*, et l'autre la *théologie de la nature*. L'ouvrage de M. H. Straus-Durckheim est une tentative pour constituer cette seconde science, demeurée jusqu'à présent plutôt à l'état d'aspiration que de doctrine. Pénétré de la plus vive admiration pour la structure des êtres vivans et y reconnaissant une preuve manifeste de l'intervention d'une sagesse infinie, l'auteur a voulu mettre dans tout leur jour les merveilles du monde animal. Sans doute il n'y a pas que le règne organique qui témoigne de l'intelligence suprême présidant à la formation et à la coordination de l'univers : cette intelligence, elle peut se lire sur bien d'autres pages du grand livre de la nature; mais la main de Dieu est dans l'ordre inorganique moins visible que dans la constitution des êtres. Dans les faits purement physiques, le théâtre de l'intervention divine est si étendu, que notre œil ne peut l'embrasser, et, réduit à n'en apercevoir que des points circonscrits, l'harmonie de l'ensemble lui échappe. Là où un horizon plus vaste nous révélerait accord et perfection, nous ne voyons, cantonnés que nous sommes dans un coin de l'univers, que jeu de forces fatales, concours fortuit de phénomènes matériels. Il n'en est pas de même dans les corps vivans. Ici l'ensemble peut facilement être saisi, chaque animal est un tout complet. Observez, et vous découvrirez peu à peu le rôle de chacun des organes, la corrélation des divers appareils, la fin de chaque fonction. Plus le naturaliste scrute, plus il fouille, plus il pénètre, plus le mystère de cet organisme si complexe se résout pour lui en un assemblage de lois merveilleuses de prévoyance et de sagesse.

(1) Quatre volumes in-8°, Masson, 1852-1854.

Ces considérations nous expliquent pourquoi M. Straus-Durckheim n'a point donné de place dans son ouvrage aux preuves que l'astronomie et la physique générale du globe fournissent en faveur de l'existence de Dieu. Le hasard semble encore avoir une trop large part dans ces actions combinées de la pesanteur, des fluides impondérables et des corps bruts. Dans la physiologie, rien n'est régi par cette fatalité apparente. Il a pu exister, et il a existé en effet, des astronomes, des physiciens, des chimistes athées, mais comment eût-il pu y avoir des naturalistes capables de nier la Divinité, quand toute l'anatomie comparée, fondement de la zoologie, repose sur ce principe, toujours vérifié, qu'il n'y a pas d'organe sans objet et pas de disposition fonctionnelle qui ne réponde à sa fin? L'auteur s'est donc borné à nous raconter les merveilles de la création animale et à poursuivre l'étude des lois qui mettent le plus en évidence l'intelligence qui y a présidé.

Comme la *Théologie de la Nature* ne s'adresse point aux savans de profession, la forme même sous laquelle ce livre a été conçu a une certaine importance. Un pareil livre devait être écrit avec une clarté, une simplicité, une méthode qui empêchassent le lecteur de s'égarer au milieu d'un dédale de faits qui demandent des études anatomiques sérieuses et attentives pour être bien saisis. Malheureusement ces qualités font défaut à M. Straus-Durckheim. Il n'a ni cette facilité de style, ni cette aisance d'exposition, ni cette vivacité d'argumentation qui plaisent et entraînent à la fois. Il s'est contenté de grouper consciencieusement ses observations et de les enchaîner par une logique un peu lourde. Au lieu de condenser et de systématiser les faits qu'un vaste savoir zoologique tenait à sa disposition, il s'est bien souvent perdu dans des détails physiologiques plus propres à figurer dans un traité d'anatomie comparée que dans une philosophie de la nature. De là des chapitres d'une étendue fatigante, où l'auteur examine les causes premières et leurs effets immédiats, et conclut l'existence de Dieu de considérations générales sur l'organisation des êtres vivans et sur celle des vertébrés en particulier. Il y a là la matière de douze chapitres qui n'en forment cependant que trois occupant le tome premier. Le second volume comprend deux sujets tout à fait distincts : d'abord la continuation des considérations générales sur le règne organique destinées à démontrer l'existence divine, puis un examen critique des cosmogonies religieuses. M. Straus change alors tout à coup de marche et de méthode. Il quitte les enseignemens de la nature pour entrer dans une voie plus périlleuse et plus hasardée. Poussé par le vent de la spéculation, il finit par aborder sur une terre où le naturaliste perd toute la supériorité due à ses connaissances positives.

M. Straus passe en revue les théogonies des Chaldéens, des Perses, des Égyptiens, des Grecs, avec une érudition supérieure à celle qu'on est accoutumé à rencontrer chez les naturalistes de profession; mais on reconnait tout de suite, malgré son savoir, l'homme qui n'est plus sur son terrain. Il en est resté aux idées qui avaient cours il y a vingt années, il est demeuré étranger à tous les progrès accomplis depuis par la critique en mythologie et en histoire. Moïse est toujours pour lui un épopte des mystères de l'Égypte, et les Grecs sont les élèves des Égyptiens. Les mystères ont gardé à ses yeux leur haut enseignement ésotérique, bien qu'ils se réduisent, pour la science contemporaine, à des solennités symboliques secrètes, dans lesquelles cer-

taines paroles, certains signes sacramentels rappelaient le sens du rite. L'examen de la Bible, beaucoup plus étendu qu'on ne s'attendrait à le rencontrer dans une *Théologie de la Nature*, a trouvé l'auteur mieux préparé. C'est une critique faite avec toute l'indépendance et la bonne foi d'un esprit honnête, ignorant les réticences et les détours. Néanmoins sur ce point encore on sent l'absence d'études exégétiques suffisamment fortes, et l'on a plutôt sous les yeux les réflexions individuelles d'une intelligence libre et sérieuse que le fruit de recherches bibliques prolongées.

Tout ce livre, on le voit, pèche par le plan et par la forme. La confusion s'y est introduite comme d'elle-même et a frappé presque de stérilité les précieux matériaux qui s'y trouvent rassemblés. C'est en un mot un ouvrage tout allemand par la manière dont il est conçu et écrit. La *Théologie de la Nature* est également un livre allemand quant au fond; il a la science et la solidité des conceptions allemandes, tant de solidité même qu'il paraîtra dur à bien des gens, tant de science que plus d'un ignorant lettré pensera qu'on lui donne un peu trop à apprendre pour connaître Dieu, et qu'on aurait pu faire un catéchisme de la religion naturelle exigeant moins de mémoire et imposant moins de fatigue. M. Straus eût dû choisir pour modèles quelques ouvrages anglais de Buckland ou de Whewell, inspirés par une pensée analogue à la sienne, bien que plus fidèle à la foi biblique. Les Anglais réussissent généralement dans ces traités scientifiques à l'usage de tous, traités pour lesquels l'Allemagne est trop diffuse et trop savante. La *Théologie de la Nature* veut absolument un lecteur déjà exercé; toutefois le lecteur sera largement payé de son petit labeur. Il apprendra beaucoup, car il aura affaire à un naturaliste éclairé, à un anatomiste habile, qui s'est acquis une juste réputation, et non à un de ces compilateurs qui ne donnent jamais que les idées d'autrui décolorées ou mal comprises. Ce livre respire un parfum de bonhomie et de sincérité qui a bien son charme. C'est le testament d'une vie scientifique honnête et bien remplie. Les imperfections même que je lui ai franchement reprochées lui impriment un certain cachet d'originalité. On y reconnait l'œuvre d'un esprit qui ne s'est développé que par sa propre culture, et n'a rien reçu des livres déjà faits. Il y a aujourd'hui tant d'emprunté, tant de factice et conséquemment tant de faux chez les écrivains souvent les plus écoutés, qu'on est heureux de rencontrer un type individuel au milieu de toute cette monnaie qui circule sans autre effigie que celle des communs préjugés. Qu'importe, après cela, que l'œuvre heurte quelques-unes de nos convictions, dérange nos habitudes, blesse notre oreille? Lit-on seulement pour flatter ses idées et chercher des courtisans, ou pour s'éclairer? Si c'est le dernier cas qui est le vrai, nul ne doit craindre d'aller chercher des contradicteurs, surtout quand on est sûr de trouver, comme dans le livre de M. Straus-Durckheim, beaucoup à apprendre et beaucoup à réfléchir.

ALFRED MAURY.

V. DE MARS.

